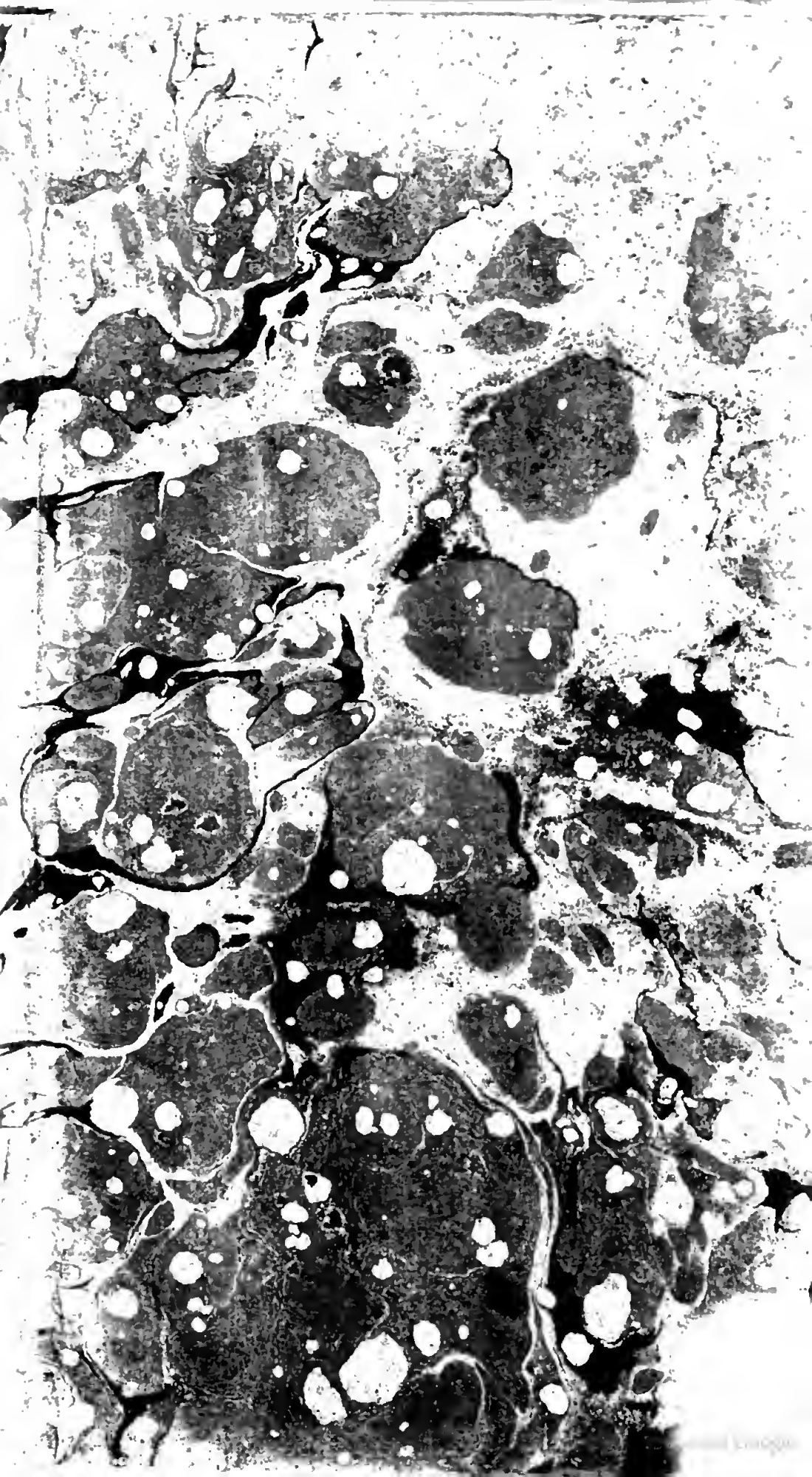
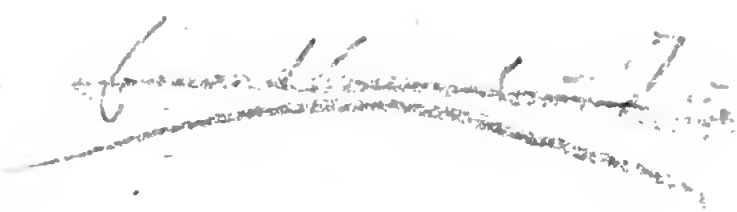
6
16-c
7

Ex Bibliotheca
PP. Coll. Rom.
Societ. Jesu



19
C
24



LES POËSIES
D'HORACE,
TRADUITES EN FRANÇOIS:
TOME SEPTIÉME.

LES POËSIES D'HORACE,

TRADUITES EN FRANÇOIS:

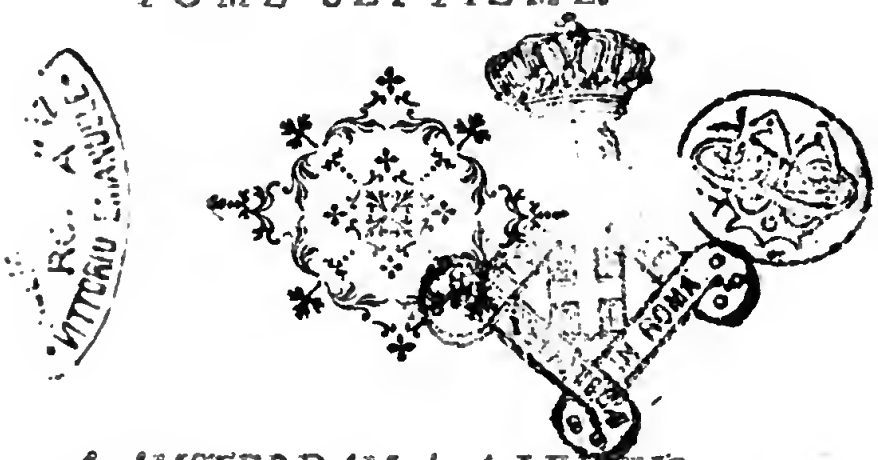
AVEC DES REMARQUES

ET DES DISSERTATIONS CRITIQUES.

Par le R. P. SANADON, de la Compagnie de Jesus.

Nouvelle Edition, revuë sur les corrections de l'Auteur, rétablie selon l'ordre ancien, & augmentée de quelques Piéces.

TOME SEPTIÉME.



A AMSTERDAM & A LEIPZIC.

Chez ARKSTÉE ET MERKUS.

M. DCC. LVI.

Q. HORATII FLACCI EPISTOLARUM

LIBER TERTIUS.

LES EPITRES D'HORACE.

LIVRE TROISIÉME.

Q. HORATII FLACCI

EPISTOLARUM

LIBER TERTIUS.

AD PISONES.

DE ARTE POETICA.

HUMANO capiti cervicem pictor equinam
Jungere si velit, & varias inducere plumas
Undique collatis membris; aut turpiter atrum
Desinat in piscem mulier formosa supernè;
Spectatum admissi risum teneatis amici?
Credite, Pisones, isti tabulæ fore librum
Persimilem, cujus, velut ægri somnia, vanæ
Fingentur species, ut nec pes, nec caput uni
Reddatur formæ. Pictoribus atque Poëtis
Quidlibet audendi semper fuit æqua potestas:
Scimus & hanc veniam petimusque damusque vicissim:
Sed non ut placidis coëant immitia; non ut

Vers 3. *ut*;

LES EPITRES D'HORACE.

LIVRE TROISIÉME.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

AUX PISONS.

SUR L'ART POETIQUE.

ILLUSTRES Piſons, ſi un Peintre s'aviſoit de mettre une tête d'homme ſur l'encolure d'un cheval, & d'emprunter les membres de differens animaux pour former le reſte du corps; ou s'il faiſoit une figure qui repréſentât une belle femme de la ceinture en haut, & qui ſe terminât par le bas en un poiſſon hideux : de bonne foi pourriez vous vous empêcher de rire en voiant une peinture ſi biſarre ? Soiez perſuadés que rien ne reſſemble plus parfaitement à ce Tableau qu'un ouvrage rempli d'idées vaines & confuſes, telles que ſont les revêries d'un malade, & dont le commencement & la fin ne ſçauroient faire un tout avec le reſte de la Piéce. Il eſt vrai qu'on a laiſſé de tout tems les Peintres & les Poëtes en droit de donner l'eſſor à leur imagination. Je le ſçais, & nous ſommes ſur le pied de nous demander & de nous accorder en cela les uns aux autres la même indulgence. Mais cette liberté ne doit point aller

I. L'unité & la ſimplicité du ſujet.

Serpentes avibus geminentur tigribus agni.

INCEPTIS gravibus plerumque & magna profeſſis
Purpureus, latè qui ſplendeat, unus & alter
Adſuitur pannus: quum lucus & ara Dianæ,
Et properantis aquæ per amœnos ambitus agros,
Aut flumen Rhenum, aut pluvius deſcribitur arcus.
Sed nunc non erat his locus: & fortaſſe cupreſſum
Scis ſimulare: quid hoc, ſi fractis enatat exſpes
Navibus, ære dato qui pingitur? Amphorâ cœpit
Inſtitui; currente rotâ, cur urceus exit?
Denique ſit quidvis ſimplex dumtaxat & unum.
Maxima pars vatum, pater & juvenes patre digni,
Decipimur ſpecie recti. Brevis eſſe laboro,
Obſcurus fio: ſectantem lenia nervi
Deficiunt animique: profeſſus grandia turget:
Serpit humi tutus nimiùm timiduſque procellæ:
Qui variare cupit rem prodigialiter unam,
Delphinum ſylvis adpingit, fluctibus aprum.
In vitium ducit culpæ fuga, ſi caret arte.

Vers 23. *quodvis.* V. 26. *levia.*

juſqu'à

juſqu'à faire un compoſé monſtrueux, en uniſſant enſemble des animaux domeſtiques & des animaux ſauvages, des oiſeaux & des ſerpens, des agneaux & des tigres.

Vous prétendez faire un Poëme. Le début en eſt magnifique & ne promet rien que de grand. Puis vous vous amuſez à nous décrire le Rhin, l'Arc-en-ciel, un autel de Diane, un bois ſacré, ou les détours d'un ruiſſeau qui s'échappe avec un doux murmure au travers d'une campagne délicieuſe. Ce ſont deux ou trois bandes de pourpre, qui jettent un grand éclat, je l'avoue; mais ce n'eſt pas là leur place. Peut-être excellez-vous à peindre un cyprès, c'eſt un talent: mais que fait un cyprès dans un Tableau, quand celui qui vous paie veut que vous le repréſentiez au milieu d'un naufrage, ſe ſauvant ſur une planche des débris de ſon vaiſſeau, après avoir tout perdu? Nous faiſons comme un potier préſomptueux & mal-habile, qui veut débuter par un grand vaſe: après avoir bien fait tourner ſa roue, tout ſon travail aboutit à faire un petit pot. Enfin quelque ſujet que vous traitiez, il faut qu'il y ait de la ſimplicité & de l'unité dans le deſſein. Nous nous écartons ſouvent de cette régle, parce que nous nous laiſſons tromper par une apparence de bien. Si je veux être court, je me rends obſcur; ſi je tâche d'écrire poliment, je me trouve ſans force & ſans feu; ſi je m'éleve, je me perds dans les nues; ſi je n'oſe m'élever, je rampe par terre; ſi, pour varier mon ſujet, je donne dans le merveilleux, je place un dauphin dans les forêts & un ſanglier au milieu des flots. En voulant éviter un défaut, on tombe dans un autre plus

Æmilium circa ludum faber, unus & ungues
Exprimet, & molles imitabitur ære capillos,
Infelix operis ſummâ, quia ponere totum
Neſciet: hunc ego me, ſi quid componere curem,
Non magis eſſe velim quàm naſo vivere pravo,
Spectandum nigris oculis nigroque capillo.

SUMITE materiem veſtris, qui ſcribitis, æquam
Viribus; & verſate diu, quid ferre recuſent,
Quid valeant humeri. Cui lecta potenter erit res,
Nec facundia deſeret hunc, nec lucidus ordo.
Ordinis hæc virtus erit & venus, aut ego fallor;
Ut jam nunc dicat jam nunc debentia dici;
Pleraque differat, & præſens in tempus omittat.

IN verbis etiam tenuis cautuſque ſerendis,
Hoc amet, hoc ſpernat promiſſi carminis auctor.
Dixeris egregiè, notum ſi callida verbum
Reddiderit junctura novum. Si fortè neceſſe eſt
Indiciis monſtrare recentibus abdita rerum;
Fingere cinctutis non exaudita Cethegis

Vers 32. *imus.* V. 36. *pravo . . . naſo.*
V. 38. *materiam.* V. 45. *Hoc amet . . . . auctor.*
V. 46. *In verbis . . . . ſerendis.*

grand, à moins d'uſer d'une extrême circonſpection. Ce Statuaire, qui a ſon attelier auprès de l'Académie d'Emilius, excelle ſur tout autre à bien finir les ongles de ſes ſtatues, & à donner aux cheveux cette molleſſe qui leur eſt naturelle : mais à tout prendre, ſes ſtatues ſont d'un mauvais goût, parce qu'il ne ſçait pas faire un tout bien aſſorti. Pour moi, ſi je faiſois tant que de compoſer un ouvrage, & que l'on pût me reprocher le même défaut, j'en aurois autant de confuſion que de paroître en public avec les plus beaux cheveux & les plus beaux yeux du monde, & un fort vilain nez.

ENTREPRENEZ-VOUS de faire un Poëme dans les formes, choiſiſſez d'abord une matiere qui convienne à votre génie, eſſaiez longtems ce que vos épaules peuvent ou ne peuvent pas porter. Celui qui aura pris un ſujet proportionné à ſes forces, ne manquera ni d'expreſſions, ni de clarté, ni de méthode, pour le bien traiter. Selon moi, toute la vertu & la grace de l'ordre conſiſtent à expoſer quelquefois les choſes dont la connoiſſance eſt néceſſaire, & quelquefois à en réſerver une partie pour un autre tems.

II. Le ſtile.

UN Poëte, dont l'ouvrage eſt attendu, doit auſſi prendre garde de ne point haſarder aiſément de mots nouveaux. Il faut beaucoup de délicateſſe & de précaution, pour ſçavoir diſtinguer entre ceux qu'il doit recevoir & ceux qu'il doit rejetter. Votre expreſſion aura ſuccès, quand par une liaiſon fine & juſte vous ſçaurez de deux mots déja connus en faire un autre tout nouveau. Si même il eſt quelquefois néceſſaire d'expliquer une choſe décou-

Continget: dabiturque licentia ſumta pudenter.
Et nova factaque nuper habebunt verba fidem; ſi
Græco fonte cadent, parcè detorta. Quid autem?
Cæcilio Plautoque dabit Romanus, ademtum
Virgilio Varioque? Ego cur adquirere pauca
Si poſſum, invideor? quum lingua Catonis & Ennî
Sermonem patrium ditaverit, ac nova rerum
Nomina protulerit. Licuit ſemperque licebit
Signatum præſente notâ procudere nummum.
Ut ſylvæ foliis pronos mutantur in annos;
Prima cadunt: ita verborum vetus interit ætas,
Et juvenum ritu florent modò nata, vigentque.
Debemur morti nos, noſtraque; ſive receptus
Terrâ Neptunus claſſes Aquilonibus arcet,
Regis opus; ſteriliſve palus dudum, aptaque remis
Vicinas urbes alit; & grave ſentit aratrum:
Seu curſum mutavit iniquum frugibus amnis
Doctus iter melius: mortalia facta peribunt;
Nedum ſermonum ſtet honos & gratia vivax.
Multa renaſcentur, quæ jam cecidere; cadentque
Quæ nunc ſunt in honore vocabula; ſi volet uſus,

Vers 52. *fictaque.* V. 53. *cadant.* V. 57. & V. 59. *nomen.* V. 65. *ſteriliſve diu palus.*

verte depuis peu, vous pourrez alors inventer des termes inconnus à ceux qui nous ont précédés (1), pourvu cependant que vous uſiez ſobrement de cette licence. Mais pour accréditer plus ſurement ces nouveaux mots, il faut qu'ils ſoient dérivés du Grec, & qu'ils ne paroiſſent point trop tirés. Car pourquoi nos Romains refuſeroient-ils à Varius & à Virgile un droit qu'on a accordé à Plaute & à Cécilius? & pourquoi m'envieroit-on la liberté de faire quelque acquiſition en faveur de notre Langue, puiſqu'Ennius & Caton l'ont enrichie de pluſieurs mots qu'ils ont mis au jour? Il ſera toujours permis, comme il l'a toujours été, de fabriquer de nouvelle monnoie, pourvu qu'elle ſoit marquée au coin public. Comme les arbres ſe dépouillent de leurs feuilles en Automne, & que les premieres venues tombent auſſi les premieres, de même les mots ont leur vieilleſſe & leur mort; d'autres leur ſuccédent & paroiſſent avec toutes les graces de la jeuneſſe. La Mort a droit ſur nous & ſur nos ouvrages. Que l'on faſſe entrer la mer dans les terres, que l'on y conſtruiſe avec une dépenſe Roïale un Port magnifique, où nos flotes ſoient à l'abri des tempêtes; qu'un grand marais ſoit deſſéché par nos ſoins, que la charrue ouvre le ſein de la terre où l'aviron fendoit auparavant les flots, qu'un fond ſtérile devienne propre à nourrir les villes voiſines par l'abondance de ſes grains; qu'un fleuve ruineux par ſes débordemens ſoit forcé de changer ſon cours, pour entrer dans le nouveau canal qu'on lui a creuſé; tôt ou tard ces beaux ouvrages ſeront la proie du

(1) Qui ont été inouis aux anciens Céthégus.

Quem penes arbitrium eſt, & jus, & norma loquendi.

Res geſtæ regumque ducumque, & triſtia bella
Quo ſcribi poſſent numero monſtravit Homerus.
Verſibus impariter junctis querimonia primùm,
Poſt etiam incluſa eſt voti ſententia compos.
Quis tamen exiguos elegos emiſerit auctor,
Grammatici certant, & adhuc ſub judice lis eſt.
Archilochum proprio rabies armavit iambo:
Hunc ſocci cepere pedem grandeſque cothurni,
Alternis aptum ſermonibus, & populares
Vincentem ſtrepitus, & natum rebus agendis.
Muſa dedit fidibus Divos, puerosque Deorum,
Et pugilem victorem, & equum certamine primum,
Et juvenum curas, & libera vina referre.
Deſcriptas ſervare vices, operumque colores,
Cur ego ſi nequeo ignorœque, Poëta ſalutor?
Cur neſcire, pudens pravè, quam diſcere malo?

tems. Peut-on après cela eſpérer que les graces du langage ſubſiſteront toujours, ſans que rien puiſſe ternir leur éclat ? Beaucoup de mots, qui ſont tombés dans l'oubli, reparoîtront un jour avec honneur; d'autres, qui ſont aujourd'hui en vogue, paſſeront de la lumiere dans les ténébres. L'uſage décidera de leur ſort : il eſt le maître des Langues, & ſon caprice tient lieu de Loi.

HOMÉRE nous a appris par ſon exemple en quelle ſorte de vers il falloit écrire les funeſtes guerres, & les actions des Rois & des grands Capitaines. L'Elégie compoſée de vers inégaux ſervit d'abord d'interpréte à la douleur; l'Amour emprunta enſuite ſon langage, pour chanter ſes conquêtes. Les Grammairiens ne s'accordent pas ſur l'inventeur du vers élégiaque, & le procès demeure encore indécis. Archiloque trouva le vers iambe plus propre que tout autre à ſeconder la violence de ſon reſſentiment. La Comédie & la Tragédie s'en accommoderent auſſi, parce qu'il convient au Dialogue, qu'il brave le bruit du Parterre, & qu'il ſemble fait pour aider le mouvement d'une action. Une Muſe nous fit préſent de l'Ode, pour célébrer les Dieux & les Héros; pour louer la victoire d'un athlete & la vîteſſe d'un courſier, qui a remporté le prix dans les jeux; & pour faire des chanſons galantes ou Bacchiques. Si je ne ſçais pas garder tous ces différens caracteres, & donner à chaque ſorte de Piéce les traits & les couleurs qui lui ſont propres, en vain m'honore-t'on du nom de Poëte. Ce ſeroit une honte bien ridicule, ſi j'aimois mieux demeurer dans mon ignorance que de chercher à la guérir.

VERSIBUS exponi tragicis res comica non vult:
Indignatur item privatis ac propè ſocco
Dignis carminibus narrari cœna Thyeſtæ.
Singula quæque locum teneant ſortita decentem.
Interdum tamen & vocem Comœdia tollit;
Iratuſque Chremes tumido delitigat ore.
Et tragicus plerumque dolet ſermone pedeſtri
Telephus ac Peleus; quum pauper & exul uterque
Projicit ampullas ac ſeſquipedalia verba,
Si curat cor ſpectantis tetigiſſe querelâ.

NON ſatis eſt pulchra eſſe Poëmata; dulcia ſunto,
Et quocunque volent, animum auditoris agunto.
Ut ridentibus adrident, ita flentibus adflent
Humani vultus. Si vis me flere, dolendum eſt
Primùm ipſi tibi: tunc tua me infortunia lædent.
Telephe, vel Peleu, malè ſi mandata loquêris,
Aut dormitabo, aut ridebo. Triſtia mœſtum
Vultum verba decent; iratum, plena minarum;
Ludentem, laſciva; ſeverum, ſeria dictu.
Format enim Natura priùs nos intus ad omnem

Vers 92. *decenter.* V. 96. *& Peleus.* V. 97. &

LA Comédie demande dans ſes vers un ſtile différent de celui de la Tragédie : de même le ſanglant feſtin de Thyeſte ne ſouffriroit pas une verſification familiere, & qui approcheroit du ſtile Comique. Les bienſéances exigent que ces deux genres de Poëſie aient chacun leur langage à part. Il arrive cependant quelquefois que la Comédie hauſſe le ton, & que la Tragédie le baiſſe. Chrémès en colere parle avec feu & avec emphaſe ; au lieu que Télephe & Pelée, tous deux bannis, tous deux réduits à la derniere miſere, renoncent à toute enflure de termes & de penſées, & ſe contentent d'exprimer leur douleur d'un ſtile naturel & ordinaire, pour peu qu'ils s'étudient à émouvoir de leurs plaintes le cœur des Spectateurs.

III. *Les mouvemens de l'ame.*

CE n'eſt pas aſſez qu'un Poëme ſoit bien écrit, il faut encore qu'il y ait du ſentiment, & que le Poëte ſçache tourner à ſon gré l'eſprit de l'Auditeur. Naturellement les hommes rient avec ceux qui rient, & pleurent avec ceux qui pleurent. Voulez-vous faire couler mes larmes? que je voie auparavant couler les vôtres ; alors touché de votre douleur, je m'intéreſſerai à vos malheurs. Mais vous Télèphe, & vous Pelée, ſi vous jouez mal votre rôle, je dormirai ou je vous ſiffllerai. Le viſage & les paroles doivent concerter enſemble. Il faut des expreſſions touchantes dans l'affliction, il en faut de vives & d'enjouées dans la belle humeur, de menaçantes dans la colere, & de graves dans le ſérieux. Car la Nature a mis en nous des ſentimens, qui ſe varient ſuivant les divers événemens de la Fortune. Elle nous porte & nous pouſſe à la

Fortunarum habitum; juvat, aut impellit ad iram,
Aut ad humum mœrore gravi deducit, & angit
Post effert animi motus interprete linguâ.
Si dicentis erunt fortunis absona dicta,
Romani tollent equites peditesque cachinnum.
Intererit multùm Divusne loquatur, an heros;
Maturusne senex, an adhuc florente juventâ
Fervidus; & matrona potens, an sedula nutrix;
Mercatorne vagus, cultorne virentis agelli;
Colchus, an Assyrius; Thebis nutritus, an Argis.
Aut famam sequere, aut sibi convenientia finge,
Scriptor. Homereum si forte reponis Achillen;
Impiger, iracundus, inexorabilis, acer,
Jura neget sibi nata, nihil non arroget armis.
Sit Medea ferox invictaque, flebilis Ino,
Perfidus Ixion, Io vaga, tristis Orestes.
Si quid inexpertum scenæ committis, & audes
Personam formare novam; servetur ad imum
Qualis ab incepto processerit, & sibi constet.
Difficile est propriè communia dicere: tuque
Rectiùs Iliacum carmen deducis in actus,
Quàm si proferres ignota indictaque primus.
Publica materies privati juris erit, si
Nec circa vilem patulumque moraberis orbem;

Vers 116. *an matrona.* V. 117. *cultorve.*
V. 120. *Honoratum.... Achillem.*

colere, ou elle nous abbat par une triſteſſe accablante : & puis elle nous met ſur la langue des paroles propres à exprimer les mouvemens de nôtre cœur. Si l'Acteur s'énonce en termes qui ne conviennent pas au perſonnage qu'il repréſente, les honnêtes gens & la canaille lui riront au nez. Prenez garde qu'il y a bien de la différence, entre faire parler un Dieu ou un Héros, un vieillard ou un jeune homme, une Dame ou une Confidente, un marchand ou un laboureur, un homme de la Colchide ou un Aſſyrien, un habitant de Thébes ou un Citoien d'Argos.

POUR ce qui eſt des caracteres, ſuivez les idées reçues dans ceux qui ſont connus ; ou ſi vous en formez de nouveaux, faites enſorte qu'ils ne ſe démentent point. Remettez-vous ſur la Scène cet Achille ſi vanté par Homere ? qu'il ſoit infatigable, colere, bouillant, inexorable ; qu'il ſe croie au-deſſus des Loix, & qu'il attende tout de ſa bravoure. Que Médée ſoit barbare & inflexible, Ino éplorée, Ixion perfide, Io vagabonde, Oreſte plongé dans une noire mélancolie. Si vous oſez inventer un ſujet tout nouveau, & haſarder un perſonnage d'imagination, que ce perſonnage ne ſorte jamais de ſon caractere, & qu'il ſe ſoutienne depuis le commencement juſqu'à la fin. Mais il n'eſt pas aiſé de traiter d'une maniere peu commune ces ſujets communs, & que tout le monde peut tirer de ſon fond. Vous ferez mieux d'en prendre dans l'Iliade, que d'en imaginer qui n'aient été traités de perſonne. Le moien de vous approprier un ſujet, qui a

Nec verbo verbum curabis reddere fidus
Interpres; nec desilies imitator in arctum,
Unde pedem referre pudor vetet, aut operis lex.

Nec sic incipies, ut scriptor cyclius olim:
FORTUNAM PRIAMI CANTABO ET NOBILE BELLUM.
Quid dignum tanto feret hic promissor hiatu?
Parturiunt montes; nascetur ridiculus mus.
Quanto rectiùs hic, qui nil molitur ineptè?
DIC MIHI, MUSA, VIRUM CAPTÆ POST TEMPORA TROJÆ,
QUI MORES HOMINUM MULTORUM VIDIT ET URBES.
Non fumum ex fulgore, sed ex fumo dare lucem
Cogitat, ut speciosa dehinc miracula promat,
Antiphaten, Scyllamque, & cum Cyclope Charybdin.
Nec reditum Diomedis ab interitu Meleagri,
Nec gemino bellum Trojanum orditur ab ovo:
Semper ad eventum festinat; & in medias res,
Non secus ac notas, auditorem rapit; & quæ
Desperat tractata nitescere posse, relinquit:

Vers 133. *verbum verbo.* V. 135. *proferre.*
V. 136. *cyclicus.* V. 139. *Parturient.*

déja été pris par d'autres, c'eſt d'éviter les épiſodes vulgaires & déja uſés, de ne vous point aſſujetir à rendre mot à mot, comme comme un traducteur littéral, la penſée de celui qui vous a précédé dans la même lice; & de ne vous point réduire tellement à l'étroit par une imitation ſervile, que vous ne puiſſiez plus vous en tirer, qu'en vous deshonorant, ou en violant les régles du Poëme.

QUE votre début ſoit modeſte. Ne dites pas comme ce Poëte impertinent: JE CHANTERAI LES DESTINS DE PRIAM ET SA MÉMORABLE GUERRE. Que chantera-t'il, qui réponde à de ſi magnifiques promeſſes? c'eſt la montagne en travail, elle n'enfantera qu'une ſouris. Homere, ce Poëte ſi ſenſé, s'y prend bien d'une autre ſorte. MUSE, CHANTE-MOI CE HÉROS, QUI APRÉS AVOIR RENVERSÉ LES MURS DE TROIE, VOIAGEA DANS PLUSIEURS PAÏS, ET S'INSTRUISIT DES MOEURS DE PLUSIEURS PEUPLES. De la clarté il ne paſſe point à la fumée, mais de la fumée il paſſe à la clarté, & nous charme enſuite par les merveilles qu'il nous raconte d'Antiphate, de Scylla, de Polyphème, & de Charybde. Bien différent de ces Poëtes, qui prennent le retour de Diomède dès la mort de Méléagre, ou qui commencent la guerre de Troie par les couches de Léda, il ſe hâte toujours d'avancer vers la fin de ſon action; il entraîne tout d'un coup ſes lecteurs au milieu des événemens, comme s'ils en étoient déja inſtruits; il abandonne tout ce qui ne paroît pas ſuſceptible des graces & des ornemens de la Poëſie; enfin il fait tellement

Atque ita mentitur, ſic veris falſa remiſcet,
Primo ne medium, medio ne diſcrepet imum.

Tu, quid ego & populus mecum deſideret, audi.
Si plauſoris eges aulæa manentis, & uſque
Seſſuri, donec cantor, Vos plaudite, dicat?
Ætatis cujuſque notandi ſunt tibi mores,
Mobilibuſque decor, maturis dandus & annis.
Reddere qui voces jam ſcit puer, ac pede certo
Signat humum, geſtit paribus colludere, & iram
Colligit ac ponit temere, & mutatur in horas.
Imberbus juvenis, tandem cuſtode remoto,
Gaudet equis canibuſque & aprici gramine campi;
Cereus in vitium flecti, monitoribus aſper,
Utilium tardus proviſor, prodigus æris,
Sublimis, cupiduſque, & amata relinquere pernix.
Converſis ſtudiis, ætas, animuſque virilis
Quærit opes & amicitias, inſervit honori;
Commiſiſſe cavet quod mox mutare laboret.
Multa ſenem circumveniunt incommoda; vel quòd
Quærit, & inventis miſer abſtinet, ac timet uti:
Vel quòd res omnes timidè gelidèque miniſtrat,
Dilator, ſpe lentus, iners, paviduſque futuri;

Vers 157. *decor naturis.* V. 158. *& pede.*
V. 161. *Imberbis.* V. 172. *ſpe longus . . . aviduſque*

illuſion en mélant le menſonge à la vérité, que le commencement, le milieu, & la fin de ſon Poëme ſe répondent parfaitement, & ſont un tout régulier.

Au reſte, vous qui travaillez pour le Théâtre, voulez-vous captiver l'attention du Parterre, & qu'il ait regret de voir finir vos Piéces? Une choſe que le Public & moi nous attendons de vous, c'eſt que vous vous attachiez ſur-tout à bien marquer les mœurs qui ſont propres de chaque âge, & à ne pas confondre les bienſéances qui conviennent à la vivacité de la jeuneſſe, & à la maturité d'un âge plus avancé. Un enfant qui commence à parler & à marcher, ſe plaît à jouer avec d'autres enfans; il ſe fâche & s'appaiſe pour rien, & change à toute heure. Un jeune homme ſans expérience, qui ſe voit enfin délivré de ſon Gouverneur, aime les chevaux, les chiens, & les exercices du champ de Mars: il eſt ſouple aux impreſſions du vice, il s'aigrit des avis qu'on lui donne, il ſonge peu à ſe pourvoir de réflexions utiles; il eſt prodigue & préſomptueux; également vif & léger dans ſes paſſions, il ſe laiſſe prendre à tout ce qu'il voit, & ſe déprend bientôt de ce qu'il a le plus aimé. L'âge apporte du changement dans les inclinations. Un homme fait & d'un eſprit mûr, ſonge à établir ſa fortune, à ſe faire des amis, & à s'avancer dans les Charges. Il compaſſe toutes ſes démarches, pour ne rien faire dont il ait lieu de ſe repentir. Les vieillards ſont aſſiégés de mille défauts: une malheureuſe avarice les tourmente ſans ceſſe pour amaſſer du bien, & leur défend d'y toucher & de s'en ſervir, la

Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, censor castigatorque minorum.
Multa ferunt anni venientes commoda secum;
Multa recedentes adimunt: ne fortè seniles
Mandentur juveni partes, pueroque viriles;
Semper in adjunctis ævoque morabimur aptis.

AUT agitur res in Scenis, aut acta refertur:
Segnius irritant animos demissa per aurem,
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus, & quæ
Ipse sibi tradit spectator. Non tamen intus
Digna geri promes in Scenam; multaque tolles
Ex oculis, quæ mox narret facundia præsens:
Ne pueros coram populo Medea trucidet;
Aut humana palam coquat exta nefarius Atreus;
Aut in avem Progne vertatur, Cadmus in anguem.
Quodcunque ostendis mihi sic, incredulus odi.

NEVE minor, neu sit quinto productior actu
Fabula, quæ posci vult, & spectata reponi.
Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus

timidité

timidité les glace, & les rend comme perclus; ils n'eſperent que foiblement, ils temporiſent continuellement, ils n'agiſſent que lentement: toujours allarmés ſur l'avenir, toujours plaintifs & difficiles, panégyriſtes ennuieux du tems paſſé, cenſeurs ſéveres, & ſur-tout grands donneurs d'avis aux jeunes gens. Les années nous amenent avec elles de grands avantages, mais elles nous en enlévent auſſi beaucoup quand elles ſont ſur le retour. Afin donc de ne pas faire jouer à un jeune homme le perſonnage d'un vieillard, ni à un vieillard celui d'un jeune homme, attachez-vous à démêler ce qui convient naturellement ou vraiſemblablement à chaque âge.

IV. La repréſentation & le récit.

QUAND on met une action ſur le Théâtre, c'eſt une repréſentation ou un récit. Ce qui ne frappe que les oreilles, fait moins d'impreſſion ſur les eſprits, que ce qui frappe les yeux, & qui laiſſe au Spectateur le plaiſir d'apprendre par lui-même. Gardez-vous cependant bien d'expoſer ſur la Scène, ce qui doit ſe paſſer derriere le Théâtre. Un récit animé rend ſupportables bien des choſes, dont on ne ſouffriroit pas la repréſentation. Médée, par exemple, ne doit point égorger ſes enfans aux yeux du peuple, ni le déteſtable Atrée faire les préparatifs de ſon repas ſanguinaire. La métamorphoſe de Progné en oiſeau, & de Cadmus en ſerpent, ne ſont point des objets à donner en ſpectacle. On ne croit rien de tout cela, & la vue même ne peut qu'en inſpirer de l'averſion.

VOULEZ-VOUS que votre Piéce rappelle plus d'une fois les Spectateurs? ne lui donnez ni plus ni moins de cinq actes; n'emploiez

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Inciderit : nec quarta loqui persona laboret.
Actoris partes Chorus, officiumque virile
Defendat : neu quid medios intercinat actus,
Quod non proposito conducat & hæreat aptè.
Ille bonis faveatque & consilietur amicè ;
Et regat iratos, & amet pacare tumentes :
Ille dapes laudet mensæ brevis ; ille salubrem
Justitiam, legesque, & apertis otia portis :
Ille tegat commissa, Deosque precetur & oret,
Ut redeat miseris, abeat Fortuna superbis.

TIBIA non, ut nunc, orichalco juncta, tubæque
Æmula ; sed tenuis simplexque foramine pauco
Adspirare & adesse choris erat utilis, atque
Nondum spissa nimis complere sedilia flatu :
Quo sanè populus numerabilis, utpote parvus,
Et frugi castusque verecundusque coïbat.
Postquam cœpit agros extendere victor ; & Urbem
Latior amplecti murus, vinoque diurno
Placari Genius festis impune diebus ;

Vers 196. *amicis.* V. 197. *peccare timentes.*
V. 202. *vincta.*

point le miniſtere d'un Dieu, ſi cet expédient n'eſt néceſſaire pour dénouer l'intrigue; & ne faites jamais parler quatre Acteurs dans une même Scène, ſi cela ne ſe peut faire ſans cauſer de la confuſion & du déſordre. Que le Chœur joue ſon rôle, comme étant un perſonnage de la Piéce, & que dans les Intermédes il ne chante rien qui ne ſerve à l'action, & qui n'ait une liaiſon naturelle avec le ſujet; qu'il ſe déclare toujours pour les gens de bien, & qu'il prenne leurs intérêts dans les délibérations; qu'il adouciſſe les emportemens des uns, qu'il calme les émotions des autres; qu'il vante les avantages de la tempérance, l'utilité de la juſtice, la ſageſſe des Loix, & les douceurs de la Paix: qu'il ſoit fidéle aux ſecrets qu'on lui confie, qu'il adreſſe ſes prieres aux Dieux, qu'il leur demande les faveurs de la Fortune pour les malheureux, & ſes diſgraces pour les ſuperbes.

LA flute qui joue dans les Chœurs n'étoit pas autrefois de pluſieurs piéces aſſemblées avec un métal précieux, comme elle l'eſt aujourd'hui, & n'approchoit pas du bruit de la trompette. Elle étoit d'une ſeule piéce, avoit peu de trous, & ne rendoit qu'un ſon foible, autant qu'il en falloit ſeulement pour ſoutenir le Chœur ſans le couvrir, & pour remplir ſans peine un Théâtre médiocre, où les Spectateurs étoient en petit nombre: car le peuple n'étoit pas alors ſi multiplié qu'aujourd'hui; mais en récompenſe il avoit de la ſageſſe, de la retenue, & de bonnes mœurs. Depuis que ce peuple commença à s'étendre par ſes conquêtes, & qu'il fut obligé d'agrandir l'enceinte de ſes murailles, il paſſa impu-

Acceſſit numeriſque modiſque licentia major.
Indoctus quid enim ſaperet liberque laborum,
Ruſticus urbano confuſus, turpis honeſto?
Sic priſcæ motumque & luxuriem addidit arti
Tibicen, traxitque vagus per pulpita veſtem:
Sic etiam fidibus voces crevere ſeveris,
Et tulit eloquium inſolitum facundia præceps:
Utiliumque ſagax rerum, ac divina futuri
Sortilegis non diſcrepuit ſententia Delphis.

CARMINE qui tragico vilem certavit ob hircum
Mox etiam agreſtes Satyros nudavit, & aſper
Incolumi gravitate jocum tentavit; eo quòd
Illecebris erat & gratâ novitate morandus
Spectator, functuſque ſacris, & potus, & exlex.
Verùm ita riſores, ita commendare dicaces
Conveniet Satyros, ita vertere ſeria ludo;
Ne quicunque Deus, quicunque adhibebitur heros
Regali conſpectus in auro nuper & oſtro,
Migret in obſcuras humili ſermone tabernas:

Vers 214. *luxuriam.* V. 218. &.

nément le tems à boire & à ſe divertir les jours de Fêtes, & l'on ſe donna auſſi beaucoup de licence dans la compoſition des vers & de la muſique : car un païſan déſœuvré & ſans lettres, quoique mélé avec des Citoiens civiliſés, peut-il ſe contenir dans les termes de l'honnêteté & de la politeſſe ? Ainſi le joueur de flute joignit à ſon art, auparavant ſimple & modeſte, des mouvemens deshonnêtes, & on le vit faire pour la premiere fois ſes évolutions ſur le Théâtre avec une grande robe traînante. Les mêmes cauſes produiſirent auſſi la même altération chez les Grecs. Les inſtrumens dont ils jouoient dans leurs Chœurs dégénérerent de leur ancienne ſimplicité, lorſqu'on commença d'en multiplier les cordes. La Poëſie ſe guinda bientôt à un genre d'éloquence outré & inintelligible ; & ſoit qu'elle voulût donner des avis utiles, ou prédire l'avenir, ſon ſtile énigmatique ne différa point de celui des Oracles de Delphes.

PEU de tems après, un Poëte Tragique, qui étoit entré en lice dans l'eſpérance de remporter un prix mépriſable (2), fit paroître un Chœur champêtre de Satyres ; où, ſans bleſſer la gravité de la Tragédie, il eſſaia de l'égaier par des railleries piquantes. Cette agréable nouveauté lui parut propre à contenir & à charmer un peuple, qui au ſortir d'un ſacrifice, où l'on avoit fait grand'chere & bien bu, n'étoit guére en état de reſpecter les loix & les bienſéances. Ceux qui nous donnent aujourd'hui des Piéces de Théâtre de ce goût-là, doivent nous faire paſſer du ſérieux de la Tragédie au badinage de la piéce Satyrique,

(2) Un vilain bouc.

Aut, dum vitat humum, nubes & inania captet.
Effutire leves indigna Tragœdia verſus,
Ut feſtis Matrona moveri juſſa diebus,
Intererit Satyris paulum pudibunda protervis.
Non ego inornata & dominantia nomina ſolùm
Verbaque, Piſones, Satyrorum ſcriptor amabo:
Nec ſic enitar tragico differre colori,
Ut nihil interſit, Davuſne loquatur & audax
Pythias emuncto lucrata Simone talentum,
An cuſtos famuluſque Dei Silenus alumni.

Ex noto fictum carmen ſequar: ut ſibi quivis
Speret idem; ſudet multùm, fruſtraque laboret
Auſus idem: tantùm ſeries junctura pollet;
Tantum de medio ſumtis accedit honoris.
Sylvis deducti caveant, me judice, Fauni,
Ne velut innati triviis, ac penè forenſes,
Aut nimiùm teneris juvenentur verſibus umquam,
Aut immunda crepent ignominioſaque dicta.

Vers. 236. *colore.*

de maniere que l'Acteur qui vient de repréſenter un Dieu ou un Héros tout couvert d'or & de pourpre, n'aille pas enſuite nous tenir le langage des halles ; ou, pour éviter ce défaut, ſe percher dans les nues, & nous débiter un pompeux galimathias. Cette Tragédie toute Satyrique qu'elle eſt, ne doit ſe permettre aucun vers qui n'ait de la dignité. Au milieu d'une troupe de Satyres éfrontés, elle doit paroître comme une Dame reſpectable, qui eſt obligée de danſer aux jours de Fêtes, dans quelque cérémonie de Religion. Si je faiſois de ces ſortes de Piéces, illuſtres Piſons, non ſeulement j'aimerois à me ſervir d'un ſtile ſimple, & à n'emploier que des termes propres & ordinaires ; mais je prendrois garde auſſi de ne pas m'éloigner ſi fort du ſtile pompeux & ſublime qui convient à la Tragédie, que je ne miſſe aucune différence entre la maniere dont parle Davus ou Pythias, cette éfrontée qui filoute ſi adroitement le bon-homme Simon, & entre les diſcours que je mettrois dans la bouche de Silène, ce gouverneur & fidéle compagnon de Bacchus.

DE plus, je tirerois le ſujet de ma Piéce de quelque hiſtoire connue, & je la déguiſerois ſi naturellement, que ceux qui la verroient, puſſent ſe promettre d'en faire autant, & qu'ils ne connuſſent la difficulté de l'entrepriſe, qu'après avoir fait inutilement bien des efforts pour y réuſſir : tant a de force une ſuite d'événemens qui ſe produiſent les uns les autres ! tant les ſujets les plus communs ſont ſuſceptibles de nouvelles beautés & de nouvelles graces ! Je ne ſçaurois approuver que des Satyres tirés de leurs forêts, vien-

Offenduntur enim, quibus eſt equus, & pater, & res:
Nec ſi quid fricti ciceris probat & nucis emtor,
Æquis accipiunt animis, donantve coronâ.

SYLLABA longa brevi ſubjecta, vocatur iambus;
Pes citus; unde etiam trimetris adcreſcere juſſit
Nomen iambeis, quum ſenos redderet ictus
Primus ad extremum ſimilis ſibi: non ita pridem,
Tardior ut paulo graviorque veniret ad aures,
Spondeos ſtabiles in jura paterna recepit
Commodus ac patiens; non ut de ſede ſecundâ
Cederet, aut quartâ ſocialiter. Hic & in Accî
Nobilibus trimetris adparet rarus, & Ennî.
In Scenam miſſus magno cum pondere verſus,
Aut operæ nimiùm celeris curâque carentis,
Aut ignoratæ premit artis crimine turpi.
Non quivis videt immodulata poëmata judex:
Et data Romanis venia eſt indigna Poëtis.
Idcircone vager, ſcribamque licenter? an omnes
Viſuros peccata putem mea; tutus & intra
Spem veniæ cautus? Vitavi denique culpam,
Non laudem merui. Vos exemplaria Græca

Vers 257. &. V. 260. *miſſos.*
V. 261. *celeris nimiùm.*

nent

nent nous débiter des vers tendres & galans, d'un ſtile auſſi poli que pourroient faire nos jeunes gens nés au milieu de Rome, & élevés pour le Barreau; ni qu'ils ſaliſſent nos oreilles par des injures groſſieres, & par des termes licentieux & infâmes. Cela peut bien divertir la canaille; mais les Chevaliers, les Sénateurs, & tous les honnêtes gens en ſont également bleſſés.

V. La verſification.

UNE ſyllabe brève ſuivie d'une longue, forme ce que nous appellons un ïambe. Cette meſure eſt fort coulante; & c'eſt pour cette raiſon, que le vers qui porte ſon nom, s'appelle un vers de trois meſures, quoique l'oreille diſtingue ſix battemens quand on le prononce. Au commencement il étoit uniforme d'un bout à l'autre: mais depuis peu l'ïambe a eu la complaiſance de ſe relâcher de ſes anciens droits, & de s'aſſocier le ſpondée, en ſe réſervant cependant toujours la ſeconde & la quatriéme place; afin que la lenteur de l'un tempérant la rapidité de l'autre, ce mélange donnât au vers une prononciation plus grave & mieux ſoutenue. Accius & Ennius ne s'en ſont pas tenus à cette clauſe. L'ïambe eſt très-rare dans leurs vers, que quelques-uns priſent ſi fort; & ces vers appeſantis par le nombre de ſpondées, dont ils ſont chargés, deshonorent l'Auteur qui les produit ſur la Scène; & font voir, ou qu'il s'eſt trop hâté, & ne s'eſt pas donné le tems de façonner ſa Piéce; ou, ce qui eſt encore plus honteux, qu'il a péché contre l'Art, & ne l'a jamais connu. Peu de gens ont le goût aſſez fin, pour ſentir en quoi un vers s'éloigne de la belle cadence: & ceux mêmes qui ſont en état d'en juger, ont eu

Nocturnâ verſate manu, verſate diurnâ.
At veſtri proavi Plautinos & numeros &
Laudavere ſales; nimiùm patienter utroſque
(Non dicam ſtultè) mirati · ſi modò ego & vos
Scimus inurbanum lepido ſeponere dicto,
Legitimumque ſonum digitis callemus & aure.

IGNOTUM tragicæ genus inveniſſe Camenæ
Dicitur, & plauſtris vexiſſe Poëmata Theſpis
Qui canerent agerentque, peruncti fæcibus ora.
Poſt hunc perſonæ pallæque repertor honeſtæ
Æſchylus & modicis inſtravit pulpita tignis,
Et docuit magnumque loqui, nitique cothurno.

Vers 270. *At noſtri.* V. 271. *utrumque.*
V. 272. *Ne dicam.* V. 277. *Quæ.*

juſqu'ici pour nos Poëtes une indulgence ridicule. Abuſerai-je de l'ignorance ou de la facilité de mes auditeurs, pour me donner carriere dans mes compoſitions ? ou plutôt ne dois-je pas m'imaginer que mes défauts ſauteront aux yeux de tout le monde ? Par ce moien je ſerai ſur mes gardes; & s'il m'échappe quelque faute, je pourrai me raſſurer ſur l'eſpérance du pardon. Si je ne mérite pas de louange, du moins j'éviterai le blâme. Pour vous, chers Piſons, qui devez aſpirer à ce qu'il y a de plus parfait, propoſez-vous d'imiter les Grecs, & feuilletez nuit & jour les excellens ouvrages qu'ils nous ont laiſſés. Vous me direz qu'il n'eſt pas néceſſaire d'aller chercher ſi loin des modéles, & que nous avons Plaute, dont les vers & les plaiſanteries ont fait l'admiration des Romains de ſon tems. Je le ſçais : mais, ſi nous avons vous & moi aſſez de diſcernement pour diſtinguer une fade plaiſanterie d'avec un bon mot, & ſi nous ſçavons nous connoître à la meſure & à la cadence des vers, nous conviendrons que Plaute fut redevable de cette approbation, je ne dis pas à la bêtiſe, mais à l'indulgence du Parterre.

VI. Origine des piéces Dramatiques.

ON dit que Theſpis s'aviſa le premier d'une eſpéce de Tragédie, où il promenoit ſur des charettes ſes Acteurs barbouillés de lie, dont les uns chantoient & les autres déclamoient. Eſchyle les fit paroître enſuite avec plus de dignité, il les plaça ſur un Théâtre médiocrement exhauſſé, leur donna des maſques, les habilla de robes traînantes, leur chauſſa le cothurne, & leur fit prendre un ſtile plus relevé. Après que la Tragédie eut ainſi pris toute

Succeſſit vetus his Comœdia, non ſine multâ
Laude: ſed in vitium libertas excidit, ac vim
Dignam lege regi: lex eſt accepta: Choruſque
Turpiter obticuit, ſublato iure nocendi.
Nil intentatum noſtri liquere Poëtæ;
Nec minimum meruere decus, veſtigia Græca
Auſi deſerere, & celebrare domeſtica facta,
Vel qui Prætextas, vel qui docuere Togatas.
Nec virtute foret clariſve potentius armis,
Quàm linguâ, Latium, ſi non offenderet unumquemque Poëtarum limæ labor & mora. Vos ô
Pompilius ſanguis, carmen reprehendite, quod non
Multa dies & multa litura coërcuit, atque
Præfectum decies non caſtigavit ad unguem.

INGENIUM miſerâ quia fortunatius arte
Credit, & excludit ſanos Helicone Poëtas
Democritus; bona pars non ungues ponere curat,
Non barbam: ſecreta petit loca, balnea vitat.
Nanciſcetur enim pretium nomenque Poëtæ,
Si tribus Anticyris caput inſanabile nunquam
Tonſori Licino commiſerit. O ego lævus,
Qui purgor bilem verni ſub temporis horam!

Vers 282. *& vim.* V. 302. *ſub verni.*

ſa forme, parut la vieille Comédie, & ſes commencemens eurent de grands ſuccès; mais la liberté que ſe donnerent les Poëtes Comiques dégénéra bientôt en une licence, qui ne put être réprimée que par l'autorité des Loix. On fit ſur cela des ordonnances, & le Chœur ſe vit honteuſement réduit à garder le ſilence, après qu'on lui eut ôté le moien de médire avec impunité. Nos Poëtes ſe ſont exercés dans tous ces genres d'écrire; mais ils n'ont jamais mieux réuſſi, que quand ils ont oſé abandonner les traces des Grecs, & qu'ils ont tiré de notre Hiſtoire les ſujets de leurs Tragédies & de leurs Comédies. Je ſuis perſuadé que les Romains ne s'immortaliſeroient pas moins par leurs écrits que par leurs armes, ſi nos Poëtes vouloient ſe donner la patience de travailler leurs ouvrages, & de les retoucher à loiſir. Pour vous, illuſtres deſcendans de Numa, gardez vous de donner votre eſtime à un Poëme fait à la hâte & ſans rature, & que l'Auteur n'aura pas remanié dix fois avec la critique la plus ſcrupuleuſe.

PARCE QUE Démocrite prétend qu'un génie aiſé réuſſit beaucoup mieux en Poëſie qu'un travail pénible, & qu'un petit grain de folie ne gâte rien, la plupart de nos Poëtes ſe laiſſent croître les ongles & la barbe, cherchent la ſolitude, fuient les bains; enfin ils s'imaginent, que pourvu qu'ils ne mettent point leurs têtes folles (3) entre les mains du baigneur Licinius, les voilà Poëtes déclarés. Il faut avouer que je ſuis bien ſimple de me purger réguliérement au commencement

(3) Leurs têtes, qui ne pourroient être guéries par tout l'ellébore de trois Anticyres.

Non alius faceret meliora Poëmata. Verùm
Nil tanti eſt. Ergo fungar vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exſors ipſa ſecandi.
Munus & officium, nil ſcribens ipſe, docebo;
Unde parentur opes; quid alat formetque Poëtam;
Quid deceat, quid non; quo virtus, quo ferat error.

SCRIBENDI rectè ſapere eſt & principium & fons.
Rem tibi Socraticæ poterunt oſtendere chartæ:
Verbaque proviſam rem non invita ſequentur.
Qui didicit Patriæ quid debeat, & quid amicis;
Quo ſit amore parens, quo frater amandus & hoſpes;
Quod ſit Conſcripti, quod Judicis officium; quæ
Partes in bellum miſſi Ducis; ille profectò
Reddere perſonæ ſcit convenientia cuique.
Reſpicere exemplar vitæ morumque jubebo
Doctum imitatorem, & vivas hinc ducere voces.
Interdum ſpecioſa locis, morataque rectè
Fabula, nullius veneris, ſine pondere & arte,
Valdiùs oblectat populum, meliùſque moratur,

Vers 318. *veras.*

du Printems : si je voulois jetter ma bile sur le papier, je serois bien aussi fou que les autres, & personne ne feroit de si beaux vers que moi ; mais je n'achette pas à ce prix le nom de Poëte. Je me contenterai de ressembler à la pierre à raſoir ; elle ne coupe pas, mais elle met le raſoir en état de couper. Je ne compoſerai ni Poëme Epique, ni Poëme Dramatique ; je donnerai ſeulement aux Auteurs des régles pour y réuſſir. Je leur dirai d'où ils doivent tirer leurs richeſſes, quelles ſont les qualités naturelles & acquiſes qui font le grand Poëte, ce qui convient & ce qui ne convient pas ; en un mot, je leur marquerai les beautés qu'il faut rechercher, & les défauts que l'on doit éviter.

VII. Reflé-xions ſur la Poëſie.

Le bon ſens néceſſaire aux Poëtes.

C'EST du bon Sens que les ouvrages d'eſprit tirent tout leur prix. Vous le puiſerez ce bon Sens dans l'école de Socrate. Quand vous aurez une fois bien préparé & bien conçu votre matiere, les termes ne vous manqueront pas pour vous exprimer. Un Poëte qui ſçait ce qu'on doit à ſa Patrie & à ſes amis, les égards que demande la qualité de pere ou de frere, les droits qu'exige l'hoſpitalité, les devoirs d'un Sénateur, d'un Juge & d'un Général d'armée, celui-là donnera à ſes perſonnages les ſentimens qui leur conviennent. Voulez-vous copier fidélement la Nature ? étudiez-la dans le cœur & dans les mœurs mêmes des hommes de différens états : tous les traits que vous tirerez d'après elle, ſeront des traits vifs & animés. Une Comédie où il y a des ſentimens & des mœurs, quoiqu'elle ſoit d'ailleurs ſans grace, ſans force, & ſans art, plaît ſouvent plus au Spectateur, &

Quàm verſus inopes rerum, nugæque canoræ.

GRAIIS ingenium, Graiis dedit ore rotundo
Muſa loqui, propter laudem nullius avaris.
Romani pueri longis rationibus aſſem
Diſcunt in partes centum diducere. Dicat
Filius Albini, ſi de quincunce remota eſt
Uncia, quid ſuperet? Poterat dixiſſe, triens. Eu!
Rem poteris ſervare tuam. Redit uncia: quid fit?
Semis. An, hæc animos ærugo & cura peculî
Quum ſemel imbuerit, ſperemus carmina fingi
Poſſe linenda cedro & levi ſervanda cupreſſu?

AUT prodeſſe volunt, aut delectare Poëtæ;
Aut ſimul & jucunda & idonea dicere vitæ.
Quidquid præcipies, eſto brevis: ut citò dicta
Percipiant animi dociles, teneantque fideles.
Ficta voluptatis cauſſâ ſint proxima veris;
Ne quodcunque volet, poſcat ſibi fabula credi;
Neu pranſæ Lamiæ vivum puerum extrahat alvo.
Centuriæ Seniorum agitant expertia frugis:

Vers 324. *præter.* V. 328. *ſuperat? Poteras.*
V. 330. *At.* V. 331. *ſperamus.* V. 332. *cupreſſo.*
V. 336. Après ce Vers, on liſoit celui-ci.
Omne ſupervacuum pleno de pectore manat.
V. 338. *Nec.*

Digitized by Google

l'attache plus fortement, que ces vers magnifiques & harmonieux qui ne ſignifient rien.

LES Grecs ont reçu en partage la juſteſſe de l'eſprit & les graces du diſcours; pourquoi? parce qu'uniquement avides de louanges, ils n'ont rien épargné pour les mériter. Aujourd'hui toute la ſcience de nos jeunes Romains ſe borne à ſçavoir diviſer la livre en cent parties. Interrogez le fils d'Albin: Çà dites-moi, ſi de cinq onces j'en ôte une, que reſte-t'il? Il eſt déja en état de vous répondre: il reſte le tiers d'une livre. Oh, oh! tu es un joli garçon; tu ne laiſſeras pas perdre ton bien. Et ſi à ces cinq onces j'en ajoute une autre, quelle ſomme cela produira-t'il? Le total ſera d'une demie livre. Le moien que des eſprits infectés de cette maudite rouille, c'eſt-à-dire tout occupés du ſoin d'amaſſer de l'argent, puiſſent jamais produire des vers dignes de l'immortalité (4)?

Du mélange de l'utile & de l'agréable.

LES Poëtes Comiques ſe propoſent dans leurs Piéces l'inſtruction ou le plaiſir; ou bien ils cherchent à mêler l'un & l'autre, pour inſtruire en divertiſſant. Tout ce qui eſt dit pour l'inſtruction doit être court: un précepte renfermé en peu de mots ſe conçoit plus aiſément, & ſe retient mieux. Ne voulez-vous que divertir? que vos fictions ſoient toujours vraiſemblables. Gardez-vous de haſarder ſur la Scène tout ce qu'un ſujet peut fournir en cette matiere, & qu'on ne voie point dans vos Piéces arracher du ventre d'une Lamie un enfant tout vivant qu'elle vient de dévorer. Les Sénateurs aiment le ſérieux,

(4) Dignes d'être frottés d'huile de cèdre, & d'être ſerrés dans des tablettes de cyprès.

Celſi prætereunt auſtera Poëmata Ramnes.
Omne tulit punctum, qui miſcuit utile dulci,
Lectorem delectando, pariterque monendo.
Hic meret æra liber Soſiis, hic & mare tranſit,
Et longum noto ſcriptori prorogat ævum.

SUNT delicta tamen, quibus ignoviſſe velimus:
Nam neque chorda ſonum reddit, quem vult manus ac mens;
Poſcentique gravem perſæpe remittit acutum:
Nec ſemper feriet quodcunque minabitur arcus.
Verùm ubi plura nitent in carmine, non ego paucis.
Offendar maculis, quas aut incuria fudit,
Aut humana parum cavit Natura. Quid ergò eſt?
Ut ſcriptor ſi peccat idem librarius uſque,
Quamvis eſt monitus, veniâ caret; ut citharœdus
Ridetur, chordâ qui ſemper oberrat eâdem:
Sic mihi qui multùm ceſſat, fit Chœrilus ille,
Quem bis terve bonum cum riſu miror; & idem
Indignor, quandoque bonus dormitat Homerus.
Verùm operi longo fas eſt obrepere ſomnum.

UT pictura, Poëſis; erit quæ, ſi propiùs ſtes,

Vers 347. *& mens.* V. 352. *quid ergò?* V. 357. *terque.* V. 359. *opere in longo.* V. 360. *Poëſis erit; quæ.*

& les Chevaliers le plaiſant. Le grand ſecret pour enlever tous les ſuffrages, eſt de ſçavoir joindre l'utile à l'agréable, de plaire & d'inſtruire en même-tems. Un ouvrage qui réunit ces deux qualités, enrichit ſûrement ſes Libraires (5), eſt recherché même au-delà des mers, & porte la gloire de ſon Auteur de Siécle en Siécle.

Il eſt cependant des défauts que l'on pardonne ſans peine. Une corde d'inſtrument n'obéit pas toujours à celui qui la touche, elle rend ſouvent un ſon aigu au lieu d'un grave; & le meilleur tireur du monde manque quelquefois ſon coup. Lorſqu'un ouvrage a ſaiſi mon eſtime par des beautés ſans nombre, je ne ſuis point choqué d'y voir quelques taches légeres, qui ſont échappées à l'Auteur, ou par négligence, ou parce qu'on ne peut pas prendre garde à tout. Mais quelle Régle établirons-nous pour cela? La voici. Quand un Copiſte, après avoir été averti, fait toujours la même faute, il eſt indigne de pardon. Quand un joueur de Luth prend toujours une corde pour une autre, il mérite d'être ſifflé. Il en eſt de même d'un Poëte qui bronche ſouvent; je lis ſes ouvrages, comme je fais ceux de Chérile; j'admire deux ou trois endroits du livre, mais je me moque de l'impertinent Auteur. Au contraire je ſuis fâché quand je vois qu'Homere, cet excellent Poëte, s'endort quelquefois. Mais il eſt pardonnable de ſuccomber un peu au ſommeil dans un ouvrage de longue haleine. Fautes pardonnables aux Poëtes.

La Poëſie eſt comme la Peinture; elles ont chacune des Tableaux, qui regardés de près

(5) Les Soſies.

Te capiat magis ; & quædam, ſi longiùs abſtes.
Hæc amat obſcurum, volet hæc ſub luce videri,
Judicis argutum quæ non formidat acumen :
Hæc placuit ſemel ; hæc decies repetita placebit.
O major juvenum, quamvis & voce paternâ
Fingeris ad rectum, & per te ſapis ; hoc tibi dictum
Tolle memor : certis medium ac tolerabile rebus
Recte concedi : conſultus Juris, & actor
Cauſſarum mediocris abeſt virtute diſerti
Meſſalæ, nec ſcit quantùm Caſcellius Aulus ;
Sed tamen in pretio eſt : mediocribus eſſe Poëtis
Non homines, non Dî, non conceſſere columnæ.
Ut gratas inter menſas ſymphonia diſcors,
Et craſſum unguentum, & Sardo cum melle papaver
Offendunt ; poterat duci quia cœna ſine iſtis :
Sic animis natum inventumque Poëma juvandis,
Si paulum ſummo deceſſit, vergit ad imum.
Ludere qui neſcit, campeſtribus abſtinet armis,
Indoctuſque pilæ, diſcive, trochive, quieſcit ;

Vers 361. *capiet.* V. 367. &. V. 370. *Caſſelius.*
V. 377. *paulùm à ſummo deceſſit.*

vous plaiſent davantage, & d'autres qu'il ne faut voir que de loin. Celui-ci redoute le grand jour, celui-là ne craint point d'y être expoſé. Tel morceau n'eſt fait que pour être vu un moment en paſſant, & tel autre doit arrêter ſouvent les regards des curieux.

Que l'on ne ſouffre point la médiocrité dans la Poëſie.

VOUS, Piſon, l'aîné de votre Famille, quoique votre pere prenne ſoin de vous inſtruire, & que de vous-même vous ne manquiez pas de lumiere, trouvez bon cependant que je vous faſſe part d'une réflexion qui vaut la peine d'être retenue. Il y a bien des choſes, où la médiocrité a ſon prix. Il ſe peut faire qu'un Orateur ne ſoit pas auſſi éloquent que Meſſala, & qu'un Juriſconſulte ne ſoit pas auſſi ſçavant que Caſcellius; ils ſont pourtant eſtimés l'un & l'autre. Mais pour un Poëte médiocre, les Dieux le déſavouent, les hommes le rejettent, & les piliers mêmes des boutiques ne portent ſon nom qu'à regret. Comme une méchante Muſique, des eſſences gâtées, & des pavots mal apprêtés (6), dégoûtent de la meilleure table, parce qu'on peut faire bonne chere ſans cela; de même la Poëſie n'aiant été inventée que pour le plaiſir, ſi elle n'eſt excellente, elle eſt déteſtable. Un homme qui ne ſçait ni la paume, ni le palet, ni aucun des jeux où l'on s'exerce dans le champ de Mars, ne s'aviſe point de ſe mettre au nombre des joueurs; autrement il s'expoſeroit à la riſée de tout un peuple: & tel, qui n'a pas ſeulement l'idée d'un vers, oſe bien nous

(6) De la graine de pavot mêlée avec du miel de Sardaigne.

Ne ſpiſſæ riſum tollant impunè coronæ:
Qui neſcit verſus, tamen audet fingere. Quid ni?
Liber & ingenuus, præſertim cenſus equeſtrem
Summam nummorum, vitioque remotus ab omni.

Tu nihil invitâ facies diceſve Minervâ:
Id tibi judicium eſt, ea mens. Si quid tamen olim
Scripſeris, in Metii deſcendat judicis aures,
Et patris, & noſtras; nonumque prematur in annum,
Membranis intus poſitis. Delere licebit
Quod non ederis: neſcit vox miſſa reverti.

SYLVESTRES homines ſacer interpreſque Deorum
Cædibus ac victu fœdo deterruit Orpheus;
Dictus ob hoc lenire tigres rabidoſque leones.
Dictus & Amphion, Thebanæ conditor arcis,
Saxa movere ſono teſtudinis, & prece blandâ
Ducere quo vellet. Fuit hæc ſapientia quondam,
Publica privatis ſecernere, ſacra profanis;
Concubitu prohibere vago; dare jura maritis;
Oppida moliri: leges incidere ligno.

Vers 384. *dices, facieſve.* V. 391. & *victu.*

donner des Piéces de Poëſie ? Pourquoi non ? me dira-t'il. Ne ſuis-je pas d'une condition libre ? n'ai-je pas de la naiſſance, du bien autant qu'il en faut pour être Chevalier Romain, & par-deſſus tout cela une réputation ſaine & nette ?

Secours néceſſaires pour former un bon Poëte.

POUR vous, Piſon, qui êtes plein de bon ſens & d'eſprit, quelque place que vous preniez dans le Barreau ou ſur le Parnaſſe, vous avez des diſpoſitions naturelles pour réuſſir en tout. Cependant, croiez-moi, ſi vous compoſez un jour quelque ouvrage, ſoumettez-le à la critique de votre pere, à celle de Métius, & à la mienne ; & ne craignez point de le garder neuf ans entiers dans votre cabinet. Tant qu'il ſera entre vos mains, vous aurez toute liberté de le retoucher ; mais ſitôt qu'il ſera public, vous n'en ſerez pas plus le maître que d'une parole qui eſt une fois lâchée.

LE divin Orphée, l'interpréte des Dieux, engagea les hommes à quitter les forêts, leur enſeigna à vivre plus honnêtement, & à ne ſe pas égorger les uns & les autres. C'eſt pour cela que les Poëtes ont feint qu'il avoit le ſecret d'apprivoiſer les tigres & les lions. C'eſt pour la même raiſon qu'on a dit d'Amphion, le fondateur de la citadelle de Thébes, qu'il remuoit les pierres au ſon de ſa lyre, & que par les douceurs de ſon chant il les forçoit à s'aller placer d'elles-mêmes au lieu qu'il leur marquoit. Dans les premiers âges on ne connoiſſoit d'autre ſageſſe que celle qui enſeignoit à diſtinguer le bien public de celui des particuliers, à ne pas confondre le pro-

Sic honor & nomen divinis vatibus atque
Carminibus venit. Poſt hos inſignis Homerus
Tyrtæuſque mares animos in Martia bella
Verſibus exacuit. Dictæ per carmina ſortes,
Et vitæ monſtrata via eſt; & gratia regum
Pieriis tentata modis; luduſque repertus,
Et longorum operum finis; ne fortè pudori
Sit tibi Muſa lyræ ſolers, & cantor Apollo.

NATURA fieret laudabile carmen, an arte,
Quæſitum eſt. Ego nec ſtudium ſine divite venâ,
Nec rude quid poſſit video ingenium: alterius
ſic
Altera poſcit opem res, & conjurat amicè.
Qui ſtudet optatam curſu contingere metam,
Multa tulit fecitque puer; ſudavit & alſit;
Abſtinuit Venere & Baccho. Qui Pythia cantat
Tibicen, didicit priùs extimuitque magiſtrum.
Nec ſatis eſt dixiſſe; Ego mira Poëmata pango:
Occupet extremum ſcabies: mihi turpe relinqui eſt,

Vers 413. *& vino.*
Vers 415. *Nunc.*

fane

fane avec le ſacré, à défendre la communauté des femmes, à preſcrire des régles aux gens mariés, à bâtir des villes, & à établir des Loix. C'eſt par toutes ces choſes que la Poëſie s'accrédita dans le monde, & que les Poëtes furent regardés comme des hommes divins. Après Orphée & Amphion, vinrent Homere & Tyrtée, dont les vers inſpirerent aux hommes un courage martial; les Oracles ne ſe prononcerent plus qu'en vers, on écrivit en vers les ſecrets de la Nature, avec les vers on eſſaia de gagner la faveur des Rois, enfin les vers entrerent dans tous les jeux & dans tous les ſpectacles qu'on inventa pour délaſſer les hommes de leurs travaux. N'aiez donc point de honte, mon cher Piſon, de vous exercer dans la Poëſie : les Muſes ont touché la Lyre, & Apollon n'a pas dédaigné de faire des vers.

ON a demandé ſi un bon Poëme étoit l'ouvrage de l'Art ou de la Nature. Pour moi je ne vois pas ce que l'étude peut faire d'excellent ſans le génie, ni le génie ſans l'étude. L'un a beſoin de l'autre, & leur ſuccès dépend de leur bonne intelligence. Un athlète qui veut remporter le prix de la courſe, s'y eſt diſpoſé dès ſa jeuneſſe par bien des fatigues, il a ſouffert le chaud & le froid, & s'eſt interdit toute débauche. Un joueur de flute, qui ſe diſtingue dans les cantiques Pythiens, n'en eſt pas venu là ſans avoir pris bien des leçons, & ſans avoir eſſuié bien des réprimandes ſous un maître ſévere. Ainſi, pour être bon Poëte, il ne ſuffit pas de dire : Moi je fais des vers admirables, tant pis pour ceux qui n'en font pas de ſi beaux. Ce ſeroit une honte à moi de reſter

Et, quod non didici, ſanè neſcire fateri.

Ut præco, ad merces turbam qui cogit emendas;
Adſentatores jubet ad lucrum ire Poëta
Dives agris, dives poſitis in fenore nummis.
Si verò eſt, unctum rectè qui ponere poſſit,
Et ſpondere levi pro paupere, & eripere atris
Litibus implicitum; mirabor, ſi ſciet internoſcere mendacem verumque beatus amicum.
Tu ſeu donâris, ſeu quid donare voles cui;
Nolito ad verſus factos tibi ducere plenum
Lætitiæ: clamabit enim, Pulchrè, bene, rectè;
Palleſcet; ſuper his etiam ſtillabit amicis
Ex oculis rorem; ſaliet, tundet pede terram.
Ut qui conducti plorant in funere, dicunt
Et faciunt propè plura dolentibus ex animo; ſic
Deriſor vero plus laudatore movetur.
Reges dicuntur multis urgere culullis,
Ac torquere mero, quem perſpexiſſe laborant
An ſit amicitiâ dignus. Si carmina condes,
Numquam te fallant animi ſub vulpe latentes.
Quintilio ſi quid recitares: Corrige, ſodes,
Hoc, aiebat, & hoc. Meliùs te poſſe negares,
Bis terque expertum fruſtra: delere jubebat,
Et malè formatos incudi reddere verſus.

Vers 421. *qui rectè.* V. 426. *tibi factos.* V. 428. *Palleſcet ſuper his: etiam.* V. 434. *Et... laborent.* V. 440. *tornatos.*

plus long-tems dans l'oubli des hommes, & d'avouer mon ignorance.

COMME le crieur public convie les paſſans à acheter les marchandiſes qu'il étale, de même un Poëte riche en terres & en rentes invite les flateurs à lui applaudir par l'eſpérance que leurs applaudiſſemens ſeront bien paiés; mais s'il leur fait encore bonne chere, s'il répond pour eux quand ils ſont inſolvables, s'il emploie ſon crédit pour les tirer d'un méchant procès, il me trompera fort, s'il peut conſerver avec cela aſſez de jugement pour faire la différence d'un vrai & d'un faux ami. Quand donc vous venez de faire un préſent à quelqu'un, ou que vous lui en avez fait la promeſſe, n'allez pas le prendre au milieu de ſa joie pour lui lire vos vers. Il ne manquera pas de ſe récrier; ô la belle choſe! que cela eſt bien dit! que cela eſt bien penſé! Il ſe pâmera à chaque vers, il verſera des larmes de tendreſſe, il ſautera ſur ſon ſiége, il frappera la terre du pied. Semblable à ces pleureurs mercénaires, qui accompagnent les convois, & qui contrefont mieux les affligés que ceux qui le ſont en effet, un flateur paroît bien plus touché qu'un ami ſincere qui vous loue de bonne foi. Les grands Seigneurs, quand ils veulent honorer quelqu'un de leur amitié & de leur confiance, lui donnent, dit-on, une eſpéce de queſtion avec du vin en le faiſant bien boire. Si vous faites jamais des vers, choiſiſſez avec diſcernement ceux que vous ferez juges de vos ouvrages, afin de n'être pas la dupe d'un flateur déguiſé ſous l'apparence d'un ami. Quand on liſoit un Poëme à Quintilius, il diſoit ſans façon à l'Au-

Si defendere delictum, quàm vertere, malles;
Nil ultra verbi, aut operæ insumebat inanis,
Quin sine rivali teque & tua solus amares.
Vir bonus ac prudens versus reprehendet inertes,
Culpabit duros, incomtis adlinet atrum
Transverso calamo signum; ambitiosa recîdet
Ornamenta; parum claris lucem dare coget;
Arguet ambiguè dictum; mutanda notabit;
Fiet Aristarchus: non dicet, Cur ego amicum
Offendam in nugis? Hæ nugæ seria ducent
In mala derisum semel, exceptumque sinistre.
Ut mala quem scabies aut morbus regius urget,
Aut fanaticus error & iracunda Diana;
Vesanum tetigisse timent fugiuntque Poëtam,
Qui sapiunt: agitant pueri, incautique sequuntur.
Hic dum sublimes versus ructatur, & errat,
Si veluti merulis intentus decidit auceps
In puteum, foveamve; licet, Succurrite, longum
Clamet, io cives: non sit qui tollere curet.
Si curet quis opem ferre, & demittere funem;
Quî scis, an prudens huc se projecerit, atque
Servari nolit? dicam: Siculique Poëtæ
Narrabo interitum. Deus immortalis haberi

Vers 442. *Nullum ultrà verbum, aut operam sumebat inanem.* V. 444. &. V. 449. *nec dicet.* V. 460. *quis curet.* V. 461. *dejecerit.*

teur: Corrigez cet endroit-là, retouchez celui-ci. Si vous lui diſiez: je ne puis faire mieux, j'ai eſſaié pluſieurs fois, & toujours inutilement. Il reſte, diſoit-il, encore un moien, c'eſt d'effacer tous ces mauvais vers, & de les remettre ſur le métier. Si vous preniez le parti de juſtifier vos fautes, plutôt que de les corriger, il en demeuroit là, & vous laiſſoit admirer tout ſeul & ſans rival vous & votre belle Piéce. Un habile & judicieux critique reprendra tous les vers lâches & rampans, condamnera ceux qui ſont rudes, effacera ceux qui n'ont ni beauté, ni grace, retranchera les ornemens qui ne ſont que pour la pompe, & marquera ce qu'il faut changer; il vous obligera de jetter de la clarté ſur les endroits obſcurs, & de bannir toute ambiguité; en un mot, il deviendra pour vous un Ariſtarque ſévere. Il ne dira pas; Pourquoi chagrinerai-je mon ami pour des bagatelles? Ces bagatelles ne manqueroient pas de vous attirer de véritables maux, ſi par une lâche complaiſance il ſe moquoit de vous en vous flattant ſur vos défauts. Un Poëte extravagant eſt l'épouvantail des gens ſages, & le jouet des enfans. Les uns le fuient, comme on fait les fanatiques, les lépreux, les lunatiques, & ceux qui ont la jauniſſe; les autres courent imprudemment après, & lui font mille niches. Quand ce maître fou ſe promene, ſans ſçavoir où il va, & que tout hors de lui-même il fait ronfler ſes vers d'un ton emphatique; s'il vient à tomber dans un puits ou dans un foſſé, comme un oiſeleur qui chaſſe aux merles, il a beau crier: A moi, mes amis, tirez-moi d'ici; on le laiſſe crier, ſans s'en met-

Dum cupit Empedocles, ardentem frigidus Ætnam
Insiluit. Sit jus, liceatque perire Poëtis.
Invitum qui servat, idem facit occidenti.
Nec semel hoc fecit; neque si retractus erit, jam
Fiet homo, & ponet famosæ mortis amorem.
Nec satis adparet, versus cur dictitet; utrum
Minxerit in patrios cineres, ac triste bidental
Moverit incestus: certè furit, ac velut ursus
Objectos caveæ valuit si frangere clatros,
Indoctum doctumque fugat recitator acerbus.
Quem verò arripuit, tenet, occiditque legendo,
Non missura cutem, nisi plena cruoris, hirudo.

Vers 467. *nec si.* V. 459. *cur versus factitet.*
V. 470. *an triste.*

REMARQUES.

IL n'appartient proprement qu'aux grands Poëtes de donner des préceptes de la Poësie. Ils y connoissent des délicatesses qui échappent à tout autre, & leur sentiment, soutenu d'un grand usage & d'une grande réputation, en a aussi plus d'autorité. Aristote n'étoit pas Poëte, quoiqu'il eût fait quelques vers, comme il paroît par le témoignage de Diogène Laërce & d'Athénée : mais l'excellence de son esprit & de son bon goût lui tenant lieu d'un

tre en peine ; & ſi quelqu'un vouloit lui jetter une corde, pour lui aider à ſe tirer du précipice, je ſerois le premier à lui dire : Qu'allez-vous faire ? que ſçavez-vous s'il ne s'eſt pas jetté là tout exprès, & s'il ne veut point y demeurer ? J'ajouterois à cette occaſion, ce qu'on raconte de la mort d'Empédocle, qui s'étant mis en tête de paſſer pour un Dieu, ſe jetta de ſang froid au milieu des flammes du mont Etna. C'eſt bien la moindre choſe, que les Poëtes aient la liberté de périr quand il leur en prend fantaiſie, & c'eſt un meurtre que d'en ſauver un malgré lui. Ce n'eſt pas la premiere fois que celui-ci a fait la même folie ; & quand vous le tireriez de-là, il n'en ſera pas plus raiſonnable, il cherchera toujours à ſe procurer un genre de mort qui faſſe parler de lui. On ne voit pas trop par quel crime il s'eſt attiré cette manie qu'il a de faire des vers, ſi c'eſt pour avoir ſouillé les cendres de ſes peres, ou pour avoir profané un lieu frappé de la foudre. Quoiqu'il en ſoit, il eſt fou à lier ; & ſemblable à un ours échappé de ſa loge, il aſſaſſine tout le monde de ſes vers, & met en fuite ſçavans & ignorans. Quand il s'eſt une fois ſaiſi de quelqu'un, il ne lui fait point de quartier, c'eſt un homme mort. Il s'acharne ſur lui comme une ſangſue, qui ne quitte point priſe qu'elle ne ſe ſoit gorgée de ſang.

---

longue expérience, il a ramaſſé avec choix les réflexions des meilleurs Poëtes qui l'avoient précédé ; & joignant à cela les obſer-

vations particulieres qu'il avoit faites ſur leurs ouvrages, il en a formé comme un corps de Poëtique, qui eſt ſans contredit ce que nous avons de meilleur en ce genre, & que le Pere Rapin appelle avec raiſon la Nature même miſe en méthode, & le bon Sens réduit en principes. Horace a ſemé en beaucoup d'endroits de ſes Satires & de ſes Epitres, pluſieurs excellentes réflexions ſur la même matiere. Mais l'indignation qu'il conçut contre quelques Ecrivains de ſon tems, qui ſe vantoient d'être Poëtes, ſans connoître le génie de la véritable Poëſie; & peut-être les inſtances de Piſon & de quelques autres de ſes plus illuſtres amis, l'engagerent à s'expliquer plus au long ſur un ſujet, où perſonne ne pouvoit donner des regles plus ſûres: c'eſt ce qui a fourni occaſion à la Piéce que nous examinons. Il ne s'eſt pas propoſé de faire un Traité complet de la Poëtique, & il s'eſt réduit à toucher ſeulement les principaux préceptes de l'Art, autant que le permet le caractere d'une Epitre, qui demande une grande liberté, & qui ne ſçauroit guére compatir avec la contrainte d'un ouvrage méthodique & régulier. La Piéce, telle qu'elle eſt, doit être regardée comme le plus précieux monument que l'antiquité Romaine nous ait laiſſé en ce genre. Monſieur Dacier en fait de grands éloges: auſſi peut-on dire que c'eſt un des ouvrages de notre Poëte, que ce ſçavant Académicien a éclaircis avec plus de ſoin & de ſuccès. Aidé des grandes lumieres qu'il avoit puiſées dans la Poëtique d'Ariſtote, & de celles qu'il y avoit répandues par ſes doctes Commentaires, il a mis non ſeulement dans le

plus

plus beau jour les préceptes d'Horace, où il pouvoit y avoir de l'obſcurité ; mais il a remonté juſqu'aux principes mêmes de ces préceptes, & nous a découvert ces miſtérieux reſſorts, dont les impreſſions harmonieuſes ont produit dans pluſieurs Siécles des chef-d'œuvres en tout genre de Poëſie. C'eſt une juſtice que je ſuis charmé de pouvoir lui rendre en finiſſant une carriere, où j'ai eu la témérité d'entrer après lui ; afin d'augmenter, s'il ſe pouvoit, par mes foibles efforts, l'eſtime que mérite un Poëte qu'il a tâché d'accréditer par ſes ſçavantes veilles.

Il eſt difficile d'arrêter bien préciſément la date de cette Epitre. Tout ce qu'on peut conjecturer par le vers quatre cent trente-ſept, c'eſt qu'elle fut écrite depuis l'année ſept cent trente, comme on le verra dans les Remarques. Il y a même apparence que c'eſt un des derniers ouvrages d'Horace. Je ne ſçais pourquoi les Editeurs & les Commentateurs ne l'ont point compriſe ſous le nom d'Epitres, puiſque c'en eſt effectivement une. Sa longueur a bien pu la faire diſtinguer des autres, pour en faire un livre à part ; mais on a toujours dû la comprendre ſous le même titre que les deux livres précédens, comme nous voions que l'Epitre d'Ovide à Auguſte fournit toute ſeule le ſecond livre des Triſtes. Cariſius, un des plus anciens Grammairiens, ne cite jamais celle-ci que comme une Epitre ; & Achille Eſtaſo * parle d'un manuſcrit fort vieux, où elle ſe trouve en cette qualité à la tête des autres : *antiquiſſimus liber exaratus manu, in quo,*

* *Achilles Statius Luſitanus.*

in epiſtolarum volumine ſeparato à cæteris, hæc tanquam epiſtola primo loco ponitur. C'eſt encore ainſi qu'on la voit dans l'édition de Landini, faite à Florence en mil quatre cent quatre-vingt-deux.

DE ARTE POETICA.] Monſieur Dacier croit que ce titre vient d'Horace même, & il s'autoriſe du témoignage de Quintilien; mais ce Rhéteur n'en dit rien, & Gérard Voſſius, dans la Préface de ſes Inſtitutions Poëtiques, montre que ce titre eſt de la façon des Grammairiens.

Vers 1. *Humano capiti*, &c.] Tout ce qu'Horace dit ici ſur la Poëſie, peut ſe rapporter en général à trois chefs. Varron les appelle *argumentum*, *etheſis*, & *ſermones*, c'eſt-à-dire, le ſujet ou la fable, les mœurs & la diction. Il entame ſa matiere dès le premier vers, ce qui me fait croire que Piſon lui avoit demandé là-deſſus quelques inſtructions pour lui-même, & encore plus pour ſes enfans. Il faut faire attention que cette Epitre regarde particuliérement le Poëme Epique & le Poëme Dramatique, & qu'il n'y eſt parlé qu'en paſſant des autres eſpeces de Poëſies. Le précepte le plus important pour la compoſition du Poëme, c'eſt l'unité & la ſimplicité du Sujet. Il faut qu'il n'y ait qu'une Action, à quoi tous les incidens ſe rapportent. C'eſt-là le point de perfection que demande tout ouvrage régulier. En s'éloignant de cette régle, peut-être plaira-t'on; mais en la ſuivant, on eſt toujours ſûr de plaire, du moins à cet égard. Pour en faire voir la néceſſité, Horace compare un ouvrage qui s'en écarte avec des portraits formés par l'aſſortiment biſarre de plu-

ſieurs parties entiérement dépareillées. Chaque partie conſidérée en particulier, peut avoir la perfection qui lui convient, mais il ne peut réſulter de leur union qu'un tout monſtrueux & ridicule.

2. *Varias inducere plumas*, &c.] La traduction fait aſſez ſentir la penſée du Poëte, qui eſt fort claire & fort raiſonnable. Monſieur Bentlei n'en a pas jugé de même : appuié de l'autorité d'un ſeul manuſcrit, il veut qu'on liſe ici *formas*. Rien n'eſt plus inutile, ni plus mal imaginé que cette correction. Ces membres que le Peintre ramaſſe de pluſieurs animaux différens, ont chacun leur forme particuliere & déterminée, que le Peintre ne peut changer. Horace diſtingue deux choſes, *membra undique conferre*, & *varias illis plumas inducere*. Le Peintre donne à chaque membre la forme qui lui convient, & puis il les couvre chacun de plumes tout-à-fait différentes, & qui ne ſe rapportent point. C'eſt une double bigarrure, qui jette un double ridicule ſur l'ouvrage. Les plumes qui couvrent tous ces membres, ſuivent le contour de chacun, & n'empêchent pas qu'on ne les diſtingue ſuffiſamment les uns des autres. Le neuvième vers, où on lit, *ut nec pes nec caput uni reddatur formæ*, aura apparemment fait imaginer à quelque Grammairien qu'il devoit y avoir ici *formas*.

3. *Aut turpiter atrum*, &c.] C'eſt-à-dire, *aut ſi mulier ſuperne formoſa in atrum piſcem turpiter deſinat*. Je lis ici *aut*, au lieu d'*ut*. Ce changement eſt très-léger, puiſqu'il ajoute ſeulement une lettre au texte. Il eſt autoriſé, & je pourrois citer plus d'un endroit d'Horace,

où l'on a pris ces deux conjonctions l'une pour l'autre. Enfin il eſt néceſſaire, puiſqu'il met de la juſteſſe & de la clarté dans ces quatre premiers vers, qui ſans cela renferment un galimathias inexplicable. Premiérement, *humanum caput* ſignifie naturellement une tête d'homme, & on ne peut l'entendre en général d'une tête humaine, ſans la détourner de l'idée qu'il préſente d'abord. Secondement, *mulier formoſa ſuperne* eſt une femme belle de la ceinture en haut. Les termes *ſuperne* & *inferne* ſont conſacrés pour diviſer le corps humain en deux parties égales; & comme *deſinat*, qui eſt ici pour *inferne*, marque toute la moitié d'en-bas, de même *ſuperne* marque toute la moitié d'en-haut. Or comment ſe peut-il faire qu'une figure, qui a une tête d'homme, un cou de cheval, des membres ramaſſés de toutes parts, & couverts de différentes plumes, préſente une belle femme? C'eſt ce qui me paroît inconcevable. Je ſuis perſuadé qu'Horace a voulu nous propoſer l'alternative de deux figures biſarres, dont l'une n'auroit d'un homme que la tête, & l'autre repréſenteroit un buſte de femme. Cette explication eſt ſi naturelle, que quand il n'y auroit aucune néceſſité d'y avoir recours, elle ſuffiroit preſque ſeule pour juſtifier la correction que j'ai pris la liberté de mettre dans le texte.

6. *Piſones.*] C'eſt Luce Piſon & ſes deux fils. Le pere fut Conſul en ſept cent trente-neuf; triompha des révoltés de Thrace en ſept cent quarante-trois; gouverna Rome après Statilius Taurus, pendant vingt années; & mourut Souverain Pontife en ſept cent quatre-vingt-ſix, étant âgé de quatre-vingt ans. Les Hiſto-

riens s'accordent à en faire un éloge fort avantageux. Il ne doit y avoir, dit Velleius, qu'un ſentiment & qu'une voix au ſujet de Piſon. Ses mœurs ſont mêlées de fermeté & de douceur : il ſeroit difficile de trouver perſonne qui aime le repos avec plus de paſſion, qui ſoutienne plus aiſément le travail, & qui faſſe avec moins d'oſtentation tout ce qui eſt du devoir de ſa Charge. *De quo viro hoc omnibus ſentiendum ac prædicandum eſt, eſſe mores ejus vigore ac lenitate mitiſſimos; & vix quemquam reperiri poſſe, qui aut otium validiùs diligat, aut faciliùs ſufficiat negotio, & magis quæ agenda ſunt curet ſine ullâ oſtentatione agendi.* Il étoit fils de ce Luce Piſon, dont Ciceron nous a laiſſé un portrait bien différent de celui-ci.

10. *Quidlibet audendi.*] La Peinture, dit Vitruve, eſt une image de ce qui eſt, ou de ce qui peut être. L'on doit dire la même choſe de la Poëſie. Les libertés de l'une & de l'autre ſont renfermées dans les bornes de la vraiſemblance. Tout ce qui va au-delà, doit être regardé comme un écart d'une imagination déréglée.

11. *Hanc veniam petimuſque damuſque.*] Ce ſont toujours les paroles d'Horace. Quoiqu'il ne fît ni Poëme Epique, ni Poëme Dramatique, il ne laiſſoit pas d'être Poëte, & il parle ici au nom de ſes confreres. Il n'y a donc point de raiſon, qui nous oblige à mettre cet endroit en dialogue, comme l'a fait Monſieur Dacier, qui ſe ſçait bon gré de cette découverte. Apparemment qu'il n'avoit pas alors ſous les yeux le Commentaire de Nannius Profeſſeur de Louvain, qui avoit eu la même penſée cent ans auparavant.

14. *Inceptis gravibus.*] Il y a dans un Poëme des parties eſſentielles, & des parties acceſſoires. L'unité & la ſimplicité du Poëme, c'eſt-à-dire du Sujet, demandent que les premieres aient entr'elles un rapport & une dépendance néceſſaires, & c'eſt ce qu'Horace a expliqué juſqu'ici. Il ajoute que les parties acceſſoires doivent avoir du moins une liaiſon d'utilité ou de convenance avec l'Action principale. D'où il s'enſuit qu'il faut exclure du Poëme tous les incidens inutiles, qui n'y ſçauroient entrer qu'à titre d'embelliſſement. Les digreſſions peuvent avoir de la grace dans la Poëſie Lyrique & Elégiaque, mais elles ſont abſolument hors d'œuvre dans la Poëſie Epique & Dramatique. Les jeunes Poëtes, dont le génie n'eſt point encore diſcipliné, s'arrêtent volontiers à tout ce qui donne lieu à des deſcriptions riantes & fleuries, ſans ſonger qu'ils s'écartent par-là de leur Sujet, en voulant le décorer & l'égaier par des ornemens qui lui ſont étrangers.

16. *Lucus & ara Dianæ.*] Ce ſont des exemples de ces deſcriptions ordinaires, où ſe jettoient les mauvais Poëtes. Entre pluſieurs Autels élevés en l'honneur de Diane, il y en avoit ſur-tout un à Aricie, avec un bois & un grand lac formé par les eaux qui s'y ramaſſoient des collines dont il étoit environné.

18. *Flumen Rhenum.*] J'ai parlé de ce fleuve ſur le trente-ſeptiéme vers de la Satire *Nempe incompoſito.* Les Poëtes donnent quelquefois aux noms ſubſtantifs diverſes terminaiſons génériques, auſſi bien qu'aux adjectifs. Nous avons déja vu dans les Odes *Gens Romula*, & *Metaurum flumen.* Ovide a dit de même *urbs*

Quirina, & l'on trouve dans Perſe *ſenſus heroës & juvenes joci.*

20. *Enatat exſpes.*] Il échappe du péril, *enatat*; cependant il eſt ſans eſpérance, *exſpes*, parce qu'il voit perdre ſes marchandiſes ſans eſpoir de les recouvrer.

21. *Ære dato qui pingitur.*] Ceux qui s'étoient ſauvés du naufrage, faiſoient repréſenter leur aventure ſur un Tableau, qu'ils conſacroient dans le Temple du Dieu à qui ils croioient devoir leur ſalut: ou bien ils le portoient pendu à leur cou, pour attirer la compaſſion & les charités du public. Les Avocats emploioient auſſi quelquefois ce moien, pour toucher les Juges, en expoſant aux yeux la miſere de leurs parties, & la cruauté de leurs ennemis. Enfin ceux qui relevoient de quelque fâcheuſe maladie, conſacroient ſouvent un Tableau au Dieu à qui ils attribuoient leur guériſon.

Amphora cœpit inſtitui.] C'eſt une comparaiſon d'un mauvais Poëte avec un potier malhabile. L'un débute magnifiquement, & s'amuſe enſuite à des minucies; l'autre commence un beau & grand vaſe, & ne fait qu'un méchant petit pot.

23. *Denique ſit quodvis*, &c.] Il fait en un ſeul vers le précis de tout ce qu'il vient de dire. Dans les vers ſuivans il apporte la raiſon générale du précepte; & pour le rendre plus ſenſible, il la confirme par des exemples pris du ſtile. Monſieur Dacier a fort bien ſuivi la penſée d'Horace.

26. *Sectantem lenia nervi deficiunt.*] Le trop de délicateſſe énerve la compoſition. Sçavoir allier la force & l'élégance, ſans que l'une

ſouffre de l'autre, c'eſt un talent dont tous les Auteurs ne ſont pas capables. Perſonne ne poſſéda mieux que Térence la douceur du ſtile & la pureté de l'élocution ; cependant Céſar trouvoit que ſa maniere d'écrire avoit quelque choſe de froid & de languiſſant.

Lenibus atque utinam ſcriptis adjuncta foret vis,
Comica ut æquato virtus polleret honore
Cum Graiis, neque in hac deſpectus parte jaceres.

» Plût aux Dieux, diſoit-il, que la douceur » de ton langage fût accompagnée de force, » afin que tu puſſes partager avec les Grecs la » gloire de la Comédie, & que tu ne fuſſes » pas en cela fort au-deſſous des autres ». J'ai ſuivi dans ces vers une ponctuation qui rapporte *comica* à *virtus*. Madame Dacier, après le Févre ſon pere, en a jugé autrement dans ſa Préface ſur Plaute, & dans ſes Remarques ſur l'ancienne vie de Térence. Elle joint *vis* avec *comica* ; ce qu'elle explique, tantôt de l'art d'émouvoir les paſſions, & tantôt de la vivacité de l'action & du nœud des intrigues. Cette variété montre ſon embarras, & cet embarras eſt inſéparable du parti qu'elle a pris. *Vis* ſuffit pour remplir toute la juſteſſe de l'oppoſition avec *lenibus ſcriptis* ; & ces derniers mots donnent à entendre, que Céſar vouloit parler ſeulement du ſtile & de la diction. Enfin *vis* n'a point beſoin d'épithéte, mais *virtus* ne peut s'en paſſer ; ſans quoi ce mot ſe trouveroit iſolé, & formeroit un ſens trop vague. Ce paſſage favoriſe la leçon que j'ai rappellée d'après un ancien manuſcrit & deux excellentes éditions. *Levia* eſt une faute des Copiſtes ou des Grammai-

riens, qui n'ont pas pris garde qu'en fait de ſtile, les Latins n'ont jamais oppoſé *nervoſus* à *levis*, mais à *lenis*, comme Monſieur Bentlei l'a prouvé par quantité d'exemples. Des Préaux a dit d'après Horace :

Qui ne ſçait ſe borner ne ſçut jamais écrire.
Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Un vers étoit trop foible, & vous le rendez dur.
J'évite d'être long, & je deviens obſcur.
L'un n'eſt point trop fardé; mais ſa Muſe eſt trop nue.
L'autre a peur de ramper, il ſe perd dans la nue.

32. *Æmilium circa ludum.*] Emilius Lépidus avoit tenu autrefois une Académie de Gladiateurs, où Polyclète établit long-tems après un bain public. *Æmilii Lepidi ludus gladiatorius fuit, quod nunc Polycleti balneum eſt.* Ce ſont les paroles du Scholiaſte.

Unus & ungues exprimet, &c.] C'eſt-à-dire ; *unus omnium optimè exprimet.* Pluſieurs manuſcrits portent cette leçon, que deux ſçavans Commentateurs ont fait reparoître dans le texte. *Imus*, qui eſt la leçon ordinaire, ne peut avoir aucun ſens raiſonnable. Toutes les explications que l'on en a données ſont frivoles ou ridicules. Bien des Poëtes reſſemblent à ce Statuaire. Ils réuſſiront à faire une comparaiſon, une deſcription, ou quelqu'autre petit morceau de Poëſie, *exprimet ungues* : mais il ne faut point leur demander un ouvrage de longue haleine, une Piéce entiere, dont toutes les parties concourent à former un tout régulier, *ponere totum neſciet.*

36. *Naſo vivere pravo.*] C'eſt contre la foi de tout ce que l'on connoît de manuſcrits, qu'on a lu ici *pravo vivere naſo.* On a cru ap-

paremment trouver plus d'élégance dans cet arrangement. J'ai déja remarqué combien on avoit abuſé de ce principe, pour défigurer les anciens Auteurs.

38. *Sumite materiem*, &c.] Pour faire un Poëme, ce n'eſt pas aſſez que le Sujet ſoit ſimple & uniforme, il faut encore qu'il ſoit proportionné aux forces de celui qui entreprend de le traiter. C'eſt une des premieres attentions que l'on doit avoir, pour ne pas s'engager mal-à-propos dans une carriere que l'on n'eſt pas en état de fournir. Si Horace s'étoit propoſé de digérer ſa matiere avec ordre, il auroit dû mettre ce Précepte à la téte de tous les autres ; mais, comme je l'ai déja dit, il a voulu faire une lettre & non pas un Traité. Des Préaux a dit au commencement de ſa Poëtique :

O vous donc, qui brûlant d'une ardeur périlleuſe
Courez du bel eſprit la carriere épineuſe,
N'allez pas ſur des vers ſans fruit vous conſumer,
Ni prendre pour Génie un amour de rimer.
Craignez d'un vain plaiſir les trompeuſes amorces,
Et conſultez long-tems votre eſprit & vos forces.

40. *Cui lecta potenter erit res.*] *Potenter* eſt pour *potenti*, & cette maniere de parler n'eſt pas ſans exemple dans les Poëtes. Le Scholiaſte l'explique, *ſecundùm quod poteſt*. Cela revient au même. Ce que dit Horace eſt bien vrai; quand un Auteur a bien choiſi ſon ſujet, & qu'il l'a bien conçu, le reſte lui coûte peu, les parties s'arrangent comme d'elles-mêmes; & l'expreſſion vient, pour ainſi dire, ſe placer ſous ſa plume. Des Préaux a remanié cette penſée dans ſon premier Chant :

Selon que notre idée eſt plus ou moins obſcure,
L'expreſſion la ſuit, ou moins nette, ou moins pure.
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aiſément.

42. *Ordinis hæc virtus erit & venus.*] La diſpoſition & l'ordonnance du Sujet demande beaucoup de diſcernement, ſur-tout dans la Poëſie, où le grand art eſt de s'écarter de l'ordre naturel & hiſtorique. Macrobe loue particuliérement Homère par cet endroit, au quinziéme livre de ſes Saturnales, chapitre onziéme, où il dit: *Homerus vitans in Poëmate hiſtoricorum ſimilitudinem, Poëticâ diſciplinâ à rerum medio cæpit, & ad initium poſt reverſus eſt.*

43. *Ut jam nunc dicat*, &c.] *Jam nunc*, quand il eſt ſeul, ſignifie préſentement; & quand il eſt répété, comme ici, il veut dire, quelquefois, de tems en tems. La penſée d'Horace eſt donc qu'il y a des occaſions où le Poëte doit développer à ſes lecteurs toutes les choſes dont la connoiſſance eſt néceſſaire pour ſuivre l'intrigue & le denouement de la Piéce; mais qu'il eſt ſouvent à propos de ne leur en préſenter qu'une partie, & de remettre le reſte à un autre tems, afin que ce qu'on leur découvre excite leur curioſité & les attache davantage à la ſuite de l'Action par l'attente des événemens qu'on leur fait preſſentir, mais dont on leur éloigne la connoiſſance par un enchaînement d'incidens que l'habileté du Poëte ſçait ménager.

45. *In verbis etiam tenuis*, &c.] C'eſt la raiſon même qui a fait voir à M. Bentlei que l'on avoit ici tranſpoſé deux vers, & que celui-ci doit être le premier. Les Interprétes ont ſenti

l'embarras, & toutes leurs explications n'ont fait que le rendre plus ſenſible. Ceux qui rapportent *hoc amet, hoc ſpernat promiſſi carminis auctor*, aux deux vers précédens, n'en peuvent tirer aucun ſens raiſonnable, comme le ſçavant Anglois l'a montré. *Spernat differre jam nunc debentia dici* auroit le même ſens que *amet dicere jam nunc dici debentia* : c'eſt-à-dire que le Poëte ordonneroit deux fois la même choſe, par deux expreſſions, l'une affirmative & l'autre négative. Monſieur Dacier a cru applanir toutes les difficultés en détachant entiérement ce vers de ceux qui le précédent & de ceux qui le ſuivent. Il prétend que c'eſt un Précepte à part pour le choix des incidens, qui n'étant pas tous d'une égale beauté ne méritent pas tous d'entrer dans le Poëme. Il ſeroit aſſez étonnant qu'Horace ſe fût contenté de laiſſer ainſi ce vers iſolé, & de ne dire que deux mots ſur une matiere auſſi importante. Ces deux mots mêmes ſeroient ici de trop, puiſqu'ils ne ſeroient point différens pour la penſée de ce que nous verrons au cent cinquantiéme vers. Or rien n'eſt plus éloigné de la maniere d'Horace que ces répétitions de penſées dans la même Piéce. C'eſt donc une néceſſité de reconnoître ici une tranſpoſition, puiſque c'eſt le ſeul moien de faire parler Horace d'une maniere raiſonnable, ſuivie, & intelligible. Il faut, dit-il, avoir un diſcernement bien fin & une attention bien grande pour ſçavoir ſe déterminer ſur le choix des mots nouveaux, pour recevoir les uns & pour rejetter les autres. Cette explication eſt très-claire & très naturelle, & elle éloigne de plus *verbis* de *verbum*, dont la répétition dans deux

vers de ſuite n'étoit pas agréable. Voiez un exemple d'une tranſpoſition ſemblable au cinquante-ſeptiéme vers de l'Epitre *Primâ dicta mihi.*

47. *Dixeris egregiè*, &c.] Horace permet de faire de nouveaux mots, mais il faut bien remarquer les conditions qu'il exige pour cela. Premiérement, il demande un goût fin & délié, *tenuis*, tel que le peuvent avoir les perſonnes d'un eſprit poli & façonné par l'exercice de la compoſition, par la lecture des meilleurs Auteurs, par la connoiſſance du génie propre de leur Langue, & par l'uſage de la Cour, des Sçavans, & de ceux qui parlent le mieux. Secondement, il veut qu'on y apporte de grandes précautions, *cautus*, que l'on ſoit en garde contre la ſurpriſe, que l'on ne ſe laiſſe point ſéduire par les attraits de la nouveauté, que l'on ne reçoive point les premiers mots qui ſe préſentent; mais qu'on les examine avec ſoin, qu'on les eſſaie, pour ainſi dire, dans la converſation, & que l'on ſonde le goût du Public en conſultant les perſonnes qui parlent & écrivent le mieux. Troiſiémement, il dit que ces mots doivent être pris de la Langue Latine ou de la Langue Grecque, qui étoient également connues, & qu'il faut leur laiſſer toujours des traits de reſſemblance avec ceux dont ils ſont formés. Enfin il ne permet de forger entiérement des mots que dans les occaſions où il eſt néceſſaire d'exprimer une choſe nouvellement découverte, & dont on n'avoit eu auparavant aucune connoiſſance: encore veut-il que l'on apporte une grande retenue dans l'uſage de cette liberté. Telles ſont les Régles qu'Horace établit, ou plutôt que le bon

Sens preſcrit : Régles bien oppoſées à cette licence ſans bornes que l'on ſe donne depuis quelque tems d'introduire dans notre Langue ces monſtrueuſes nouveautés de termes & d'expreſſions, qui la rendent méconnoiſſable & inintelligible aux François mêmes. On comptoit autrefois parmi les Latins les nouveaux mots * : on ſçavoit ceux que Terence, que Cécilius, que Cicéron, que Hortenſius, qu'Auguſte, que Meſſala, que Pollion, & que Sergius Flavius avoient produits ; & l'on en trouvoit à peine huit ou dix pendant deux ou trois Siécles. Mais aujourd'hui l'Académie Françoiſe pourroit faire un Dictionnaire de tous les mots & de toutes les phraſes que l'on a fabriqués dans l'eſpace de douze ou quinze ans : & cet ouvrage auroit ſon utilité, non pas pour leur donner cours, mais pour apprendre à les éviter.

Notum ſi callida verbum, &c.] Cette maniere de faire un nouveau mot, en joignant enſemble deux autres mots déja connus, étoit fort ordinaire chez les Grecs, dont la Langue ſe prêtoit aſſez à ces ſortes de réunions. La Langue Latine y étoit moins propre, auſſi les mots compoſés y ſont-ils plus rares. La Poëſie donnoit en cela plus de liberté que la Proſe, ſur-tout la Poëſie Dithyrambique, comme je l'ai montré dans mon Traité de la Verſification Latine.

48. *Si fortè neceſſe eſt*, &c.] Voilà l'occaſion dans laquelle Horace permet de forger entiérement des mots nouveaux ; c'eſt quand nous manquons abſolument de termes pour expliquer des productions de la Nature ou de l'Art,

* Quintilien, l. 8, c. 3.

dont on n'avoit auparavant aucune idée. Il voudroit même alors qu'on les formât dans l'analogie de quelque Langue ſçavante & connue, comme eſt la Langue Grecque, pour leur donner plus d'autorité ; & que l'on ſe contentât preſque d'en changer la terminaiſon. *Indicia* ſignifie ici les mots, parce qu'ils ſont la marque & l'image des choſes qu'ils expriment.

50. *Cinctutis.*] Les habitans de Gabies aiant été ſurpris par l'ennemi, lorſqu'ils ſacrifioient, & n'aiant pas le tems de quitter leurs robes qui pouvoient les embarraſſer dans le combat, s'en ceignirent à la hâte en croiſant les deux pans en forme d'écharpe ſur les épaules & ſur la poitrine, & les nouant enſemble. Cette maniere de porter la robe à la guerre s'appella *cinctus Gabinus*, & les Conſuls & les Préteurs en retinrent l'uſage quand ils faiſoient les fonctions de leurs Charges. J'ai parlé des Céthégus ſur le cent dix-ſeptiéme vers de l'Epitre *Flore, bono.* Horace, pour marquer leur antiquité, ſe ſert d'un ancien mot en les appellant *cinctutos.*

52. *Nova factaque nuper.*] Les Latins ont fort bien dit *facere verba* comme nous diſons faire des mots. Cicéron en fournit lui ſeul pluſieurs exemples. Le verbe *fingere*, qui a précédé deux vers auparavant, a donné lieu aux Copiſtes ou aux Grammairiens de mettre ici *ficta.* J'ai retenu *facta* après les manuſcrits de Fabricius & les éditions de deux ſçavans Commentateurs.

59. *Procudere nummum.*] Il eſt arrivé ici une double mépriſe, pareille à celle que l'on vient de voir dans la Remarque précédente. Ce vers eſt à la ſuite d'un autre qui commence par *no-*

mina, & l'on a cru que le même mot devoit ſe trouver dans l'un & dans l'autre, comme *protulerit* du premier a fait mettre dans le ſecond *producere*, qui n'eſt qu'une gloſe. Heureuſement *procudere* s'eſt conſervé dans pluſieurs manuſcrits cités par Lambin, par Eſtaſo, par Norès, & par Luiſino; & il n'y a pas d'apparence que ce mot ſoit de la façon des Copiſtes; d'où vient que quatre ſçavans Editeurs l'ont fait reparoître dans le texte, entr'autres Alde Manuce dans ſon édition de 1509. *Nummum* n'a pas eu le même bonheur: comme il s'agit des mots dans tout cet endroit, *nomen* s'eſt emparé de bonne heure de ce vers, & il en eſt reſté paiſible poſſeſſeur. Luiſino s'eſt apperçu le premier de l'uſurpation, il a rétabli *nummum* dans ſes droits, & M. Bentlei lui en a confirmé la poſſeſſion. Il me paroît qu'on doit à Horace cette juſtice. *Producere nomen* mis ſi proche de *nomina protulerit* ſeroit une répétition ridicule, parce qu'elle ſeroit ſans grace. La penſée même ne ſeroit pas ſupportable. S'il a toujours été permis de faire des mots nouveaux, pourquoi notre Poëte emploie-t'il tant de vers à prouver une choſe qu'on ne pouvoit lui diſputer? Pourquoi ſe juſtifie-t'il lui-même d'en avoir fait quelques-uns, *pauca*? Certainement un pareil raiſonnement ſeroit indigne de lui. Auſſi n'eſt-ce pas ce qu'il a voulu dire. Il compare les mots à la monnoie; & comme il a toujours été permis de faire de nouvelles piéces avec de nouvelle matiere, ou de refrapper les anciennes piéces en leur imprimant un nouveau coin, & en ſuppoſant toujours l'autorité publique; de même un Auteur eſt en droit, ou d'avoir recours aux mots déja établis, pour en former de nouveaux, ou même

me d'en forger abſolument d'autres, quand la néceſſité le demande, pourvu que l'uſage autoriſe ces nouveautés. Tout cet endroit, depuis le cinquante deuxiéme vers juſqu'au ſoixante-cinquiéme, avoit beaucoup ſouffert entre les mains des Copiſtes & des Editeurs.

60. *Ut ſylvæ foliis pronos*, &c.] C'eſt-à-dire, *ut ſylvæ mutant folia ſingulis autumnis, & ea prima defluunt quæ prima prodierant.* Ce vers a couru bien des riſques, il n'y a preſque pas de mot à qui l'on n'ait porté quelque atteinte. Doit-on lire, *ut ſylvæ foliis, ut folia in ſylvis, ut ſylvis folia, ſylvæ ut quum foliis; pronos*, ou *privos; mutantur, nudantur*, ou *viduantur?* car toutes ces leçons ont eu leurs partiſans. Dans cette diverſité j'ai ſuivi celle qui eſt la plus autoriſée, & qui paroît dans preſque tous les manuſcrits. Elle eſt tout-à-fait dans le ſtile d'Horace, qui n'emploie guére le verbe *mutare* ſans faire quelque dérangement dans la conſtruction, comme nous en avons vu pluſieurs exemples. Ici il dit *ſylvæ foliis mutantur*, pour *folia mutantur in ſylvis.* Ce tour figuré a ſans doute donné occaſion aux anciens Grammairiens de changer le texte, pour le réduire à une expreſſion ſimple & naturelle. Depuis eux quelques Commentateurs, n'ont je crois, eſſayé d'y faire d'autres corrections que pour faire montre de leur critique. J'avoue qu'ils en ont beaucoup, mais je la trouve ici de trop, & il ſeroit à ſouhaiter qu'ils en euſſent ſouvent moins.

63. *Sive receptus terrâ Neptunus*, &c.] Le lac Averne étoit ſéparé du lac Lucrin, dont nous avons parlé ſur l'Ode *Jam pauca aratro.* Agrippa ayant percé les terres fit la communication de l'un & de l'autre en ſept cent dix-ſept, & y

conſtruiſit un magnifique Port, qu'il appella le Port Jule, *portus Julius*, en l'honneur d'Auguſte, qui s'appelloit ſeulement alors *Julius Octavianus*.

65. *Steriliſve palus dudum.*] C'eſt le dernier vers de tout ce morceau, qui a été ſi défiguré par la multiplication des copies manuſcrites & imprimées, & c'eſt auſſi celui dont la plaie eſt la plus ancienne & la plus marquée. Dès le tems des premiers Grammairiens on liſoit *ſteriliſve diu palus aptaque remis*: c'eſt-à-dire qu'il y a plus de douze cent ans que le texte eſt altéré. Cela n'eſt point étonnant, puiſque les exemplaires de Virgile avoient déja éprouvé le même ſort, comme Aulugelle nous l'aſſure. Tous les Commentateurs critiques s'accordent à reconnoître que le vers que nous examinons eſt défectueux. Il n'eſt pas croïable qu'Horace ſe ſoit oublié juſqu'à abréger la derniere Syllabe de *palus*, qui eſt inconteſtablement longue. Auſſi a-t'on eſſaïé bien des manieres de lui enlever cette tache. Monſieur Cuningam en a propoſé lui ſeul pluſieurs, & je me ſuis arrêté à celle qui m'a paru la plus raiſonnable. Il y avoit peut-être vingt ou trente ans qu'Auguſte avoit fait deſſécher le marais Pontino, par le moien d'un canal de quinze milles de long qu'il fit creuſer, avec une décharge dans la mer. C'eſt ſur ce canal que notre Poëte s'étoit embarqué en ſept cent dix-ſept, quand il alla à Brindes. Quelque Grammairien aïant apparemment remarqué que *dudum* ſe prenoit ici contre l'ordinaire pour un tems fort éloigné, aura mis *diu* à la marge ou au deſſus du mot, pour en déterminer la ſignification. Un Copiſte en tranſcrivant le manuſcrit aura pris la gloſe pour

une correction, & l'aura miſe dans le texte. Quelque autre moins ignorant s'étant apperçu que *diu* placé immédiatement après *palus* gâtoit la meſure du vers, l'aura mis devant, ce qui a produit la mauvaiſe leçon qui s'eſt perpétuée juſqu'à nos tems. Ce n'eſt là qu'une conjecture, mais je crois qu'il eſt difficile de trouver mieux. Il faut abſolument admettre ici *diu* ou *dudum*, le ſens de la phraſe demande l'une de ces deux particules modales; & la premiere ne pouvant compatir avec la meſure du vers, c'eſt une néceſſité de s'en tenir à la ſeconde.

67. *Seu curſum mutavit iniquum*, &c.] Agrippa, au rapport du Scholiaſte, fit faire des canaux, pour conduire les eaux du Tibre, qui inondoient auparavant le Vélâbre & ſe répandoient dans la campagne. *Tiberim Agrippa de proprio derivavit alveo ad eum per quem modò fluit.*

73. *Res geſtæ regumque*, &c.] Les Rois & les grands Capitaines ſont les perſonnages propres du Poëme Epique, ſans quoi il manqueroit d'une condition néceſſaire pour ſoutenir l'Héroïſme de l'Action. La verſification fait partie de l'élocution. Chaque forme de vers ne convient pas indifféremment à toute ſorte de matieres. Les Maîtres de l'Art, guidés par un goût ſûr, en ont fait le diſcernement; & leur exemple a ſervi de loi à tous les Poëtes qui ſont venus après eux. Horace traite ceci en peu de mots, mais ce qu'il en dit eſt excellent. Il parlera encore au vers deux cent cinquante-un de la verſification propre du Théatre.

74. *Quo ſcribi poſſent numero.*] Homère, le plus ancien modéle que nous aions pour le Poëme Epique, a choiſi les vers héxamètres

Pythiens. J'ai diſtingué les différentes formes de ces vers dans mon Traité de la Verſification Latine, & j'ai marqué l'uſage qu'on en devoit faire par rapport aux différens ſujets qui leur conviennent.

78. *Grammatici certant.*] Les Poëtes qui ont partagé le jugement des Grammairiens, ſont Archiloque, Polymneſte de Colophône, Callinoüs, Terpandre, Clonas, Théocle de Naxie, *&c.*

79. *Archilochum proprio*, &c.] Ce vers eſt d'une grande énergie. Une de ſes principales beautés conſiſte dans la répétition de la lettre R, dont Horace l'a chargé à deſſein, pour mieux répondre au caractere d'Archiloque, qui étoit aigre, violent, & mordant à l'excès. J'en ai parlé dans les remarques ſur l'Ode *Ne fortè credas.* Le *ſoccus* étoit une chauſſure propre de la Comédie.

81. *Alternis aptum ſermonibus.*] De tous les vers il n'y en a point qui ſoit plus naturel ni plus propre à l'entretien que l'ïambe. Pour peu que l'on compoſe ou que l'on parle en Latin, il en échappe pluſieurs ſans que l'on y penſe, & les Hiſtoriens auſſi bien que les Orateurs ont aſſez de peine à s'en garantir. Sur quoi Ariſtote diſoit, au rapport de Quintilien ; *ïambus humanior videtur.*

82. *Populares vincentem ſtrepitus.*] D'où le vers ïambe tire-t'il cette propriété ? On peut en apporter pluſieurs raiſons. Sa cadence eſt plus ſenſible & ſes battemens ſont plus marqués que dans les autres vers ; *inſignes percuſſiones eorum numerorum*, dit Cicéron au troiſiéme Livre de l'Orateur. La prononciation en eſt plus rapide, & cette rapidité, comme dit Ariſtote, forme un plus grand nombre de ſons aigus ; *celeritas acumen ſoni gignit.* Monſieur Dacier ajoute que

l'iambe n'étant point éloigné de la maniere ordinaire de parler, il attire plus facilement l'attention.

Natum rebus agendis.] Le vers iambe étant, comme nous venons de le dire, le plus conforme à la maniere ordinaire de parler, il a auſſi quelque choſe de plus lié, de plus coulant, & pour ainſi dire de plus actif. Cette vertu lui vient de ſa ſtructure même. Il a le mouvement plus vîte, dit Quintilien, il va toujours en augmentant dans toutes ſes parties, & en paſſant légérement ſur la brève il s'appuie & ſe repoſe ſur la longue. *Frequentiorem quaſi pulſum habet, ab omnibus partibus inſurgit, & à brevibus in longas nititur & creſcit.*

83. *Muſa dedit fidibus Divos*, &c.] Voila une origine bien glorieuſe pour la Poëſie Lyrique. Les autres ſont des inventions des hommes, celle-ci eſt un préſent des Dieux. On ſçait que le premier Poëte Lyrique fut Orphée, qui fut inſtruit par ſa mere Calliope l'une des Muſes. Horace diſtingue ici des Odes Héroïques, Galantes, & Bachiques : c'eſt auſſi proprement à ces trois eſpéces que s'étend la Poëſie Lyrique. Ces Piéces s'appelloient des Hymnes, quand elles étoient à l'honneur des Dieux ; & des Dithirambes, quand on y chantoit les louanges de Bacchus ou du vin. On eſt étonné de ne point trouver ici de régles pour la compoſition des Piéces Lyriques. Mais, en diſant que cette Poëſie étoit un preſent des Dieux, le Poëte a donné ſuffiſamment à entendre qu'elle étoit au deſſus des régles mêmes ; & que ceux que les Muſes ont favoriſé de cet heureux talent, ſont conduits, ou plutôt entraînés, par un génie plus fort & plus ſûr

que tous les ſecours de l'Art. D'ailleurs on peut dire qu'Horace aïant donné dans ſes Odes tant d'excellens modéles de cette compoſition, il a non-ſeulement ſuppléé à ce qui paroît manquer ici, mais qu'il a encore été beaucoup au-delà de ce qu'on pouvoit ſouhaiter.

86. *Deſcriptas ſervare vices.*] Après avoir parlé de l'élocution en particulier, le Poëte traite en général du ſtile, dont elle fait partie. Comme chaque eſpéce de Poëſie a un caractere qui lui eſt propre, il y a auſſi des ſtiles différens qu'il eſt à propos de ne pas confondre. Cicéron avoit dit devant Horace : *in tragœdiâ comicum vitioſum eſt, & in comœdiâ turpe tragicum.* J'ai parlé de Thyeſte ſur l'Ode *O matre pulchrâ*, & de Chrémès ſur le quarantiéme vers de la Satire *Nempe incompoſito.*

92. *Decentem.*] C'eſt la leçon des manuſcrits & des plus excellens Critiques.

95. *Et tragicus plerumque dolet*, &c.] La Comédie a des paſſions qui lui ſont communes avec la Tragédie, & c'eſt alors qu'il lui eſt permis d'en imiter le ſtile. On peut fort bien dire ſur cela ce que Quintilien diſoit de l'Eloquence. *Habet omnis eloquentia aliquid commune: id imitemur quod commune eſt.* Mais ce n'eſt que dans la douleur qu'il eſt permis à la Tragédie de s'abbaiſſer au ſtile familier, encore ne doit-elle pas le faire toujours. Il faut rapporter *tragicus* à *Telephus* & à *Peleus*, comme Monſieur Bentlei l'a fort bien montré. Cicéron a dit de même *tragicus Oreſtes, tragicus Athamas;* & l'on ne trouve nulle part *tragicus* pour *actor tragicus.* Télèphe & Pélée, l'un fils d'Hercule & l'autre pere d'Achille, aïant été dépouillés de leurs Etats, furent contraints d'aller man-

dier le ſecours des Princes de la Gréce, ce qui fournit à Euripide le ſujet de deux de ſes Tragédies.

97. *Projicit ampullas*, &c.] C'eſt-à-dire, *abſtinet ab ampullatis adfectibus & ab ſeſquipedalibus verbis.* Virgile a dit dans le même ſens, *projice tela manu, ſanguis meus.* Des Préaux a mis en François ce qu'Horace dit ici en Latin :

Que devant Troie en flamme Hécube déſolée
Ne vienne pas pouſſer une plainte ampoulée ;
Ni ſans raiſon décrire en quels affreux païs
Par ſept bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.
Tous ces pompeux amas d'expreſſions frivoles
Sont d'un Déclamateur amoureux des paroles.
Il faut dans la douleur que vous vous abbaiſſiez ;
Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleuriez.
Ces grands mots, dont alors l'Acteur emplit ſa bouche,
Ne partent point d'un cœur que ſa miſere touche.

99. *Non ſatis eſt pulchra eſſe Poëmata.*] Il ne faut pas prendre le mot *pulchra* dans toute ſon étendue, qui renferme auſſi la ſignification de *dulcia.* Horace entend ſeulement par-là les beautés dont il vient de parler, & qui conſiſtent dans l'Elocution.

Dulcia ſunto.] Le vers ſuivant détermine le ſens de ce mot. Un Poëme doit ſur-tout avoir du ſentiment : c'eſt par-là qu'il intéreſſe, qu'il attache, qu'il rémue. *Dulcia Poëmata*, c'eſt-à-dire des Piéces touchantes, comme l'explique Monſieur Dacier : car, ajoute-t'il, tout ce qui touche plaît. Horace traite ici de ce que les Latins appellent *adfectus animi*, & qui comprend les Paſſions & les Mœurs. Tout cela reçoit des différences, ſelon la naiſſance, l'â-

ge, l'état, & même le païs des perſonnes que l'on fait parler.

101. *Flentibus adſlent.*] C'eſt ſurement la véritable leçon, qui a été altérée dans les manuſcrits, où l'on lit *adſunt*, *adſint*, *adſlant*. Cinq ou ſix ſçavans Commentateurs en ont averti, & le texte a été enfin reformé dans les meilleures éditions qui ſe ſont faites de nos jours. Le verbe *adſlere* ſe trouve plus d'une fois dans Plaute.

102. *Si vis me flere, dolendum eſt*, &c.] C'étoit le grand talent de Craſſus, dont Cicéron dit au ſecond livre de l'Orateur : *quæ me hercule ego, Craſſe, quum à te tractantur in cauſſis, horrere ſoleo; tanta vis animi, tantus impetus, tantus dolor, oculis, vultu, geſtu, digito denique iſto tuo ſignificari ſolet. Tantum eſt flumen graviſſimorum optimorumque verborum, tam integræ ſententiæ, tam veræ, tam novæ, tam ſine pigmentis fucoque puerili, ut mihi non ſolùm tu incendere Judicem, ſed ipſe ardere videaris.* C'eſt vous, Craſſus, qui vous acquittez de toutes ces choſes ſi parfaitement, que je ne vous entends jamais plaider, ſans en être tout tranſporté; tant vous montrez de force d'eſprit, de véhémence, & de ſentiment dans vos yeux, dans votre viſage, dans votre action, & dans le moindre de vos geſtes. Et certainement vous avez une abondance ſi grande de termes expreſſifs & choiſis; des penſées ſi naturelles, ſi vraies, ſi nouvelles, ſi dégagées de tout ornement puérile, que vous faites paſſer dans le cœur de vos Juges le feu dont vous paroiſſez vous-même embraſé.

104. *Malè ſi mandata loquêris.*] C'eſt-à-dire, *partes tibi mandatas.* Nous verrons ci-

après

après *ne forte ſeniles mandentur juveni partes.*

105. *Triſtia mœſtum vultum verba decent.*] Tout ce morceau eſt achevé. Cicéron * a penſé de même, quand il a dit : *omnis motus animi ſuum quemdam à naturâ habet vultum, & ſonum, & geſtum; totumque corpus hominis, & ejus omnis vultus, omneſque voces, ut nervi in fidibus, ita ſonant, ut à motu animi quoque ſunt pulſæ.* La Nature a donné pour ainſi dire à chaque paſſion un air, un langage & une action, qui lui ſont propres ; & ces divers changemens ſe découvrent ſur le viſage, dans la voix, dans le geſte, & dans toutes les attitudes du corps, ſelon qu'ils ſont produits par les mouvemens de l'Ame, comme les cordes d'un inſtrument rendent divers ſons, à meſure qu'elles ſont touchées par celui qui en joue.

113. *Equites pediteſque.*] Quand on a voulu parler du Peuple Romain, en le diſtinguant des Chevaliers & des Senateurs, on ne diſoit point *pedites.* Un valet dans Plaute ** s'eſt ſervi de cette expreſſion en riant. Horace la répéte d'après le Poëte Comique & dans le même ſens. *Equites* ſignifie ici tout ce qui étoit au-deſſus du Peuple, comme on l'a vu au vers ſoixante-ſeiziéme de la Satire *Nempe incompoſito.*

118. *Colchus an Aſſyrius.*] Il faut que chaque Nation parle dans ſon génie. Le climat, & encore plus l'éducation, varient tellement les idées, qu'il n'y a preſque point de Peuple qui n'ait dans les mœurs & dans les ſentimens, certains traits marqués qui le différencient de tout autre.

* Cicéron, au l. 3 de l'Orateur.
** Plaute, Pœn. 2, 4, 10.

119. *Aut famam ſequere*, &c.] Les mœurs doivent être conformes au caractere des perſonnes que l'on fait parler. Ces caracteres ſont connus ou imaginés. Les premiers demandent de la reſſemblance, & il ſuffit de la convenance pour les derniers.

120. *Homereum ſi fortè reponis Achillen.*] Cette correction eſt de Monſieur Bentlei. Elle étoit néceſſaire, & il ſeroit difficile d'en trouver une plus heureuſe. On a lu juſqu'ici *honoratum*; mais cette leçon doit être rejettée pour bien des raiſons qu'apporte le critique Anglois. Premiérement, les anciens Scholiaſtes n'en donnent aucune explication, & ne diſent rien qui y ait aucun rapport; ce qu'ils n'auroient pas manqué de faire, ſi ce mot ſe fût trouvé dans leurs manuſcrits. Secondement, Horace n'a pas dû ſe ſervir d'une pareille épithéte. Il veut que dans les caracteres connus, on peigne les anciens Héros d'après la Renommée, & le premier de ces Héros qu'il propoſe eſt Achille. Or la Renommée ne nous a jamais donné d'Achille, l'idée que préſente l'épithéte *honoratus*; & quand cela ſeroit, le Poëte ſe contrediroit lui-même, en voulant qu'on lui donne un tout autre caractere. Monſieur Dacier prétend qu'Horace explique par-là l'épithéte TETIMENOS, qu'Homere donne toujours à Achille. Mais on répond qu'Homere n'a emploié cette épithéte que trois ou quatre fois, qu'il ne l'a jamais donnée à Achille, & qu'elle ne convient nullement à ce Prince; puiſque toute l'Iliade roule uniquement ſur l'affront que lui fit Agamemnon en lui enlevant Briſéis, qu'il s'en plaint partout lui-même, comme d'un outrage que l'on

faiſoit à ſa naiſſance & à ſa réputation ; & que Cicéron traduiſant au troiſiéme livre des Tuſculanes, le vers ſix cent quarante-deux du troiſiéme livre de l'Iliade, appelle Achille *omni decore atque laude orbatum*. Troiſiémement, Horace dans les autres exemples qu'il propoſe, n'a attaché aux noms aucune épithéte. Il a dit, *Medea ſit ferox*, *Ino ſit flebilis*, *Ixion ſit perfidus*, *Io ſit vaga*, *Oreſtes ſit triſtis*. Il devoit donc auſſi, ou n'en point donner du tout à celui d'Achille, ou lui en donner ſeulement une vague & indéterminée, qui ne pût point faire partie de ſon caractere. Quatriémement enfin, il y a beaucoup d'apparence que les Scholiaſtes ont lu *Homereus* dans les manuſcrits, comme on en peut juger par cette explication qu'ils ont donnée de ce vers. *Si ad imitationem Homeri deſcribis, ſi Achillem, de quo ſemel Homerus ſcripſit, velis ſcribere ; talem debes ſcribere, qualem Homerus oſtendit* *.

Ce qu'Horace dit ici du caractere des perſonnages connus, Des Préaux l'a répété dans ces vers :

Achille déplairoit, moins bouillant & moins prompt ;
J'aime à lui voir verſer des pleurs pour un affront,
A ces petits défauts marqués dans ſa peinture
L'eſprit avec plaiſir reconnoît la Nature.
Qu'il ſoit ſur ce modéle en vos écrits tracé.
Qu'Agamemnon ſoit fier, ſuperbe, intéreſſé.

* Pourquoi *Honoratus* ne pourroit-il pas être l'épithéte d'Achille ? Achille vengé, & par-là *honoré* par les Dieux, eſt le véritable objet d'Homere. Jupiter, au deuxiéme livre, ſonge aux moiens de glorifier Achille, ou de réparer ſa gloire.

Que pour ſes Dieux Enée ait un reſpect auſtere:
Conſervez à chacun ſon propre caractere.
Des Siécles, des païs, étudiez les mœurs.
Les climats ſont ſouvent les diverſes humeurs.

123. *Sit Medea ferox*, &c.] J'ai parlé de Médée & d'Ixion ſur les Odes. Ino fille de Cadmus & d'Harmonie, épouſa Atamas Roi de Thébes, dont elle eut deux fils, Léarque & Mélicerte. Atamas aiant tué l'aîné dans un tranſport de fureur, Ino prit l'autre entre ſes bras, & ſe précipita avec lui dans la mer. Io, ſuivant le ſentiment le plus commun, fut fille du fleuve Inaque. Sa beauté alluma l'amour de Jupiter, qui l'aiant changée en géniſſe pour tromper la jalouſie de Junon, cette Déeſſe la rendit furieuſe, & l'obligea de courir long-tems de païs en païs, juſqu'à ce qu'enfin étant arrivée en Egypte, elle reprit ſa premiere forme, & fut adorée ſous le nom d'Iſis. Oreſte fils d'Agamemnon & de Clitemneſtre eſt connu par les fureurs où il tomba pour avoir tué ſa mere. Toutes ces tragiques aventures avoient été miſes ſur la Scène par les Poëtes Grecs.

125. *Si quid inexpertum*, &c.] Un perſonnage d'imagination doit auſſi avoir ſes mœurs. Horace veut qu'elles ſoient convenables à l'état, aux paſſions, & au caractere qu'on lui donne, *ſibi conſtet*; & qu'elles ne ſe démentent point depuis le commencement juſqu'à la fin, *ſervetur ad imum qualis ab incepto proceſſerit*. Cette égalité, que l'on doit obſerver dans les mœurs, ne doit pas empêcher de ſuivre l'inégalité qui peut ſe trouver dans certains perſonnages; ſoit que cela vienne de

l'âge, comme dans les enfans & les jeunes gens; ſoit que cela vienne du caractere & du tempérament qu'on lui donne, comme on l'a vu dans Tigellius. Alors Ariſtote veut que le Poëte obſerve l'égalité, en faiſant ces perſonnages également inégaux depuis le commencement juſqu'à la fin.

128. *Propriè communia dicere.*] C'eſt-à-dire, qu'il n'eſt pas aiſé de former à ces perſonnages d'imagination des caracteres particuliers, & cependant vraiſemblables. Comme l'on a été le maître de les former tels que l'on a voulu, les fautes que l'on fait en cela ſont moins pardonnables. C'eſt pourquoi Horace conſeille de prendre toujours des ſujets connus, tels que ſont par exemple ceux que l'on peut tirer des Poëmes d'Homere.

131. *Publica materies.*] Il faut remarquer que le Poëte ſignifie deux choſes bien différentes, par deux expreſſions qui paroiſſent avoir le même ſens. Il vient d'appeller *communia* des ſujets nouveaux, inventés & inconnus, *ignota indictaque*; parce que tout le monde a la liberté de les inventer : ici par *publica materies*, il entend des ſujets anciens, connus, & déja traités; parce que le Théâtre en eſt en poſſeſſion, & que le Public s'en trouve, pour ainſi dire, déja ſaiſi.

132. *Non circa vilem*, &c.] Ce circuit vil & ouvert à tout le monde, n'eſt autre choſe qu'une action revêtue de ſes Epiſodes, qui a déja été traitée par d'autres, & que perſonne n'ignore. Il faut imiter les Anciens, mais il ne faut pas les copier d'une maniere ſervile. Les Poëtes doivent encore s'éloigner plus que les autres de cette baſſe imitation. Virgile a

formé ſon Enéide ſur l'Iliade & l'Odyſſée d'Homere ; mais quelle différence dans l'exécution ! Voiez l'excellente Préface que le Pere Catrou a miſe à la tête de l'Enéide. Ariſtote traite cette matiere au quinziéme chapitre de ſa Poëtique, & dit que nous devons emploier les ſujets connus, en tirant de notre eſprit les moiens convenables pour les faire réuſſir, & en imaginant une conduite vraiſemblable, qui ſoit proportionnée à la nature de l'action que l'on ne doit pas changer. Ce ſera le même ſujet, mais différemment épiſodié.

133. *Nec verbo verbum*, &c.] Une traduction littérale ne peut être qu'un mauvais ouvrage, & Monſieur Dacier a fort bien pris la penſée d'Horace, quand il a dit que ce Poëte blâme ici cette fidélité ſuperſtitieuſe des Traducteurs qui ſuivent trop la lettre. Ce défaut ſeroit encore plus grand & moins pardonnable dans un Poëte. En prenant pour ſujet de ſes Piéces des actions que d'autres ont chantées avant lui, il doit tâcher de ne point tenir les mêmes allures, & éviter autant qu'il peut de ſe ſervir des mêmes expreſſions. Je lis ici *verbo verbum*, & non pas *verbum verbo* : c'eſt ainſi que parlent les bons Auteurs, & cette leçon eſt des meilleurs manuſcrits & de pluſieurs excellentes éditions, tant anciennes que modernes.

134. *Nec deſilies imitator in arctum.*] Il continue dans l'allégorie du cent trente-deuxiéme vers, *non circa vilem patulumque moraberis orbem* ; & il étend encore plus la liberté des Poëtes qui travaillent d'après les Piéces des Anciens. Non ſeulement il ne peut ſouffrir qu'on

copie leurs penſées & leurs expreſſions, mais il veut encore que l'on évite l'ordre & l'enchaînement qu'ils ont donné aux événemens, de peur que ſi l'on s'y engage une fois, l'on ne puiſſe plus s'en tirer avec honneur, ou ſans bleſſer les loix du Poëme.

135. *Unde pedem referre.*] C'eſt la leçon de Monſieur Cuningam : Monſieur Dacier l'a citée ainſi dans ſes Remarques ſur le chapitre dix-neuviéme de la Poëtique d'Ariſtote, & je ſuis perſuadé que c'eſt celle d'Horace. *Proferre* a tout l'air d'être une gloſe, ou une correction des Copiſtes ou des Grammairiens, qui ont cru que la meſure du vers demandoit cette réforme. J'ai dit ſur le vingt-huitiéme vers de l'Ode *Motum ex Metello*, que *refero* avoit la premiere ſyllabe douteuſe, & je l'ai prouvé ailleurs. Il ſeroit même aſſez déſagréable de répéter ici *proferre*, après avoir dit *proferres* peu de vers au-deſſus.

136. *Nec ſic incipies*, &c.] Ces dix-ſept vers, qui regardent l'exorde du Poëme, ſemblent ne point convenir à cet endroit, où Horace parle des paſſions & des mœurs, depuis le centiéme vers, juſqu'au cent ſoixante-dix-neuviéme. Tout cela prouve que le Poëte n'a prétendu que jetter dans cette lettre ſes principales réflexions ſur la Poëſie, dans l'ordre qu'elles ſe préſentoient ſous ſa plume.

Scriptor cyclius.] D'un mot Grec, qui ſignifie cercle, on a appellé cycliques les Poëtes, qui ſans emprunter de la Poëſie cet art de déplacer les événemens, pour les faire naître les uns des autres avec plus de merveilleux, en les rapportant tous à une ſeule & même action, ſuivoient dans leurs Poëmes l'ordre na-

turel & méthodique de l'Hiſtoire ou de la Fable, & ſe propoſoient par exemple de mettre en vers tout ce qui s'étoit paſſé depuis un certain tems juſqu'à un autre, ou la vie entiere de quelque Prince, dont les aventures avoient quelque choſe de grand & de ſingulier. Un ancien Poëte Romain, dont Horace nous a laiſſé ignorer le nom, avoit fait un Poëme ſur la guerre de Troie, où il prenoit toute l'Hiſtoire de Priam, depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa mort, ſans y mêler aucun épiſode. De ce genre, ſont les Métamorphoſes d'Ovide, & l'Achilléïde de Stace. L'unité de Héros & d'Action ne ſe trouve point dans le premier de ces Poëmes; le ſecond ſe borne aux actions d'un ſeul homme, mais ces actions ſont indépendantes les unes des autres, & ne tendent point à une action principale qui puiſſe les réunir toutes.

137. *Fortunam Priami*, &c.] Chanter la fortune d'un des plus puiſſans Rois de l'Aſie, & tous les événemens d'une des plus mémorables guerres qui fut jamais, c'eſt une entrepriſe qu'il n'eſt pas aiſé de ſoutenir. Ces pompeux débuts, *magni hiatus*, montent trop haut l'imagination; ils annoncent ſûrement que le Poëte tombera bientôt, ou qu'il va donner dans un brillant galimathias.

139. *Parturiunt montes.*] Trois manuſcrits & ſept éditions ont retenu cette leçon, & ſaint Jerôme cite ainſi ce vers au premier livre contre Jovinien, comme l'a remarqué Monſieur Bentlei. *Parturient* eſt ſorti ſans doute de la plume des Grammairiens, pour répondre à *naſcetur*; ce qui n'étoit nullement néceſſaire, puiſque les verbes terminés en *urio*, que l'on

appelle méditatifs, renferment même au préſent la ſignification du futur. Ainſi *parturiunt* ſignifie *parere meditantur*, & *parturient* ne peut ſignifier autre choſe que *olim meditabuntur parere*, ce qui feroit ici un ſens ridicule. Le précepte que donne Horace eſt d'une grande importance. Monſieur Des Préaux l'a parfaitement bien rendu au troiſiéme Chant de ſon Art Poëtique. Il a ſubſtitué l'exemple de Virgile à celui d'Homere : le choix eſt également judicieux de part & d'autre.

Que le début ſoit ſimple & n'ait rien d'affecté.
N'allez pas dès l'abord, ſur Pégâſe monté,
Crier à vos lecteurs d'une voix de tonnerre,
Je chante le Vainqueur des Vainqueurs de la terre.
Que produira l'Auteur après tous ces grands cris ?
La montagne en travail enfante une ſouris.
O ! que j'aime bien mieux cet Auteur plein d'adreſſe,
Qui, ſans faire d'abord de ſi haute promeſſe,
Me dit d'un ton aiſé, doux, ſimple, harmonieux,
Je chante les combats, & cet homme pieux,
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Auſonie,
Le premier aborda les champs de Lavinie.
Sa Muſe, en arrivant, ne met pas tout en feu ;
Et, pour donner beaucoup, ne nous promet que peu.

140. *Qui nîl molitur inepte.*] Horace dira bientôt qu'Homere s'endormoit quelquefois, *dormitat Homerus*; & nous avons vu dans la Satire *Nempe incompoſito*, que les Sçavans n'approuvoient pas tout dans le Poëte Grec, *tu nihil in magno doctus reprehendis Homero ?* comment donc le propoſe-t'on ici comme un modéle achevé, comme un Auteur à l'épreuve de la critique ? Horace ſe contrediroit-il ſi ſenſiblement dans une lettre ? Il n'en eſt rien.

Moliri ſignifie, ou bien entreprendre & commencer un deſſein, ou bien diſpoſer & arranger les parties qui doivent y entrer. Or Homere ſera toujours admirable par la maniere dont il a commencé ſes deux Poëmes, & par la compoſition de la Fable; & Horace a bien raiſon de dire, qu'à cet égard perſonne ne penſe mieux que lui. Cela n'empêche pas cependant que, dans le détail, il ne lui ſoit échappé quelques fautes, qui ont donné occaſion à la critique, & que l'on voudroit qui n'y fuſſent pas.

145. *Antiphaten, Scyllamque*, &c.] J'ai parlé ailleurs de Scylla & de Carybde. Antiphate étoit un Roi des Leſtrigons, peuples cruels, qui dévorerent pluſieurs des compagnons d'Ulyſſe. Les Cyclopes furent des premiers habitans de la Sicile, dont ils occupoient la pointe Occidentale. Celui dont parle ici Horace, étoit Polyphème, connu par ce qu'en ont dit Homere au neuviéme livre de l'Odyſſée, & Virgile au troiſiéme livre de l'Enéïde.

146. *Nec reditum Diomedis*, &c.] C'eſt une Régle générale pour la narration du Poëme, qu'elle ne ſçauroit commencer trop près du dénouement. Un Poëte Grec, que l'on croit être Antimaque, avoit entrepris de faire un Poëme Epique ſur le retour de Diomède en ſon païs après la priſe de Troie, & reprenoit les choſes dès la mort de Méléagre. Quelque autre Poëte auſſi peu ſenſé avoit apparemment fait une Iliade, où il commençoit ſa narration par la naiſſance d'Hélène. C'étoit remonter bien haut, & ſe jetter hors de ſon ſujet dès le début. Méléagre fut fils

de Theſtius & d'Althée. Les Deſtins avoient attaché ſa vie à un tiſon, que ſa mere avoit éteint, & qu'elle cachoit ſoigneuſement. Méléagre aiant tué Toxée & Plexippe, ſes oncles maternels, Althée tira le fatal tiſon, le fit conſumer dans le feu, & vengea la mort de ſes freres par celle de ſon propre fils. Diomède revenant de la guerre de Troie en Etolie, les amours criminelles d'Egialée ſa femme avec Cylabare, penſerent lui coûter la vie. Obligé de prendre la fuite avec les compagnons de ſon voiage, il ſe réfugia dans la Pouille auprès du Roi Daunus, & s'y établit.

148. *Semper ad eventum feſtinat*, &c.] Telle a été la pratique de tous les grands Maîtres. L'Odyſſée s'ouvre par l'ordre que les Dieux donnent à Mercure de faire partir Ulyſſe de l'Iſle des Phéaciens pour ſe rendre à Ithaque; & l'Enéïde préſente d'abord Enée dans le trajet de Sicile en Italie. On ne ſçait comment ces Héros ſe ſont trouvés là, & l'on croit les voir bientôt arriver à leurs termes. Mais l'art de la Poëſie trouve moien de les en éloigner par un enchaînement vraiſemblable d'événemens imprévus, mais liés naturellement avec l'Action, & qui donnent occaſion de rappeller les choſes principales, dont la connoiſſance eſt néceſſaire.

In medias res, &c.] C'eſt l'explication des paroles précédentes. Le Poëte eſt ſi preſſé d'arriver à ſa fin, que dès l'entrée de ſon Poëme, il tranſporte ſes lecteurs au milieu de ſa matiere, comme s'ils étoient déja au fait. Monſieur Dacier eſt d'un autre ſentiment; il explique *medias res*, des choſes moiennes & in-

différentes. Cela ne me paroît point naturel, les paroles du Poëte ne préſentent point ce ſens-là.

150. *Deſperat tractata niteſcere poſſe.*] C'eſt une métaphore priſe des choſes qui ſe poliſſent à force de les manier. L'Hiſtoire & l'imagination du Poëte peuvent lui fournir un grand nombre d'incidens, mais tous ne ſont pas également propres à être mis en œuvre ; il faut choiſir, & ce choix demande du goût & du diſcernement. Tout ce qui eſt inutile ou languiſſant, & qui ne peut y paroître que ſans grace ou ſans action, doit en être banni.

151. *Sic veris falſa remiſcet.*] Un Poëme Epique ou Dramatique n'eſt proprement qu'un tiſſu de vérités, de fables; & quelquefois même le Poëte ſçait donner au menſonge des couleurs ſi vraiſemblables, qu'il l'emporte alors ſur la vérité : mais cette impoſture n'eſt pas moins utile qu'agréable, puiſqu'elle n'eſt emploiée que pour établir une vérité générale, qui n'eſt autre choſe que la fin même du Poëme.

154. *Si plauſoris eges*, &c.] Quand une Piéce étoit achevée de jouer, le Chœur congédioit le Parterre, & demandoit ſes applaudiſſemens, & auſſi-tôt on tiroit la toile.

156. *Notandi ſunt tibi mores.*] C'eſt-à-dire, *deſignandi*, *exprimendi.* Perſonne n'a mieux réuſſi que Térence dans l'expreſſion des Mœurs.

157. *Maturis dandus & annis.*] Cette leçon qui ſe trouve comme une correction dans un ancien manuſcrit, a été citée il y a longtems par le Pere Cauſſin, & placée depuis dans le texte par deux de nos plus habiles

Commentateurs. L'explication des Scholiaſtes donne lieu de croire qu'ils ont lu dans leurs exemplaires *maturis annis*, puiſque l'un rend ces mots par *maturum ſenem*, & l'autre par *maturo ſeni*. L'épithete *mobilibus* ne peut convenir qu'avec *annis*, & donne abſolument l'excluſion à *naturis*. Les Latins ont appellé *natura* l'eſſence des choſes, la vertu naturelle de chaque créature, le tempérament des perſonnes: or tout cela ne change point & ne ſçauroit changer. Horace partage d'abord en deux toute la vie de l'homme. Pendant nos premieres années, qui comprennent l'enfance & la jeuneſſe, nous ſommes en proie à la légéreté & à l'inconſtance, *mobiles anni*: la maturité, la conſtance & la fermeté ſont l'appanage de nos dernieres années, qui comprennent l'âge viril & la vieilleſſe, *anni maturi*. Après cette diſtribution générale, le Poëte parcourt ces quatre âges, & dit que la bienſéance, *decor*, demande qu'on donne à chacun les mœurs & les inclinations qui lui ſont propres. Ce morceau eſt d'un grand prix: Il eſt compoſé de quatre petits tableaux, tous achevés & tirés d'après Nature. Des Préaux n'a pas manqué d'en embellir ſa Poëtique, où il dit:

Le tems qui change tout, change auſſi nos humeurs;
Chaque âge a ſes plaiſirs, ſon eſprit & ſes mœurs.
Un jeune homme, toujours bouillant dans ſes caprices,
Eſt promt à recevoir l'impreſſion des vices;
Eſt vain dans ſes diſcours, volage en ſes deſirs,
Rétif à la cenſure, & fou dans les plaiſirs.
L'âge viril plus mûr, inſpire un air plus ſage,
Se pouſſe auprès des Grands, s'intrigue, ſe ménage;

Contre les coups du Sort ſonge à ſe maintenir;
Et loin dans le préſent regarde l'avenir.
La vieilleſſe chagrine inceſſamment amaſſe;
Garde, non pas pour ſoi, les tréſors qu'elle entaſſe;
Marche en tous ſes deſſeins d'un pas lent & glacé;
Toujours plaint le préſent, & vante le paſſé;
Inhabile aux plaiſirs, dont la jeuneſſe abuſe,
Blâme en eux les douceurs, que l'âge lui refuſe.
Ne faites point parler vos Acteurs au haſard,
Un vieillard en jeune homme, un jeune homme en vieillard.

161. *Imberbus juvenis.*] Le vieux manuſcrit de Cruquius porte cette leçon, qui a été ſuivie par Meſſieurs Baxter, Bentlei & Cuningam, & qui eſt confirmée par les anciens Grammairiens Cariſius & Marcellus. Le premier prétend même que les Latins n'ont jamais dit autrement, & il le prouve par des exemples de Varron, de Cicéron, & de Tite-Live. *Imberbi dicuntur, non imberbes: ſic enim & Varro de actionibus ſcenicis quinto, imberbi juvenes; ſic & Cicero imberbum protulit, non imberbem: ex calendis Januariis de lege agrariâ imberbâ juventute; Titus hiſtoriarum* 18.

166. *Ætas animuſque virilis.*] J'avois douté ſi l'on diſoit en Latin *virilis ætas*, pour marquer l'âge qui eſt entre la jeuneſſe & la vieilleſſe, & cette expreſſion m'avoit paru trop hardie dans un ſçavant Italien *. Gaudin avoue qu'il ne l'a trouvée dans aucun ancien Auteur. L'exemple d'Horace, que je n'ignorois aſſurément pas, m'avoit je ne ſçais comment échappé. Je ſuis ravi d'avoir cet-

* Monſieur Facciolati. Voiez dans les Journaux de Trévoux, mois de Mars 1726, p. 505.

te occaſion de réformer ma cenſure.

172. *Spe lentus, iners, paviduſque futuri.*] Je fais ici deux corrections, qui me paroiſſent raiſonnables & néceſſaires. Premiérement, la leçon ordinaire, *ſpe longus*, eſt une expreſſion inconnue à tous les bons Auteurs. On a bien dit *ſpes longa*, & Horace s'en eſt ſervi plus d'une fois, pour dire une eſpérance que l'on porte loin, & dont le terme eſt fort éloigné : mais ces eſpérances ne peuvent convenir qu'aux premiers âges ; la vieilleſſe eſt plus bornée, elle enviſage les choſes de plus près, & tout ce qui eſt à une certaine diſtance eſt hors de ſa portée. D'ailleurs l'expérience qu'elle a du paſſé fait qu'elle ne compte plus ſur rien. Tant d'eſpérances qui ſe ſont évanouies entre ſes mains lui ont appris à n'en plus concevoir de nouvelles, ou à n'en concevoir que foiblement. Enfin Horace a ſuivi Ariſtote dans les caracteres qu'il fait des différens âges de l'homme, comme il a fait dans tous les préceptes qu'il donne ici pour la Poëſie. Or Ariſtote dit que le vieillard eſt naturellement DUSELPIS, & Horace auroit pris abſolument ce terme à contre-ſens, s'il l'avoit rendu par *ſpe longus*. C'eſt donc une néceſſité de lire ici *ſpe lentus*, qui remplit la ſignification préciſe du mot Grec, & de rejetter entiérement *longus*, comme une mauvaiſe gloſe des Grammairiens. Nous avons déja vu la même choſe dans le vingt-uniéme vers de l'Epitre *Primâ dicte mihi*. Secondement, un manuſcrit, où la lettre qui précédoit *avidus* ſe trouve effacée, nous a conſervé dans cette rature même des traces ſûres de l'ancienne leçon, qui ne pouvoit être

que *pavidus*, & que j'ai retenue après deux ſçavans Commentateurs ; dont l'un a fort bien prouvé qu'*avidus futuri*, pour *vitæ avidus*, eſt une expreſſion inouie, & qu'elle ne convient point avec *iners* qui précede immédiatement. Je crois que la mauvaiſe leçon *ſpe longus* a amené celle d'*avidus futuri*. Mais ce qui favoriſe la correction que j'ai ſuivie, c'eſt que *pavidus futuri* répond juſtement à PROPHOBÉTICOS, qu'Ariſtote emploie dans le caractere des vieillards, pour marquer ces inquiétudes, ces craintes, & ces allarmes ſur l'avenir, qui accompagnent ordinairement un grand âge, & que la jeuneſſe ignore.

175. *Multa ferunt anni venientes*, &c.] Il revient à ſa premiere diviſion de notre vie en deux parties : *anni venientes* ſont les années qu'il a appellées plus haut *mobiles anni*, & qui comprennent les deux premiers âges : *anni recedentes* ſont les deux derniers, & répondent à *anni maturi*. Dans la premiere moitié, on compte les années en augmentant toujours juſqu'à un certain nombre ; après quoi on ne fait plus que décompter, rabattre, diminuer.

176. *Ne forte ſeniles*, &c.] Voila où Horace en vouloir venir. Il nous a repréſenté les mœurs & les paſſions propres de chaque âge, afin d'apprendre aux Poëtes à les bien démêler, & à faire parler chaque perſonnage dans ſon caractere.

179. *Aut agitur res in ſcenis*, &c.] Ceci regarde particuliérement le Poëme Dramatique, qui ſe réduit à deux parties, dont l'une ſe paſſe ſur la Scène & ſous les yeux des ſpectateurs ; & l'autre comprend tout ce qui ſe fait hors du Théâtre,

ère, & que l'on n'apprend au Parterre que par des récits. Cette diviſion donne au Poëte le moïen de dérober à la vue des Spectateurs tout ce qui pourroit les choquer, ou parce qu'il eſt trop horrible, ou parce qu'il eſt incroïable. Ces ſortes de choſes ne ſont ſupportables que dans une narration.

184. *Facundia præſens.*] C'eſt-à-dire, un récit pathétique, ou plutot un récit qui tient lieu de l'Action, *facundia facti vicaria, quæ rem oculis quaſi præſentem ſiſtit.*

185. *Ne pueros coram populo*, &c.] Ces innocentes victimes d'une mere barbare furent Mermérus & Médus, qu'elle avoit eus de Jaſon. Preſque tous les anciens manuſcrits & les premieres éditions portent *ne*, que l'on a changé en *nec*, parce qu'on n'a pas pris garde que ce vers dépend des deux précédens. Horace dit: *multa tolles ex oculis, ne*, &c. Il y a certaines actions, dont l'atrocité ne peut que révolter les eſprits. C'eſt la Nature même qui a appris aux hommes à ne point enſanglanter la Scène, & les Poëtes de l'Antiquité les plus eſtimés ne ſe ſont jamais écartés de cette Régle. Voir verſer le ſang humain ne peut être un ſpectacle agréable qu'à un peuple cruel, féroce, & qui a perdu tout ſentiment d'humanité. Il a été parlé ſur les Odes, de Médée, d'Atrée, & du changement de Progné en Hirondelle.

187. *Cadmus in anguem.*] Cette métamorphoſe de Cadmus en ſerpent arriva à Enclée ville d'Illyrie, au rapport des Mythologues.

189. *Neve minor, neu ſit*, &c.] Il n'en eſt pas d'une Piéce Dramatique comme d'un Poëme Epique pour la longueur. L'étendue de l'action eſt bien différente dans ces deux ouvra-

ges; l'un eſt fait pour être repréſenté, & l'autre pour être lu. Il a donc fallu preſcrire des bornes plus étroites aux Piéces de Théâtre; & l'on a pris un tempérament, qui donnant à l'action tout le tems de ſe développer n'épuiſât point l'attention & la patience du ſpectateur. Les Grecs ne nous ont point parlé de cette diviſion en cinq actes, mais celle qu'Ariſtote propoſe revient au même. Il appelle Prologue ce que nous nommons le premier Acte; il comprend ſous le nom d'Epiſode les trois Actes ſuivans; & notre dernier Acte ſe rapporte à ce qu'il appelle Exode. Origène, S. Grégoire de Nazianze, & d'autres interprètes de l'Ecriture, prétendent que le Cantique des Cantiques de Salomon eſt un Drame nuptial. Quelques-uns ajoutent qu'il eſt naturellement partagé en cinq Actes, & ils aſſignent les différens morceaux qui doivent remplir chaque partie de cette diviſion. Si cela étoit, les Hébreux auroient connu des Piéces Dramatiques en cinq Actes plus de ſix cent ans avant qu'Ariſtote vînt au monde. Quoiqu'il en ſoit de cette conjecture, tous les meilleurs Poëtes tant anciens que nouveaux s'en ſont tenus à cette Régle, qu'ils ont regardée comme un juſte milieu entre les Piéces plus longues ou plus courtes; dont les unes par leur exceſſive grandeur feroient languir l'Action & perdre l'idée du tout; & les autres, à cauſe de leur peu de durée, ſe trouveroient ou vuides ou ſurchargées d'incidens. Jacque Maſoni, dans l'Apologie qu'il a faite pour Dante Alghiéri, a voulu prouver que l'on pouvoit faire une Piéce réguliere de Théâtre en trois Actes, & il s'autoriſe d'un paſſage de Cicéron, où il dit à ſon frere Quintus:

illud te extremum oro & hortor, ut tanquam Poëtæ boni & actores industrii solent, sic tu in extremâ parte & conclusione muneris ac negotii tui diligentissimus sis; ut hic tertius annus, tanquam tertius actus, perfectissimus atque ornatissimus fuisse videatur. Si l'Apologiste avoit bien conçu le sens de ce passage, il se seroit bien donné de garde de le citer en preuve de son sentiment. Cicéron compare la derniere année que son frere devoit être en charge avec le troisiéme Acte d'une Piéce de Théâtre, non pas parce que cet Acte est le dernier, mais parce que c'est ordinairement celui que les Poëtes travaillent avec plus de soin. La raison de cette conduite se tire de ce que le commencement, le milieu, & la fin sont dans le Poëme Dramatique les parties les plus essentielles, les plus intéressantes, & qui méritent particuliérement l'attention du Poëte. Or le premier & le dernier Acte contenant le nœud & le dénouement de la Piéce, ont par conséquent de quoi se soutenir par eux-mêmes & de quoi attacher l'Auditeur. Le troisiéme étant au milieu & le plus éloigné de ces deux termes, en reçoit, pour ainsi dire, moins de secours; & si le Poëte n'emploie toutes les ressources de son Art pour lui donner de l'âme, du mouvement, & de l'action; s'il ne le relève par quelque intrigue bien maniée, ou par un grand jeu de Théâtre; s'il ne l'embellit par la vivacité des sentimens, par le choix de l'expression, & par l'harmonie du vers, cette partie du Poëme deviendra foible & languissante, l'attention du Parterre tombera au milieu de la Piéce, & ne se prêtera plus qu'à regret au reste du Spectacle. Voila pourquoi Ciceron, en souhaitant à son frere que la derniere

année de ſa Magiſtrature lui fût la plus glorieuſe, comparoit cette année avec le troiſiéme Acte d'une Piéce de Théâtre ; & cette comparaiſon ne ſuppoſe nullement que Cicéron ait reconnu des Comédies ou des Tragédies de trois Actes.

191. *Nec Deus interſit*, &c.] Ariſtote veut que l'on n'emploie le miniſtere des Dieux ſur le Théâtre que dans les choſes qui ſont hors de l'action de la Tragédie, telles que ſont les choſes déja arrivées ou qui doivent arriver, quand les hommes ne ſçauroient en donner aucune connoiſſance, & qu'il faut cependant qu'on en ſoit inſtruit. Les Poëtes trouverent cette Régle trop gênante, parce que l'occaſion d'uſer de machines & d'avoir recours aux Dieux devenoit par-là très-rare. Ils jugerent donc à propos de ſe mettre un peu plus au large, ils réſerverent pour les Piéces du premier ordre la Loi qu'Ariſtote avoit établie, & ils ſe permirent de faire entrer les machines dans le dénouement du ſujet, pourvu que ce dénouement ne pût être fait d'une autre maniere. Horace s'en eſt tenu à ce dernier uſage, ou plutôt il a rappellé l'uſage qui avoit été pratiqué de tout tems, même avant Ariſtote, comme il paroît par le Philoctète de Sophocle & par pluſieurs Piéces d'Euripide.

192. *Nec quarta loqui perſona laboret.*] Le Poëte ne défend pas de faire parler un quatriéme perſonnage, comme l'entend la plupart des Commentateurs ; il veut ſeulement qu'on lui faſſe dire peu de choſes : *aut non omnino loqui debet, aut pauca*, dit l'ancien Scholiaſte ; & c'eſt ainſi que Rodeille & d'Aubignac ont expliqué ce paſſage. La Scène s'eſt chargée d'Acteurs

peu-à-peu. D'abord on en mit deux. Ce n'étoit pas assez pour bien remplir le Théâtre & pour donner lieu à la variété des sentimens & des mouvemens qui y doivent regner. On en ajouta ensuite un troisiéme, & tous les Tragiques Grecs en demeurerent là : au moins est-il certain qu'ils n'en ont mis quatre que très-rarement. Il faut avouer aussi que cet entretien de trois personnes est plus agréable, parce qu'il est moins confus, & qu'il partage moins l'attention des Auditeurs.

193. *Actoris partes Chorus*, &c.] Depuis le commencement de l'Action jusqu'à la fin, on ne doit y mêler rien d'étranger qui puisse en interrompre le cours, & distraire ou affoiblir le moins du monde l'impression qu'elle doit faire sur l'esprit des Spectateurs. C'est à quoi le Chœur servoit excellemment bien sur le Théâtre des Anciens. Ce Chœur n'étoit point une partie accessoire & indifférente à la Piéce, que l'on jettoit seulement entre les Actes, pour délasser le parterre ; il avoit part à l'Action même, il concouroit avec les autres Acteurs pour en avancer le mouvement, & l'on peut même dire qu'il en fondoit toute la vraisemblance. Les personnes qui agissent dans la Tragédie sont des personnes publiques ; leurs desseins, leurs délibérations, leurs intérêts, leurs actions, s'étendent à tous ceux qui sont attachés à leur fortune ; & ces gens-là mêmes sont ceux qui composoient le Chœur. Intéressés à l'Action, il étoit naturel qu'ils y entrassent ; & cela se faisoit en deux manieres, qu'Horace a soin de distinguer. Premiérement, le Coriphée ou le premier personnage du Chœur faisoit un personnage dans les Actes & parloit pour tous

ceux dont le Chœur étoit compoſé. Secondement, le Chœur marquoit & rempliſſoit par ſes chants les intervalles des Actes, & la matiere de ces chants n'étoit autre choſe que des réflexions ſur ce qui venoit de ſe paſſer & ſur ce qu'on avoit à eſpérer ou à craindre.

Officiumque virile.] Pour *unius viri*, *unius perſonæ.* C'étoit la fonction du Coriphée, qui devenoit alors un des Acteurs.

195. *Quod non propoſito conducat*, &c.] C'eſt ce qu'entendoit Ariſtote, quand il diſoit que le Chœur devoit travailler avec les autres: car le Chœur & les Acteurs travailloient tous à une même action, & de cette maniere il n'y avoit rien dans la Tragédie qui ne fût naturel & vraiſemblable.

196. *Conſilietur amicè.*] Cette leçon eſt celle des manuſcrits; *ſic legitur in omnibus ſcriptis*, dit Cruquius. J'ai parlé de la ſignification de *conſiliari* ſur le dix-ſeptiéme vers de l'Ode *Juſtum ac tenacem.* On trouve encore dans Tacite, *rediere omnes Bononiam rurſus conſiliaturi.* Hiſtor. l. 2. c. 53. J'ajoute que Céſar a dit de même au livre premier de la Guerre civile, chapitre dix-neuf; *quum Domitius multum cum ſuis conſiliandi cauſſâ ſecretò colloqueretur*: & au chapitre ſoixante-treize; *hæc conſiliantibus eis, nunciatur aquatores ab equitatu premi noſtro*, &c.

197. *Amet pacare tumentes.*] Horace dit dans ce vers deux choſes fort différentes. Ce n'eſt pas aſſez de modérer les emportemens de la colere, il faut encore les prévenir ou lës étouffer dans leur naiſſance. On lit ordinairement, *amet peccare timentes*; mais cette expreſſion diroit la même choſe que *bonis faveat*, & le diroit plus foiblement. *Favere bonis*, dit Gallu-

tio*, & *eos amare qui peccatum reformidant, idem planè videtur officium esse.* On cite plusieurs manuscrits pour la leçon que j'ai suivie, & deux excellentes éditions l'ont rétablie dans le texte. Stace au neuviéme Livre de la Thébaïde, vers soixante-dix-neuf, a dit dans le même sens *solari tumidum.* Les Anciens ont souvent joint *tumor* avec *ira*; cependant le premier de ces deux mots peut fort bien se rapporter à d'autres mouvemens de l'Ame, tels que sont la douleur, l'indignation, la crainte, &c.

200. *Ille tegat commissa*, &c.] Comme le Chœur étoit toujours présent, & qu'il entroit dans tout, il tenoit lieu de Confidens, & on lui faisoit souvent part de bien des choses qui demandoient le secret. Les Poëtes, pour conserver la vraisemblance, devoient choisir le Chœur de maniere qu'il fût intéressé à tenir caché ce qu'on lui confioit, sans cependant rien faire contre son devoir.

202. *Tibia non, ut nunc*, &c.] La flûte accompagnoit les chants du Chœur. Horace explique les changemens qui y étoient arrivés pour la musique & pour les vers. Cette flûte étoit d'abord d'une seule piéce, *simplex*; percée de peu de trous, *foramine pauco*; & ne rendoit qu'un son foible, *tenuis.* Ovide au sixiéme livre des Fastes, dit qu'elle étoit de buis; & Varron, qu'elle avoit seulement quatre trous. Dans la suite on la fit de plusieurs piéces, que l'on joignoit avec du métal; & on en multiplia les ouvertures, ce qui lui donna un son beaucoup plus éclatant.

Orichalco juncta.] Les anciennes Editions &

* *Tarquinius Gallutius, Comment. de Tragœdiâ. c. 14.*

la plus grande partie des Manuſcrits portent cette leçon. *Vincta*, qui ſe trouve dans d'autres, revient au même, & paroît n'être qu'une gloſe. *Jungere* eſt un terme général & ordinaire aux Latins, pour marquer l'aſſemblage de pluſieurs piéces en une, par ligature, par emboëtement, ou par ſoudure. Ce qu'ils ont appellé *orichalcum* n'a point de nom parmi nous, parce que nous n'en avons aucune connoiſſance. Les premiers hommes, dit Lucrèce *, aiant mis le feu à quantité de forêts dans les différens païs où ils vouloient s'établir, la terre échauffée par ces embraſemens fit couler de ſes veines différens métaux, qui ſe ramaſſerent dans des cavités, juſqu'à ce que les hommes les aiant découverts les emploierent à leur uſage. Outre l'or, l'argent, le cuivre, l'étain, le fer, & le plomb, qui ſe trouverent ſéparés dans ces eſpéces de creuſets naturels, il ſe fit en quelques endroits un mélange de pluſieurs de ces métaux, & ce métal mixte fut eſtimé le plus précieux de tous. *Terra*, dit Servius ſur le douziéme livre de l'Enéide, *ex incendii calore deſudavit metalla, inter quæ orichalcum pretioſius viſum eſt.* C'eſt pourquoi Virgile méle l'orichalque avec l'or dans la magnifique cuiraſſe qu'il donne à Turnus,

Ipſe dehinc auro ſqualentem alboque orichalco
Circumdat loricam humeris **.

Et Plaute dans pluſieurs endroits de ſes Comédies en parle comme d'une choſe de très-grand prix. Pline, au livre trente-quatriéme,

* Lucrece, lib. 6, v. 1241.
** Virgile, Æn. lib. 12. v. 87.

ſection

ſection ſeconde, convient auſſi de l'eſtime générale où étoit ce métal; mais il ajoute que l'on n'en trouvoit plus de ſon tems : *orichalcum præcipuam bonitatem admirationemque diu obtinuit; nec reperitur longo jam tempore.* Au défaut de la Nature on eut recours à l'Art, & on trouva moien de faire une eſpéce d'oricalque avec de l'or, de l'airain, & de la calamine. Ce mélange de l'or & de l'airain donna lieu dans la ſuite de l'appeller *aurichalcum*, que les Copiſtes & les Grammairiens poſtérieurs, qui ne connoiſſoient plus l'oricalque naturel, n'ont pas manqué de mettre par-tout où ils ont pu dans les anciens Auteurs. La ſeule néceſſité du vers a maintenu *orichalcum* dans Virgile & dans Horace. Ce que je dis ſuffit pour faire voir combien les Interprêtes & les Commentateurs ſe ſont trompés en prenant *orichalcum* pour du laiton, c'eſt-à-dire pour ce métal compoſé de cuivre rouge & de calamine, qui n'a jamais pu être ni rare ni eſtimé. Il eſt à remarquer que la ſeconde ſyllabe de ce mot eſt longue en Grec, & brève en Latin. Callimaque, dans ſa Piéce ſur le Bain de Pallas, vers dix-neuviéme, lui a donné une quantité longue, parce qu'il y a une diphtongue; au contraire les Poëtes Latins l'ont abrégée, parce qu'ils ont retranché entiérement une des deux voielles, comme ils l'ont fait dans beaucoup d'autres mots.

216. *Fidibus voces crevere.*] La Lyre, dont on attribue l'invention à Mercure, étoit d'abord de trois cordes; Orphée en ajouta une quatriéme; & d'autres en aiant encore ajouté trois, elle devint enfin Heptachorde. La même choſe arriva au Luth, *cithara*, dont les cordes ſe

multiplierent peu à peu beaucoup au-delà. Le premier de ces inſtrumens étoit pour la Comédie, & le ſecond pour la Tragédie. *Severis*, c'eſt-à-dire d'une ſimplicité grave & majeſtueuſe.

217. *Eloquium inſolitum.*] L'ignorance & la corruption des mœurs aïant une fois dépravé le goût, c'étoit une ſuite comme néceſſaire que les Sciences & les Arts ſe reſſentiſſent de cette altération. Les Poëtes & les Orateurs quitterent le langage de la Nature, pour prendre un ſtile guindé, plein de figures outrées, de penſées brillantes, & d'expreſſions entortillées. Les mêmes cauſes ont produit les mêmes effets dans tous les Siécles; mais heureuſement le mal n'a duré qu'un tems, le bon goût a toujours repris le deſſus & a arrêté le cours de la ſéduction.

219. *Sortilegis non diſcrepuit*, &c.] Cela ne pouvoit manquer d'arriver. Dès qu'on ne veut pas parler dans le goût naturel, on donne dans le Phébus, on prend un ſtile énigmatique, & on met ſon eſprit à la torture pour y mettre celui des autres. Nous avons parlé de la ville de Delphes ſur l'Ode *Laudabunt alii.* Horace dit *Delphi ſortilegi*, c'eſt-à-dire, *ubi oracula ſorte legebantur.* On y rendoit quelquefois les Oracles par la voie du ſort; ce qui ſe faiſoit en jettant dans une boëte pluſieurs petites planchettes, ſur quoi on avoit écrit diverſes ſentences, & que l'on tiroit enſuite au hazard.

220. *Carmine qui tragico*, &c.] La Poëſie Dramatique avoit chez les Grecs des Piéces Satyriques différentes de la Tragédie & de la Comédie. Dans la premiere origine c'étoit

un composé divertissant du Tragique & du Comique. L'action rouloit sur quelque aventure remarquable d'un Héros ; & le Chœur étoit formé par des Satyres, qui chantant les louanges de Bacchus disoient mille plaisanteries pour réjouir le Parterre. Dans la suite ces Piéces devinrent bouffonnes & même licentieuses, comme Ovide le témoigne, au vers quatre cent neuviéme du second livre des Tristes :

Est & in obscœnos deflexa Tragedia risus ;
Multaque præteriti verba pudoris habet.

On les appelloit des Satyres *Satyri*, & non pas *Satyræ*. Les Romains les nommoient encore Atellânes, du nom d'*Atella*, ville des Osques dans la Campanie, où elles avoient commencé chez les Latins. C'est sans doute par distraction d'esprit que Monsieur Dacier place cette ville dans la Toscane, & qu'il explique *personæ Oscæ* des personnages Toscans. Le Cyclope d'Euripide est la seule de ces Piéces Grecques qui soit parvenue entiere jusqu'à nous. Horace, pour réformer les abus qui s'étoient glissés dans celles qui se représentoient de son tems, se propose de les rappeller à leur premiere institution ; & tout ce qu'il dit sur cela est d'un goût sain, d'une critique fine, & d'une morale excellente.

Vilem certavit ob hircum.] Les Poëtes Tragiques dans la Gréce disputoient ensemble, en faisant jouer publiquement leurs Piéces ; & celui qui avoit le mieux réussi remportoit pour prix un bouc, victime ordinaire de Bacchus. Monsieur Dacier a fort bien montré que les paroles d'Horace ne sçauroient convenir à Thes-

pis, puiſque ces diſputes n'étoient pas en uſage de ſon tems ; & que ceci doit s'entendre d'un certain Pratinas qui ſuccéda à Theſpis, & qui, après avoir diſputé en public le prix de la Tragédie, donna le premier des Piéces Satyriques, au rapport de Suidas, qui en compte juſqu'à trente-deux.

234. *Dominantia nomina.*] C'eſt-à-dire, *communia, vulgaria, præſenti uſu invaleſcentia.* Ceci marque le ſtile propre des Tragédies ſatyriques. Il devoit être pur, naturel, & ſans art. Cela n'empêchoit pas que l'on ne variât ſon ſtile, ſelon la dignité ou la baſſeſſe des perſonnes que l'on faiſoit parler. Davus & Pythias étoient des perſonnages Comiques, l'un d'un valet & l'autre d'une ſervante. Dans une Comédie de Lucile, Pythias eſcamotoit les écus du vieillard Simon.

239. *Silenus.*] Dans les Satyres Dramatiques le Chœur étoit toujours conduit par un Silène.

246. *Juvenentur.*] Pour *juvenili more laſciviant.* On croit que ce mot eſt un de ceux, dont Horace a dit, au cinquante-cinquiéme vers, qu'il avoit oſé enrichir ſa Langue. Des Préaux a donné un tour François à la penſée d'Horace ;

J'aime ſur le Théâtre un agréable Auteur,
Qui, ſans ſe diffamer aux yeux du Spectateur,
Plaît par la Raiſon ſeule, & jamais ne la choque.
Mais pour un faux plaiſant à groſſiere équivoque,
Qui pour me divertir n'a que la ſaleté ;
Qu'il s'en aille, s'il veut, ſur deux tréteaux monté,
Amuſant le Pont-Neuf de ſes ſornettes fades,
Aux Laquais aſſemblés jouer ſes maſcarades.

249. *Nec, ſi quid fricti ciceris,* &c.] Il dit des

mangeurs de pois frits & de noix, pour marquer le petit Peuple, qui achettoit ces menues denrées que l'on vendoit dans les rues de Rome.

251. *Syllaba longa brevi*, &c.] Horace, au quatre-vingtiéme vers, a parlé en peu de mots de la verſification propre du Théâtre, comme faiſant partie de l'élocution ; il y revient ici à propos de la repréſentation & du récit, où elle entre néceſſairement. J'ai traité ailleurs fort en détail du vers ïambe & de ſes différentes eſpéces, pour la Poëſie Dramatique, Lyrique, & *Fabulaire*.

252. *Pes citus.*] Voiez ce que j'ai dit ſur ces mots *celeres ïambos* de l'Ode *O matre pulchrâ*. Comme cette meſure coule fort vîte dans la prononciation, les Anciens en joignoient deux enſemble ; & c'eſt de cet uſage de ſe ſervir de meſures doubles que les vers ïambes purs ont été appellés improprement *trimètres*, comme s'ils n'euſſent eu que trois meſures ; quoiqu'ils ſoient véritablement *hexamètres*, c'eſt-à-dire de ſix piés, auſſi bien que les vers Pythiens, les Galliambiques, les Sotadiques, &c. Je dis les vers ïambes purs ; car dès que leur marche eſt rallentie par le mélange du ſpondée ou des meſures équivalentes, le nom de *trimètres* ne peut plus leur convenir. J'ai parlé ci-devant d'Accius & d'Ennius.

260. *In ſcenam miſſus.*] L'autorité de pluſieurs ſçavans Critiques a enfin établi cette leçon dans le texte ſur les ruines de l'ancienne, qui portoit *miſſos*. Ç'a été une néceſſité d'en venir à une correction ; le ſens la demandoit, & elle ne pouvoit être plus ſimple ni plus naturelle.

263. *Non quivis videt*, &c.] Cela eſt encore

plus vrai aujourd'hui qu'il ne l'étoit au tems d'Horace. Il faut avoir un grand uſage de la verſification Latine, & ſur-tout un grand goût, pour connoître la fineſſe & la propriété de ſes cadences. Combien de verſificateurs pitoiables jouiſſent des applaudiſſemens d'un Public ignorant, & ſe croient des Poëtes du premier ordre, pendant qu'un certain nombre de connoiſſeurs en ont un ſouverain mépris?

265. *An omnes*, &c.] La traduction préſente le véritable ſens de cet endroit, qui eſt naturel & fort beau. Monſieur Bentlei & Monſieur Cuningam veulent qu'on liſe *ut omnes*; & le dernier propoſe de réformer le vers ſuivant de cette maniere, *viſuros peccata putem, quòd tutus & intra*, &c. Je crois que ces deux ſçavans Commentateurs auroient pu mieux emploier leur critique. Les corrections qu'ils font au texte y jettent un embarras que je n'y trouve point en ſuivant la leçon commune, qui eſt celle de toutes les Editions & de tous les Manuſcrits, à l'exception d'un ou de deux.

266. *Intra ſpem veniæ cautus.*] L'explication que Monſieur Dacier donne à ce paſſage eſt bien étrange. Il prétend qu'*intra ſpem veniæ* eſt la même choſe qu'*extra ſpem*, *ſine ſpe veniæ*, ſans attendre de pardon, ſans eſpérance de pardon: & il ajoute que Florus a dit de même que l'action d'Horace qui tua ſa ſœur fut ſans gloire, *intra gloriam fuit*. C'eſt préciſément tout le contraire. L'Hiſtorien dit *: *citavere leges nefas; ſed abſtulit virtus parricidam, & facinus intra gloriam fuit*. C'eſt-à-dire *permanſit intra gloriæ limites*. La valeur du meurtrier couvrit ce que ſon action avoit de criminel, & la fit

* Florus, l. 3.

enviſager du côté qu'elle lui étoit glorieuſe. La mépriſe de Monſieur Dacier vient du principe qu'il avance, que le mot *intra* ſignifie toujours en deçà. On me permettra d'oppoſer à cette déciſion celle d'Aulugelle, qui aſſure au livre douze, chapitre treize, que Cicéron a pris cette prépoſition tantôt pour *in* & tantôt pour *citrà*. C'eſt dans le premier ſens qu'Horace dit ici *intra ſpem veniæ*, pour *in ſpem veniæ*.

270. *At veſtri proavi*, &c. Cette leçon eſt des premieres éditions & de la plupart des manuſcrits; & il n'y a point de raiſon de la changer en *noſtri*. Le Poëte parle aux Piſons, & il prévient une objection qu'ils pouvoient lui faire.

271. *Nimium patienter utroſque*, &c.] Je fais ici deux corrections dans le texte. Au lieu d'*utrumque*, je lis *utroſque*; & je ſuis en cela Monſieur Cuningam, qui a bien vu que la conſtruction & l'uſage des Auteurs Latins demandent cette leçon. Après *numeros* & *ſales* qui ſont tous deux de nombre pluriel & de genre maſculin, le Poëte a du mettre *utroſque*. La ſeconde correction eſt tirée d'un excellent manuſcrit cité par Achille Eſtaſo, & elle eſt de quelque conſéquence, parce qu'elle modifie le jugement qu'Horace a porté de Plaute. La leçon ordinaire, *ne dicam ſtultè mirati*, a embarraſſé les Commentateurs de ces deux Poëtes & les a mis aux priſes, pour juſtifier la cenſure de l'un ou pour ſauver l'honneur de l'autre. Plaute eſt ſans contredit un excellent Poëte. Perſonne n'a mieux entendu que lui ce qui s'appelle le jeu du Théâtre. Son élocution eſt d'une pureté ſi exquiſe, que Varron la juge digne du langage des Muſes. Il avoit, au ſentiment de

Cicéron, un eſprit aiſé, délicat, enjoué, & poſſédoit l'urbanité Romaine à un ſouverain degré. Mais tout grand Poëte qu'il eſt, il ne laiſſe pas d'avoir ſes défauts, & ces défauts mêmes ſont ſi peu conſidérables, que l'on peut dire qu'ils ne ſervent qu'à relever davantage ſes grandes qualités. Toutes ſes plaiſanteries ne ſont pas aſſaiſonnées de ce ſel délicat qui fait le prix d'un bon mot; il y en a quelques-unes de baſſes, de froides, de deshonnêtes. Les libertés qu'il s'eſt données dans ſes vers n'ont pas été du goût de tout le monde, & les Critiques auroient voulu une verſification plus uniforme & des meſures plus chatiées. Tout cela cependant étoit bien reçu du peuple. Faut-il s'en prendre à la groſſiéreté de ſon tems? Je m'en garderai bien, dit Horace, *non dicam ſtultè.* Mais les grandes beautés qui éclatoient dans les Piéces de Plaute avoient tellement diſpoſé les eſprits en ſa faveur, que les uns lui paſſoient ces légers défauts & les autres y applaudiſſoient: c'étoit prévention dans ceux-ci, & indulgence dans ceux-là. Ce jugement d'Horace eſt juſte, & n'a rien d'outrageant pour Plaute. Si les Critiques qui ſe ſont tant débattus au ſujet de ce paſſage avoient commencé par bien aſſurer le texte, on n'auroit pas tant écrit & tant outré de part & d'autre. Un ſeul monoſyllabe rétabli fait tomber toutes les conteſtations.

Hi motus animorum atque hæc certamina tanta
Pulveris exigui jactu compreſſa quieſcent.

274. *Digitis callemus & aure.*] Voyez ce que j'ai remarqué ſur le cent trente-uniéme vers du Poëme Séculaire.

276. *Vexiſſe Poëmata Theſpis qui canerent.*] C'eſt-à-dire, *vexiſſe plauſtris actores, qui canerent Poëmata.* Pluſieurs Commentateurs ſe ſont apperçus qu'Horace n'a pû dire en aucun ſens raiſonnable *vehere Poëmata*, & que les Copiſtes n'ont mis *quæ* que parce qu'ils n'ont pas compris l'élégance de cette expreſſion elliptique, qui n'eſt pas rare dans les meilleurs Poëtes. J'ai parlé de Theſpis ſur le vers cent ſoixante-troiſième de l'Epître à Auguſte. Avant lui la Tragédie n'étoit qu'un chant de tout le Chœur. Il s'aviſa le premier de jetter dans ce Chœur un perſonnage, qui pour lui donner le tems de ſe délaſſer & de reprendre haleine, récitoit les aventures de quelque homme illuſtre, & ce qu'il récitoit n'étoit proprement que l'acceſſoire de la Tragédie. Mais après qu'on eut ajouté un ſecond perſonnage au premier, & établi par-là le dialogue, cet acceſſoire devint le principal, & le Chœur ſervit à ſon tour à délaſſer les Acteurs. On fit l'honneur à Theſpis de le regarder comme l'inventeur de ce Poëme, parce qu'il fut le premier qui y fit quelque changement en mieux. Ce changement eſt marqué par ces deux mots *canerent agerentque*, dont l'un convient au Chœur qu'il avoit trouvé établi, & l'autre à l'Acteur qu'il avoit ajouté.

278. *Poſt hunc perſonæ*, &c.] Suidas & Athénée attribuent l'invention du maſque au Poëte Chérile contemporain de Theſpis. Horace la donne à Eſchyle. Cependant Ariſtote, qui en devoit être un peu mieux inſtruit, nous apprend, au cinquiéme chapitre de ſa Poëtique, qu'on ignoroit de ſon tems à qui la gloire en étoit due. Des Preaux a imité ainſi tout ce morceau:

La Tragédie informe & groſſiere en naiſſant,
N'étoit qu'un ſimple Chœur, où chacun en danſant,
Et du Dieu des Raiſins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles Vendanges.
Là le vin & la joie éveillant les eſprits,
Du plus habile Chantre un bouc étoit le prix.
Theſpis fut le premier, qui barbouillé de lie,
Promena par les Bourgs cette heureuſe folie;
Et d'Acteurs mal ornés chargeant un tombereau,
Amuſa les paſſans d'un ſpectacle nouveau.
Eſchyle dans le Chœur jetta les perſonnages,
D'un maſque plus honnête habilla les viſages;
Sur les ais d'un Théâtre en public exhauſſé,
Fit paroître l'Acteur d'un brodequin chauſſé.

281. *Suceſſit vetus his comœdia.*] La vieille Comédie ne s'empara pas du Théâtre à l'excluſion de la Tragédie, mais elle ne ſe produiſit qu'après que la Tragédie eut atteint ſa perfection: on ſépara ce que le ſpectacle avoit de ſérieux d'avec ce qu'il avoit de divertiſſant; l'un fut réſervé à la Tragédie, & l'autre reſta en partage à la Comédie.

284. *Choruſque turpiter obticuit.*] La Comédie eſſuia deux réformes en moins d'un Siécle: ce qui donna occaſion de la diſtinguer en trois différentes eſpéces, ſelon ſes trois âges différens. La vieille Comédie n'avoit rien de feint, ni dans les ſujets, ni dans les noms des Acteurs. La moienne repréſentoit des Hiſtoires véritables, mais ſous des noms ſuppoſés. Dans la nouvelle, les noms & les ſujets étoient également de l'invention du Poëte. Lamaque, Général des Athéniens, fit la premiere réforme en trois cent cinquante de Rome; & Alexandre le Grand fit la ſe-

conde en quatre cent dix-neuf. L'une donna naiſſance à la moienne Comédie, & l'autre produiſit la nouvelle. Ce ne fut que depuis la derniere réforme, que le Chœur fut banni de la Comédie.

288. *Vel qui Prætextas*, &c.] *Togatæ*, quand il étoit mis ſeul, étoit un mot générique, qui ſignifioit toute Piéce de Théâtre, dont le ſujet étoit Romain; & alors il répondoit à *Palliatæ*, qui étoient les Piéces Grecques. Mais quand on oppoſoit *Prætextæ* à *Togatæ*, le premier de ces deux mots marquoit particuliérement la Tragédie, & le ſecond la Comédie; parce que la Prétexte, c'eſt-à-dire la robe bordée de pourpre, étoit propre des premiers perſonnages de l'Etat, au lieu que la Toge étoit l'habit ordinaire du Peuple.

292. *Pompilius ſanguis.*] Les Piſons étoient Calpurniens, & ſe diſoient deſcendus de Calpus fils de Numa.

294. *Præfectum decies*, &c.] C'eſt une métaphore priſe des marbriers, qui paſſent l'ongle ſur leur ouvrage, pour voir s'il eſt bien poli. *Præfectum* eſt de la main d'Horace, & les plus habiles Commentateurs le lui ont rendu ſur l'autorité des meilleurs manuſcrits. Quelques Copiſtes y avoient mis *perfectum*, que la critique n'auroit jamais dû ſouffrir. *Præfectus unguis* eſt un ongle bien fait, où il ne reſte aucune inégalité.

297. *Democritus.*] Il a été parlé de ce Philoſophe ſur le douziéme vers de l'Epitre *Fructibus Agrippæ*. Diogène Laërce dit qu'il compoſa, entr'autres ouvrages, deux Traités, l'un ſur la Poëſie, & l'autre ſur la beauté des vers. C'eſt apparemment dans un de ces deux li-

vres, qu'il disoit ce qu'Horace rapporte ici de lui. C'est une chose sûre, que tout Poëte qui ne travaille point de génie, ne fera rien que de froid & de languissant. Aristote a dit, comme Démocrite, que pour réussir dans la Poësie, il faut, ou avoir un génie excellent, ou être furieux. Rien ne marque plus la sublimité de cet Art; mais rien aussi ne fait mieux entendre ce que c'étoit que cette folie ou cette fureur, que de dire qu'elle ne peut être suppléée que par un excellent génie. Ce n'est point une fureur qui trouble les sens, qui ébranle le cerveau, & qui mette l'homme hors de lui-même; une pareille disposition d'esprit ne peut produire que des extravagances. C'est le feu d'une imagination vive, féconde & lumineuse, qui loin de chercher à s'affranchir des Régles, s'asservit, pour ainsi dire, les Régles mêmes, pour en tirer les plus grandes richesses de la Poësie. Quand donc Démocrite disoit que l'Art est misérable, c'étoit pour marquer que cet Art coûte beaucoup à acquérir, & que c'est peu de chose s'il est seul; & quand il banniſſoit du Parnasse les Poëtes sages, *sanos Poëtas*, il entendoit par-là les esprits mornes & pesans, dont le flegme amortit tout le feu de l'imagination. Horace, comme nous l'avons vu dans l'Ode *Descende cælo*, appelle cette fureur Poëtique *amabilis insania*, une folie aimable. Les mauvais Poëtes du tems d'Horace abusoient de cette parole de Démocrite, & croioient que le travail & l'étude ne servoient de rien pour réussir dans la Poësie, & qu'il suffisoit de bien imiter les Poëtes, qui dans les accès de l'enthousiasme avoient souvent l'extérieur

négligé & des manieres extraordinaires.

300. *Si tribus Anticyris*, &c.] C'eſt-à-dire, s'ils ne ſe font jamais raſer. J'ai parlé d'Anticyre ſur le vers quatre-vingt-trois de la Satire *Si rarò ſcribes*. Le Poëte la multiplie ici par plaiſanterie, pour marquer l'extrême folie de ces mauvais Poëtes, à qui tout l'ellébore de trois Anticyres, s'il y en avoit autant, ne ſuffiroit pas pour les guérir. On a bien pû voir à l'endroit que je viens de citer, qu'il y avoit effectivement trois Anticyres : mais il n'y a pas d'apparence qu'elles fuſſent toutes trois renommées pour leur ellébore. Licinus fut originairement un barbier, qui amaſſa de gros biens. On dit que Céſar le fit Sénateur, pour s'être déclaré contre Pompée.

304. *Fungar vice cotis.*] Des Préaux a imité ce morceau à la fin de ſa Poëtique.

Pour moi, qui juſqu'ici nourri dans la Satire,
N'oſe encor manier la trompette & la lyre,
Vous me verrez pourtant dans ce champ glorieux
Vous animer du moins de la voix & des yeux ;
Vous offrir ces leçons, que ma Muſe au Parnaſſe
Rapporta, jeune encor, du commerce d'Horace ;
Seconder votre ardeur, échauffer vos eſprits,
Et vous montrer de loin la couronne & le prix.

309. *Sribendi rectè*, &c.] Dans la derniere partie de cette lettre, le Poëte donne quelques Régles principales, qui concernent la Poëſie en général, & particuliérement la Comédie. Premiérement, dit-il, le bon Sens eſt la diſpoſition la plus néceſſaire pour y réuſſir, & c'eſt dans la Philoſophie morale qu'il faut le puiſer. Il eſt aſſez plaiſant qu'Ho-

race, après avoir rapporté le ſentiment de Démocrite, qui demande un petit grain de folie dans un Poëte, propoſe le bon Sens comme la premiere diſpoſition à la Poëſie. Cela ſemble ſe contredire, mais il n'en eſt rien. Ce petit grain de folie, comme l'entend Démocrite, eſt très-compatible avec ce bon Sens que demande Horace : l'un ſert à diſcipliner l'autre, en modérant les élancemens d'une imagination trop allumée. Des Préaux dit dans ſon premier Chant :

Aimez donc la raiſon. Que toujours vos écrits
Empruntent d'elle ſeule & leur luſtre & leur prix.
La plupart, emportés d'une fougue inſenſée,
Toujours loin du droit ſens vont chercher leur penſée :
Ils croiroient s'abaiſſer dans leurs vers monſtrueux
S'ils penſoient ce qu'un autre a pu penſer comme eux.
Evitons ces excès ; laiſſons à l'Italie
De tous ces faux brillans l'éclatante folie.
Tout doit tendre au bon Sens ; mais pour y parvenir
Le chemin eſt gliſſant & pénible à tenir ;
Pour peu qu'on s'en écarte, auſſi-tôt on ſe noie.
La Raiſon, pour marcher, n'a ſouvent qu'une voie.

310. *Rem tibi Socraticæ*, &c.] Horace nous adreſſe à la morale de Socrate, comme à la plus excellente de toutes, pour y apprendre les devoirs qui lient les hommes entr'eux ; parce que la connoiſſance de ces devoirs eſt néceſſaire à un Poëte, pour donner à ſes caracteres la juſteſſe & la vraiſemblance qu'ils doivent avoir. *Socraticæ chartæ* ſont ici les écrits des Diſciples de Socrate ; car Socrate n'a jamais fait de livres, comme Cicéron l'aſſure au troiſiéme Livre de l'Orateur.

314. *Quod ſit conſcripti, quod judicis*, &c.] Tout Juge n'étoit pas Sénateur; on en prenoit ſouvent parmi les Chevaliers; & même un particulier pouvoit faire cette fonction, quand il étoit choiſi par les parties, du conſentement du Préteur. Le nom de *patres conſcripti* ne fut donné d'abord qu'aux cent Sénateurs que Brutus ajouta aux deux cent, dont une moitié étoit du choix de Romulus, & l'autre de celui de Tarquin. Ce nom s'étendit à meſure qu'on augmenta le nombre des Sénateurs, qui s'accrut tellement dans la ſuite, que l'on en comptoit juſqu'à neuf cent du tems de Jule Céſar, au rapport de Dion.

318. *Vivas hinc ducere voces.*] Cruquius dit que *vivas* eſt généralement de tous les manuſcrits. Monſieur Bentlei aſſure la même choſe. Il ſe trouve encore dans les anciennes éditions, & dans quatre plus récentes, & Acron n'a point lu autrement. *Veras* eſt la gloſe du Scholiaſte: cependant elle a impoſé à bien des Editeurs, & même à Monſieur Dacier. La maniere dont Des Préaux a imité cet endroit, peut ſervir de Commentaire à la penſée d'Horace:

Que la Nature donc ſoit votre étude unique,
Auteurs, qui prétendez aux honneurs du Comique.
Quiconque voit bien l'homme, & d'un eſprit profond
De tant de cœurs cachés a pénétré le fond;
Qui ſçait bien ce que c'eſt qu'un prodigue, un avare,
Un honnête-homme, un fat, un jaloux, un biſarre,
Sur une Scène heureuſe il peut les étaler,
Et les faire à nos yeux vivre, agir, & parler.
Préſentez-en par-tout les images naïves.
Que chacun y ſoit peint des couleurs les plus vives.

La Nature féconde en biſarres portraits,
Dans chaque ame eſt marquée à de différens traits.
Un geſte la découvre, un rien la fait paroître:
Mais tout eſprit n'a pas des yeux pour la connoître.

319. *Specioſa locis.*] C'eſt-à-dire, les lieux communs de la Philoſophie morale, qui donnent occaſion aux Poëtes de déploier de grands ſentimens, & de produire de grands mouvemens. Il faut cependant prendre garde que l'uſage de ces lieux communs ne devienne pas trop fréquent; il eſt même bon de les particulariſer autant qu'on peut en les appliquant au ſujet, & en réduiſant, comme parlent les Rhéteurs, la Thèſe à l'Hypothèſe.

323. *Ore rotundo.*] Les Latins diſoient *rotundus* pour *perfectus.*

324. *Propter laudem nullius avaris.*] Le plus grand défaut de la compoſition eſt ſans doute l'ambiguité, & ce défaut ne fut jamais celui d'Horace. La leçon ordinaire renferme évidemment un double ſens; & ce qui eſt encore plus étonnant, c'eſt que le ſens qu'elle préſente d'abord ne ſçauroit être celui du Poëte. *Graii nullius avari præter laudem*, ſignifie naturellement que les Grecs n'étoient avares que de louanges, ce qui eſt auſſi éloigné de la penſée d'Horace que de la vérité. Il a donc fallu chercher un ſens détourné, pour tirer de cette expreſſion quelque choſe de raiſonnable. On a pris *avarus* pour *avidus*, & l'on a fait dire au Poëte qu'il n'y avoit rien dont les Grecs fuſſent ſi avides que de louanges. Si ç'eût été là ſa penſée, je ſuis perſuadé qu'il l'auroit exprimée plus clairement. J'ai donc oſé riſquer une correction, que

que je ne ſçais ſi l'on me pardonnera: mais je l'ai crue néceſſaire, pour décharger Horace d'une faute dont il n'étoit pas capable. La correction eſt légere, & ne laiſſe plus d'équivoque dans l'expreſſion. *Præter* & *propter* ſont aſſez peu différens, pour que les Copiſtes aient pu s'y méprendre.

327. *Filius Albini.*] Cet Albin étoit un riche uſurier de ce tems-là. Son fils, qui étoit apparemment fort jeune, fait voir par ſes réponſes qu'il en ſçavoit plus qu'on ne lui en demandoit, & qu'il étoit déja fort verſé dans les ſupputations arithmétiques. Quand on lui demande, qui de cinq onces en ôte une, que reſte-t'il? tout autre auroit répondu ſimplement, il reſte quatre onces. Albin donne une réponſe qui ſuppoſe une opération; il remonte à la diviſion de la livre, & dit qu'il reſte le tiers d'une livre. On ajoute une once aux cinq premieres, on lui demande ce que cela fait. Il pouvoit répondre que cela fait ſix onces: mais il répond plus ſçavamment, & dit qu'une once ajoutée à cinq autres, produit juſtement une demie livre. Cet échantillon ſuffit à Horace, pour montrer aux Romains, combien l'éducation qu'ils donnoient à leurs enfans, les éloignoit des Sciences & des beaux Arts. Tout cet endroit-ci avoit été fort défiguré. Le dialogue qui s'y trouve en a apparemment été la cauſe. On a lu au vers précédent *dicas*, & au vers ſuivant *ſupereſt*, *ſuperet* & *poteras*. J'ai réformé le texte ſur des manuſcrits & d'excellentes éditions. On ſçait que l'*As* Romain valoit une livre, & ſe diviſoit en douze onces. On appelloit *ſextans* la ſixiéme partie de l'*as*, c'eſt-à-dire deux

onces ; *quadrans*, la quatriéme partie, c'eſt-à-dire trois onces ; *triens*, la troiſiéme partie, c'eſt-à-dire quatre onces ; *quincunx*, cinq onces ; *ſemis* ou *ſemiſſis*, la moitié de l'*as*, c'eſt-à-dire ſix onces ; *ſeptunx*, ſept onces ; *bes*, huit onces ; *dodrans*, neuf onces ; *dextans*, dix onces ; & *deunx*, onze onces ; enfin *ſextula* étoit la ſixiéme partie de l'once.

330. *An hæc animos ærugo*, &c.] Il y a encore ici de la variété dans le texte. On y trouve *ad hæc* & *at hæc*. Monſieur Cuningam a produit de ſon chef *& hæc*. J'ai ſuivi la conjecture d'Eſtaſo, qui ceſſe d'être une pure conjecture, puiſqu'elle ſe trouve autoriſée de trois manuſcrits des plus anciens ; *cum tribus veruſtiſſimis Blandiniis*, dit Monſieur Bentlei. *Ærugo* eſt ici une expreſſion métaphorique, comme au centiéme vers de la Satire *Eupolis atque Cratinus*.

332. *Linenda Cedro*, &c.] Pour conſerver les livres, on les frottoit avec de l'huile de cédre, & on les ſerroit dans des tablettes de cyprès, parce que ces deux bois ſont à l'épreuve de la pourriture.

333. *Aut prodeſſe volunt*, &c.] La fin de la Poëſie en général, n'eſt autre que de plaire par l'imitation. Le Poëte peut y ajouter l'inſtruction, & ce mélange ne peut que contribuer à rendre ſon ouvrage plus parfait.

337. *Ficta voluptatis cauſſâ*, &c.] Horace parle particuliérement pour les Poëtes Comiques. La fiction jointe à la vraiſemblance, fait quelquefois plus d'impreſſion que la vérité. C'eſt pourquoi Ariſtote dit au neuviéme chapitre de ſa Poëtique, que le propre du Poëte eſt de dire les choſes comme elles

ont pû ou dû arriver ; en quoi il eſt différent de l'Hiſtorien, qui doit écrire ce qui s'eſt fait, & de la maniere qu'il s'eſt fait. Avant ce vers on liſoit celui-ci,

Omne ſupervacuum pleno de pectore manat.

Les Commentateurs ont cru l'entendre, & l'ont laiſſé. Monſieur Bentlei a bien vu qu'il ne pouvoit pas être d'Horace ; qu'il nuit à la penſée, bien loin de l'aider ; & que l'expreſſion n'eſt point du tout correcte. S'il n'y a que le ſuperflu qui s'échappe, on ne doit point craindre de faire de longues inſtructions ; ce qu'il y aura de bon, ne ſçauroit s'échapper & demeurera toujours. Or c'eſt-là préciſément le contraire de ce que le Poëte veut dire. De plus, *pleno de pectore manare* ne peut avoir qu'un ſens avantageux, & donne ſeulement l'idée d'un eſprit enrichi & cultivé, qui s'épanche au dehors, pour répandre & communiquer les belles connoiſſances dont il eſt plein. Certainement c'eſt deshonorer Horace, que de lui attribuer un pareil vers. Nous l'avons déja déchargé d'un autre dans la Satire *Quæ virtus & quanta boni* ; & je me ſuis expliqué dans la Préface ſur ces vers poſtiches, qui ne ſont pas rares dans les Poëtes.

338. *Ne, quodcunque volet*, &c.] *Fabula* eſt ici particuliérement pour la Comédie. Horace dit donc que la Comédie ne doit pas exiger qu'on lui confie tout ce qu'elle demandera, pour dire qu'il ne faut pas faire entrer dans une Piéce Comique tous les incidens que le ſujet fournit & ſemble demander. Je lis *ne* au commencement de ce vers.

C'eſt la leçon des premieres éditions & des manuſcrits les plus anciens.

339. *Neu pranſæ Lamiæ*, &c.] Qu'il y eût des Lamies, qu'elles dévoraſſent des enfans tout entiers, & que l'on retirât ces enfans tout vivans de l'eſtomac de ces Lamies, ce ſont trois extravagances de la Fable, plus incroiables les unes que les autres. Horace s'en ſert, pour montrer qu'il ne faut rien mettre ſur le Théâtre qui puiſſe révolter l'eſprit des Spectateurs. Ces Lamies étoient, dit-on, des ſpectres, qui ſous la figure de belles femmes débauchoient les jeunes gens, & les dévoroient enſuite. On leur donna ce nom du Grec LAIMOS, qui ſignifie *ingluvies*, voracité. De tout tems, & dans tous les païs, on a inventé de pareilles chimères, dont les nourrices & les bonnes femmes ſe ſervent pour faire peur aux petits enfans. C'eſt une très-mauvaiſe coutume. Rien n'eſt plus capable d'ébranler ces petits cerveaux encore tendres, & d'y faire des impreſſions de fraieur dont ils ſe reſſentent toute leur vie.

340. *Centuriæ ſeniorum.*] C'étoient les neuf Centuries de Sénateurs, dont j'ai parlé plus haut. On les appelle *ſeniores* à cauſe de leur âge, de leur gravité, & de leur dignité. *Ramnes* ou *Ramnenſes* étoient les Chevaliers Romains. Acron le dit formellement, & préfere ce ſentiment à l'opinion de ceux qui croioient que c'étoit ſeulement une des Tribus Romaines. *Ramnes, Luceres, Tatienſes, Tribus erant; vel, ut verius, Equites.* Cornélius Népos, plus croiable encore que le Scholiaſte, réunit ces deux ſentimens, & les applique aux Chevaliers. C'eſt dans la vie de

Romulus, où il dit : *tres Equitum Centurias inſtituit, quas à ſuo nomine Ramnenſes, à Tito Tatio Tatienſes, à Lucumone Luceres appellavit.* C'étoit donc une Centurie, ou une eſpéce de Tribu de Chevaliers Romains. Un ancien Poëte, mais dont on ignore le nom, dans une Piéce auſſi élégante que modeſte ſur les Fêtes de Venus, a ramaſſé en quatre petits vers toutes les parties de la République; ſçavoir le Peuple, *Quirites*; les Chevaliers, *Ramnes*; le Sénat, *Patres*; & les Empereurs, *Cæſares.*

Romuleas ipſa fecit
Cum Sabinis nuptias;
Unde Ramnes, & Quirites,
Proque prole poſterâ
Romuli, Patres creavit,
Et nepotes Cæſares.

Enfin Horace a donné à *Ramnes* une épithéte, qui convient particuliérement aux Chevaliers Romains. *Celſus* vient du Grec ΚΕΛΗΣ, qui ſignifie également un cheval & un cavalier, comme nous l'apprenons de Feſtus Pompeius.

342. *Omne tulit punctum.*] C'eſt une eſpéce de Proverbe tiré de l'uſage de donner ſa voix dans les Comices, en marquant un point au bout du nom de celui que l'on favoriſoit. Cet uſage fut établi par la Loi *Caſſia tabellaria.* Il a été parlé des Soſies dans la Piéce *Vertumnum Janumque.* Des Préaux a auſſi emploié dans ſa Poëtique le précepte que donne ici Horace:

Auteurs, prêtez l'oreille à mes inſtructions.
Voulez-vous faire aimer vos riches fictions?

Qu'en ſçavantes leçons votre Muſe fertile
Par-tout joigne au plaiſant le ſolide & l'utile.
Un lecteur ſage fuit un vain amuſement,
Et veut mettre à profit ſon divertiſſement.

346. *Sunt delicta tamen*, &c.] Cette réflexion intéreſſe également les bons & les mauvais Poëtes. Il n'y en a point dont les ouvrages ſoient exempts de fautes; mais, ſi ces fautes ſont rares, ſi elles ſont légeres, & qu'elles ne ſoient pas toujours les mêmes, elles ne méritent que de l'indulgence, & ne doivent point porter préjudice à la réputation de l'Auteur.

352. *Quid ergo eſt?*] J'ai expliqué ſuffiſamment le ſens de ces paroles dans la traduction. Le verbe *eſt* ne ſe trouve point dans pluſieurs éditions. On l'aura apparemment négligé, parce que le vers peut s'en paſſer. Mais l'uſage des Auteurs Latins le demande, & les manuſcrits le réclament.

357. *Quem bis terve bonum.*] C'eſt ainſi qu'il faut lire, au lieu de *bis terque*, & cette leçon eſt d'un manuſcrit & de trois éditions. Voiez la Remarque ſur le vers quatre cent trente-neuviéme.

358. *Quandoque bonus dormitat Homerus.*] *Quandoque* eſt ici pour *quum aliquando, quandocunque.* C'eſt dans ce ſens qu'Horace a dit ailleurs: *quandoque potentior largis muneribus riſerit æmuli: quandoque trahet Sicambros per ſacrum clivum.* L'ignorance a bien abuſé de ce vers pour déprimer Homere. Rien n'eſt plus mal fondé que ce jugement. Horace avoue qu'il a échappé des fautes au Poëte Grec, & ſes partiſans les plus outrés ne ſçau-

roient en disconvenir, à moins qu'ils ne soient aveuglés par un entêtement ridicule : mais ces fautes ne doivent point nous faire mépriser Homere ; il n'en est pas moins un grand Poëte, *bonus* ; on doit le plaindre, on doit être fâché, on doit être indigné de trouver ces légeres taches au milieu des beautés sans nombre dont il est rempli, *indignor*. Quintilien, en parlant des fautes où les meilleurs Ecrivains tombent quelquefois, dit : *neque id statim legenti persuasum sit, omnia quæ magni auctores dixerint utique esse perfecta. Nam & labuntur aliquando, & oneri cedunt, & indulgent ingeniorum suorum voluptati ; nec semper intendunt animum, & nonnunquam fatigantur, quum Ciceroni dormitare interim Demosthenes, Horatio etiam Homerus ipse videatur.* J'ai parlé de Chérile sur le cent soixante-troisiéme vers de l'Epitre à Auguste.

359. *Verùm operi longo.*] On lit aussi *opere in longo*, & ces deux leçons sont bonnes. J'ai préféré celle qui est autorisée par les premieres éditions, & par le plus grand nombre de manuscrits. Elle est même figurée & plus élégante que l'autre, & par conséquent moins suspecte de falsification.

360. *Ut pictura poësis erit.*] C'est une suite de la réflexion précédente sur les fautes que l'on doit excuser dans les Poëtes. Certains morceaux de Peinture, si vous les déplacez, si vous les détachez du tout dont ils font partie, si vous les tirez de leur jour, perdront beaucoup de leur grace & de leur prix. De même, si vous prenez séparément certains morceaux de Poësie, si vous les dépouillez de ce rapport qu'ils ont avec ce qui précede

& ce qui ſuit ; ſi vous leur ôtez la liaiſon que le Poëte leur a donnée, avec les autres parties de ſon deſſein, ce ſera ſouvent peu de choſe ; mais juger ſur cela du mérite du Peintre ou du Poëte, c'eſt ignorance ou injuſtice. Les grands morceaux de Virgile, ſont une marque qu'il pouvoit être grand par-tout : mais après avoir enlevé notre admiration par les traits brillans de la plus éclatante Poëſie, il nous fait paſſer à d'autres moins chargés de couleurs. Il l'a fait à deſſein, pour délaſſer l'eſprit de ſes lecteurs par ces eſpéces d'entrepôts, & pour les diſpoſer par-là, à voir d'autres beautés plus vives & plus lumineuſes, qui plaiſent infiniment quand elles ſont préſentées par intervalles, mais dont la continuité ne peut cauſer que de l'ennui & du dégoût. On doit dire la même choſe d'Homere, de Lucrèce, d'Horace, d'Ovide, & de tout ce qu'il y a eu de grands Maîtres dans l'art de la Poëſie.

365. *O major juvenum.*] Voici la quatriéme réflexion. Par-tout on pardonne la médiocrité, excepté dans la Poëſie. On connoît peu de bons Poëtes, diſoit un Ancien ; mais de médiocres, on n'en connoît pas un : *mediocres Poëtas nemo novit, bonos pauci.* Si un Poëte n'eſt bon, il eſt déteſtable. Des Préaux a dit au quatriéme Chant de ſa Poëtique :

Il eſt dans tout autre Art des dégrés différens ;
On peut avec honneur remplir les ſeconds rangs.
Mais dans l'Art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'eſt point de dégrés du médiocre au pire.

370. *Diſerti Meſſalæ.*] C'eſt Meſſala Corvinus, le même à qui Horace a adreſſé l'Ode *O nata*

O nata mecum. Il n'avoit pas moins hérité de l'éloquence que de la bravoure de ſes ancêtres. Fils d'un des premiers Orateurs de Rome, il fut auſſi un des plus grands ornemens du Barreau; & Tibulle le vante ſur-tout par cet endroit dans ces vers du troiſiéme livre :

Nam ſeu diverſi fremat inconſtantia vulgi,
Non alius ſedare queat; ſeu judicis ira
Sit placanda, tuis poterit miteſcere verbis.
Non Pylos aut Ithace tantos genuiſſe feruntur
Neſtora, nec parvæ magnum decus urbis Ulyſſen.

Il travailla auſſi ſur l'Hiſtoire, & mourut âgé de ſoixante-dix ans. On dit que peu avant ſa mort, il perdit tellement la mémoire, qu'il oublia même ſon propre nom.

Caſcellius Aulus.] Ce fut un Chevalier Romain, grand Juriſconſulte, & grand Républicain. Macrobe au livre ſecond des Saturnales, chapitre ſixiéme, rapporte de lui pluſieurs traits, qui font également voir la vivacité de ſon eſprit, & ſon attachement à la liberté Romaine.

372. *Non Di, non conceſſere columnæ.*] Ces Dieux ſont Apollon, Bacchus & les Muſes, qui préſident à la Poëſie : & ces colonnes ſont les pilliers, où les Libraires affichoient les livres qu'ils expoſoient en vente, comme nous l'avons dit ſur le ſoixante-onziéme vers de la Satire *Eupolis atque Cratinus.*

374. *Sardo cum melle papaver.*] La Sardaigne étoit pleine d'herbes ameres; & comme les abeilles de cette Iſle tiroient le ſuc de ces herbes, leur amertume paſſoit dans le miel, & le rendoit déſagréable.

379. *Indoctusque pilæ*, &c.] J'ai dit ſur les Odes ce que c'étoit que *diſcus* & *trochus*. Pour ce qui eſt du jeu de paume, les Romains en avoient de pluſieurs eſpéces, ſelon les différentes bales dont ils ſe ſervoient pour cela. Ces bales étoient de quatre ſortes, *follis*, *trigonalis*, *paganica* & *harpaſtum*. La premiere étoit un balon tout pareil à celui dont on joue encore aujourd'hui. On le pouſſoit du bras, s'il étoit gros; & du poignet, s'il étoit petit. *Pila trigonalis* n'étoit qu'une petite bale, que trois joueurs placés en forme de triangle ſe renvoioient l'un à l'autre. On appelloit *pila paganica*, une bale couverte de cuir & remplie de plume, qui n'étoit ni ſi groſſe que le balon, ni ſi petite que la trigonale, mais fort ſerrée & fort dure. La quatriéme ſorte appellée *harpaſtum*, étoit fort petite: on la pouſſoit en l'air, & on tâchoit de l'arracher à celui qui l'avoit attrapée. Ce que nous appellons le jeu de paume, eſt un peu différent de tout cela. Son nom lui vient, de ce qu'avant l'uſage des raquettes & des battoirs, on pouſſoit la bale avec la paume de la main.

382. *Liber & ingenuus*, &c.] Il faut être bien fou pour s'imaginer, que dès qu'on a du bien & de la naiſſance, on ne peut manquer d'avoir de l'eſprit & du ſçavoir. Cette préſomption ſeroit encore plus ridicule aujourd'hui que du tems des Romains, où les Grands étoient ſur le pied d'étudier, & même de compoſer dans tous les genres d'érudition. On ſoupçonne avec aſſez d'apparence qu'Horace avoit ici en vue quelques Chevaliers.

Cenſus equeſtrem ſummam nummorum.] C'eſt-à-dire, *recenſitus habere ſummam equeſtrem*, mis ſur le regiſtre de ceux qui ont le bien néceſſaire pour être Chevalier Romain. Nous avons dit ailleurs à quoi ſe montoit cette ſomme.

384. *Facies diceſve.*] J'ai pris le premier de ces deux verbes pour la Poëſie, & le ſecond pour l'Eloquence ; & il me ſemble que cela n'eſt pas éloigné de la penſée d'Horace, qui trouvoit dans l'aîné des Piſons de grandes diſpoſitions pour l'une & pour l'autre. L'ancien Scholiaſte nous aſſure qu'il compoſa dans la ſuite des Tragédies. Depuis ce vers juſqu'à la fin de ſa lettre, Horace traite des principaux ſecours, qui ſont néceſſaires pour réuſſir dans la Poëſie ; ſçavoir la Nature, l'Art, le travail, & la critique d'un ami ſincere & intelligent.

386. *In Metii deſcendat Judicis aures.*] Ce Juge eſt Spurius Métius Tarpa, dont nous avons parlé ſur le trente-huitiéme vers de la Satire *Nempe incompoſito.* Ce ſentiment eſt celui du Scholiaſte. Quand le Poëte dit au vers ſuivant qu'il faut garder un ouvrage neuf ans dans ſon cabinet avant que de le mettre au jour, c'eſt une maniere de parler, qui ſignifie ſeulement qu'un Auteur ſe doit donner tout le tems de retoucher ſon ouvrage à loiſir avant que de le laiſſer échapper de ſes mains. Ce ſeroit faire tort au jugement d'Horace, que de prendre ſes paroles à la rigueur. Pour bien corriger un ouvrage, il faut profiter du tems où l'eſprit eſt encore en mouvement, & où il tient encore, pour ainſi dire, le fil de toutes ſes démarches.

390. *Sylveſtres homines*, &c.] Les Poëtes furent les premiers Prêtres, les premiers Philoſophes, & les premiers Légiſlateurs. J'ai parlé d'Orphée & d'Amphion dans les livres précédens. Le premier eſt appellé le ſacré Interprête des Dieux, parce qu'il avoit compoſé pluſieurs Hymnes en leur honneur, & qu'il avoit appris aux hommes les cérémonies de la Religion. Au reſte il y a eu plus d'un Orphée, mais les Poëtes ne ſe ſont pas toujours mis en peine de les diſtinguer. Horace fait ici l'éloge de la Poëſie, pour animer le jeune Piſon, qui auroit pu ſe rebuter des difficultés qui s'y trouvent, & qu'il lui a propoſées dans toute la ſuite de cette lettre. Des Préaux a rimé tout ce morceau dans ſon quatriéme Chant.

Avant que la Raiſon s'expliquant par la voix
Eût inſtruit les humains, eût enſeigné des Loix;
Tous les hommes ſuivoient la groſſiere Nature,
Diſperſés dans les bois couroient à la pâture;
La force tenoit lieu de droit & d'équité,
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du diſcours enfin l'harmonieuſe adreſſe
De ces ſauvages mœurs adoucit la rudeſſe,
Raſſembla les humains dans les forêts épars;
Enferma les Cités de murs & de remparts,
De l'aſpect du ſupplice effraia l'inſolence,
Et ſous l'appui des Loix mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De-là ſont nés ces bruits reçus dans l'Univers,
Qu'aux accens dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les tigres amollis dépouilloient leur audace;
Qu'aux accords d'Amphion les pierres ſe mouvoient,
Et ſur les murs Thébains en ordre s'élevoient.

L'Harmonie en naiſſant produiſit ces miracles.
Depuis, le Ciel en vers fit parler les Oracles,
Du ſein d'un Prêtre ému d'une divine horreur
Apollon par des vers exhalâ ſa fureur
Bientôt, reſſuſcitant les Héros des vieux âges,
Homère aux grands exploits anima les courages, &c.

401. *Tyrthæuſque mares animos*, &c.] Tyrthée, natif d'Erinée ville de la Doride dans l'Achaïe, étoit un petit homme tout contrefait. De Maître d'école d'Athènes, étant devenu tout à coup Général des Lacédémoniens, qui étoient en guerre contre les Meſſéniens, il ranima ſi bien par le récit de ſes vers la valeur de ſes troupes, qui commençoient à plier, que les ennemis furent obligés de céder & de lui laiſſer la victoire. Cela arriva, ſelon le ſentiment le plus probable, la ſoixante-douziéme année de Rome.

403. *Et vitæ monſtrata via eſt.*] J'ai entendu ceci de la Phyſique, comme l'a expliqué Monſieur Dacier; ſans quoi Horace répéteroit inutilement ici ce qu'il a dit quelques vers plus haut. Empédocle avoit expliqué la Phyſique en vers Grecs, comme Lucrèce l'a fait en vers Latins.

409. *Nec rude quid poſſit.*] Cette leçon, qui eſt tirée de pluſieurs manuſcrits, a reparu dans trois excellentes éditions. Elle convient mieux ici que *proſit*, & les Copiſtes ou Grammairiens ont ſouvent confondu ces deux mots. On doit dire la même choſe de *nec*, que je mets au lieu de *nunc* au commencement du vers 415, comme la penſée du Poëte le demande.

413. *Qui Pythia cantat tibicen.*] C'eſt-à-dire *Pythia cantica*, des Cantiques ſemblables aux

Hymnes que l'on chantoit à la louange d'Apollon, qui fut appellé Pythien pour avoir tué le ſerpent Python. Horace, comme on l'a déja remarqué, veut parler ici de ces Cantiques que l'on chantoit anciennement dans les Chœurs de certaines Comédies, & où un joueur de flûte, *Pythaules*, jouoit dans les intervalles quand le Chœur ceſſoit de chanter. Je lis dans ce vers *Baccho*, ainſi que le portent les manuſcrits cités par Eſtaſo. Le vers en a plus de grace, la méthaphore eſt mieux ſoutenue; & il y a toute apparence que les Copiſtes, qui ont mis *vino*, ont pris la gloſe des Grammairiens pour le texte.

416. *Occupet extremum ſcabies.*] Que la gale prenne au dernier. C'eſt un proverbe, dit le Scholiaſte, dont les enfans ſe ſervoient dans certains jeux, pour s'exciter à courir. Une grande facilité à faire des vers eſt un dangereux appas. Parce qu'on a produit deux ou trois petites Piéces, que le Public indulgent a trouvées ſupportables dans un jeune homme, on ſe perſuade aiſément que le génie doit tenir lieu des regles, on ſe jette à corps perdu dans la compoſition, on fait des Comédies, des Tragédies, on oſe même s'élever juſqu'au Poëme Epique. Dans tout cela quelques ſaillies d'imagination, quelques morceaux brillans, quelques caracteres bien maniés, quelques ſentimens bien pouſſés, ſaiſiſſent l'admiration d'un certain nombre de gens, & font d'abord illuſion. Les connoiſſeurs, qui liſent l'ouvrage de ſens froid, trouvent qu'il n'y a ni fond ni conduite, que tout y eſt plein d'irrégularités, & que le Poëte s'eſt mêlé de faire un métier qu'il n'entendoit point. Les Anciens, entr'autres choſes, ont ſur nous

un grand avantage ; c'eſt qu'ils étoient ſçavans, & qu'ils avoient amaſſé un grand fond de ſcience avant que de produire. Preſque toutes nos Poëſies ſe réduiſent à la Verſification & aux ſentimens.

418. *Ut præco, ad merces*, &c.] Une des choſes qui gâtent le plus nos jeunes Poëtes, ce ſont les louanges que leur donnent ceux à qui ils montrent leurs ouvrages. C'eſt dans ces occaſions qu'un fidéle ami doit les reprendre ſans ménagement. Ce ſecours manque encore plus aux gens de qualité, comme étoient les Piſons. Les Grands ne ſçauroient guéres avoir que des amis intéreſſés, & tout homme intéreſſé ne ſçauroit être bon Critique. C'eſt pour cela qu'Horace, en finiſſant ſa lettre, s'attache particuliérement à montrer la différence qu'il y a entre un flatteur & un ami. Ce morceau eſt fort beau. Les cinq ou ſix premiers vers contiennent une louange bien adroite de la magnificence & de la généroſité des Piſons. Des Préaux a dit d'après Horace, à la fin de ſon premier Chant :

Faites-vous des amis prompts à vous cenſurer.
Qu'ils ſoient de vos écrits les conſidens ſinceres ;
Et de tous vos défauts les zélés adverſaires.
Dépouillez devant eux l'arrogance d'Auteur ;
Mais ſçachez de l'ami diſcerner le flatteur.
Tel vous ſemble applaudir, qui vous raille & vous joue.
Aimez qu'on vous conſeille, & non pas qu'on vous loue.
Un flatteur auſſi-tôt cherche à ſe récrier.
Chaque vers qu'il entend le fait extaſier.
Tout eſt charmant, divin ; aucun mot ne le bleſſe.
Il trépigne de joie, il pleure de tendreſſe ;
Il vous comble par-tout d'éloges faſtueux.
La Vérité n'a point cet air impétueux.

421. *Si verò eſt, unctum*, &c.] Il faut ſous-entendre *convivium* ou *obſonium*. Voiez ce que j'ai dit ſur le douziéme vers de l'Epitre à Sceva.

422. *Levi pro paupere.*] C'eſt-à-dire, qui eſt inſolvable, qui n'a point de fond, ſur lequel il n'y a point de recours. Nous diſons de même un homme léger d'argent.

428. *Super his.*] Pour dire de plus, *præterea*, comme le Scholiaſte l'a expliqué.

432. *Deriſor.*] C'eſt-à-dire *adulator*, un flatteur. Nous en avons déja vu un exemple dans Horace, au vers onziéme de l'Epitre *Si bene te novi*; & Térence a dit *ridere* & *irridere*, dans l'Andrienne, pour *adulari*.

434. *Quem perſpexiſſe laborant.*] Telle eſt la leçon des premieres éditions & de preſque tous les manuſcrits. On l'a changée en *laborent* ſans néceſſité & ſans grace. On dit que c'étoit la coutume de quelques Rois de Perſe, de faire bien boire ceux qu'ils vouloient admettre dans leur Conſeil, afin de voir ſi entre deux vins il ne leur échapperoit rien de ce qu'ils leur avoient confié. Bien des Grands ont emploïé le même ſecret, & cela n'eſt pas ſans exemple dans les autres conditions. Nous avons parlé de *culullus* ſur l'Ode *Quid dedicatum*.

437. *Quintilio ſi quid recitares.*] C'eſt le même Quintilius, dont Horace nous a laiſſé l'éloge dans l'Ode *Quis deſiderio*. On peut voir là qui il étoit. Ce que l'on en dit ici ſuppoſe qu'il y avoit déja du tems qu'il n'étoit plus en vie: or nous avons vu ſur l'Ode dont je viens de parler, que Quintilius mourut en ſept cent trente. C'eſt donc une preuve que cette Epitre fut écrite long-tems depuis. Des Préaux a co-

pié dans ſa Poëtique ce portrait d'un véritable ami :

Un ſage ami, toujours rigoureux, inflexible,
Sur vos fautes jamais ne vous laiſſe paiſible.
Il ne pardonne point les endroits négligés.
Il renvoie en leur lieu les vers mal arrangés.
Il réprime des mots l'ambitieuſe emphâſe.
Ici le ſens le choque, & plus loin c'eſt la phraſe.
Votre conſtruction ſemble un peu s'obſcurcir :
Ce terme eſt équivoque, il le faut éclaircir.
C'eſt ainſi que vous parle un ami véritable.

439. *Bis terque expertum.*] Il y a bien de la différence entre *bis terque* & *bis terve*. Le premier ſignifie ſouvent ; & l'autre rarement. On s'y eſt mépris plus d'une fois. Faute de cette attention, Alde Manuce a lu *bis terve* au trente-troiſiéme vers de l'Ode *At ô Deorum*, contre l'autorité du Scholiaſte, de tous les manuſcrits, & de toutes les éditions avant mil cinq cent.

440. *Et malè formatos*, &c.] C'eſt ainſi que Guiet, Ménage, Monſieur Coſte, & Monſieur Cuningam ont réformé ce vers. Il y a lieu de s'étonner qu'on en ſoit venu ſi tard à la véritable leçon. Les Scholiaſtes en portent des traces ſi marquées, qu'il eſt difficile de ne la pas reconnoître. Celui de Cruquius dit ſur ce vers : *hoc à fabris ferrariis tractum eſt, qui ad incudem revocant ferramenta malè formata, ſeu cuſa.* On lit dans Porphirion : *incudi reddere ; hoc eſt, denuo verſus ſcribere, quomodo ferramentum malè formatum incudi redditur, ut ibi reformetur.* Et Acron expliquant ces mots *incomtis adlinet atrum tranſverſo calamo ſignum*, qui ſont cinq vers après celui-ci, ajoute : *notam culpæ ſignificat ; nam notare verſum malè formatum dicimus.*

Il paroît auſſi par un paſſage de Saint Sidoine * qu'il liſoit ici *formatos*, comme les Scholiaſtes. *Præter hoc*, dit-il, *poſcis ut Horatianâ incude formatos Aſclepiadeos quoſpiam, quibus inter bibendum pronuntiandis exerceare, tranſmittam.* Les copiſtes par pure mépriſe ont mis *tornatos*, & ce changement d'une ſeule lettre a cauſé bien de l'embarras aux Commentateurs. *Tornatus* eſt un mot déterminé, pour marquer une choſe parfaite & à quoi il ne manque rien; il ne ſouffre point qu'on lui aſſocie ni *bene* ni *malè*, parce que ſa ſignification contient le premier & exclud le ſecond, d'où vient que jamais les Latins n'ont emploïé *tornatus* avec l'une de ces deux particules modales. De plus comment accommoder cette expreſſion avec *incudi reddere?* Deux métaphores auſſi différentes peuvent-elles s'accorder enſemble dans une même phraſe? A-t'on jamais imaginé de perfectionner ſur l'enclume un ouvrage que le tour n'auroit pu achever? Ces abſurdités ſautent, pour ainſi dire, aux yeux; mais plus elles ſont ſenſibles, moins doit-on les imputer à Horace. Monſieur Dacier a trouvé fort mauvais que l'on ait oſé cenſurer cet endroit, & il traite tous les Critiques d'ignorans. Horace, dit-il, n'emploie ici qu'une même figure; le fer, après avoir été amolli & préparé par le feu & par l'enclume, ſe travaille au tour, comme les autres métaux. Il s'autoriſe enſuite d'un paſſage de Properce & d'un autre de Strabon. Monſieur Bentlei a parfaitement bien répondu au Commentateur François, & lui a montré qu'il n'avoit entendu aucun de ces deux paſſages; qu'il a pris *ignes* dans le Poëte

* *Apollinaris Sidonius, l. 9, ep. 13.*

pour une forge, où il ſignifie des Poëſies galantes; & TOREUEIN dans le Géographe pour tourner, au lieu qu'il ſignifie ſculper, graver, ciſeler. Puiſqu'un auſſi habile Critique a été obligé d'en venir là pour défendre la leçon ordinaire, c'eſt une preuve ſans replique qu'elle eſt abſolument inſoutenable.

442. *Nil ultra verbi eſt*, &c.] Un manuſcrit porte *nîl* au commencement de ce vers; & ce ſeul mot, qui demande néceſſairement *verbi* & *operæ inanis*, a donné lieu à Monſieur Cuningam de nous ramener l'ancienne leçon. Les Grammairiens ſe réduiſant à la conſtruction ſimple, avoient mis pour gloſe *nullum ultra verbum, aut operam inſumebat inanem*; & comme le vers ſe trouvoit également fourni de cette maniere, les copiſtes ont ſubſtitué bonnement la gloſe au texte.

446. *Ambitioſa recidet ornamenta.*] C'eſt ce qu'Horace dit ailleurs, *luxuriantia compeſcet.* Par ces ornemens ambitieux il entend ces embelliſſemens pompeux, mais ſtériles, qui ne ſervent qu'à l'oſtentation.

449. *Fiet Ariſtarchus.*] Ariſtarque Grammairien d'Alexandrie, & originaire de Samothrace, fut Précepteur du fils de Ptolomée Philométor Roi d'Egipte. Cicéron & Elien rapportent que ſa critique étoit ſi fine, ſi ſure, & ſi judicieuſe, qu'un vers ne paſſoit pas pour être d'Homere, ſi cet habile Grammairien ne l'avoit reconnu pour tel. Il mourut dans l'Iſle de Cypre d'une abſtinence volontaire, à l'âge de ſoixante-douze ans, ne pouvant plus ſupporter les douleurs d'une hydropiſie dont il étoit cruellement tourmenté. On donne encore aujourd'hui le nom d'Ariſtarques à tous

les Cenſeurs judicieux des ouvrages d'eſprit.

Cur ego amicum offendam in nugis?] Il faut avouer que certains Auteurs, & ſur-tout les Poëtes, ſont d'un étrange caractère. Il ne faut approcher d'eux que la louange à la bouche. Critiquer leurs ouvrages, c'eſt ſe déclarer leurs ennemis. Ils ne vous laiſſent que la liberté d'admirer. Ils veulent être trompés, & ils méritent de l'être.

452. *Ut mala quem ſcabies*, &c.] Un Poëte enivré de ſon prétendu mérite, gâté par les louanges outrées que lui prodiguent tous ceux qui l'approchent, eſt un homme perdu; c'eſt un fou qui vous aſſaſſine de ſes vers, qui vous prend à parti ſi vous n'adorez pas toutes les productions de ſa Muſe inſenſée.

Morbus regius.] C'eſt la même choſe qu'*ictérus*, *aurugo*, & *morbus arquatus*. *Ictérus* eſt le nom d'un oiſeau, que Pline croit être le *galbulus* des Latins, & que nous appellons Loriot. Cet oiſeau eſt d'une couleur jaune; & les Anciens étoient perſuadés que quand un homme attaqué de la jauniſſe le regardoit quelque tems bien fixement, l'oiſeau mouroit & le malade revenoit en ſanté. La couleur de l'or & de l'arc-en-ciel a fait donner à cette maladie le nom d'*aurugo* & de *morbus arquatus*: & on l'a appellée *morbus regius*, maladie de Roi, parce qu'elle demande d'être traitée délicatement.

453. *Fanaticus error.*] On appelloit proprement fanatiques les Prêtres de Bellone; & parce que ces Prêtres, en prononçant leurs Oracles, faiſoient mille contorſions extravagantes, on dit enſuite *fanaticus*, un fanatique, pour *furioſus*, un furieux. Ce nom vient de *fanum*, qui ſignifie un Temple.

Iracunda Diana.] On appelle lunatiques certains atrabilaires, dont la mélancholie croît & décroît avec la Lune. Les Anciens attribuoient cette maladie à la colere de Diane.

456. *Verſus ructatur.*] Ce verbe eſt propre de la Satire, & ſe prend ici dans un ſens actif, ce qui eſt remarquable. Celſe au livre premier, chapitre ſecond, l'a emploié depuis dans la même ſignification. Quelques-uns liſent dans ce vers *ſublimis*; mais cette leçon eſt contredite par tous les manuſcrits; *in manuſcriptis omnibus exemplis ſublimes erat*, dit Eſtaſo. Ou bien c'eſt un reſte de l'ancienne orthographe, ou l'on a écrit *ſublimis* pour *ſublimes*; comme je l'ai remarqué ſur l'Ode *Scribêris Vario*. Horace ne veut pas dire que ces vers étoient ſublimes, mais que le Poëte les faiſoit valoir comme s'il eût fait les plus beaux vers du monde. Juvénal a dit de même dans la ſeptiéme Satire, vers vingt-ſeptiéme:

Frange miſer calamos, vigilataque prælia dele,
Qui facis in parvâ ſublimia carmina cellâ,
Ut dignus venias ederis & imagine macrâ.

461. *Huc ſe projecerit.*] Tous les plus anciens manuſcrits ont conſervé cette leçon, qui a reparu dans l'édition d'Alde Manuce de mil cinq cent un, & dans celles de Monſieur Bentlei & de Monſieur Cuningam. Les Grammairiens, pour adoucir l'expreſſion du Poëte, qui leur a paru trop forte, lui ont donné pour gloſe *dejecerit*, que les Copiſtes ont ſaiſi, & qui a dominé depuis dans les éditions. Mais le mot *prudens* devoit leur faire ſentir qu'il s'agit ici d'une chute volontaire, ce que les bons Auteurs expriment ordinairement par le verbe *projicere*.

464. *Ardentem frigidus Ætnam insiluit.*] C'est-à-dire, de sens froid, de propos délibéré; & cette expression répond à *prudens*, qui est trois vers au-dessus. Horace a mis exprès *ardentem frigidus*, pour faire voir par ce petit jeu de mots qu'il ne croit rien de cette aventure d'Empédocle, & qu'il la rapporte seulement pour égaïer la fin de sa Lettre, comme une de ces traditions que les Poëtes sont en droit d'emploier, & qu'ils ne sont pas obligés de garantir. La plaisanterie continue encore deux vers après, où il est dit que c'est un meurtre d'empêcher un Poëte de se donner la mort; maxime qui ne peut être dite sérieusement dans aucun sens véritable. J'ai parlé d'Empédocle sur le vingtiéme vers de la Satire *Fructibus Agrippæ.*

465. *Nec satis adparet*, &c.] Cela est fort plaisant, comme si cette rage de faire des vers étoit une marque sure de la colere des Dieux.

Versus dictitet.] On a expliqué *dictitet* par *factitet*, & la gloſe a encore pris ici la place du texte. Mais Estaso a trouvé *dictitet* dans les manuscrits, *in manuscriptis dictitet;* & Monsieur Cuningam l'a fait rétablir dans son édition.

466. *Idem facit occidenti.*] C'est le régime d'attribution. Lucréce a dit de méme, 2. 925.

Quî poterunt igitur rerum primordia dici,
Et lethi vitare vias; animalia quum sint,
Atque animalibu' sint mortalibus una eademque?

470. *An triste bidental moverit incestus.*] Les Latins ont appellé *bidental* un lieu où le feu du Ciel étoit tombé, & que les Aruspices avoient purifié & consacré par le sacrifice d'une brebis appellée *bidens*, c'est-à-dire, à qui les dents

avoient pouſſé en haut & en bas. Ce lieu étoit ſéparé de tout autre, & on regardoit comme des impies & des ſacriléges ceux qui le profanoient, ou qui en remuoient les bornes. J'ai parlé de la ſignification d'*inceſtus* ſur le quatre-vingt-dixiéme vers du Poëme Séculaire.

473. *Recitator acerbus.*] Rien n'eſt plus inſupportable que ces Poëtes importuns, qui perſécutent les honnêtes gens pour leur réciter leurs fades ouvrages. Martial, qui l'avoit éprouvé à ſes dépens, nous en fait une deſcription bien naïve & bien agréable dans la quarante-quatriéme Epigramme de ſon troiſiéme Livre, qui commence par ces vers :

Occurrit tibi nemo quòd libenter,
Quòd quacunque venis, fuga eſt, & ingens
Circà te, Ligurine, ſolitudo:
Quid ſit ſcire cupis? Nimis poëta es, &c.

Fin des Poëſies d'Horace.

DISSERTATION

ADRESSÉE AU P. SANADON,

Où l'on examine la Traduction & les Remarques de M. Dacier ſur un endroit d'Horace ; & où l'on explique, par occaſion, ce qui regarde le Tétrachorde des Grecs.

VOUS avez eu grande raiſon, mon Révérend Pere, de ſoupçonner que l'endroit d'Horace, ſur lequel vous m'avez fait l'honneur de me demander mon ſentiment, avoit rapport à la Muſique des Anciens, & ne pouvoit bien s'entendre ſans quelque connoiſſance de leur théorie & de leur pratique en cette matiere. Vous en ſerez encore plus convaincu, quand je vous aurai fait voir, combien feu Monſieur Dacier, tout habile homme qu'il étoit, a pris à gauche en interprétant ce paſſage ; & dans quels travers étranges il a donné à ce ſujet, faute d'avoir preſſenti comme vous, qu'on n'en pouvoit trouver le dénouement, que dans le Tétrachorde des Grecs auquel le Poëte fait alluſion. Le détail où je ſerai obligé d'entrer à l'égard de cet inſtrument, dans la diſcuſſion que je vais faire des mépriſes de Monſieur Dacier, viendra d'autant mieux ici, par rapport à ce que vous avez ſouhaité de moi, que vous y trouverez

verez tout l'éclairciſſement que vous demandez pour l'intelligence de ce même paſſage d'Horace que Monſieur Dacier a ſi étrangement eſtropié & défiguré, & dans ſa traduction & dans ſes remarques. Sur quoi je vous dirai que je ne ſçais pas bien quelle idée vous avez du mérite de ſon travail ſur ce fameux Poëte Latin, vous qui aïant fourni la même carriere devez être plus au fait que perſonne à cet égard. Pour moi qui n'ai jamais eu occaſion de l'examiner d'aſſez près, pour être en état d'en porter mon jugement, je n'aurai pas la témérité de juger du tout, par deux ou trois endroits où Monſieur Dacier aura pu ſe tromper & ſe méprendre; mais je ne craindrai point de dire, que ſi dans les paſſages un peu difficiles il a auſſi mal réuſſi, & s'eſt autant égaré, qu'il l'a fait dans celui que je vais diſcuter, nous avions grand beſoin de la belle traduction & de l'excellent commentaire que vous allez nous donner; & dont ceux qui connoiſſent toute l'étendue de votre capacité en ce qui regarde la belle Littérature, votre goût exquis en ce genre, auſſi bien que l'exactitude ſcrupuleuſe avec laquelle vous travaillez, & qui ne vous permet pas de rien haſarder dont vous ne ſoiez tout-à-fait ſûr, ne ſçauroient manquer de concevoir par avance une idée très-avantageuſe.

Venons à l'endroit d'Horace. Ce Poëte commence la Satire *Omnibus hoc vitium eſt*, par un portrait fort vif des biſarreries & des inégalités de Tigellius, Muſicien auſſi célébre à la Cour d'Auguſte, par ſes fantaiſies & ſes caprices, que par les graces de ſon chant & par la beauté de ſa voix; & qui toujours prêt à chanter quand on ne l'en prioit pas, n'étoit jamais

en humeur de le faire, dès qu'on l'en prioit. Sur quoi Horace s'exprime ainſi :

Si collibuiſſet, ab ovo
Uſque ad mala citaret, Io Bacche ; *modo ſummâ*
Voce, modo hac reſonat chordis quæ quatuor ima.

Je ſçais que la difficulté de ce paſſage ne commence qu'à ces mots, *modo ſummâ*, juſqu'à la fin du vers ſuivant; mais il a fallu reprendre de plus haut pour faire un ſens complet : voici le tout de la façon que l'a traduit M. Dacier :

» Et ſi la fantaiſie l'en avoit pris, depuis le » commencement du repas juſqu'à la fin, il » n'auroit fait que dire : O Bacchus! tantôt en » *chantant le Deſſus*, tantôt en chantant la *Baſ-* » *ſe*, & en *accompagnant de ſon Tétrachorde* ».

Je ne m'arrêterai point à ce qu'il y a de défectueux dans cette traduction, ſoit pour les termes, ſoit pour l'arrangement & le tour ; ni à la platitude de cette expreſſion, *il n'auroit fait que dire*. Toute imparfaite qu'eſt la traduction de Monſieur Dacier, je la lui paſſe, pourvu qu'elle ſoit fidelle, & qu'elle rende, au moins, d'une maniere exacte le ſens de l'Auteur.

Si je vous dis ici, qu'à ne prendre la traduction que depuis ces termes : *tantôt chantant le Deſſus*, &c. il s'y trouve autant de fautes que de mots, & que tout y eſt à contreſens, peut-être vous étonnerai je, mon Révérend Pere, & ſerez-vous tenté de crier à l'hyperbole ; cependant j'en dirai moins qu'il n'y en a. Remarquez, s'il vous plaît, qu'à commencer depuis *modo ſummâ voce* du Latin d'Horace, juſqu'à la fin du dernier vers, il n'y a que les mots ſuivans qui ſoient ſuſceptibles d'er-

reur & de contresens : *voce*, *summâ*, *imâ*, *resonat*, & *quatuor chordis*, deux que je mets ensemble & qui ne vont que pour un. Comptez-les M. R. P. ce sont cinq mots ; comptez ensuite les fautes que je vais vous articuler sur chacun de ces mots ; & après que vous aurez fait votre supputation des uns & des autres, vous jugerez si j'ai outré dans la mienne.

Je commence par la principale faute de M. Dacier, & celle que je regarde comme la plus considérable, en ce qu'elle est la source de toutes les autres. Elle consiste en ce qu'il n'a point apperçu le rapport nécessaire que le *summâ* & *imâ* avoient aux *chordis quatuor* dans le Latin d'Horace. Ce rapport étoit proprement la clef de ce passage : en le considérant de la sorte, rien de plus aisé que de l'entendre ; au lieu qu'en séparant le *summa* & le *ima*, de *chordis quatuor*, on ne pouvoit que s'égarer, comme a fait Monsieur Dacier.

Ce passage avoit sa difficulté, je l'avoue, & Monsieur Dacier n'a pas laissé de le sentir. *Je ne suis point content*, dit-il dans ses Remarques, *de ce que les Commentateurs ont dit sur cet endroit.* Je ne sçais point comment ils l'ont entendu, M. R. P. & je m'en rapporte à vous qui devez avoir plus d'habitude avec eux que je n'en ai ; mais je crois bien que c'est tout ce qu'ils auront pu faire, que d'y prendre autant à gauche qu'a fait Monsieur Dacier, qui poursuit ainsi : « Voici, » dit-il, de quelle maniere je crois qu'il faut » l'entendre. *Modo hac voce quæ ima resonat* » *chordis quatuor.* Et tantôt avec la Basse qui » fait la contre-partie avec le Tétrachorde ».

Voilà déja le *summâ voce* qu'il met abso-

lument à quartier, & qu'il laiſſe ſans nulle liaiſon avec le Tétrachorde. Il joint à la vérité le *ima* avec le Tétrachorde, mais non pas de la maniere que le fait Horace, qui l'y joint comme le ton d'une corde qui fait partie du Tétrachorde; au lieu que Monſieur Dacier ne l'y joint que comme une voix qui n'a rapport au Tétrachorde, qu'en tant qu'elle fait la Baſſe contre le Tétrachorde: ce qui eſt tout au plus loin de la penſée d'Horace, chez qui le *ima* eſt préciſement le ton d'une des quatre cordes du Tétrachorde, & *ſummâ voce*, le ton d'une autre de ces mêmes cordes; de ſorte que *ſumma* & *ima* ont également rapport au Tétrachorde. Voilà ce que n'a pas conçu Monſieur Dacier, qui n'a entrevu rien autre choſe dans le *ſumma* & le *ima* d'Horace, que deux tons de voix les plus oppoſés du grave à l'aigu; & il s'eſt ſi peu défié que ces deux tons fiſſent partie des quatre cordes dont parle Horace, que pour ne pas laiſſer inutiles ces quatre cordes, il en a fabriqué un inſtrument réel. Or que cette maniere d'expliquer le *ſumma* & le *ima*, ſans rapport à *chordis quatuor*, ſoit tout au plus loin de la penſée d'Horace, l'expoſition pure & ſimple de ce que ce Poëte a prétendu, ſuffit pour le démontrer.

Entre les inégalités dont Horace forme le caractere biſarre de Tigellius, il le repréſente paſſant tout d'un coup, & ſans ſçavoir pourquoi, d'un ton d'une certaine eſpéce, à un autre ton d'une eſpéce toute oppoſée; & afin de faire mieux ſentir, & de particulariſer davantage ce qu'il vouloit dire, il détermine & ſpécifie ces deux tons par le rap-

port fixe & marqué qu'ils avoient à deux tons d'un caractere connu, & dont, même ſans ſçavoir de Muſique, on ne pouvoit guére ignorer, entre les honnêtes gens, la qualité & la valeur. Ces deux tons étoient juſtement ceux que formoient les deux cordes, qui entre les quatre dont il parle, *chordis quatuor*, faiſoient les extrémités, & étoient les plus oppoſées dans le Tétrachorde. Tout le monde ſçavoit que de ces deux cordes, l'une s'appelloit *ſumma* & l'autre *ima*. C'étoit le nom qu'on avoit donné à chacune pour les diſtinguer, & qui les diſtinguoit en effet, non par rapport au ſon grave que rendît l'une, ou au ſon aigu que rendît l'autre, à quoi il faut bien faire attention, comme on le verra dans la ſuite; mais uniquement par rapport au rang plus haut ou plus bas qu'elles étoient cenſées tenir dans le Tétrachorde. Ainſi tout ce qu'Horace prétendoit dire, eſt que Tigellius, en chantant, prenoit preſque dans le même moment, tantôt le ton propre & naturel de celle des quatre cordes qui étoit ſituée en haut dans le Tétrachorde, & tantôt le ton propre & naturel de celle des mêmes cordes qui étoit ſituée en bas dans ce même inſtrument; & voici la conſtruction de ſa phraſe: *Modo ſummâ voce, id eſt illâ quæ* ſumma *ex chordis quatuor reſonat*; *modo imâ, id eſt hac quæ* ima *ex eiſdem chordis reſonat.* Sur quoi il faut bien remarquer, que le *ſumma* & le *ima* ne tombent point ſur le *reſonat*, qui ne ſignifie là préciſément que *ſonat*; & que c'eſt comme s'il y avoit *quæ reſonat & eſt ſumma, quæ reſonat & eſt ima ex quatuor chordis.*

Vous voiez, M. R. P. qu'en appliquant ainſi le *ſumma* & le *ima* à deux des quatre cordes dont parle Horace, rien n'eſt plus clair, ni moins embarraſſé que ſa penſée. Mais je m'attends bien que vous me demanderez, vous qui voulez être ſûr de vos faits en matiere d'érudition, où j'ai pris que des deux cordes dont il s'agit, & que je prétends qui ſont déſignées dans Horace, l'une s'appelloit *ſumma*, & l'autre *ima*? L'inſtance eſt juſte, & il faut y ſatisfaire.

Que les quatre cordes, dont parle Horace en cet endroit, déſignent les quatre qui formoient le Tétrachorde, c'eſt de quoi, pour peu qu'on ait d'uſage des anciens Auteurs, il n'eſt pas permis de douter. Monſieur Dacier en a ſi peu douté lui-même, qu'il ne s'eſt pas contenté de les conſidérer comme faiſant partie d'un Tétrachorde, & qu'il en a fait de plus un Tétrachorde complet & réel. Je n'irai pas ſi loin que lui, parce que je ne le pourrois faire ſans m'égarer, & qu'il me ſuffit qu'il s'agiſſe ici des quatre cordes d'un Tétrachorde, puiſqu'Horace ne dit rien de plus.

Il eſt donc queſtion, pour vérifier ſi ce que j'ai dit du *ſumma* & du *ima* eſt bien fondé, de développer ici ce qui regarde le Tétrachorde des Grecs. Et comme c'étoit un inſtrument inventé originairement par eux, & admis depuis chez les Romains ſans changement ni altération aucune, ſoit pour la forme eſſentielle de l'inſtrument, ſoit pour la diſtinction des quatre cordes qui le compoſoient; il me ſemble que c'eſt aux Grecs que nous devons nous adreſſer ſur cela, &

que c'eſt d'eux que nous devons apprendre ce que c'étoit que ce Tétrachorde ; & quel étoit le caractere, la diſpoſition & le nom de chacune des quatre cordes qui le compoſoient, & qui donnerent lieu d'appeller plus ordinairement Tétrachorde, ce même inſtrument que, du nom de ſon inventeur, on appella d'abord lyre de Mercure.

Et pour ne pas charger cette Diſſertation d'un fatras de citations inutiles, touchant un point ſur lequel tous les Auteurs qui ont traité de la Muſique ancienne, & parlé du Tétrachorde, diſent à peu près la même choſe, je m'en tiendrai au témoignage d'Ariſtoxenus le plus ancien de tous, & le premier des ſept que Meibomius a raſſemblés dans ſon édition de 1652 à Amſterdam chez Elzévir. Son autorité ſera plus que ſuffiſante pour ce qui regarde les noms par leſquels on diſtinguoit chacune des quatre cordes du Tétrachorde ; ce qui eſt de quoi uniquement il s'agit ici, quant à préſent, & de quoi, quand il s'en explique, il parle comme de la choſe du monde la moins ignorée de ceux qui ont la plus légere teinture de Muſique.

Cet Auteur qui vivoit, ſelon Suidas, vers la 106e Olympiade, c'eſt-à-dire 350 ans environ avant J. C. & qui des deux Sectes dans leſquelles ſe partageoit toute la Muſique des Grecs, étoit le Chef de la plus conſidérable, la plus étendue, & qui a duré plus long-tems, puiſqu'elle ſubſiſte encore aujourd'hui dans notre Muſique où nous ſuivons ſes principes ; remarque d'abord, que des quatre cordes du Tétrachorde, les deux extérieures & qui enfermoient les deux autres, étoient fixes &

immobiles φθόγγοι ἀκίνητοι, *ſoni immobiles*; ce qui ſignifie, ſelon qu'il l'explique lui-même, qu'elles ne changeoient jamais leur ton en quelque genre de Muſique que ce pût être, ἐν ταῖς τῶν γενῶν διαφοραῖς ; c'eſt-à-dire, pour développer encore plus ſa penſée par rapport aux différences de genres dont il parle, qu'on avoit beau paſſer du genre Enharmonique à quelqu'une des trois eſpéces du Cromatique, ou des deux du Diatonique, ſix eſpéces différentes de Muſiques qu'avoient les Grecs, & dont il ne nous reſte que la derniere; les deux cordes qu'il appelle *immobiles* ne varioient jamais, & étoient toujours au même ton dans tous les genres. C'eſt ce que d'autres appellent ἡρεμεῖν, *quieſcere*, & ce qu'il me ſemble qu'on ne peut mieux exprimer en notre Langue, qu'en appellant ces deux cordes extérieures, *les cordes dormantes*: de la même maniere qu'on dit *un chaſſis dormant*, *un pêne dormant*, en parlant d'un chaſſis qui ne ſe leve point, & d'un pêne qui ne ſe ferme point tout ſeul quand on tire la porte, & qui ne va que par le moien de la clef.

Quant aux deux cordes intérieures qui étoient au milieu, & comme enfermées entre les deux autres que j'appelle *dormantes*, elles varioient, dit Ariſtoxenus, c'eſt-à-dire, qu'à la différence des deux autres, elles changeoient de ton ſelon les divers genres de Muſique, κινοῦνται, *moventur*; & c'eſt pour cela qu'on les appelloit φθόγγοι κινητοὶ, ou κινούμενοι, *ſoni mobiles*. Cette variation, au reſte, ne ſe doit entendre qu'en ce qu'elles étoient plus ou moins tendues, plus ou moins éloignées l'une de l'autre, ou des deux cordes dormantes entre

entre leſquelles elles reſtoient toujours enfermées; car quelque variation qu'elles admiſſent d'ailleurs, il n'y avoit qu'une ſeule & unique diſpoſition pour l'arrangement, ſoit de ces deux cordes mobiles, ſoit des deux immobiles ou dormantes, qui toutes, en quelque genre de Muſique que ce fût, dit encore Ariſtoxenus, gardoient inviolablement entr'elles l'ordre ſuivant; ordre, ajoute-t'il, comme je l'ai déja remarqué ci-devant, qui eſt la choſe du monde la plus connue, pour peu qu'on ait entendu parler de Muſique, σχεδὸν γνωριμώτατον τοῖς ἁπλουμένοις μουσικῆς. Or voici cet ordre νήτης, λιχανὸς, παρυπάτης, ὑπάτης, où il faut ſous-entendre le génitif χορδῆς.

On trouve μέσης au lieu de νήτης dans l'édition de Meibomius qui n'a rien changé dans le texte, & il a eu raiſon; mais il auroit dû dire quelque choſe ſur ce mot dans ſes notes, & il ne l'a pas fait. M. Wallis dans l'Appendix qu'il a joint à ſon Ptolémée, prétend qu'il faut lire νήτης; & il n'a pas tort, s'il veut dire ſeulement par-là, qu'il faut entendre μέσης comme s'il y avoit νήτης; mais ſi ſa penſée eſt qu'il faut corriger μέσης comme étant une faute de Copiſte qui a mis ce mot au lieu de νήτης, je ne puis être de ſon avis, pour les raiſons que je dirai à la fin, & que je ne pourrois alléguer ici ſans m'écarter plus qu'il ne faut de mon ſujet. Je renvoie là encore pour la même cauſe, ce qui regarde la corde qu'Ariſtoxenus appelle λιχανὸς. qui chez tous les autres s'appelle plus communément παρανήτη, *paranete*, & que j'appellerai auſſi de ce nom. Ce qu'il y a de certain & d'inconteſtable en cette matiere, & que je puis ſuppoſer en attendant que

je rende compte de ce qui a donné lieu à quelques variations ſur certains noms ; c'eſt qu'à conſidérer le Tétrachorde dans ſa ſimplicité originaire, & borné préciſément à quatre cordes, elles s'y trouvoient dans l'ordre ſuivant, *nete*, *paranete*, *parypate*, *hypate* ; & que les deux qui ſont les extrémités, celles que les Grecs nommoient fixes & immobiles, & que je nomme les deux cordes dormantes, c'eſt-à-dire, *hypate* & *nete*, ſont ſi eſſentiellement oppoſées l'une à l'autre, qu'en quelque quantité qu'on ait depuis multiplié les cordes dans la lyre, elles en ont toujours occupé les deux bouts, & qu'elles ſont pour ainſi dire le fondement de toute la Muſique des Grecs.

Il ne s'agit donc plus que de ſçavoir laquelle de ces deux cordes dormantes qui faiſoient les deux extrémités du Tétrachorde, étoit regardée comme la premiere & tenant le haut bout dans l'inſtrument, & laquelle y étoit regardée comme la derniere & placée au bout inférieur : or c'eſt ſur quoi il ne ſçauroit y avoir ombre de doute ni de difficulté ; puiſque leur nom même marque la place qu'elles y devoient occuper ; & que l'une ne s'appelloit *hypate*, & l'autre *nete*, que par rapport au rang différent & oppoſé qu'elles tenoient dans le Tétrachorde. Car que ſignifie ce mot ὑπάτη, *hypate*, qui eſt un ſubſtantif féminin avec lequel on ſous-entend χορδὴ ? il ſignifie *ſumma, ſuprema*, ce qui eſt ſuprême, ce qui eſt en haut, ou au plus haut rang ; d'où vient qu'Homère appelle ſouvent Jupiter ὕπατον κρειόντων, le ſuprême, le ſouverain des Dominateurs. Il eſt donc hors de doute que la corde nommée *hypate* en Grec, étoit celle qui occupoit le rang ſupérieur dans

le Trétrachorde, & qu'elle étoit censée y tenir le haut bout; à la différence de celle qui étoit à l'autre extrémité, & qui ne s'appelloit *nete* que parce qu'elle y occupoit le dernier rang & celui qu'on y regardoit comme le plus bas; ainsi que l'a fort bien observé Henry Etienne, qui dit au mot νήτη qu'on appelle cette corde de ce nom, comme étant au dernier rang, au plus bas rang, *ultimam seu imam*, à la différence de *hypate*, dit-il, qu'on appelle de la sorte, parce qu'elle est au plus haut rang dans le Tétrachorde. Il est même vrai de dire que *ima* convient mieux à *nete* que *ultima*; car *ultima* en Grec est proprement ἐσχατή, au lieu que la véritable & naturelle signification de νήτη est *ima*, *infima*; de sorte que si Henry Etienne la nomme aussi *ultima*, ce ne peut être qu'en ce sens, que ce qui est le plus bas est en même tems le dernier. Aussi le trouve-t'on de la sorte dans le Lexicon de Constantin, où sur le mot νήτη il dit *dicitur ima chorda*.

Or puisque *hypate* rendu en Latin signifie *summa*, & que *nete* signifie *ima*, n'est-il pas évident que les Romains, en se servant du Tétrachorde selon l'usage & la méthode des Grecs de qui ils l'avoient reçu, & à qui ils ont toujours fait gloire de se conformer dans ce qui regardoit la pratique des beaux Arts, ne pouvoient donner à la corde d'en haut du Tétrachorde un nom plus conforme au nom Grec *hypate*, que celui de *summa*; ni plus conforme au nom Grec *nete*, que celui de *ima*? & qu'Horace ne voulant point emploier dans ses vers deux termes Grecs, ne pouvoit mieux rendre en Latin *hypate* & *nete*, que par *summa* & *ima*? Il n'y a donc pas lieu de douter que la premie

re & la derniere corde du Tétrachorde ne ſe nommaſſent ainſi & en Grec & en Latin; & que conformément à la maniere dont nous ont tracé le Tétrachorde tous les Auteurs qui ont écrit de la Muſique ancienne, on ne doive ſe le repréſenter de la maniere ſuivante.

TÉTRACHORDE DES GRECS.

Hypate..... *ſumma.*
Parypate..... *ſubſumma.*
Paranete..... *pene ima.*
Nete..... *ima.*

Cela ſuppoſé, M. R. P. n'eſt-il pas plus clair que le jour, qu'Horace, en emploïant les termes de *ſumma* & de *ima*, n'a fait mention en même tems des quatre cordes du Tétrachorde, *chordis quatuor*, que pour déterminer par cet inſtrument la nature & la qualité des tons qu'il vouloit faire entendre par *ſumma* & *ima*, deux cordes d'un ſon fixe & invariable dans le Tétrachorde? S'il n'avoit voulu parler en général que de deux tons oppoſés ſans nulle relation à cet inſtrument, pourquoi faire mention de ces quatre cordes? & à quoi viennent-elles? car d'en fabriquer un Tétrachorde réel comme a fait de ſa grace M. Dacier, c'eſt le comble de l'égarement en cette matiere; & rien ne fait mieux ſentir la liaiſon eſſentielle que le *ſumma* & le *ima* ont avec *chordis quatuor* dans la penſée & l'expreſſion d'Horace, que les mépriſes groſſieres & les ſuppoſitions chimériques où a été comme forcé de donner Monſieur Dacier, dès qu'il a voulu détacher le *ſumma* & le *ima* d'avec les quatre cordes, & qu'il les a pris dans

un ſens abſolu, & ſans avoir aucun rapport à ces quatre cordes: au lieu qu'en conſidérant ces deux mots relativement aux quatre cordes, comme les noms qui en déſignoient les deux principales, les deux cordes dormantes & celles qui déterminoient les bornes des tons du Tétrachorde, du grave à l'aigu, & de l'aigu au grave; rien n'eſt plus ſimple ni plus intelligible que la penſée d'Horace. Il veut déſigner d'une maniere ſpécifique & certaine deux tons les plus oppoſés; & pour cela il les caractériſe par les noms des deux cordes immobiles ou dormantes de l'inſtrument, c'eſt-à-dire de celles dont le ton ne varioit jamais: il joint dans ce deſſein *ſumma* & *ima* à *quatuor chordis*, & fait ſentir par-là le rapport néceſſaire que tous ces termes ont entr'eux. Je vous demande s'il pouvoit s'expliquer plus clairement & plus poſitivement pour nous faire connoître ſon intention; & quelle précaution plus grande on auroit pu exiger de lui, pour aller au devant de toute équivoque, & pour empêcher que les Traducteurs & les Commentateurs futurs ne s'égaraſſent en voulant rendre ſa penſée?

Il eſt donc viſible, M. R. P. que par *ſummâ voce* Horace a prétendu indiquer le ton de la corde qui s'appelloit *ſumma* dans le Tétrachorde, & que par *imâ* il a voulu exprimer le ton que formoit la corde qu'on appelloit *ima* dans le même inſtrument; & que par conſéquent dans cet endroit d'Horace, il falloit traduire & expliquer *ſumma* & *ima* relativement aux quatre cordes qu'il y joint: *ſumma*, par le ton de la corde ſupérieure; & *ima*, par celui de la corde inférieure.

Monſieur Dacier a fait tout le contraire, il

a pris *ſumma* & *ima* dans un ſens abſolu & indépendant de tout inſtrument; il a expliqué ces deux termes ſans nulle relation aux quatre cordes; & par là il s'eſt jetté hors de route, & n'a plus été en état d'entendre ce que ſignifioient dans cet endroit d'Horace ni le terme de *voce* auquel il donne un faux ſens, ni ceux de *ſumma* & de *ima* auxquels il en donne un tout contraire à ce qu'ils ſignifient.

Par le terme de *voce* M. Dacier a entendu la voix de Tigellius chantant, & prenant tantôt le deſſus *ſumma*, tantôt la baſſe *ima*. Or il ne s'agit point là de la voix de Tigellius, mais préciſément de ce que nous appellons ton en Muſique, pris dans un ſens général; qui convient également à la voix & aux inſtrumens, ſans avoir plus de rapport à l'une qu'aux autres. Peut-être pourroit-il y avoir de l'équivoque pour *ſummâ voce*, encore ne ſeroit-ce qu'à l'égard de ceux qui ne connoiſſent pas bien exactement la propriété des mots de la Langue Latine; mais pour ce qui regarde *ima*, il n'y en ſçauroit avoir, & on ne peut prendre ce que ſignifie ce mot, que pour un ſimple ton; car voici la conſtruction de la phraſe d'Horace: *Modo ſummâ voce, modo hac voce, quæ, ſcilicet vox, ima ex quatuor chordis reſonat.* Or en prenant le terme de *vox* pour ce que nous appellons voix, il faudroit rendre cela en François par ces termes: *tantôt de la plus haute voix, tantôt de la voix de celle des quatre cordes, qui ſe fait entendre au bas.* Sur quoi je vous demande ſi le terme de voix convient à une corde, & ſi on peut dire qu'une corde faſſe entendre ſa voix? Une corde a des ſons, elle fait entendre des tons. Horace étoit trop juſte dans

ſes expreſſions pour exprimer le ſon d'une corde par le terme de voix, tel qu'il s'entend de la voix humaine en François. Il eſt vrai qu'il ſe ſert du mot *vox*; mais *vox* en Latin ne ſignifie pas préciſément la voix humaine, il ſignifie encore dans une ſignification plus générale la même choſe que *ſonus* en Latin. *Vox*, dit Robert Etienne dans ſon grand *Theſaurus*, *omne quod ſonat* Virgile s'en ſert pour exprimer le ſon d'une trompette:

Tum vero ad vocem celeres quâ buccina ſignum
Dira dedit.

Ainſi quand Horace dit *ſummâ voce*, & *hæc quæ ima ex quatuor chordis reſonat*, il n'a voulu exprimer que le ſon que rendoit la corde ſupérieure ou la corde inférieure du Tétrachorde; il n'a entendu par-là que le ton ſur lequel chantoit Tigellius, & non la voix de Tigellius: & ce qui prouve démonſtrativement que par *ſummâ voce* & par *imâ*, il n'a pu entendre autre choſe, c'eſt qu'en bonne Latinité *ſumma* & *ima* ne peuvent jamais convenir à *vox* en prenant ce terme pour ce que nous appellons la voix.

En effet on peut feuilleter tous les Auteurs Latins, on ne trouvera point qu'aucun d'eux ait jamais joint les épithetes de *ſumma* ou d'*ima* au terme *vox*. Robert Etienne ſur ce mot donne une ſuite de près de cent adjectifs différens que divers Auteurs y ont attaché; mais dans toute cette liſte on ne voit ni de *ſumma* ni de *ima*. Virgile dit bien dans le 6e Livre de l'Enéide:

.... *magnâ compellat voce per umbras.*

Mais *magna* ne ſignifie là qu'une voix forte, & eſt oppoſé à *parva*, pour dire une voix foi-

ble. Les termes de *ſumma* & de *ima*, ne conviennent pas même avec celui de *vox* conſidéré comme *ſonus*; & ſi Horace l'a emploïé dans l'endroit dont il s'agit ici, ce n'eſt que par rapport, non au ſon grave ou aigu que rendoient les deux cordes dont il parle, mais uniquement par rapport au rang ſupérieur ou inférieur que ces deux cordes tenoient dans le Tétrachorde, & à raiſon duquel on leur avoit affecté la dénomination de *ſumma* & de *ima*, comme je l'ai montré ci-devant. Ces deux termes ſont très-Latins pour marquer la diſtance du plus haut au plus bas en fait de rangs & de places; mais ils ne le ſont nullement pour marquer la différence de l'aigu au grave en fait de ſons; & ce ſeroit un barbariſme que de les emploïer en ce ſens. Voici, ſelon Cicéron, comment on exprime les différens caracteres de voix: *Vocis genera permulta, canorum, fuſum, leve, aſperum, grave, acutum, flexibile, durum;* où il eſt aiſé de voir que, pour la différence de ce que nous appellons le deſſus & la baſſe, il ne ſe trouve que *acutum* & *grave*; & qu'à cet égard il n'eſt jamais queſtion ni chez lui, ni chez aucun Auteur de l'antiquité, ni de *ſumma* ni de *ima*, qu'il a plu à M. Dacier de prendre pour le deſſus & pour la baſſe, non ſeulement ſans aucun fondement, mais encore contre tous les principes de la bonne Latinité.

Vous voïez donc deja, M. R. P. que M. Dacier a eu tort de prendre le *ſumma* & le *ima* d'Horace dans un ſens abſolu & ſans rapport à *chordis quatuor*; premiere mépriſe & la ſource de toutes celles que je vous détaillerai dans la ſuite. Vous voïez qu'il s'eſt trompé en pre-

nant le terme de *voce*, en cet endroit, pour ce que nous appellons la voix; & que ſon erreur en ce point eſt d'autant moins excuſable, que les adjectifs *ſumma* & *ima* ne peuvent convenir avec le terme de *vox* pris pour la voix; ſeconde mépriſe. Vous voïez enfin qu'il fait faire un barbariſme à Horace, en lui faiſant emploïer, pour marquer la différence du ſon grave & du ſon aigu, les termes de *ſumma* & de *ima*, qui n'ont jamais eu cet uſage en Latin, où ils n'en ont d'autre que celui d'exprimer la différence qu'il y a entre le plus haut & le plus bas rang; troiſiéme mépriſe. Vous vous imaginez peut-être que voilà tout ſur ces deux mots; mais voici encore deux autres mépriſes où il eſt tombé à leur ſujet, & qui conſiſtent en ce qu'il a fait de la baſſe le deſſus, & du deſſus la baſſe, comme je vais vous le démontrer d'une maniere où il n'y aura point de replique.

M. Dacier traduit *ſumma voce* par le deſſus, & *ima* par la baſſe: *tantôt*, dit-il, *chantant le deſſus, & tantôt chantant la baſſe.* Le P. Tarteron a traduit à peu près de même, en diſant, *faiſant tantôt le deſſus & tantôt la baſſe*; & quoiqu'il y ait apparence que par *le deſſus* il ait entendu *ſumma*, & par *la baſſe* il ait entendu *ima*, cependant ſa faute ſur ce point ſe trouve en quelque ſorte couverte, en ce que n'aiant point fait de remarques où il ait ſpécifié auquel des deux mots Latins il attachoit le terme de deſſus ou de baſſe, il ſeroit toujours en droit de l'appliquer à celui des deux qu'il voudroit. En effet comme il étoit indifférent de mettre la baſſe avant le deſſus, ou le deſſus avant la baſſe, & que le ſens de la penſée d'Ho-

race n'en ſouffroit en rien, il a été maître de paſſer du deſſus à la baſſe dans ſa traduction, quoiqu'Horace paſſât de la baſſe au deſſus dans le texte; & c'eſt une de ces choſes où la maxime de Dom Japhet d'Arménie a lieu, qu'*il n'importe guère, que Paſcal ſoit devant ou Paſcal ſoit derriere.*

Du reſte, la penſée d'Horace ſe trouve exactement rendue chez lui; & ſi d'ailleurs il a ſauté ſubtilement par-deſſus ces quatre cordes qui ont fait trébucher M. Dacier, il a été en droit de le faire. Ces quatre cordes ne ſont que du reſſort des notes, où il les faut renvoier; & elles ne doivent point du tout entrer dans une traduction élégante, où elles ne ſçauroient bien figurer. Il me ſemble qu'en traduiſant un Auteur en notre Langue, on doit le faire parler de la même maniere qu'il auroit dû parler lui-même, s'il avoit eu à s'expliquer en François; & il eſt évident que ſi Horace avoit écrit en notre Langue, il auroit laiſſé là ſes quatre cordes, & s'en ſeroit tenu au deſſus & à la baſſe, qui dans notre uſage ſignifient tout ce qu'il veut faire entendre par *chordis quatuor.* Le P. Tarteron a donc eu raiſon de ſupprimer les quatre cordes, qui étoient hors d'œuvre pour la traduction; & il faut avouer que quand on fait attention à l'agrément & à la légéreté avec laquelle il a rendu cet endroit, on eſt tenté de croire qu'Horace ne ſe ſeroit point exprimé autrement en notre Langue : *Quand la fantaiſie lui en prenoit*, dit-il, *il vous entonnoit une Chanſon Bacchique, faiſant tantôt le deſſus & tantôt la baſſe; cela ne finiſſoit point, vous en aviez pour tout le repas.* Cela s'appelle traduire un Auteur & en conſerver toutes les graces dans

ſa traduction. Comparez, M. R. P. ces expreſſions heureuſes, *Cela ne finiſſoit point, vous en aviez pour tout le repas*, avec ce langage de M. Dacier, *Depuis le commencement du repas juſqu'à la fin, il n'auroit fait que dire*. Quelle différence!

On ne peut donc, pour revenir à ce que je diſois, faire abſolument le procès au P. Tarteron, quoiqu'il ait rendu le *ſumma* & le *ima* d'Horace à peu près dans le même ſens que M. Dacier; parce qu'il n'a point déterminé, en traduiſant, ſur lequel de ces deux mots tomboit le deſſus ou la baſſe. Mais il n'en va pas de même de M. Dacier; il a fait des remarques, & dans ſes remarques il ſpécifie auxquels de chacun de ces deux mots Latins, il attache dans ſa traduction les termes de baſſe & de deſſus. *Summa vox*, dit-il page 191, *c'eſt le deſſus. Ima vox*, ajoute-t'il page 192, *c'eſt la baſſe*. En quoi il s'eſt trompé doublement, comme je vous j'ai déja inſinué, puiſque tout au contraire *ſumma vox* eſt la baſſe, & que *ima vox* eſt le deſſus; & c'eſt encore une ſuite de la premiere faute qu'il a faite, de détacher le *ſumma* & le *ima* de *chordis quatuor*, & de les entendre ſans aucune relation au Tétrachorde: car s'il avoit conſidéré ces deux mots relativement aux deux cordes, qui, des quatre dont parle Horace, ſont les plus éloignées l'une de l'autre dans l'inſtrument, & en ſont les deux extrémités; & que dans cette idée il ſe fût donné la peine de conſulter les Auteurs ſur la nature & ſur la qualité de chacune de ces deux cordes, il auroit reconnu que la corde, qui par rapport à ſa ſituation dans le Tétrachorde ſe nommoit la plus haute, *hypate* en Grec, & *ſumma* en Latin, étoit celle qui avoit réelle-

ment le ton le plus grave, le ton que nous appellons le plus bas; & qu'au contraire, celle qui par ſa ſituation dans le Tétrachorde ſe nommoit la plus baſſe, *nete* en Grec, *ima* en Latin, étoit dans le vrai, celle qui rendoit le ſon le plus aigu; le ſon que nous appellons le plus haut, & proprement la chanterelle de l'inſtrument, comme je vais vous le démontrer.

Je me ſers pour cela de l'autorité de Nicomachus, l'un des ſept Auteurs Grecs qui ont écrit ſur la Muſique des Anciens, & que Meibomius nous a donnés & joints enſemble avec une verſion Latine dans l'édition de 1652, que j'ai déja citée au ſujet d'Ariſtoxenus. On ne ſçait pas bien poſitivement dans quel tems vivoit cet Auteur. Meibomius croit être bien fondé à conjecturer qu'il a vêcu en partie ſous Auguſte, en partie ſous Tibere. Son autorité en ce cas n'en eſt que plus forte par rapport à la valeur des termes qu'emploie Horace, qui ne pouvoit l'avoir précédé que de peu d'années; de ſorte qu'on ne pourra guère douter du véritable ſens des termes d'Horace, ou de quels tons il a voulu parler par *voce ſummâ* & par *ima*, quand on ſçaura quel étoit, ſelon le ſentiment d'un Auteur preſque ſon contemporain, le caractere & la qualité du ſon que rendoit la corde nommée *hypate*, & de celui que rendoit la corde qu'on nommoit *nete* en Grec, ce qui eſt la même choſe, comme je l'ai prouvé, que *ſumma* & *ima* en Latin.

Pour bien entendre ce que je vais rapporter de Nicomachus, il faut ſuppoſer, que de la maniere que les cordes étoient montées ſur le Tétrachorde, il n'y avoit proprement ni de haut ni de bas entre celles qui faiſoient les deux

extrémités. Quoique de ces deux cordes l'une fût au grave & l'autre à l'aigu, comme elles étoient d'ailleurs au même niveau, il n'y avoit pas de raiſon pour attribuer le nom de premiere ou de derniere, de ſupérieure ou d'inférieure, à l'une plutôt qu'à l'autre. Pourquoi donc a-t'on, par exemple, aſſigné à telle corde, plutôt qu'à telle autre, le nom de *hypate*, ou celui de *nete* ? Nicomachus conjecture ſur cela que ces dénominations n'ont été ainſi réglées, que ſur le rapport analogique qui ſe trouvoit entre la nature & la qualité de chacun des ſept tons de la Muſique, conſidérés ſelon qu'ils tiennent plus ou moins du grave ou de l'aigu, & le mouvement plus lent ou plus rapide de chacune des ſept Planetes. Ainſi, dit-il, c'eſt par rapport au caractere du mouvement de Saturne qui tourne dans la ſphère la plus élevée au-deſſus de nous, qu'on a donné le nom de *hypate* au ſon le plus grave de toute l'octave : *Porrò à Saturni motu, qui longiſſimè à nobis abeſt, graviſſimus in diapaſon conſonantiâ ſonus eſt appellatus*, dit la verſion Latine ; comme ſi l'Auteur vouloit dire le ton le plus grave dans l'octave étant celui qui a un rapport analogique plus marqué avec le mouvement de Saturne, qui tourne plus lentement qu'aucune des ſept Planetes, & qui eſt en même tems la plus élevée de toutes, cela a pu être cauſe qu'on a attaché à ce ton le nom de *hypate* : car, reprend Nicomachus, *hypaton* ſignifie ce qu'il y a de plus élevé : ὕπατον γὰρ τὸ ἀνώτατον. Au contraire, pourſuit le même Auteur, comme le ton le plus aigu a plus d'affinité avec la rapidité du mouvement de la Lune, & que cette Planette eſt la plus baſſe de toutes & la

plus proche de nous, on a appellé du nom de *nete* ce ton le plus aigu; *At à lunari motu, qui omnium infimus eſt & terræ proximus, acutiſſimus dictus eſt nete*: car, ajoute-t-il, *neaton* ſignifie ce qu'il y a de plus bas, ἡ γὰρ νέατον τὸ κατώτατον. Or quoiqu'il en ſoit d'ailleurs de ce raiſonnement, il eſt toujours certain qu'il renferme un point eſſentiel & déciſif quant à la queſtion préſente; puiſqu'on y ſuppoſe comme un principe inconteſtable & admis de tout le monde, que la corde qu'on appelloit *hypate* en Grec, ce qui ſignifie *ſumma* en Latin, étoit celle qui rendoit le ſon le plus grave, ou qui faiſoit la baſſe dans le Tétrachorde; & qu'au contraire celle qu'on appelloit *nete* en Grec, ce qui eſt la même choſe que *ima* en Latin, étoit celle qui rendoit le ſon le plus aigu, ou qui faiſoit le deſſus dans le Tétrachorde: D'où il eſt aiſé de conclurre que puiſque d'un côté, *hypate* en Grec & *ſumma* en Latin, & de l'autre *nete* en Grec & *ima* en Latin, déſignent préciſément chacun la même corde, il s'enſuit delà néceſſairement, que *ſumma vox* dans Horace ſignifie, non pas le deſſus comme l'a dit M. Dacier, mais le ton de la baſſe; & que *ima* ſignifie, non la baſſe comme l'a dit le même Auteur, mais le ton du deſſus.

Sur quoi, M. R. P. vous voulez bien que je vous faſſe faire une attention, qui vous prouvera combien on doit ſe défier de ſes conjectures en matiere de faits. M. Dacier, en liſant *ſumma vox* dans Horace, n'a pas douté un moment, que le terme de *ſumma* marquant quelque choſe de haut & d'élevé, *ſumma vox* ne voulût dire un deſſus; & il ſe trouve, ſelon le raiſonnement de Nicomachus, que c'eſt au

contraire parce que le ſon de cette corde étoit grave, & ce que nous appellons la baſſe, qu'on lui donna le nom de *ſumma*. Il a cru de même, que *ima* ſignifiant en Latin ce qui eſt au bas, ce qui eſt le dernier, *ima vox* devoit s'entendre de la baſſe; & il ſe trouve au contraire, ſelon Nicomachus, que c'eſt préciſément parce que le ton de cette corde rendoit un ſon aigu, & que ce ſon étoit un ton de deſſus, que cette corde fut nommée *ima*. Ce ſont deux nouvelles mépriſes où eſt tombé M. Dacier; & qui jointes aux trois premieres, que j'ai ſpécifiées ci-devant, ſont déja le nombre de cinq dans l'étendue de trois mots.

Je crois vous entendre ici, M. R. P. plaindre la triſte condition des Traducteurs & des Commentateurs, d'en être réduits à faire tant de recherches ſur trois miſérables mots, pour y découvrir un miſtere dont ſouvent on ne ſe doute pas. Car comment aller s'imaginer que l'*hypate* & le *nete* des Grecs eſt réellement caché ſous le *ſumma* & le *ima* d'Horace? & quand bien même on auroit pu pénétrer juſques là, comment veut-on qu'on aille déterrer dans quelque recoin d'un Auteur Grec aſſez peu connu, le caractere & la valeur préciſe de cet *hypate* & de ce *nete*?

Je répondrai à cela qu'il n'y avoit qu'à douter, comme vous avez fait; & que les quatre cordes dont parle Horace, indiquant manifeſtement le Tétrachorde des Grecs, comme vous le jugeâtes d'abord vous même, il n'y avoit qu'à s'inſtruire dans les Auteurs, de ce que c'étoit que ce Tétrachorde. On y auroit trouvé par tout l'*hypate* & le *nete*; le premier toujours en haut & comme le premier ton,

& le ſecond toujours en bas & ſur le pied du dernier ton. Or il me ſemble qu'un ſçavant auſſi conſommé dans l'intelligence de la Langue Grecque que l'étoit M. Dacier, ne pouvoit manquer de reconnoître dans ces deux mots Grecs le *ſumma* & le *ima* d'Horace, qui les repréſentent ſi naturellement; & cette découverte étant une fois faite, pouvoit-il ſe diſpenſer de conſulter les livres ſur le caractere de chacune de ces cordes & ſur la qualité du ſon qu'elles rendoient? Un Commentateur n'eſt pas obligé de ſçavoir tout, j'en conviens; mais il eſt obligé de ſçavoir où il pourra trouver ce qu'il ne ſçait pas: Et ſi M. Dacier ne jugeoit pas à propos de feuilleter les Auteurs Grecs qui ont traité de la Muſique ancienne, pour apprendre d'eux quel étoit le caractere ſpécifique de l'*hypate* & du *nete*, par rapport au grave ou à l'aigu; il pouvoit du moins s'en inſtruire dans un Auteur Latin plus connu que Nicomachus, & poſtérieur de cinq cent ans à cet Auteur Grec. Celui dont je parle eſt le célébre Boëce qui nous a laiſſé un Ouvrage en cinq Livres ſur la Muſique des Anciens; & qui dans le premier de ces Livres, chap. 2, s'explique ainſi ſur le caractere de la corde *hypate*. *Inque his*, dit-il, *quæ graviſſima quidem erat, vocata eſt hypate, quaſi major atque honorabilior. Unde Jovem etiam hypaton vocant. Conſulem eodem quoque nuncupant nomine, propter excellentiam dignitatis. Eaque Saturno eſt attributa, propter tarditatem motûs & gravitatem ſoni.* Il ne s'explique point tant en détail ſur le caractere de la corde *nete*, dont tout ce qu'il expoſe ſe réduit à ces ſeuls termes: *ſeptima autem dicitur nete, quaſi neate, id eſt inferior.*

Mais

Mais il étoit aiſé de juger de la qualité de cette corde ſur ce qu'il avoit dit de l'autre, & ſur l'oppoſition eſſentielle que les deux avoient entre elles.

Voilà comment s'explique Boëce. Or étoit-ce un Auteur ſi inconnu ou ſi inacceſſible, qu'on ne pût le conſulter ſur ce qui regarde le Tétrachorde, lui ſur-tout qui en parle ſi fort en détail, & chez qui preſque à chaque page on trouve des figures de toutes ſortes de Tétrachordes, qui auroient pu diriger M. Dacier dans ſa recherche?

Je veux bien cependant encore qu'il ſoit excuſable en quelque ſorte, s'il n'a pu trouver que dans Nicomachus, dans Boëce & dans d'autres Auteurs ſemblables, des éclairciſſemens ſuffiſans ſur le caractere des deux cordes dont il s'agit. Mais ſi je vous fais voir, M. R. P. que pour s'en inſtruire, il n'avoit beſoin ni de Nicomachus, ni de Boëce, ni de tout autre Auteur de ce caractere; & que ſans ſe tuer à feuilleter ces livres, il ne lui a fallu qu'en ouvrir un, qui devoit lui être d'un uſage très-familier, un livre qu'on ne peut pas douter qu'il n'eût ſous ſa main, & qui étoit le premier qu'il devoit naturellement conſulter; un Dictionnaire enfin, un Lexicon; qu'aurez-vous à me répliquer? Il ne tient qu'à vous de vous en convaincre, M. R. P. il s'agit du Lexicon de Conſtantin: ouvrez-le vous-même; & vous verrez que ſur les mots *hypate* & *nete*, on y trouve non-ſeulement l'ordre & le rang que ces deux cordes tenoient dans le Tétrachorde, mais encore le caractere & la qualité du ſon qu'elles rendoient. Ὑπάτη, dit le Lexicon à ce mot,

ſumma chorda in fidibus, quæ imæ id eſt τῇ νήτῃ opponitur; hæc graviſſimum ſonum edit. Sur quoi il faut prendre garde que le pronom *hæc*, dans l'intention de l'Auteur, ſe rapporte à ὑπάτη; & quand la choſe ſeroit équivoque, la maniere dont il s'explique ſur Νήτη, ne laiſſeroit plus ſur cela aucun doute. Νήτη, dit le même Lexicon à ce mot, *ſive* νεάτη, *dicitur ima chorda* acutiſſimi *ſoni, quæ ita dicitur* ὡς ἐσχάτη χορδὴ πρὸς τὴν ἀντιδιαστολὴν τῆς ὑπάτης ϗ μέσης. C'eſt-à-dire, qu'on la nomme ainſi, comme étant la derniere corde, & à la différence de celle d'en haut, & de celle du milieu. Cela eſt-il clair, cela eſt-il poſitif, M. R. P? & vous paroît-il que ce fût quelque choſe de fort difficile que d'ouvrir un Lexicon, & d'y lire ce que je viens de vous tranſcrire, & que vous y lirez quand il vous plaira?

Il demeurera donc pour conſtant & pour bien prouvé, que *ſumma vox* dans Horace ſignifie la baſſe, & que *ima* y ſignifie le deſſus, tout au rebours de ce qu'en avoit décidé M. Dacier. Mais quelque ennui qu'il y ait & pour vous & pour moi de reſter toujours ſur la même corde, vous me permettrez, M. R. P. de vous faire encore remarquer une nouvelle mépriſe de M. Dacier ſur ces deux mêmes mots *ſumma* & *ima*, & de joindre cette ſixiéme aux cinq que j'ai déja articulées; le tout ſans préjudice de celles qui viendront après ſur le reſte du paſſage.

La nouvelle mépriſe dont il s'agit au ſujet du *ſumma* & du *ima* d'Horace, conſiſte en ce que M. Dacier en fait deux contreparties régulieres qui ſe répondent par ac-

cords, de la même maniere que ce que nous appellons la baſſe & le deſſus dans un même air. Cette mépriſe, comme vous le voiez, eſt indépendante des deux précédentes ; car quand M. Dacier ne ſe ſeroit pas trompé en faiſant de la baſſe le deſſus, & du deſſus la baſſe, il ſeroit toujours en faute d'avoir fait deux parties réglées de baſſe & de deſſus, de deux tons où Horace n'a enviſagé d'autre rapport, que celui de l'oppoſition qu'il y a entre le plus grave & le plus aigu.

J'ai donc ici deux choſes à prouver : 1°. que M. Dacier a fait réellement deux parties du *ſumma* & du *ima* d'Horace ; 2°. qu'Horace ne dit rien dans cet endroit qui marque ce que nous appellons deux parties ſur un même air.

Que M. Dacier ait fait deux parties régulieres, & qui ſe répondent par accord du *ſumma* & du *ima*, il ne faut que lire ſa Traduction & ſes Remarques pour en être convaincu. Voici d'abord la Traduction. « Il » n'auroit fait que dire, O Bacchus, tantôt » *en chantant le deſſus*, tantôt *en chantant la* » *baſſe* ». Ce qui ſignifie que cette chanſon, dont le commencement ou le refrein étoit *O Bacchus*, avoit un deſſus & une baſſe, & que Tigellius chantoit tantôt la baſſe & tantôt le deſſus de cette chanſon. En effet, on ne peut exprimer d'une maniere plus poſitive en notre Langue, les deux parties d'un air qui auroit un deſſus & une baſſe chantante. De ſorte, que ſi nous voulions parler d'un Muſicien, qui nous eût chanté tour à tour les deux parties du fameux Duo de l'Opera de Phaëton, *Hélas une chaîne ſi belle*,

& qui nous eût répété cet air juſqu'à l'importunité; nous ne pourrions mieux nous expliquer, qu'en diſant qu'il nous l'auroit rebattu cent fois, *tantôt en chantant la baſſe, tantôt en chantant le deſſus*: & puiſque cette maniere de parler en notre Langue exprime ce que nous appellons parties ou contre-parties d'un même air, on ne peut pas douter que M. Dacier, faiſant dire à Horace, que Tigellius chantoit tantôt la baſſe, tantôt le deſſus de l'air, *O Bacchus*; il n'ait prétendu que le *ſumma* & le *ima* d'Horace marquoient & ſignifioient expreſſément la baſſe & le deſſus de ce même air.

Mais quand la traduction n'exprimeroit pas auſſi formellement qu'elle le fait, ces deux prétendues parties de baſſe & de deſſus, les Remarques de M. Dacier ne nous laiſſeroient pas la liberté d'en douter; car voici comme il s'y exprime: « Horace dit donc que Ti» gellius chantoit ſi opiniâtrement, quand la » fantaiſie l'en prenoit, qu'après avoir *chanté* » *long-tems le deſſus*, il chantoit *enſuite la baſſe* » en s'accompagnant du Tétrachorde ».

C'eſt-à dire, ſelon M. Dacier, que le Tétrachorde, dont Tigellius accompagnoit ſa baſſe chantante, faiſoit le deſſus contre cette baſſe, & tenoit la place du deſſus chantant: il l'entend ſi bien de la ſorte, qu'il en conclut, *qu'on peut inférer de ce paſſage, que le Tétrachorde étoit ordinairement un deſſus*; & quelques lignes plus bas, *que la Muſique des Anciens avoit des parties.*

Je ne m'arrête point quant à préſent aux conſéquences ſçavantes qu'il tire de ces deux prétendues parties; mais de ces conſéquences

mêmes j'en tire une plus juſte que les ſiennes, & qui fait à mon ſujet; c'eſt que par le *ſumma* & le *ima* d'Horace, & par ces termes de la traduction, *tantôt en chantant le deſſus, tantôt en chantant la baſſe*, Monſieur Dacier a entendu deux contre-parties d'un même air, la baſſe & le deſſus.

Or il eſt tout viſible, M. R. P. qu'il n'y a rien dans cet endroit d'Horace, qui déſigne le moins du monde ce que nous appellons la baſſe & le deſſus d'un même air; qu'il ne s'y agit point du tout de deux parties de caractere différent, mais de deux tons entiérement oppoſés, & qui n'avoient d'autre rapport entre eux que celui de l'oppoſition qu'il y a entre le plus aigu & le plus grave; & qu'enfin il n'en falloit pas davantage pour ce que prétendoit Horace, qui étoit uniquement de faire ſentir la biſarrerie d'un Muſicien fantaſque, qui chantoit tantôt ſur le ton le plus haut, tantôt ſur le ton le plus bas. D'ailleurs ce que j'ai dit & prouvé cidevant, du rapport que le *ſumma* & le *ima* avoient aux deux cordes dormantes du Tétracorde, *hypate* & *nete*, me diſpenſe d'entrer ici dans un plus grand détail ſur un point qui n'a pas beſoin d'autre preuve.

En voilà bien aſſez, ce me ſemble, M. R. P. ſur le *ſumma* & le *ima* d'Horace; non pas que, ſi on m'en défioit, je ne puſſe trouver encore une nouvelle mépriſe ſur ces deux mots, en ce que Monſieur Dacier ſuppoſe entre le *ima* & le Tétrachorde, une ſorte de rapport qu'il ne reconnoît point entre le *ſumma* & le même inſtrument, quoique l'un de ces deux mots n'y ait pas plus de rapport

que l'autre : mais il eſt tems de finir ſur ce point ; & après avoir articulé ſix mépriſes bien comptées ſur ces trois mots *voce*, *ſummâ* & *imâ*, il faut voir combien nous en pourrons trouver ſur les deux qui nous reſtent, c'eſt-à-dire ſur le *reſonat* & ſur le *chordis quatuor*.

Quand tout ce que j'ai dit juſqu'ici, M. R. P. ne prouveroit pas démonſtrativement qu'on ne peut parvenir au vrai ſens de la penſée d'Horace en cet endroit, qu'en expliquant le *ſumma* & le *ima* de cet Auteur, relativement aux quatre cordes du Tétrachorde, je ſuis perſuadé que vous en demeureriez convaincu par le détail que je vais vous faire des égaremens & des ſuppoſitions chimériques dans leſquelles s'eſt perdu Monſieur Dacier en s'écartant de cette route, l'unique qui fût bonne.

M. Dacier, en traduiſant le *ſumma* & le *ima* ſans aucune relation aux quatre cordes dont parle Horace, s'étoit bien apperçu, que n'aïant fait aucun uſage de ces quatre cordes, elles lui reſtoient dans la main ; & que comme Horace ne les avoit pas citées pour rien, il falloit bien que lui Traducteur & Commentateur trouvât moien d'en faire quelque choſe. Sur cela il prend noblement ſon parti ; & ne pouvant en faire rien de mieux, il en fait un Tétrachorde ; c'eſt-à-dire, que d'un Tétrachorde purement en idée, il en fabrique un Tétrachorde réel : premiere ſuppoſition fauſſe & chimérique, dont il n'y a pas le moindre fondement dans Horace.

En effet, qu'on tourne comme on voudra les paroles de ce Poëte, je défie qu'on y

trouve autre choſe que les quatre cordes d'un inſtrument, conçues telles qu'elles ſont dans l'inſtrument, & non l'inſtrument même. Car ſuppoſons pour un moment que ces termes d'Horace, *reſonat chordis quatuor*, ſignifient réellement ce qu'il plaît à M. Dacier contre toute regle de Grammaire & de conſtruction de leur faire ſignifier, c'eſt-à-dire, qu'ils marquent une ſorte de contre-partie entre le Tétrachorde & la baſſe chantante, ces termes ſe réduiſent alors à exprimer, que Tigellius en chantant, prenoit tantôt le plus haut ton, *modo ſummâ voce*, tantôt celui, *modo hac*, qui fait la baſſe contre les quatre cordes du Tétrachorde, *reſonat chordis quæ quatuor ima*. On comprendroit fort bien par-là, que le ton dont chantoit Tigellius étoit de nature à faire la baſſe contre le Tétrachorde, mais non pas qu'il la fît actuellement contre ce Tétrachorde, ni que Tigellius l'eût en main, comme le dit expreſſément M. Dacier. Car pour qu'on pût l'entendre de la ſorte, je dis même en prenant à rebours, comme le fait M. Dacier, la ſignification de tous les mots; il faudroit qu'il y eût dans la phraſe *reſonabat*, & non pas *reſonat*, & qu'on fît dire à Horace : *modo hac voce quæ ima* reſonabat *chordis quatuor*, comme il auroit dû le dire, s'il eût voulu marquer que Tigellius en chantant faiſoit la baſſe contre le Tétrachorde. Mais il ne dit point *quæ reſonabat*, il dit ſimplement *quæ reſonat*, c'eſt-à-dire, *quæ ſolet reſonare*; & M. Dacier eſt obligé de le rendre ainſi lui-même dans ſon explication, où il dit : « tantôt avec la baſſe qui » fait la contre-partie avec le Tétrachorde »,

Or pour marquer un accompagnement actuel, il faudroit dire, non *qui fait*, mais *qui faiſoit* la contre-partie avec le Tétrachorde. Et tant qu'il n'y aura que *reſonat*, cela ne peut ſignifier autre choſe, en prenant même ce terme dans le ſens faux & détourné que lui donne M. Dacier, ſinon que le ton dans lequel chantoit Tigellius, étoit celui qui fait ordinairement la baſſe contre le Tétrachorde.

Suppoſons, par exemple, M. R. P. qu'en vous faiſant l'éloge d'une belle voix que j'aurois entendue, je vous diſe, pour vous marquer le caractere de cette voix, qu'elle étoit du ton qui fait la baſſe contre les flûtes; prétendrois-je par-là que le même homme eût chanté & joué de la flûte en même-tems? Non ſans doute, & la choſe ſeroit aſſez difficile dans la pratique. Or il eſt certain qu'Horace n'en diroit pas davantage, quand même on expliqueroit le *reſonat* dans le ſens de M. Dacier; & que pour marquer un uſage actuel & réel du Tétrachorde, il faudroit *reſonabat* & non pas *reſonat*. C'eſt donc à faux & ſans nul fondement que M. Dacier fait un inſtrument réel de ce Tétrachorde, qu'Horace ne conſidere qu'en idée; & dont il ne fait ici mention, que pour fixer ſur la notion commune qu'on avoit du Tétrachorde, les tons différens ſur leſquels chantoit Tigellius.

Mais enfin, en dépit d'Horace, voilà le Tétrachorde fabriqué de la façon de M. Dacier; & parce qu'il n'eût ſervi de rien de le fabriquer, ſi on ne le mettoit en œuvre, il ne balance pas à le mettre entre les mains de

de Tigellius, & de le lui faire toucher par maniere d'accompagnement: ſeconde ſuppoſition de M. Dacier, auſſi chimérique & auſſi mal fondée que la premiere; car premiérement il n'y a pas un mot dans Horace qui puiſſe faire ſoupçonner, ou même deviner en aucune maniere, que Tigellius touchât le Tétrachorde en chantant. Il y eſt parlé des quatre cordes qui compoſoient cet inſtrument, & il n'y eſt rien dit de plus.

M. Dacier, en ſecond lieu, a d'autant plus de tort de mettre cet inſtrument entre les mains de Tigellius, que nous ne voions nulle part qu'il s'en ſoit jamais eſcrimé. S'il étoit célebre à la Cour d'Auguſte, c'étoit uniquement par le talent de ſa voix. Par-tout où Horace fait mention de lui, il ne le repréſente que de ce côté-là. *Omnibus hoc vitium eſt cantoribus*, dit-il, ... *ut nunquam inducant animum cantare rogati.* Ces termes *cantoribus* & *cantare* qu'il emploie au ſujet de Tigellius, ne marquent que du chant, & n'ont aucun rapport aux inſtrumens. Cicéron, à la vérité, en parle comme d'un joueur de flute, & le nomme *Tibicinem:* mais outre qu'il ne s'exprime ainſi que dans un moment de dépit, & qu'il a pu ſe ſervir du terme de fluteur par maniere de mépris, pour déſigner un Muſicien, il eſt toujours certain qu'une flute & un Tétrachorde ſont deux; & que d'ailleurs Horace, dont il s'agit ici, n'a jamais parlé de Tigellius que par rapport à ſa belle voix & aux graces de ſon chant. Sur quoi donc fondé, M. Dacier lui fait-il toucher le Tétrachorde, ſur-tout dans un endroit où il n'en étoit pas beſoin, & où il le

fait en pure perte, & même contre l'intention de ſon Auteur? Car que prétend ici Horace? rien autre choſe que de marquer la biſarrerie d'un Muſicien, qui paſſoit bruſquement & ſans raiſon, du ton le plus bas au ton le plus haut. Or que dans ces biſarres changemens de tons ce Muſicien s'accompagnât ou non avec un Tétrachorde, qu'eſt-ce que cela ajoutoit à ſon caractere? L'accompagnement eût été là tout-à-fait hors d'œuvre; Horace étoit trop correct dans ſes portraits, pour s'y permettre de ces coups vagues de pinceau, plus propres à gâter la peinture qu'à l'embellir; & l'on peut dire que jamais Poëte ne fut moins ſujet que lui à de pareils écarts. Auſſi n'eſt-ce point lui, mais M. Dacier uniquement, qui faute d'avoir entendu ſon Auteur, & par le ſeul beſoin qu'il a eu d'emploier ces quatre cordes dont il ſe trouvoit embarraſſé, fait faire à Tigellius un métier que nous n'apprenons point qu'il ait jamais fait; en quoi il eſt d'autant plus inexcuſable, qu'il n'a pu prendre ce parti, ſans détruire les principes & les régles de la Grammaire & de la conſtruction Latine.

Pour bien expliquer un Auteur, il faut l'entendre; & pour le bien entendre, il faut ſuppoſer, ſur tout quand il s'agit d'un Auteur de la premiere volée & du Siécle d'Auguſte, qu'il ſçavoit ſa Langue, & qu'il la parloit correctement; de ſorte que, lorſque le ſens qu'on lui donne ne peut ſubſiſter qu'en ſuppoſant qu'il a parlé contre les régles de la Langue, contre les principes de la conſtruction Latine, & contre l'uſage des meilleurs

Auteurs, on eſt en droit de conclurre qu'il n'a point dit ce qu'on lui fait dire : appliquons ce principe à Horace dans la queſtion préſente.

M. Dacier met un Tétrachorde entre les mains de Tigellius, & ſuppoſe qu'il en accompagnoit ſa voix qui faiſoit la baſſe, tandis que le Tétrachorde faiſoit le deſſus ; & il fonde ſon ſentiment ſur ces paroles d'Horace, *hac voce quæ una reſonat quatuor chordis* ; ce qu'il explique par ces mots, *tantôt avec la baſſe qui fait la contre-partie avec le Tétrachorde* ; c'eſt-à-dire, qu'il ſuppoſe que *chordis* eſt au datif, & qu'il y eſt régi par le verbe *reſonat*, puiſque ce n'eſt qu'en ſuppoſant ce régime, que la phraſe d'Horace peut avoir le ſens qu'il lui donne.

Or je demande, M. R. P. où on trouvera que le verbe *reſonare* ait jamais régi un datif après lui ? C'eſt de quoi, je défie qu'on produiſe un ſeul exemple. Pour *reſonare aliquid*, cela ſe trouve. Virgile dit,

Formoſam reſonare doces Amaryllida ſylvas.

» Vous faites retentir les forêts du nom de la » belle Amaryllis, ou vous faites redire ſon » nom aux forêts. « Mais pour *reſonare alicui rei*, c'eſt une conſtruction qui eſt totalement du cru de M. Dacier ; & comme on ne peut l'attribuer à Horace, qu'en le faiſant tomber dans un barbariſme dont il n'étoit pas capable, il s'enſuit qu'il n'a pû donner à *reſonare chordis* la conſtruction que donne à ces mots M. Dacier ; & que par conſéquent il ne s'agit point ici d'un accompagnement qu'on

ne peut ſuppoſer, qu'en ſuppoſant qu'Horace ne ſçavoit pas parler Latin.

Voilà donc déja deux fautes qu'a fait Monſieur Dacier ſur le *reſonat* d'Horace : la premiere, en ce qu'il faudroit ſuppoſer qu'il y a *reſonabat* pour en former un accompagnement actuel & réel ; la ſeconde, en ce qu'il lui donne un régime qu'il n'a jamais eu en Latin, & qui eſt *reſonare alicui rei*. A ces deux, j'en ajouterai une troiſiéme qu'a fait encore M. Dacier, par rapport à la ſignification de ce même mot, qu'il prétend exprimer ici une contre-partie, ce qui eſt inſoutenable en toute maniere.

Le verbe *reſonare* ne ſignifie la même choſe que *contra ſonare*, que par rapport à un écho qui renvoie le ſon dont il a été frappé ; hors de-là il ne ſignifie préciſément que *ſonare, ſonum edere* ; & ce n'eſt effectivement que dans ce ſens que l'a emploié Horace, en mettant *chordis* à l'ablatif comme régi par la préposition *ex* qu'on ſous-entend, ainſi qu'il ſe pratique aſſez librement en vers.

M. Dacier, qui veut abſolument que ce verbe marque une contre-partie, a cru nous éblouir en nous jettant du Grec à la tête, & en diſant *reſonat*, c'eſt ἀντᾴδει, ἀντηχεῖ, ἀντιφώνει, *chante la contre-partie*. Mais il ne trouvera pas plus ſon compte avec le Grec qu'avec le Latin : car premiérement de ces trois verbes Grecs, il n'y a que ἀντηχεῖ dont la ſignification ait du rapport à celle de *reſonare*. Et quand il ſeroit vrai que *reſonare* ſignifieroit la même choſe que les trois verbes Grecs, M. Dacier n'en ſeroit pas plus avancé ; puiſqu'aucun de ces trois verbes n'a

jamais signifié ce que nous appellons contre-partie. La prépoſition ἀντὶ qui les caractériſe, ne marque qu'une oppoſition & une ſorte de défi & de combat entre deux perſonnes, ou deux partis qui diſputent à qui l'emportera. Ἀντάδω ſignifie en Latin, *occino, occano, cantu provoco*; de ſorte que ſa ſignification propre & naturelle ne tombe que ſur un combat d'émulation de deux gens, qui en chantant des airs différens, ou récitant tour à tour le même air, diſputeroient à qui chanteroit le mieux; voilà ce qui s'appelle proprement ἀντάδει. Je dis la même choſe de ἀντηχεῖν & de ἀντιφώνειν; ces deux verbes ne marquent non plus qu'une ſorte de défi entre des gens qui diſputeroient à qui ſe feroit le mieux entendre, ou à qui crieroit le plus fort; c'eſt ſur quoi j'en appelle à tout ce qu'il y a de gens qui entendent le Grec; & je ne comprens pas comment M. Dacier a pu avancer une choſe auſſi fauſſe, que de prétendre comme il le dit expreſſément, que ἀντάδει, ἀντηχεῖ & ἀντιφώνει ſignifient, *chante la contre-partie.* C'eſt vouloir impoſer à ceux qui ne ſçavent pas le Grec, & c'eſt même leur impoſer en pure perte: car quand ces trois verbes pourroient être pris dans ce ſens, il n'y gagneroit rien; puiſque dès-lors ils ne ſignifieroient plus en Grec, ce que ſignifie en Latin *reſonare*, qui ne veut dire autre choſe, que *ſonum edere*, ou tout au plus *ſonum reddere*, renvoier le ſon à la maniere d'un écho.

A prendre le verbe *reſonare* dans le ſens que lui veut donner M. Dacier, je m'imagine, M. R. P. que toutes les fois qu'il en-

tendoit chanter à l'Egliſe la premiere ſtrophe de l'Hymne de S. Jean-Baptiſte *Ut queant laxis reſonare fibris*, &c. il trouvoit des contre-parties dans ce *reſonare*; & que s'il eût eu à traduire cette ſtrophe, il l'auroit rendue en diſant: *Purifiez nos lévres, grand Saint, afin que nous puiſſions chanter vos merveilles en contre-partie avec les inſtrumens.* Car qui l'eut empêché, s'il l'eût jugé à propos, de prendre *fibris* pour des cordes d'inſtrument, & de les emploier à en former quelqu'un, de la même maniere que du *chordis quatuor* d'Horace, il en a fait un Tétrachorde réel? Ce qu'il y a de ſûr, c'eſt que le *reſonat* dans Horace, ne marque pas plus de contre-partie, que le *reſonare* dans l'Hymne de S. Jean; qu'il n'en a jamais été queſtion, ni dans l'un, ni dans l'autre; & qu'on ne peut jamais prendre le verbe *reſonare* dans ce ſens, à moins qu'on ne ſuppoſe qu'il en ſoit des mots comme des cloches; & que quand on eſt ſçavant, on ſoit en droit de leur faire dire tout ce qu'on veut.

C'eſt cependant, M. R. P. ſur ce beau fondement du verbe *reſonat*, pris comme s'il ſignifioit une contre-partie, que M. Dacier appuie une conſéquence qu'il en tire hardiment au ſujet du Tétrachorde, en diſant: *on peut inférer de ce paſſage, que le Tétrachorde étoit ordinairement un deſſus*: Conſéquence qui ſe trouve fauſſe par pluſieurs endroits.

Car prémierement, quand il ſeroit vrai que le verbe *reſonat* ſignifie là un accompagnement, ſur quoi M. Dacier prétendroit-il que cet accompagnement fût une contre-partie? C'eſt une queſtion encore fort indéciſe, & que je

ne ſçais même ſi on pourra jamais décider bien ſurement, que de ſçavoir, ſi les Anciens ont eu la connoiſſance, ou du moins l'uſage de ce que nous appellons partie en Muſique. M. Wallis, Profeſſeur de Géométrie dans l'Univerſité d'Oxford, & Membre de la Société Roiale de Londres, homme des plus verſés dans l'intelligence de la Muſique des Anciens, & l'un de ceux qui l'a examinée de plus près, comme il paroît par ſes ſçavantes notes ſur les trois livres de l'Harmonique de Claude Ptolomée dont il nous donna une très-belle édition en 1682, déclare formellement dans l'*appendix* qu'il a mis au bout de cette édition, qu'il eſt perſuadé que les Anciens n'ont eu aucune connoiſſance de ce que nous appellons parties dans la Muſique. Voici ſes propres termes: *Ea verò, quæ in hodiernâ Muſicâ conſpicitur, partium (ut loquuntur) ſeu vocum duarum, trium, quatuor, pluriumve inter ſe conſenſio, concinentibus inter ſe, qui ſimul audiuntur, ſonis, veteribus erat (quantùm ego video) ignota.* A quoi il ajoute un peu plus bas, qu'il n'en a preſque pas trouvé la moindre trace dans la Muſique des Anciens: *quorum ego* (il s'agit des parties, *baſſus, tenor, contratenor, diſcantus*, &c.) *in veterum Muſicâ, vix ulla veſtigia, haud certa ſaltem, deprehendo.*

Mais quoique ce ſoit une choſe fort problématique que cette queſtion, & que l'opinion de M. Wallis ſoit le ſentiment où donnent le plus communément ceux qui ont étudié cette matiere; cependant ils ne diſconviennent pas que les voix ne fuſſent quelquefois accompagnées d'inſtrumens dans la Muſique des Anciens. En quoi il ne faut pas croire qu'il y ait de la contradiction, puiſqu'ils n'entendent par

là qu'une ſorte d'accompagnement où les inſtrumens diſoient préciſément la même choſe que les voix qu'elles ſuivoient ou à l'uniſſon ou à l'octave; & je vous avouerai, M. R. P. que rien ne me rend plus probable ce dernier ſentiment, que de voir combien les Anciens faiſoient de cas de l'uniſſon. Cela alloit ſi loin qu'ils ne préféroient l'octave aux autres conſonnances, que parce qu'ils la regardoient comme la plus agréable après l'uniſſon.

Tout cela ſuppoſé, il s'enſuit que quand on accorderoit à M. Dacier que le *reſonat* d'Horace marque un accompagnement, il ne ſeroit pas en droit d'en conclurre que ce fût un accompagnement à parties différentes; ainſi ſa conſéquence eſt déja fauſſe par cet endroit: mais elle l'eſt encore par un autre qui eſt ſans replique.

D'où eſt-ce que M. Dacier infere que le Tétrachorde étoit ordinairement un deſſus? Il l'infere de ce que Tigellius s'accompagnoit du Tétrachorde en contre-partie, tandis qu'il chantoit la baſſe, que M. Dacier explique par *vox ima*; c'eſt-à-dire que le Tétrachorde n'étoit, ſelon lui, un deſſus, que parce que *vox ima* étoit la baſſe. Or, comme il a été prouvé cidevant que *ima vox* étoit un deſſus & non pas une baſſe, il doit s'enſuivre, ſelon le raiſonnement de M. Dacier, que le Tétrachorde étoit une baſſe & non pas un deſſus, comme il lui a plu de le décider, en ſe mêlant de raiſonner à perte de vue ſur une matiere où il ne voïoit goute. Car s'il eût connu ſeulement les premiers élémens de ce qui regarde le Tétrachorde dans la Muſique des Anciens, il auroit vu que cet inſtrument pris dans ſa ſimplicité ori-

ginaire & tel que le repréſente Horace, n'étoit ni baſſe ni deſſus ; c'eſt ce que j'aurai peut-être lieu de vous expliquer dans la ſuite : mais il faut finir auparavant avec M. Dacier, qui pour derniere conſéquence de tout ce qu'il a bien voulu imaginer ſur notre paſſage d'Horace, conclut très-doctement *que la Muſique des Anciens avoit des parties.*

C'eſt-à-dire, M. R. P. que ſi on veut paſſer à M. Dacier, que *vox ſumma* ſignifie un deſſus, que *vox ima* ſignifie une baſſe ; que les quatre cordes dont parle Horace, étoient un Tétrachorde réel ; que Tigellius, qu'Horace ne repréſente que chantant, jouoit en même tems du Tétrachorde ; que *reſonat* doit s'entendre comme s'il y avoit *reſonabat* ; que *chordis* eſt au datif comme régi par *reſonat* ; que ce même verbe ſignifie ce qu'il n'a jamais ſignifié en Latin ; que le Tétracorde qu'on fait toucher à Tigellius étoit un deſſus, & que Tigellius chantoit la baſſe contre ce Tétrachorde ; ce qui fait huit ou neuf ſuppoſitions toutes chimériques, dont je crois avoir démontré la fauſſeté plus claire que le jour, on ne pourra ſe défendre de conclurre avec lui, *que la Muſique des Anciens avoit des parties.*

Voilà, M. R. P. à quelles triſtes extrémités a réduit M. Dacier l'embarras de ces quatre cordes d'Horace, où il eſt allé s'empêtrer mal-à propos ; & d'où il n'a cru pouvoir ſe dégager, qu'à force de ſuppoſitions accumulées les unes ſur les autres, & toutes auſſi riſibles qu'elles ſont fauſſes. Voilà ce qu'on appelle un ſçavant commentaire ſur Horace. Je ne ſçais point, comme je vous l'ai déja dit, comment il s'eſt tiré d'affaire dans les autres paſſages difficiles

de ce Poëte ; mais je ſçais bien que ſur celui-ci il s'eſt pitoiablement égaré, & qu'il a trouvé le moien de faire une bonne douzaine de bévues aſſez groſſieres dans l'étendue de cinq mots. Qui auroit jamais ſoupçonné rien de pareil dans un homme qui s'explique auſſi hautement & auſſi magiſtralement qu'il le fait ſur la maniere dont les Commentateurs qui l'ont précédé avoient entendu ce même endroit d'Horace ? *Je ne ſuis point content*, dit-il, *de ce que les Commentateurs ont dit ſur cet endroit :* cela eſt déciſif & précis, c'eſt un Arrêt, ne lui en demandez point de compte ; il l'a dit, cela ſuffit : αὐτὸς ἔφα. *Voici*, pourſuit-il, *de quelle maniere je crois qu'il faut l'entendre* ; & ſur cela il taille en plein drap ; & ſans qu'il daigne étaïer ſes déciſions d'aucune autorité, il prononce avec une préciſion de maître qu'on en doit croire ſur ſa parole. *Vox ſumma*, dit-il, *c'eſt le deſſus* ; *vox ima*, *c'eſt la baſſe*. Mais où l'avez-vous pris ? & ſur la foi de quel Auteur le décidez-vous ainſi ? Je le crois, cela ſuffit. Avouez, M. R. P. qu'on fait de belle beſogne, quand on le prend ſur ce ton en fait de Commentaire.

Je m'explique en ceci avec d'autant plus de liberté, que M. Dacier lui-même m'en a donné l'exemple ; & que je ne crois pas, quelque grand qu'ait été ſon mérite en fait d'érudition, être obligé à plus de ménagement à ſon égard, qu'il n'en a eu lui-même pour un Auteur auſſi reſpectable que Quintilien ; car voici comme il s'exprime à ſon ſujet dans ſes Remarques ſur la Satire 4 du Livre I d'Horace : *Quintilien s'eſt donc trompé ?* dit-il, *oui ſans doute, & ce n'eſt pas même la ſeule faute qu'il ait faite ſur*

ce *ſujet*. Qu'on me diſe après cela : Quoi ! vous oſez taxer un homme de la réputation de M. Dacier, d'être tombé dans des mépriſes & des bévues groſſieres? je répondrai comme lui, oui ſans doute ; & j'ai même fait plus, puiſque je l'ai prouvé, & que je ne crois pas qu'après avoir lu cette Diſſertation on en puiſſe douter.

De tout ce que j'ai dit, M. R. P. je conclus, que puiſque les mépriſes où eſt tombé M. Dacier, ne viennent que de ce qu'il n'a pas apperçu la liaiſon néceſſaire que le *ſumma* & le *ima*, du paſſage d'Horace, avoient avec le *chordis quatuor*, qui y eſt joint ; le vrai & unique moïen pour ne point ſe méprendre dans l'explication de ce même paſſage, eſt de conſidérer le *ſumma* & le *ima* relativement à *chordis quatuor*, c'eſt-à-dire, comme étant les deux cordes les plus marquées des quatre dont eſt compoſé le Tétrachorde ; moïennant quoi toute difficulté eſt applanie. Ainſi, après la diſcuſſion exacte que j'ai faite dans cette Diſſertation de tout ce qu'il y avoit de difficile dans les termes d'Horace, je crois être en droit de dire, qu'on doit l'entendre de la maniere ſuivante : *Modò ſummâ voce, id eſt voce illâ quæ ita reſonat in Tetrachordo, ut ſit ex quatuor chordis Tetrachordi, ſumma ratione loci, eademque graviſſima ratione ſoni ; modò hâc voce, quæ ita reſonat in eodem Tetrachordo, ut ſit ex quatuor chordis Tetrachordi, ima ratione loci, eademque acutiſſima ratione ſoni.*

Ceci, comme vous le jugerez bien, M. R. P. eſt moins une traduction, qu'une gloſe un peu étendue & plus propre pour des remarques dont elle renferme les principes, que pour

une verſion élégante où tout ce détail ſeroit hors d'œuvre ; mais je ſuis perſuadé que la verſion même ne peut être exacte & réguliere, ſi ce qui en fait le fond n'eſt au moins dans l'eſprit du Traducteur.

Ce ſeroit ici le lieu, M. R. P. d'expliquer certaines particularités du Tétrachorde & de la Muſique des Anciens que j'ai renvoiées à la fin de cette Diſſertation. Mais comme cela demande quelque étendue, & que cette ſeconde partie de ma Diſſertation, qu'il a fallu couper en deux pour ménager le terrein, eſt déja aſſez longue, j'ai cru devoir encore renvoier ce détail à une troiſiéme partie.

Fin de la Diſſertation.

TRADUCTION

D'UNE ANCIENNE

HYMNE

SUR LES FÊTES

DE VENUS,

Avec des Remarques critiques sur la même Pièce.

AVIS

DES LIBRAIRES.

QUOIQUE ce petit Ouvrage ait toujours été désavoué par le P. Sanadon, on n'ignore pas que le Public s'est toujours obstiné à le lui attribuer. Que ce soit justement, ou non, nous avons cru que ce préjugé suffisoit pour nous autoriser à le faire paroître ici à la suite de l'Horace que ce sçavant Critique nous a donné. Il étoit à craindre de voir une Piéce si digne d'être transmise à la postérité, y passer dépourvue de toutes les graces qu'elle renferme, & pour ainsi dire toute défigurée : ainsi nous avons cru ne pouvoir lui donner une place plus digne d'elle, qu'à la fin d'un autre Ouvrage qui est tout-à-fait dans le même goût. On y trouvera l'érudition, la fine critique, le stile, & tous les traits qui caractérisent le P. Sanadon; de sorte que, s'il n'en est pas l'Auteur, il mérite de l'être, & ne se trouvera point ici dépaïsé. Un Auteur, quel qu'il soit, dès-là qu'il tient un rang illustre parmi les Sçavans,

n'eſt plus le maître des productions de ſon eſprit, & il eſt comptable à la République des Lettres de toutes les découvertes qu'il fait dans les Sciences. Nous eſpérons que le Public nous ſçaura gré du préſent que nous lui faiſons ici ; & que le plaiſir qu'il goûtera dans la lecture de cette petite Piece, juſtifiera ſuffiſamment, & les moiens que nous avons pris pour la lui procurer, & le rang que nous lui donnons.

PREFACE.

LA Piéce que je donne ici doit être regardée comme un de ces reſtes précieux de l'Antiquité, qui, quoique défigurés par les outrages du tems, ont cependant toujours conſervé des traits reſpectables. Les monumens, dont les figures & les caracteres ſubſiſtent dans leur entier, ſont à la portée de tout le monde; & avec un peu d'uſage & d'intelligence on peut enfin connoître & expliquer à peu près ce qui y eſt écrit ou figuré. Les fins Antiquaires ont alors peu d'avantage au-deſſus des demi-Sçavans. Leur curieuſe critique ne triomphe jamais plus, que quand il faut tirer la lumiere du centre des ténébres. Une médaille fruſte, un marbre éclaté, une ſtatue tronquée de quelque membre, leur ouvrent une carriere digne de leur ſuffiſance & de leur ſagacité. Dans une lettre à demi rongée ils trouveront un mot ou même une légende entiere. Ils découvriront, ils liront les plus belles choſes du monde, là où les yeux les plus clairvoians ne voient rien. Toute la ſcience des autres aboutit à connoître que la Piéce eſt défectueuſe; ceux-ci vont bien au delà, ils ſuppléent ce qui manque, ils reproduiſent ce que le tems avoit détruit, & tirent en quelque façon du néant ce qui n'avoit peut-être jamais eu d'exiſtence.

Tel eſt l'ouvrage que j'examine aujourd'hui. Pierre Pithou & Claude de Saumaiſe lui ont

donné comme une ſeconde naiſſance en l'arrachant à l'oubli, qui le dévoroit lentement depuis bien des Siécles. Mais ils le trouverent ſi informe, qu'à peine y paroiſſoit-il quatre ou cinq vers de ſuite qui ne fuſſent altérés. Outre ces deux ſçavans Critiques, Jean Vandor Doès le fils * & Monſieur de la Monnoie y ont fait quelques corrections très-heureuſes. Juſte Lipſe & Monſieur l'Abbé de Longrue ont encore été plus loin. Non contens d'avoir reformé pluſieurs endroits, où il ne paroiſſoit plus ni ſtructure de vers ni même apparence de Latin, ils ont de plus ajouté des Commentaires dignes de leur érudition. On trouve ceux de Lipſe au premier livre ** de ſes queſtions choiſies; & ceux de Monſieur de Longrue m'ont été communiqués manuſcrits il y a pluſieurs années, par une perſonne d'une naiſſance & d'un mérite diſtingué. Quand j'entrepris ce petit Ouvrage, je ne croiois pas que d'autres y euſſent travaillé, excepté ceux que je viens de nommer. Un de mes amis me communiqua depuis un recueil imprimé à la Haie en mil ſept cent douze, chez Henri Scheurleer. J'y trouvai des notes de Scriverius, de Rivinus, & de Weitzius, que je lus attentivement. Il y avoit un petit nombre de corrections aſſez heureuſes, que j'avois oſé haſarder de mon chef. Je les ai miſes ſur leur compte, pour ne pas paroître vouloir m'approprier le bien d'autrui, quoiqu'il fût véritablement à moi. Du reſte c'étoit un fatras d'érudition ſi ennuieuſe, & de conjec-

* *Janus Douſa filius.*
** *Electorum*, l. 1, c. 5.

tures ſi extravagantes, que j'ai cru devoir en épargner la connoiſſance au Lecteur.

Après les efforts de tant de Sçavans il ſemble que le meilleur parti étoit de s'en tenir là. Cependant j'ai oſé travailler d'après eux, & je me flatte que l'on ne déſapprouvera pas ma témérité. J'ai emploié avec plaiſir ce qu'ils ont dit de bon, & je leur en ai fait honneur. Quand ils m'ont paru n'avoir pas bien rencontré, j'ai pris la liberté de propoſer mes conjectures au contraire, & j'ai tâché de le faire avec tout le reſpect dû à leur mérite. J'ai fait plus ; j'ai oſé attenter ſur le texte en pluſieurs endroits, où ils n'avoient point touché ; j'ai tranſpoſé quelques vers, qui m'ont paru être dérangés ; j'en ai retranché quelques autres, que j'ai crû avoir été ajoutés après coup par une main étrangere. Enfin j'ai remanié tout l'ouvrage : & avec les changemens que j'y ai faits, & dont je rendrai raiſon dans mes Remarques, je crois l'avoir mis en état d'être lu ; d'être entendu, d'être admiré. On en ſuivra maintenant ſans peine le deſſein ; on verra le rapport & la liaiſon des parties qui le compoſent ; on ne trouvera plus ni d'embarras dans les penſées, ni d'obſcurité dans les expreſſions, ni d'irrégularité dans les vers. Enfin je crois pouvoir eſpérer qu'on me ſçaura quelque gré d'avoir expoſé dans tout ſon jour un chefd'œuvre, qui ne demandoit, pour ainſi dire, que d'être bien lavé, pour reparoître avec ſes beautés naturelles. Dans l'état où j'ai trouvé cette Piéce, je me ſuis crû en droit de haſarder tout pour la rétablir. La critique, dit

Monſieur de Longrue, eſt le ſeul moien qui nous reſte, pour corriger les fautes dont ce Poëme eſt plein ; *non itaque vetuſtorum codicum ope, ſed ſolius artis criticæ adminiculo, quibus ſcatet erroribus, poterit repurgari Poëmation iſtud.* Peut-on craindre de trop s'expoſer après un garant de cette autorité ? La lecture ſeule de la Piéce ſuffit pour convaincre de la néceſſité de recourir à ce reméde, & cette raiſon me fait préſumer qu'on fera quelque grace aux conjectures que j'ai oſé haſarder.

La critique néceſſaire à tous ceux qui s'appliquent à éclaircir les anciens Ecrivains, l'eſt ſurtout par rapport à l'ouvrage que je préſente ici. Il nous en eſt reſté quatre manuſcrits, & tous très-imparfaits. Le premier eſt celui qu'Eraſme a vu chez Alde Manuce, & que Sannazar avoit apparemment porté de France en Italie en mil cinq cent quatre : le ſecond eſt celui dont Pierre Pithou envoia une copie à Juſte-Lipſe : le troiſiéme fut donné à Saumaiſe par Jean Lacurne : & le quatriéme eſt celui de Barth, que l'on trouve cité au ſixiéme chapitre du livre ſeiziéme de ſes Remarques, *adverſaria.*

Je repréſente dans mes notes les leçons de ces manuſcrits avec leurs imperfections, & j'y ajoute les changemens que les Editeurs y ont faits. Ainſi, quoique mon texte ſoit, en bien des endroits, différent des uns & des autres, on trouvera ici ramaſſé tout ce qui peut contribuer à rendre cette Piéce plus correcte.

Le nom de l'Auteur eſt encore un point qui mérite d'être éclairci, & ſur quoi les Sça-

vans ſont partagés. Pluſieurs tiennent pour Valere Catulle, dont nous avons les excellentes Poëſies. C'étoit le ſentiment commun du tems que les premieres éditions parurent, d'où vient que quelques-unes donnent pour titre à cet Ouvrage *Pervigilium Veneris vulgò Catullo adtributum.* D'autres Critiques ont recours à un autre Valere Catulle faiſeur de Mimes, ſurnommé *Urbanus*, *Urbicus*, ou *Urbicarius*, dont il eſt parlé dans Martial & dans Juvénal. Quelques-uns prennent parti pour un des Sénèques, qui ſeroit apparemment Florus Poëte & Hiſtorien, nommé en Latin *Lucius Annæus Florus Seneca*, car c'eſt ainſi que le portent d'anciens manuſcrits. Juſte-Lipſe eſtime que l'Auteur de ce Poëme nous eſt inconnu, & qu'il doit l'avoir compoſé ſur la fin du regne d'Auguſte. Monſieur l'Abbé de Longrue en fixe la compoſition au tems de Claudius ou de Néron le dernier des Céſars, en quoi il convient pour le tems avec ceux qui en font honneur à Sénèque. Saumaiſe en croit l'Auteur contemporain de Solin, & Monſieur de la Monnoie le recule juſqu'au troiſiéme Siécle. Enfin Scriverius a déterré un certain Luxurius Poëte Africain, qui écrivoit à Carthage du tems de Traſimond Roi des Vandales, & il lui adjuge le *Pervigilium*, ce qui eſt abſolument détruit par le vers cent trente-deuxiéme, où le Poëte loue la famille des Céſars, éloge qui n'auroit pas été du goût du Tiran regnant. Quoiqu'il en ſoit de tous ces ſentimens, il me paroît d'une évidence ſenſible, que cet Ouvrage n'eſt ni de Catulle de Vérone, ni d'aucun Poëte qui ait vécu ſous Jule Céſar, ſous Auguſte,

ou même au commencement du regne de Tibere. Le ſtile ſeul en eſt une preuve. Malgré toutes les beautés qui en rehauſſent le prix, on n'y trouve point cette majeſtueuſe & élégante ſimplicité des Ecrivains du beau Siécle. Parmi les penſées délicates & ingénieuſes qui y éclatent, on remarque je ne ſçai quelle affectation d'eſprit, qui ſe ſent un peu de la décadence du bon goût. Quelque brillante & quelque fleurie que ſoit l'élocution, la Latinité n'en eſt pas toujours exquiſe. J'en appelle aux connoiſſeurs, qui, quoiqu'en petit nombre, doivent ſeuls décider en cette matiere. Mais quel qu'ait été cet Auteur inconnu, on ne peut trop louer la retenue avec laquelle il a traité ſon ſujet. Il eſt étonnant qu'un Poëte, & un Poëte Païen, ait fait une Piéce ſi mignone pour une Fête ſi galante, ſans qu'il lui ait rien échappé qui puiſſe allarmer la pudeur. Combien de Poëtes de nos jours n'auroient pas eu la même réſerve?

Avant que de finir la Préface, il me reſte à parler de l'occaſion qui a fait naître cette Piéce, des vers dont elle eſt compoſée, & de la conduite que le Poëte y a tenue.

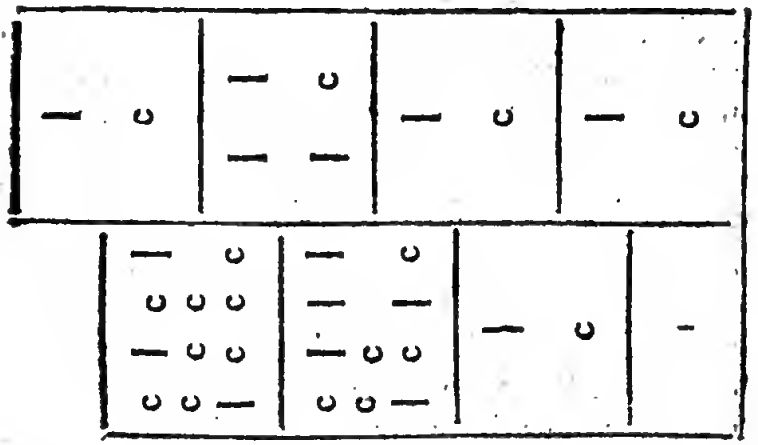
Le titre de *Pervigilium Veneris*, que portent la plupart des manuſcrits & des éditions, préſente parfaitement toute l'idée du Poëme. Les Fêtes de Vénus en font le ſujet. Il ne nous reſte que de légers veſtiges de ces Fêtes dans les anciens Auteurs. Le Calendrier Romain les met au premier d'Avril. Plaute n'en parle que d'une maniere vague & métaphorique dans le *Curcu-*

tio *. Enfin Plutarque ſe contente de les nommer au ſecond livre de ſes queſtions Romaines. Ovide s'eſt un plus étendu ſur ce ſujet au commencement du quatriéme livre des Faſtes, & il paroît que ce qu'il en a dit a ſervi de modéle à ce Poëme-ci, comme on le verra dans mes Remarques. Mais notre Auteur eſt celui de tous qui en a parlé plus au long, & cette raiſon doit nous rendre ſon ouvrage encore plus précieux. Par-là, nous apprenons non ſeulement que ces Fêtes ſe faiſoient au Printems, comme on le voit dans le Calendrier; & qu'on y paſſoit la nuit à veiller en l'honneur de Vénus, comme Plaute le donne à entendre: mais nous ſommes inſtruits encore dans le détail des cérémonies qui s'y obſervoient, & que je ferai remarquer à meſure que les vers en feront naître l'occaſion.

Un autre endroit par où cette Piéce n'eſt pas moins ſinguliere, c'eſt la verſification. Une Fête ſi intéreſſante & ſi agréable ne devoit être chantée qu'en vers les plus enjoués & les plus harmonieux. Le Poëte a fait paroître en cela ſon excellent goût. Parmi cette nombreuſe variété de vers que lui offroit la Poëſie Latine, il s'eſt arrêté à la compoſition de meſures & de cadences qui pouvoit le mieux aſſortir avec l'action qu'il avoit à chanter. En effet, le vers choraïque eſt peut-être le plus propre de tous à recevoir & à exprimer la douce gaieté d'une Muſe qui veut badiner avec élégance. *Eſt carmen*, dit Victorin, *jocoſis motibus emollitum*. Et afin de

* *Quid? Tu Veneri pervigilare te voviſti, Phædrome?* Act. 1, ſc. 3.

mettre tout d'un coup les Lecteurs au fait de cette verſification, je leur en préſente la table, à laquelle il ſera aiſé de rapporter les vers de ce Poëme.



Il ſeroit à ſouhaiter que le Poëte ſe fût attaché davantage à la forme réguliere du vers choraïque. Il ne s'en eſt cependant écarté que dans le petit vers, & cela en cinq endroits ſeulement, où il a mis un troquée (⏑ ⏑ ⏑), un dactile & un anapeſte à la premiere meſure; un dactile & un anapeſte à la ſeconde. Térentien Maure & Auſone ſe ſont mis plus au large, en quoi je ne voudrois pas les imiter. Sénéque s'eſt réduit à un tempérament plus judicieux. Mais les meilleurs guides que nous aions en ce genre de Poëſie, ſont Prudence & Boëce, qui n'ont emploié dans ces vers que des chorées à la premiere & à la troiſiéme meſure, & ſe ſont ſervis indifféremment de chorées & de ſpondées dans la ſeconde.

On ſera ſans doute ſurpris que j'aie partagé tous les vers de cette Piéce, & que d'un grand

grand vers de ſept pieds & demi, j'en aie fait deux petits, l'un de quatre meſures juſtes, l'autre de trois & demi. Je me ſuis expliqué ailleurs ſur ce point; & j'ai montré que ces grands vers étoient l'ouvrage des Copiſtes, qui en écrivant avoient réuni deux petites lignes en une, ce qu'ils ont fait dans pluſieurs autres Piéces. Je me contenterai de dire ici, que je n'ai pas été le premier à produire ce partage. Sans parler d'une ancienne Hymne, qui commence par ce vers, *Pange, lingua, glorioſi*, d'autres Sçavans m'ont prévenu, & m'en ont enlevé la gloire. Bucanan avoit ſuivi ce partage dans ſa Paraphraſe du Pſeaume 105, comme il paroît par les premieres éditions de ſes Poëſies, faites à Paris chez les Etiennes, à Anvers chez Plantin, & à Straſbourg chez Rihal, toutes en l'année 1566.

Hugues Grotius, & Gaſpar Kinſcot * nous ont encore laiſſé parmi leurs Poëſies deux Epithalames, où l'on voit les vers choraïques diſtribués de la même maniere que je le fais ici. Faute de cette attention, les anciens Grammairiens, les Scholiaſtes, & les premiers Editeurs des Poëtes, ont fait dans leurs Poëſies pluſieurs tranſpoſitions & pluſieurs corrections aux dépens des Auteurs; & je ſuis convaincu que la Piéce, que nous examinons ici, n'aura pas été plus ménagée que les autres.

La conduite que l'Auteur y a tenue, eſt encore à mon ſens une des grandes beautés de ce petit ouvrage. Il y a emploié tout ce qui pouvoit y donner du prix. La Phyſique, la Fable, l'Hiſtoire, la Poëſie, lui ont fourni

* *Kinſchotius.*

des ornemens qu'il a ſçu placer à propos. Rien n'y eſt inutile. Tout va au même but. Vénus y tient par-tout la premiere place, & les accompagnemens qu'on lui donne ne ſervent qu'à décorer ſon triomphe. Elle eſt le principe de toutes les productions de la Nature : le Printems lui doit ſes graces naiſſantes ; elle réunit les troupeaux qui ſont les richeſſes des Bergers ; elle anime les oiſeaux à former leur tendre ramage ; elle fertiliſe les terres ; elle fait le bonheur des hommes, & la gloire de l'Empire Romain : enfin Vénus eſt ici repréſentée comme la Reine du Monde, mais une Reine bienfaiſante, qui ne fait ſentir ſon pouvoir que par les tréſors & les beautés qu'elle répand avec profuſion dans toutes les parties de ce vaſte Univers. Tel eſt le tableau raccourci que je préſente de la Piéce qu'on va lire, & je ne crains point qu'on me reproche de l'avoir flaté.

Pour ce qui eſt de la traduction, je n'en dirai qu'un mot. Comme c'eſt une Piéce de Poëſie que je traduis, j'ai tâché de donner à ma Proſe un air poëtique. Elle n'eſt point littérale ; mais j'ai fait enſorte qu'il n'y eût aucun mot néceſſaire, qui ne fût rendu au moins équivalemment. J'ai eſſaié d'approcher autant que j'ai pu de cette élégance légere & champêtre de l'original, dont elle fait le principal caractere. C'eſt la premiere choſe que doit conſerver un Traducteur, & à quoi il doit tout ramener, fallût-il pour cela ſacrifier d'autres graces moins eſſentielles. Enfin j'ai pris la liberté d'ajouter quelques liaiſons en deux ou trois endroits, & je l'ai fait en peu de mots, que j'ai eu ſoin de diſtinguer

du texte ; le Latin, & sur-tout la Poësie, permettant ces pensées détachées, que la Prose Françoise ne comporte point.

Fin de la Préface.

PERVIGILIUM VENERIS.

CRAS amet, qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.
Ver novum, ver jam canorum,
Ver renatus Orbis eſt.
Vere concordant Amores,
Vere nubunt alites,
Et nemus comam reſolvit
E maritis imbribus,
Cras Amorum copulatrix
Inter umbras arborum
Implicat caſas virentes
E flagello myrteo.
Cras Dione jura dicit
Fulta ſublimi throno.
Cras amet, qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.

TUNC cruore de ſuperno ac
Spumeo Pontus globo

Vers 4. *Ver natus.* V. 6. *nubent.*
V. 8. *De maritis.* V. 9. *Amorem.* V. 11. *gaſas.*
V. 12. *De flagello.* V. 14. *toro.*
V. 17. 18. On liſoit dans les Manuſcrits,
Tuno quivore de juper hoc
Spumeopont de glovo.

VEILLÉE DES FÊTES DE VENUS.

CŒURS insensibles, laissez-vous demain enflammer ; tendres amans, rallumez demain vos premiers feux. Le Printems de retour rend la voix aux chantres de nos bocages, & renouvelle la face de l'Univers. C'est le tems où l'on forme des engagemens, où les oiseaux se communiquent leurs ardeurs mutuelles, où les arbres arrosés d'une pluie féconde développent leurs feuilles. Demain Vénus doit réunir les Amours. Elle dressera des tentes de verdure avec des branches de myrte. Là, élevée sur un trône champêtre, elle tiendra ses Assises. Cœurs insensibles, laissez-vous demain enflammer ; tendres amans, rallumez demain vos premiers feux.

C'EST dans cette Saison que l'Océan, recevant le sang d'un Dieu, & le mêlant à l'écume de ses eaux, produisit la Reine de Cythère, & la fit voguer sur la Mer pour la premiere fois au milieu d'une troupe de Nymphes & de monstres marins. Cœurs insensibles, laissez-vous demain enflammer ; tendres

Cærulas inter catervas
Inter & bipedes equos
Fecit undantem Dionen
In marinis fluctibus.
Cras amet, qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.

IPSA gemmeis purpurantem
Pingit annum floribus.
Ipsa turgentes papillas
De Favonî spiritu
Mulget in toros tepentes.
Ipsa roris lucidi,
Noctis aura quem relinquit,
Spargit humentes aquas.
Ipsa jussit manè ut udæ
Virgines nubant rosæ,
Fusæ aprugno de cruore
Atque Amoris oscülis.
Cras amet, qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.

IPSA Nymphas Diva lucos
Jussit ire myrteos.
It puer comes puellis,
Nec tamen credi potest

Vers 21. *Dione.* V. 22. *De maritis imbribus.* V. 25. *gemmans.* V. 27. *surgentis.* V. 28. *Favoni paritu.* V. 29. *Urget in totos pentes.* V. 32. Après ce vers, il y en a dix retranchés. Voiez la Remarque 32. V. 33. *Ipiussit manè tuæ.* V. 35. *Fusta prius de cruore.* V. 36. *De que Amoris oculis.* Après ce vers, il y en a six retranchés. Voiez la Remarque 36. V. 39. *loco.* V. 40. *myrteo.* V. 41. *Et .... comis.*

amans, rallumez demain vos premiers feux.

LE Printems doit à cette Déeſſe l'émail de ſes fleurs. C'eſt elle qui, *ſous le nom de Flore*, échauffée par les tiédes haleines des Zéphirs, répand les richeſſes de ſon ſein ſur les campagnes tapiſſées de gazon. C'eſt elle qui diſtribue ces douces roſées, que la fraîcheur des nuits verſe ſur la terre. Elle en abreuve le matin les roſiers, pour former dans leur bouton ces fleurs nées du ſang d'Adonis, qu'un ſanglier trop paſſionné fit couler par un baiſer meurtrier. Cœurs inſenſibles, laiſſez-vous demain enflammer; tendres amans, rallumez demain vos premiers feux.

VÉNUS aſſemble les Nymphes dans des boſquets de myrte. L'Amour veut avoir part à la fête: mais on ſe défie de ce Dieu, s'il ne quitte ſes armes. Allez, Nymphes, ne craignez rien; il ne veut que ſe délaſſer par vos jeux. Il n'a plus ni fléches, ni arc, ni flambeau pour vous nuire. On lui a tout ôté. Mais que dis-je? Tremblez, Nymphes, tremblez. Dépouillé de tout, l'Amour trouve toujours des armes dans ſa beauté. Cœurs inſenſibles, laiſſez-vous demain enflammer; tendres amans, rallumez demain vos premiers feux.

Eſſe Amorem feriatum,
Si ſagittas vexerit.
Ite, Nymphæ, ponit arma;
Feriatus eſt Amor.
Juſſus eſt inermis ire,
Nudus ire juſſus eſt,
Neu quid arcu, neu ſagittâ,
Neu quid igne læderet.
Sed tamen, Nymphæ, cavete,
Quòd Cupido pulcher eſt.
Totus eſt armatus idem,
Quando nudus eſt Amor.
Cras amet, qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.

COMPARI Venus pudore
Mittit ad te virgines.
Una res eſt quam rogamus;
Cede, virgo Delia.
Ut nemus ſit incruentum
A ferinis ſtragibus,
Ipſa vellet te rogare,
Si pudicam flecteret;
Ipſa vellet ut venires,
Si deceret virginem.
Jam tribus choros videres
Feriatos noctibus
Congreges inter catervas
Ire per ſaltus tuos,

Vers 45. *poſuit.*
Vers 53. *in armis.*
Vers 68. *Feriatis.*
V. 48. *Purus.*
V. 62. *De ferinïs.*

DIANE, Vénus vous députe une troupe de jeunes filles chaſtes comme vous. Quittez aujourd'hui nos campagnes, c'eſt la ſeule grace que nous vous demandons. Interrompez pour quelque tems les allarmes de nos forêts. Vénus vous en prieroit elle-même, ſi votre pudeur ne lui faiſoit appréhender un refus. Elle vous feroit volontiers entrer dans nos divertiſſemens, ſi l'on oſoit propoſer à une chaſte Déeſſe d'aſſiſter aux Fêtes de Vénus. Vous verriez pendant trois nuits une aimable jeuneſſe, libre de tout autre ſoin, ſe partager en pluſieurs bandes, y former des Chœurs, ſe répandre dans vos bocages, ſe couronner de guirlandes de fleurs, s'aſſembler ſous des cabanes ombragées de myrte. Cérès, Bacchus, & le Dieu des Poëtes ne manqueront pas de s'y trouver. Souffrez donc que nous paſſions les nuits entieres à chanter les louanges de Vénus, & prêtez-lui l'empire des bois. Cœurs

Floreas inter coronas,
Myrteas inter caſas.
Nec Ceres, nec Bacchus abſunt,
Nec Poëtarum Deus.
Te ſinente, tota nox eſt
Pervigilanda cantibus.
Regnet in ſylvis Dione;
Tu recede, Delia.
Cras amet, qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.

Jussit Hyblæis tribunal
Stare Diva floribus.
Præſes ipſa jura dicet:
Adſidebunt Gratiæ.
Hybla, totos funde flores,
Quantus Ætnæ campus eſt:
Hybla, florum rumpe veſtem,
Quotquot annus parturit.
Ruris hîc erunt puellæ,
Et puellæ fontium,
Quæque ſylvas, quæque lucos,
Quæque montes incolunt.
Juſſit omnes adſidere
Pueri mater alitis;
Juſſit & nudo puellas
Nîl Amori credere.
Cras amet, qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.

Vers 75. *Deſtinent &.* V. 76. *Pervigila.* V. 83. *Præceps . . . ducit.* V. 84. *Abſederunt.* V. 86. *Quicquid annus attulit.* V. 87. *rumpereſte.* V. 88. *Equantethne camp.* V. 90. *Vel . . . montium.* V. 94. *alitas.*

insensibles, laissez-vous demain enflammer; tendres amans, rallumez demain vos premiers feux.

LA Déesse veut qu'on lui éleve un tribunal orné des fleurs les plus odoriférantes de la Sicile. Là, elle dictera ses Loix. Les Graces prendront place à ses côtés. Collines du mont Hybla, offrez à Vénus la fleurissante récolte des campagnes qui environnent le mont Etna, avancez le terme de votre fécondité, & ramassez en cette Saison les richesses de toutes les autres. Les Nymphes champêtres, les Déesses des Fontaines, des Forêts & des Montagnes, viendront partager notre joie. Vénus veut qu'elles soient assises autour de son trône. Mais elle les avertit de se tenir en garde contre les surprises de l'Amour, tout désarmé qu'il est. Cœurs insensibles, laissez-vous demain enflammer; tendres amans, rallumez demain vos premiers feux.

CRAS rigentibus vigentes
Ducet umbras floribus
Fertiles qui primus Æther
Copulavit nuptias,
Ut paternis recrearet
Veris annum nubibus.
In ſinum maritus imber
Fluxit almæ conjugis,
Vultque fetus miſtus omnes
Alere magno corpore.
Ipſa, venas atque mentem
Permeante ſpiritu,
Intus occultis gubernat
Procreatrix viribus;
Perque cœlum, perque terras,
Perque pontum ſubditum
Pervium ſui tenorem
Seminali tramite
Imbuit, juſſitque Mundum
Noſſe naſcendi vias.
Cras amet, qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.

IPSA Trojanos Penates
In Latinos tranſtulit,
Ipſa Laurentem puellam
Conjugem nato dedit,

Vers 99. *Et . . . vegentes.* V. 100. *Ducat.*
V. 101. *Cras erit qui.* V. 103. *Ut pant totis crearet.*
V. 104. *Vernis.* V. 106. *Fluctus alma &.*
V. 107. *Ut fletus immixtus omnis.* V. 108. *Aleret.*
V. 109. *vernas.* V. 121. *nepotes.*

L'AIR, qui depuis ſa premiere alliance avec la Terre, en renouvelle tous les ans la fertilité par les pluies du Printems, répandra demain ſur nos fleurs, à peine échappées à la rigueur de l'Hyver, une ombre fraîche & ſalutaire, pour leur donner de la vigueur & de l'éclat. Il a déja fait deſcendre du Ciel ſes pluies douces, il a porté avec elles dans le ſein de la Terre de nouveaux effets de ſa tendreſſe. Il veut, en ſe mêlant à toutes les parties de ce vaſte corps, faire couler un ſuc nourriſſant dans toutes les plantes. *Mais non, c'eſt à Vénus que nous ſommes redevables de tous ces bienfaits.* C'eſt elle qui a formé l'Univers, qui pénétre d'un ſouffle vivifiant l'ame du Monde, & toutes les parties dont il eſt compoſé, & qui les entretient continuellement par une vertu ſecrette. C'eſt elle enfin qui a répandu dans le Ciel, dans la Terre & dans la Mer, des ſémences de fécondité, & qui a appris à tous les Etres à ſe perpétuer par de nouvelles productions. Cœurs inſenſibles, laiſſez-vous demain enflammer; tendres amans, rallumez demain vos premiers feux.

C'eſt à cette Déeſſe que l'Empire Romain doit ſa naiſſance & ſa gloire. Elle a uni les Troïens aux Latins par les liens les plus ſacrés de la Religion & du ſang, en amenant en Italie les Dieux d'Ilion, & en donnant pour épouſe à ſon fils l'héritiere du Roi des Latins. Elle a livré Ilie entre les bras du Dieu Mars. Elle a inſpiré à Romulus l'enlévement des Sabines: & pour remplacer la poſtérité de ce pre-

Moxque Marti de ſacello
Dat pudicam virginem.
Romuleas ipſa fecit
Cum Sabinis nuptias,
Unde Ramnes, & Quirites,
Proque prole poſterâ
Rómuli, Patres creavit,
Et nepotes Cæſares.
Cras amet, qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.

RURA fecundat voluptas,
Rura Venerem ſentiunt.
Ipſe Amor puer Diones
Rure natus dicitur.
Hunc ager, quum parturiret
Illa, ſuſcepit ſinu;
Ipſe florum delicatis
Educavit oſculis.
Cras amet, qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.

ECCE jam ſuper geniſtas
Explicant tauri latus;
Subter umbras cum maritis
Ecce balantûm gregem.
Quiſque cœtus continetur
Conjugali fœdere.
Et canoras non tacere
Diva juſſit alites.

Vers 130. *poſterûm.* V. 131. *matrem crearet.*
V. 132. *nepotem Cæſarem.* V. 141. *Ipſa.*
V. 146. *Explicat Aonii.* V. 149. *tuus quo tenetur.*

mier de nos Rois, elle a donné au Monde le Peuple Romain, les Chevaliers, les Sénateurs, enfin des Césars issus de son propre sang. Cœurs insensibles, laissez-vous demain enflammer; tendres amans, rallumez demain vos premiers feux.

VÉNUS rend les campagnes fertiles, tout y sent ses approches. Ce fut, dit-on, au milieu des champs qu'elle enfanta l'Amour. La Terre reçut du sein de la Déesse ce Dieu naissant, elle lui présenta des fleurs, & forma sa premiere nourriture de leur suc le plus délicieux. Cœurs insensibles, laissez-vous demain enflammer; tendres amans, rallumez demain vos premiers feux.

DÉJA les taureaux s'étendent sur les genets, les beliers sont couchés à l'ombre au milieu de leurs brebis. L'Amour rassemble chaque troupeau. Vénus veut que les oiseaux célebrent aussi sa fête par leurs ramages. Les cygnes font retentir les étangs de leur chant. Progné leur répond à l'ombre des peupliers. Elle semble oublier les outrages faits à sa sœur, elle interrompt ses justes plaintes contre un mari barbare; vous diriez qu'elle chante ses amours par les accens les plus mélodieux. Pendant qu'elle chante, j'essaie de l'i-

Jam loquaces ore rauco
Stagna cycni perſtrepunt.
Adſonat Terei puella
Inter umbram populi;
Ut putes motus amoris
Ore dici muſico,
Et neges queri ſororem
De marito barbaro.
Illa cantat; nec tacemus,
Meque Phœbus reſpicit,
Quando feci quod Chelidon.
Nî tacere deſinam,
Perderem Muſam tacendo,
Quando ver venit novum.
Sic Amyclas, quum tacerent,
Perdidit ſilentium.
Cras amet, qui numquam amavit;
Quique amavit, cras amet.

Vers 155. *Adſonant . . . puellæ.* V. 156. *ſubter.*
V. 161. *nos tacemus.* V. 162. *Quando ver venit meum.*
V. 163. *faciam ut.* V. 164. *Ut taceret.*
V. 165. *Perdidi.* V. 166. *Nec me Phœbus reſpicit.*

REMARQUES.

Vers 1. CRas *amet.*] Ce vers, qui revient après un certain nombre d'autres, s'appelle intercalaire par les Latins. Nos anciens Romanciers l'appelloient la Quirielle dans les Piéces de Poëſie Françoiſe. Au reſte, ce lenmiter

miter. Apollon ne déſapprouve pas mes efforts. Ma Muſe s'attireroit le couroux de ce Dieu, ſi au retour du Printems elle demeuroit muette. Il en coûta cher aux habitans d'Amycles, pour avoir gardé le ſilence à contre-tems. *Je mets à profit leur exemple.* Cœurs inſenſibles, laiſſez-vous demain enflammer; tendres amans, rallumez demain vos premiers feux.

---

demain, dont parle ici l'Auteur, étoit le premier d'Avril: ainſi ce Poëme fut fait pour être récité ou chanté le dernier jour de Mars. Lipſe croit que le commencement nous manque. A en juger par la Piéce même, je n'en vois pas la raiſon. Peut-être a-t'il été trompé par le manuſcrit de Saumaiſe, où l'on liſoit entre le titre & le premier vers, *ſunt verò verſus* XXII. Car je m'imagine que Lipſe aura pris *verſus* pour un couplet, c'eſt-à-dire, pour le nombre de vers choraïques renfermé entre deux intercalaires, ou pour l'intercalaire même; & comme ce nombre ne peut ſe trouver en aucun de ces deux ſens, il aura cru qu'il nous manque une bonne partie de ce Poëme. Quoi qu'il en ſoit, j'ai déja averti ailleurs, qu'on ne doit faire aucun fond ſur les titres que portent les Ouvrages des Anciens dans les manuſcrits, & qu'ils y ont été mis par les Copiſtes ou par les Grammairiens poſtérieurs, d'où vient qu'ils ſont pour la plupart très-défectueux. On doit ſi peu s'y fier dans la Piéce dont il s'agit ici, que les premiers exemplaires lui donnent des titres différens.

On trouve dans les uns *Pervigilium Veneris* ; & dans les autres *de Vere*. Je m'en ſuis tenu au premier, parce qu'il renferme tout le deſſein du Poëme, & qu'il eſt conforme au manuſcrit de Pithou, à la fin duquel on liſoit ces mots, *explicit Pervigilium Veneris*. Si donc Lipſe n'a point eu d'autre raiſon pour croire que nous ne l'avons pas entier, ſon ſentiment ne me paroît pas recevable. Quant à ces mots du titre, *ſunt verò verſus* XXII, Rivinus a eſſaié de les ajuſter à la Piéce, en diſant que les Copiſtes ſe ſont mépris dans le chiffre, & qu'il faut corriger XCII, ce qui fera quatre-vingt-douze grands vers. Ce nombre convient juſtement au manuſcrit de Pithou, où ces mots ne ſe trouvent point: mais il ne peut s'accorder à celui de Saumaiſe, où ils ſe trouvent, puiſque celui-ci a un vers de plus que l'autre. Au reſte, on ne peut tirer de-là aucune preuve contre moi, pour maintenir dans le texte quelques vers que j'en retranche. Tout ce que l'on en doit légitimement conclurre, c'eſt que ces mots ont été ajoutés par un Copiſte à l'exemplaire de Saumaiſe, & que ce Copiſte s'eſt mépris dans ſon compte, qui eſt démenti par la Piéce même.

4. *Ver renatus orbis eſt.*] Les manuſcrits portoient *ver natus orbis eſt*, ou *vere natus Jovis eſt*, ce qui eſt évidemmment une faute, & ne peut s'accorder avec la meſure propre de ce vers. Pithou veut qu'on liſe *vere natus orbis eſt*, faiſant alluſion au ſentiment de pluſieurs Anciens, qui ont cru que le Monde avoit été produit ou formé au Printems. Mais je ne vois rien qui perſuade que notre Poëte ait eu cette penſée. Juſte Lipſe corrige avec

plus de raiſon *ver renatus orbis eſt*, c'eſt-à-dire, *ver eſt imago mundi naſcentis*, le Printems eſt l'image du Monde naiſſant; *ver eſt mundus iterum natus*, le Printems eſt une nouvelle naiſſance du Monde. Prudence a dit de même :

Nam tunc renatus ſordidum
Annus veternum depulit.

Outre que cette leçon renferme un ſens vrai ſous une expreſſion poëtique & ingénieuſe, la conſtruction en devient plus réguliere & plus nette, parce que le verbe *eſt* peut ſe rapporter à *novum* & à *canorum*, qui demandent néceſſairement un verbe. Ainſi la phraſe s'arrangera naturellement de cette maniere, *ver jam novum, ver jam canorum eſt, denique ver eſt orbis renatus.*

6. *Vere nubunt alites.*] Lipſe a réformé le texte, qui portoit *nubent*. Pontan vouloit qu'on y lût *pubent* pour *vernant*, ce qui me paroît moins naturel. *Nubunt* vient à propos après *concordant.*

8. *E maritis imbribus.*] On a lu juſqu'ici *de maritis imbribus.* Voici le premier retranchement que je fais de ce malheureux *de*, qui a tant défiguré cette Piéce. Effectivement il y étoit répété ſi ſouvent, & quelquefois dans des ſens ſi peu ordinaires, que ce n'eſt pas une petite preuve, que cet ouvrage eſt poſtérieur au regne de la pure Latinité. Je retrancherai encore cette prépoſition plus d'une fois: car je ſuis perſuadé, & je le montrerai en quelques endroits, que les Copiſtes ont eu leur part à cette multiplication. Il en reſtera encore aſſez ſur le compte de l'Au-

teur. On verra au cent cinquiéme vers le ſens de ce *maritus imber*. L'épithete eſt métaphorique & ingénieuſe. Je voudrois ſeulement que notre Auteur l'eût emploiée moins ſouvent. Il l'a miſe deux fois dans le ſens figuré, & autant de fois dans le ſens propre. C'en eſt un peu trop dans un Poëme auſſi court que celui-ci. Les Copiſtes n'en ont pas jugé de même ; & l'on verra bientôt qu'il n'a pas tenu à eux que cette expreſſion, qui étoit apparemment de leur goût, n'y parût plus ſouvent.

9. *Cras amorum copulatrix.*] Le manuſcrit de Pithou portoit *amorem*, ce qui ne peut former aucun ſens. Le Poëte a dit, *cras implicat, cras dicit*, pour *cras implicabit, cras dicet* ; parce que *cras* marque ſuffiſamment le tems futur. Les meilleurs Auteurs Latins, ſurtout les Poëtes, ont ſouvent emploié de pareilles conſtructions. Si les Copiſtes avoient fait cette attention, ils n'auroient pas mis *dicet* au troiſiéme vers, où il faut lire *dicit*, comme on lit *implicat* à l'onziéme.

11. *Implicat caſas virentes.*] C'eſt ce qu'il appelle plus bas *myrteas caſas*. Quelques Copiſtes ont mis ici *gazas virentes* ; mais les bonnes gens ne ſçavoient ce qu'ils mettoient. C'eſt Pithou qui a rétabli le texte.

12. *E flagello myrteo.*] J'ai mis *e* au lieu de *de*. Le ſens eſt le même, & peut-être que l'expreſſion eſt plus Latine. Du moins je décharge l'Auteur d'un ſecond *de*, dont il peut ſe paſſer avec honneur. *Flagellum* dans les plantes & dans les arbres, ſignifie un ſcion, c'eſt-à-dire le jet ou la pouſſe d'une année. On ſçait que le myrte étoit conſacré à Vé-

nus. Ovide en apporte la raiſon au quatriéme livre des Faſtes.

13. *Dione.*] C'eſt proprement le nom de la mere de Vénus : ici il marque Vénus elle-même ; & les Poëtes l'ont pris ſouvent dans cette ſignification, comme ils ont appellé le Soleil Hypérion du nom de ſon pere.

14. *Throno.*] On ne trouve point que les Latins ſe ſoient ſervis de ce mot avant Pline l'Hiſtorien. C'eſt une preuve que notre Auteur n'a écrit qu'au tems de la décadence de leur Langue & du bon goût. Lipſe & Caſaubon aimeroient mieux *toro*, peut-être parce qu'il eſt plus Latin ; mais je ne crois pas la correction néceſſaire. Il y a dans cette Piéce plus d'une expreſſion qui n'eſt pas d'une Latinité plus épurée que *thronus* : ainſi ſa nouveauté ne doit pas lui faire plus de tort qu'aux autres. D'ailleurs, Vénus fait ici le perſonnage d'une Reine, elle reçoit l'hommage de ſes Sujets ; & cette cérémonie demandoit un trône, & non pas un lit. Au vers quatre-vingt-quatriéme, les Graces paroiſſent aſſiſes à ſes côtés, ce qui donne à entendre que Vénus l'étoit auſſi.

17. *Tunc cruore de ſuperno*, &c.] La correction de ces deux vers eſt preſque toute de Lipſe. On liſoit dans les manuſcrits,

Tuno çuivore de ſuper hoc
Spumeopont de glovo.

Je ne ſçai pourquoi Pithou change *cruore* en *liquore*. *Liquor ſupernus* peut ſignifier de la pluie ; au lieu que *cruor ſupernus* me paroît une expreſſion propre de l'action qui eſt ici repréſentée. *Tunc*, c'eſt-à-dire au Printems,

au commencement d'Avril. *Cruore de ſuperno*, c'eſt-à-dire du ſang du Dieu Célus, qui tomba dans la mer, quand il fut mutilé par ſon fils Saturne. Les Mythologues rapportent différens ſentimens ſur la naiſſance de Vénus. Notre Poëte s'en eſt tenu à celui-ci pour la raiſon que je dirai après. Tibulle avoit pris avant lui le même parti, quand il a dit dans la ſeconde Elégie de ſon premier livre,

Nam fuerit quicunque loquax, is ſanguine natam.
Is Venerem rapido ſentiet eſſe mari.

19. *Cærulas inter catervas.*] On pourroit entendre par ces mots les veaux marins, qui étoient ſous la conduite de Protée. Je crois cependant que le Poëte a voulu marquer par-là les Néréides, que Sénèque appelle *cærulus grex Nereidum.* Hippol. v. 335. Ces Nymphes de la Mer ne devoient pas manquer à un ſpectacle ſi ſurprenant, dont la ſcène étoit dans leur palais.

20. *Inter & bipedes equos.*] J'entends par *bipedes equos*, les chevaux marins dont Enalus avoit ſoin, & que Pline appelle *hippocampos.* Voilà un dactyle au ſecond pied du petit vers choraïque. La régularité demandoit un chorée, ou du moins un ſpondée: mais comme le dactyle eſt l'équivalent du ſpondée, le Poëte a cru pouvoir mettre l'un pour l'autre. Sénèque a fait la même choſe dans ce vers,

Currite ad thalamos novos.

21. *Fecit undantem Dionen.*] Vénus naiſſante eſt donnée en ſpectacle à l'Univers. Elle eſt portée ſur l'Océan dans une conque marine.

Ce char flottant eſt traîné par les chevaux de Neptune. Les Déeſſes de la Mer lui ſont un brillant cortége. Peut-on faire une image plus noble, & en même tems plus gracieuſe? Il y avoit *Dione* dans les manuſcrits. Les Copiſtes ne voiant point le nominatif du verbe *fecit*, qui avoit diſparu dans l'embarras du dix-ſeptiéme & du dix-huitiéme vers, ont traveſti *Dionen* en nominatif, en retranchant la derniere lettre. Lipſe a rétabli le texte ſur l'exemplaire de Saumaiſe, en rappellant la lettre qui avoit échappé. *Fecit* eſt une maniere de parler de ce tems-là pour *formavit*, *creavit*. Le Scholiaſte de Juvenal a dit dans le même ſens, *ſi tres liberos fecerit* pour *procreaverit*.

22. *In marinis fluctibus.*] Cette correction eſt de moi. On liſoit auparavant *de maritis imbribus*. Apparemment qu'il ne reſtoit plus dans les anciens manuſcrits que ... *mari*... *is* ... *ibus*, & que les autres lettres avoient diſparu. Les Copiſtes qui ſont venus depuis, ou les premiers Editeurs, ſe ſont imaginés que c'étoit une répétition du huitiéme vers, où ils trouvoient toutes les lettres qui reſtoient dans celui-ci, & ils ſe ſont ſçu gré de la reſtitution qu'ils croioient faire à l'Auteur. Tous les Critiques s'en ſont tenus aux manuſcrits. Lipſe a expliqué ce vers du mélange du ſang de Célus avec l'écume de la Mer, & il trouve dans cette expreſſion une élégance ſinguliere : *maritos imbres adpellat ſpumam & cruorem, ſanè quàm eleganter.* Selon ce ſentiment, l'Auteur auroit dit deux fois la même choſe dans la même phraſe, puiſqu'il n'y a point de différence entre ces deux

expreſſions, *liquore de ſuperno*, & *de maritis imbribus*. La conſtruction même ſeroit pitoiable. Car quel verbiage eſt ceci, *tunc pontus de liquore ſuperno, & de ſpumeo globo, & de maritis imbribus, fecit*, &c. ? Je n'ai pu croire que notre Poëte ſe fût exprimé de cette maniere. J'y trouve encore une autre abſurdité; c'eſt qu'il auroit mis deux fois & dans deux ſens différens, *de maritis imbribus*, en un petit nombre de vers. Plus haut, c'étoient les pluies du Printems, qui pénétrant le ſein de la Terre, y portent la fécondité; ici, c'eſt le ſang du Dieu Célus mêlé à l'écume de la Mer, pour donner naiſſance à Vénus. Tout cela m'a fait juger qu'il étoit néceſſaire d'en venir à une correction. J'eſpere qu'on fera grace à celle que je propoſe. Elle n'eſt pas fort éloignée du texte des manuſcrits, elle aſſortit parfaitement bien avec la penſée que renferment les vers précédens, & elle retranche encore un *de*. Lipſe s'eſt imaginé qu'il manquoit ici quelques vers, & que l'intercalaire revient trop tôt. *Deſunt hic minimùm ſeni aut ſepteni verſus, quod adparet ex verſu intercalari præpropere poſito.* Je crois que le Critique ſe trompe. Il n'eſt pas néceſſaire dans les Poëſies à refrein que les couplets ſoient égaux. Théocrite, Catulle & Virgile, nous fourniſſent des exemples du contraire.

25. *Ipſa gemmeis.*] C'eſt ainſi qu'il faut lire après Lipſe, & non pas *gemmans*, ni *gemmas*, ni *gemmis*. On voit aiſément la néceſſité de ce changement. *Gemmeis* eſt ici de deux ſyllabes, & forme un ſpondée, comme *aureis* dans Virgile. L'Auteur tranſporte ici ingénieuſement à Vénus ce que l'on attribue ordinairement

dinairement à la Déeſſe Flore. Je l'ai fait ſentir dans ma traduction. Ce tranſport au reſte n'eſt point une pure imagination du Poëte, il eſt fondé en raiſon. C'eſt que Vénus, dans la Mythologie, eſt le principe de toutes les productions de la Nature.

26. *Pingit.*] C'eſt-à-dire, *ornat, concinnat*, décore, embellit.

27. *Ipſa turgentes papillas de Favoni ſpiritu.*] Telle eſt la leçon qu'on peut dire que Juſte Lipſe a rappellée du manuſcrit olographe de l'Auteur. Le texte, tout corrompu qu'il eſt, y conduit naturellement. Il y a peu de chemin à faire de *ſurgentes* à *turgentes*, de *Faboni* à *Favoni*, & de *paritu* à *ſpiritu*. Cependant ce n'eſt pas une petite gloire de l'avoir fait le premier.

29. *Mulget in toros tepentes.*] Les manuſcrits portoient *urguet in totos pentes*. Pithou a corrigé *toros ſtupentes*, & Lipſe a mis *tepentes*. J'ai pris la liberté d'y ajouter une nouvelle correction, qui préſente le même ſens, mais qui ſoutient mieux la métaphore, & la développe davantage, ſans s'éloigner du texte. Par *toros tepentes*, j'entends la campagne, qui étant échauffée par les premiers ſouffles des Zéphirs, ſe couvre de gazon, pour recevoir les fleurs que Vénus verſe de ſon ſein. Lucrèce avoit dit quelque choſe d'approchant au livre cinquiéme, v. 737.

It ver, & Venus, & Veneris prænuntius ante
Pennatus graditur Zephyrus veſtigia propter,
Flora quibus mater præſpargens ante viai
Cuncta coloribus egregiis & odoribus opplet.

« Le Printems revient toujours dans la même

» Saiſon. Vénus eſt inſéparable de ſon arrivée ; » & jamais le Zéphir ne manque de faire en- » tendre le bruit de ſes ailes, pour marquer » qu'il eſt l'aimable avant-coureur de ſes plai- » ſirs. Flore, qui fait naître la variété des fleurs, » s'épuiſe pour remplir la route de leur paſſa- » ge par tout ce qui peut flater la vue & l'o- » dorat ». Quelques Sçavans ont pris *papillas* pour des boutons de roſes, ce qui leur a fourni deux explications de cet endroit bien différentes l'une de l'autre. La premiere eſt, que Vénus fait éclore les boutons de roſes avec empreſſement, *urget*, pour en orner ou en parfumer les lits des amans, *toros tepentes*. La ſeconde fait un autre changement au texte; & au lieu de *totos pentes*, lit *notos* ou *nudos penates*, ce qui veut dire, que Vénus fait éclore à la faveur du Zéphire les boutons de roſes, pour les faire ſervir dans les maiſons à des couronnes, des guirlandes, & autre choſe ſemblable. Je ne crois pas qu'on me déſapprouve de m'être éloigné de ces explications. Elles ſont forcées & embarraſſées, le texte y eſt étrangement défiguré, ſans aucune néceſſité; ces lits des amans parfumés de roſes ſont mal placés dans une fête, où il n'y avoit que des filles; il ne s'agit point ici de porter des couronnes de fleurs dans les maiſons particulieres, c'étoit à la campagne & au milieu des bois que l'on s'aſſembloit; enfin l'on y donne à *papilla* une ſignification qui eſt ſans exemple. L'on ne trouvera rien de ſemblable dans le parti que j'ai pris.

32. *Spargit humentes aquas.*] J'ai retranché les cinq vers qui ſuivoient celui-ci, & qui en ſont dix ſelon ma diviſion, quoiqu'il y en

ait quelques-uns qui ne ſont point à mépriſer. Afin que le Lecteur ne regrette point cette perte, je les repréſente ici, & j'ajouterai les raiſons qui me les ont fait rejetter. Voici donc comme on liſoit ces vers dans les manuſcrits.

Et me canat lachrymæ trementes
De tadum pondere.
Gutta præceps orbe parvo
Suſtinet caſus ſuos.
In pudorem florulentæ
Prodiderunt purpuræ.
Humor ille, quem ſerenis
Aſtra rorant noctibus;
Manè virgineas papilla
Solvit humenti peplo.

Pithou, Lipſe & Lernutius, ont jugé ces vers dignes de leurs corrections, & ils les réforment de cette ſorte:

Et micant lachrymæ trementes
De cadivo pondere.
Gutta præceps orbe parvo
Suſtinet caſus ſuos.
In pudorem florulentæ
Prodierunt purpuræ.
Humor ille, quem ſerenis
Aſtra rorant noctibus;
Manè virgines papillas
Solvet humenti peplo.

Saumaiſe ſuit les mêmes corrections, à cela près qu'il conſerve *prodiderunt* des manuſcrits, & qu'il met *caduco* pour *cadivo*. Comme ces vers ſont peut-être les plus embarraſſans de toute la Piéce, M. de Longrue a emploié

toutes ſes lumieres pour en démêler le ſens; & voici l'expoſition qu'il en donne. *De cadivo pondere, id eſt, propter pondus quod impellit lachrymas ſeu roris guttas ut cadant : at non ſtatim cadunt guttæ roris, nam ſuomet libratæ pondere ſuſtinentur. Florulentæ purpuræ, id eſt, flores purpurei prodierunt in pudorem, id eſt, ruborem induerunt. Quare autem prodierunt? Roris ope; nam humor ille, quem ſerenis aſtra rorant noctibus, manè virgines papillas, (nondum apertis hactenus florum calicibus ſeu alabaſtris) ſolvet humenti peplo, id eſt, velo ſeu calice madido rore.* Il paroît, autant que je peux deviner, que M. de Longrue diſtingue trois choſes dans cette explication. Selon lui, les quatre premiers vers expriment la maniere dont tombe la roſée, qui par la petiteſſe de ſes parties, ſemble diſputer & balancer ſa chûte : le cinquiéme & le ſixiéme marquent que les roſes commencent à prendre une couleur rouge : & les quatre derniers repréſentent les roſes écloſes. On ſent aſſez combien la correction & l'explication de ces vers ont du coûter. Ils avoient beſoin de plus d'un Critique pour débrouiller ce cahos. Mais en rendant à leur travail & à leur pénétration toute la juſtice qui leur eſt due, qu'il me ſoit permis de juſtifier le retranchement que j'ai fait de ces vers. Je ne m'y ſuis pas déterminé légérement. Les défectuoſités, qui ne ſont pas en petit nombre dans cette Piéce, donnent plus de liberté à y faire des changemens, que dans toute autre qui ſeroit plus correcte. Pithou dit ſur cet endroit, *non ab re ſuſpicetur quis & hæc & alia quædam in hoc carmine confuſa, nec ſuo loco poſita.* « On peut ſoupçonner avec

» raiſon qu'il y a de la confuſion & du déran-
» gement dans ces vers & dans quelques autres
» de ce Poëme ». Scriverius & Rivinus en ont jugé de la même maniere. De l'aveu de Monſieur de Longrue, les manuſcrits ne ſont d'aucun ſecours pour le réformer, & la critique ſeule en doit décider. Ce moien étant unique, qu'on ne trouve pas mauvais que je m'en ſerve pour exclure les dix vers en queſtion. Premiérement, ils ſont aſſez inutiles. Ces trois vers qui les précédent,

Ipſa roris lucidi ;
Noctis aura quem relinquit ,
Spargit humentes aquas ,

& ces deux-ci qui les ſuivent

Ipſa juſſit manè ut udæ
Virgines nubant roſæ ,

diſent la même choſe, & le diſent de maniere, que la penſée eſt développée ſuffiſamment, & a ſon étendue naturelle. Secondement, les vers que je ſupprime embarraſſent le ſens & la conſtruction de tout cet endroit. Qu'on le liſe tout de ſuite, en remettant ces vers en leur premiere place; & la preuve de ce que je dis deviendra ſenſible. Le Poëte, en éloignant *ipſa roris lucidi* d'*ipſa juſſit*, auroit affoibli la force de la répétition d'*ipſa*, qui eſt le nominatif commun de toutes les penſées qui en ſont le ſujet; & auroit fait perdre Vénus de vue, pour s'amuſer mal-à-propos à tracer en termes fleuris une image puérile de la roſée. Troiſiémement, ces vers renferment une contradiction ou une tranſpoſition d'idées avec ce qui ſuit. On y voit d'abord les ro-

ſes ouvertes & épanouies, étaler un éclat pompeux, égal à celui de la pourpre; car c'eſt le ſens naturel que préſentent ces vers:

In pudorem florulentæ
Prodierunt purpuræ.

En ſuite on dit que la roſée du matin les dégagera, les tirera de leur bouton,

Manè virgines papillas
Solvet humenti peplo,

Et puis dans le vers qui ſuit immédiatement, Venus ſe contente de former les roſes dans ce même bouton: elle ordonne qu'elles y demeurent ſerrées & couvertes comme d'un voile,

Ipſa juſſit manè ut udæ
Virgines nubant roſæ.

Ainſi les dernieres idées combattent & détruiſent les premieres. Quatriémement, les explications que M. de Longrue donne de ces vers débattus, toutes ſçavantes & ingénieuſes qu'elles ſont, paroiſſent forcées, & font tenir au Poëte un langage entortillé & plein de métaphores outrées. Ce n'eſt qu'après bien des réflexions qu'on parvient à deviner que *in pudorem florulentæ prodierunt purpuræ*, veut dire, les roſes ont pris une couleur rouge; & que *virgines papillas ſolvere humenti peplo*, ſignifie développer les feuilles de la roſe, la faire épanouir. Cinquiémement enfin, en admettant les vers que je retranche, on chargeroit l'Auteur de pluſieurs répétitions à pure perte de ſon côté. Ce *de*, que M. de la Monnoie lui a ſi juſtement reproché, y re-

paroîtroit encore une fois. On trouveroit *turgentes papillas*, ſuivi peu après de *virginis papillas*. *Manè* & *virginis* reviendroient deux fois dans l'eſpace de quatre petits vers. *Florulentæ purpuræ* & *ſolis purpuris* ſeroient peu éloignés l'un de l'autre. De toutes ces raiſons, je conclus que ces dix vers, ſoit qu'ils ſoient de notre Auteur, ſoit qu'ils n'en ſoient pas, ſont ici abſolument hors de leur place. Je n'en vois pas même d'autre dans toute la Piéce qui puiſſe leur convenir. Si l'on me demande comment il s'eſt pu faire que ces vers ſe ſoient gliſſés dans les exemplaires, je ferai la même queſtion ſur pluſieurs anciens Auteurs dont j'ai parlé ailleurs. Quoi qu'il en ſoit des autres, apparemment que quelque Copiſte ou quelque Grammairien, trouvant ici une deſcription de la roſée, qui n'étoit pas aſſez pouſſée à ſon gré, aura voulu égaier ſon imagination à y ajouter les derniers traits. Les Poëtes médiocres donnent volontiers dans la deſcription; ils s'arrêtent à chaque minutie, & ne ſçauroient quitter un ſujet qu'ils ne l'aient revêtu de toutes ſes circonſtances. Il leur vient cinq ou ſix expreſſions brillantes & figurées, ils entaſſent vers ſur vers pour les y enchaſſer, & ils ſeroient fâchés qu'une ſeule leur échappât. On met d'abord ces vers à la marge d'un exemplaire, & ils ſe mêlent inſenſiblement avec le texte dans les copies ſuivantes. Cette conjecture paroîtra très-vraiſemblable à ceux qui ont quelque uſage des manuſcrits, & qui ſçavent examiner d'une maniere critique le texte des anciens Auteurs.

33. *Ipſa juſſit manè ut udæ.*] Il y avoit dans

les originaux, *ipiuſſit manè tuæ.* La correction eſt néceſſaire, elle eſt heureuſe. Nous la devons en partie à Lipſe, & en partie à Doës.

34. *Virgines nubant roſæ.*] C'eſt-à-dire, *ſe nubant*, ſe voilent, ſe couvrent; ce qui convient parfaitement bien aux roſes, quand elles ſont encore en bouton. C'eſt pourquoi le Poëte les appelle *virgines*, c'eſt-à-dire, comme l'explique M. de Longrue, *nondum apertis florum calicibus ſeu alabaſtris.* On peut encore expliquer ces deux vers de cette autre maniere: *Venus juſſit ut manè udæ roſæ nubant, id eſt tegant, ornent virgines; ut virgines ſe tegant & ornent roſis roſcidis :* « Vénus » veut que les jeunes filles ſe parent de» main de couronnes de roſes ». Cette interprétation a ſon mérite. Je m'en tiens pourtant à la premiere qui me paroît plus naturelle, & qui repréſente mieux l'état où les roſes pouvoient ſe trouver au premier jour d'Avril, la Saiſon ne leur permettant pas d'être alors aſſez avancées pour être épanouies, & pour ſervir à former des couronnes : d'où vient que le Poëte les appelle plus bas *flores rigentes.* Une autre raiſon qui me fait croire que ce n'eſt point là ſa penſée, c'eſt qu'il auroit laiſſé à plaiſir une ambiguité ſenſible & déſagréable, qu'il pouvoit très-aiſément éviter, en mettant *uda virgines nubat roſa.*

35. *Fuſæ aprugno de cruore.*] Les roſes, & ſur-tout les roſes rouges, avoient trop de rapport à Vénus, pour n'en pas faire mention au jour de ſa fête. L'Auteur n'omet rien de ce qui pouvoit flater l'Héroïne de ſa Piéce. La Mythologie nous a conſervé deux traditions ſur l'origine des roſes rouges. Les uns

diſent que cette couleur leur vient du ſang de Vénus, quand elle fut piquée au pied par une épine en courant au ſecours d'Adonis. D'autres l'attribuent au ſang d'Adonis même, verſé par la bleſſure qu'il reçut d'un ſanglier. Le vers qui ſuit celui-ci, prouve que notre Poëte s'en eſt tenu à ce dernier ſentiment. Il ſemble même dire, comme Bion l'avoit dit avant lui, que les roſes doivent non ſeulement leur couleur, mais encore leur naiſſance, à cet événement: car *fuſæ* ſignifie ici *effuſæ in lucem*, à moins de le prendre pour *perfuſæ*, ce qui eſt moins naturel. Au reſte, c'eſt Lipſe qui a le premier changé le texte, & lu *fuſæ aprino de cruore*, en quoi il a été ſuivi par M. de Longrue. J'ai mis *aprugno*, qui eſt très-Latin, au lieu d'*aprino*, qui m'eſt fort ſuſpect. *Aprugnus cruor* ne ſignifie pas ici le ſang du ſanglier, mais celui que le ſanglier fit couler de la cuiſſe d'Adonis qu'il entama de ſes défenſes. Scriverius ne peut ſupporter cette explication: *Malè*, dit-il, *ineptèque dicitur aprinus cruor, Adonis quem aper occiderat cruor.* Il ne ſçavoit pas apparemment, que cette maniere de parler n'eſt pas inconnue aux meilleurs Ecrivains de l'ancienne Rome. Virgile appelle *Ulyſſei vulnus*, un coup porté par Ulyſſe: c'eſt au livre ſecond de l'Enéide. Tite-Live au commencement du 45e livre dit: *clades Sinopenſium*, pour *clades illata à Sinopenſibus.* Pomponius Mela, livre ſecond, chapitre ſeptiéme, ſe ſert de la même expreſſion, en parlant de la victoire que les Romains remporterent proche des Iſles Ægates. *Ægates*, dit-il, *Romanâ clade memorabiles.* Enfin Aulugelle au livre neuviéme,

chapitre douze, cite plusieurs autres exemples tout pareils. Mais quelque respect que j'aie pour les anciens Auteurs, j'avoue que cette expression me révolte un peu. Je ne puis voir sans quelque sorte de peine, que le Poëte ait laissé dans sa Piéce une pareille ambiguité, qu'il pouvoit aisément éviter, en mettant *Adonidis* ou *Adonio cruore*, ou bien *Adonis è cruore*, on enfin *Adonei cruore*, comme Plaute a dit *Adoneus* pour *Adonis*. La mesure du vers, & la tradition poëtique du fait, l'y conduisoient naturellement. Cette leçon approcheroit moins des manuscrits, où l'on lisoit auparavant *fusta prius de cruore*. Ce n'est peut-être pas une preuve qu'elle soit la moins bonne dans une Piéce aussi imparfaite que celle-ci. Du moins elle formeroit un sens plus clair, plus vrai, & plus soutenu; l'expression en seroit plus Latine, & elle retrancheroit encore un *de*. On verra bientôt une autre correction de cet endroit, qui a rapport aux vers suivans, & qui ne vaut pas à beaucoup près les deux qu'on vient de voir.

36. *Atque Amoris osculis.*] L'ancienne leçon étoit *deque Amoris oculis*. Voilà encore un *de* que j'enléve au Poëte, ou plutôt aux Copistes, qui ne l'ont mis que pour conserver le grand vers. Cette expression est prise d'une Epigramme de Théocrite, où le sanglier s'excusant à Vénus de la mort d'Adonis, lui dit en Grec ce que je rends ici en vers Latins Anacréontiques, & que j'ai fait sentir dans la traduction:

Ubi femur retectum
Vidi, ratus perito

Scalptum Myrone marmor,
Statim impotens amoris
Volui illud oſculari.

Après les vers que je viens d'expliquer, on lit ces ſix autres dans les manuſcrits,

Deque gemmis, deque flammis,
Deque Solis purpuris.
Cras ruborem qui latebat
Veſte tectus ignea
Unica marito nodo
Non pudent ſolvere

Ces vers ont embarraſſé & partagé les Critiques. M. de Longrue corrige *igneum* au lieu d'*ignea*, *unico* au lieu d'*unica*, & *pudebunt* au lieu de *pudent*. Avec ces trois corrections, il n'eſt pas aiſé d'appercevoir le ſens de cet endroit. Il en découvre cependant un, & il le propoſe en ces termes. *Ruborem*, dit-il, *ſeu pudorem qui latebat veſte (calice ſcilicet vel alabaſtro) quaſi involucro tectus, unico marito non pudebunt ſolvere; ſicut nuptæ maritis zonam ſolvunt vel ſolvi patiuntur: unico quidem marito, ut caſtæ matronæ, quæ ſolum maritum experiuntur.* Cet unique mari des roſes, ſelon M. de Longrue, eſt le Soleil. Il n'explique point ce que veut dire *nodo*; & il ne prend pas garde que *marito* laiſſe un ſpondée à la troiſiéme meſure, où l'on doit toujours mettre un chorée, comme le Poëte l'a conſtamment obſervé. Pithou eſt tombé dans le même inconvénient en liſant *mariti*. M. de la Monnoie ne fait pas moins de changemens. Il met *unico marita* au lieu d'*unica marito*, & *pudebit* au lieu de *pudent*; & arrange ainſi toute la conſ-

truction: *roſa marita ruborem, qui latebat veſte tectus, non pudebit, ſeu non erubeſcet unico nodo ſolvere.* Enfin un autre Sçavant de mes amis a eu une autre idée. Il reprend le vers trente-cinquiéme pour l'unir à ceux-ci, & n'en faire qu'une phraſe: Il lit *facta Cypris* au lieu de *fuſta priùs*; il met *marita* & *pudebit*, comme M. de la Monnoie; & prétend que le Poëte fait ici une apoſtrophe à la roſe, qu'il appelle *marita*, parce qu'elle doit éclorre le lendemain, & produire ce qu'elle avoit tenu renfermé juſqu'ici. Suivant ce ſentiment, voici la conſtruction qu'on doit faire de tout cet endroit: *O marita (Roſa) facta de Cypris ſeu Veneris cruore, deque Amoris oſculis, deque gemmis, flammiſque & purpuris ſeu radiis ſolaribus; cras, ò marita, non pudebit te ruborem, qui veſte igneâ calicis tectus latebat, unico nodo ſolvere, & in apertum prodere.* Cette derniere explication, qui ne differe point de la ſeconde pour le ſens, paroît la plus plauſible. Elle n'eſt pas cependant ſans difficulté. Premiérement, le trente-quatriéme vers finit par *roſæ* au pluriel, & le vers ſuivant commence par *facta* au ſingulier, en ſous-entendant *roſa*: or ce paſſage d'un nombre à l'autre eſt trop bruſque & peu naturel. Ou il faudroit lire *roſa* au premier, pour le rapporter à *facta* du ſecond; ou il faudroit mettre *factæ* à celui-ci, pour les rapporter à *roſæ* de l'autre. Secondement, *Cypris* pour dire Vénus, eſt un mot Latin inconnu aux Auteurs du beau Siécle; je ne ſçai même ſi on le trouveroit dans le moien âge de la langue Latine autrement qu'au nominatif; encore faudroit-il deſcendre juſqu'à un Luxurius, ou à quelques au-

tres Poëtes auſſi peu connus, qui ont vêcu dans les Siécles de la barbarie ſous la domination des Vandales. Troiſiémement, *roſa facta Cypris de cruore*, pourroit bien ſignifier que la roſe a pris ſa couleur rouge du ſang de Vénus; mais que ſignifieroit *deque Amoris oſculis?* Cela n'y convient plus. Quatriémement, *ſolis purpuræ* pour *radii ſolares*, eſt une expreſſion bien étrange. A-t'on jamais parlé comme cela? Oſerai je le dire? Toutes ces explications reſpectables par le nom de leurs Auteurs, & par la peine qu'elles leur ont cauſée, ne me ſatisfont point. La plus ſupportable prouve tout au plus qu'il peut abſolument y avoir quelque ſens dans le texte; qu'il faut pour tirer ce ſens changer pluſieurs mots, & donner à d'autres une ſignification étrangere & forcée. Notre Poëte ne s'exprime point d'une maniere ſi énigmatique: & je ne puis croire, que dans une Piéce ſi pleine de ſel & d'enjouement, il ait voulu préparer des tortures aux jeunes filles de ſon tems, qui devoient chanter ou réciter cette Hymne; & aux Sçavans des Siécles à venir, qui devoient la lire. Ainſi je laiſſe les autres ſe caſſer la tête à débrouiller ce galimathias poëtique, & je prends ſur ces ſix vers le même parti que j'ai pris peu auparavant ſur dix autres, c'eſt-à-dire, que j'opine à les ſupprimer entiérement, à peu près pour les mêmes raiſons. C'en ſera trois *de* & un *marito* de moins, c'eſt-à-dire, quatre imperfections retranchées de la Piéce. Toutes les corrections & les explications n'en font pas tant.

39. *Ipſa Nymphas Diva lucos juſſit ire myrteos.*

Il y avoit *loco myrteo* dans les manuſcrits, ce que la meſure du vers ne peut comporter. Pithou change *loco* en *luco*, dont j'ai fait *lucos*. Il faut ſous-entendre *in*, & la conſtruction ſera *juſſit ire in lucos myrteos*.

41. *It puer comes puellis.*] C'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas *& puer comis puellis*. Lipſe a fait le premier cette correction.

42. *Nec tamen credi poteſt.*] On craint l'Amour dans ces fêtes, on s'en défie, on ſe précautionne contre ſes attaques, on le déſarme : ce qui fait voir, que quelque liberté qu'on s'y donnât, il y avoit cependant de la retenue. Telle eſt la conduite que notre Poëte a gardée dans ſon ouvrage. Depuis le commencement juſqu'à la fin, il ne parle que de Vénus & de l'Amour, ſans qu'il lui ait jamais échappé rien de trop libre.

43. *Feriatum.*] Ce mot eſt bien Latin & propre de la belle Poëſie : mais il revient ici trop ſouvent. On va le voir encore deux fois. C'eſt un des effets du mauvais goût, que j'ai déja remarqué à l'occaſion du mot *maritus*. Plus une expreſſion eſt brillante, plus un Poëte doit l'emploier avec ménagement. Les Auteurs qui ont écrit depuis le Siécle d'Auguſte, ont rendu leur compoſition inſipide en voulant la rehauſſer par ces aſſaiſonnemens répandus ſans diſcernement ; & l'on peut dire d'eux, ce que Boileau diſoit des mauvais Poëtes de notre tems :

Ce ne ſont que Feſtons, ce ne ſont qu'Aſtragales.

44. *Si ſagittas vexerit.*] C'eſt-à-dire, *ſi ſagittas adtulerit, niſi tela depoſuerit.* C'eſt ſous la même condition, que Tibulle, dans la pre-

miere Elégie de ſon ſecond livre, invoque l'Amour à la Fête des Ambarvales d'Automne :

Sancte, veni dapibus feſtis; ſed pone ſagittas,
Et procul ardentes hinc precor abde faces.

Il y a cependant cette différence entre ces deux Poëtes, que Tibulle dément ſa morale peu de vers après, au lieu que celui-ci la ſoutient juſques au bout, & tient toujours l'Amour dans les bornes de la bienſéance. *Vehere* pour *geſtare* eſt de la baſſe Latinité, & ſe trouve ſouvent dans Ammien Marcellin.

45. *Ite, Nymphæ, ponit arma.*] Je ſçais que les Editeurs ont mis *poſuit*; que le Tribraque (∪ ∪ ∪) n'aiant pas plus de tems, de quantité que le chorée, (– ∪) on peut abſolument remplacer l'un par l'autre; & que Sénèque l'a fait dans ces vers, *meque ovantem ſcelere tanto.* Si les exemplaires de cette Piéce étoient moins infidéles, je les reſpecterois davantage : mais j'ai crû pouvoir ſans conſéquence m'en départir en cette occaſion, parce que j'ai remarqué que le Poëte, dans ſes choraïques de quatre meſures, s'eſt plus attaché à la forme réguliere de ces vers que dans les autres, & qu'il les a toujours fournis de pieds de deux ſyllabes, ce qui eſt un des plus grands agrémens de cette verſification. M. de Longrue a ſenti apparemment la force de cette raiſon, quand il a dit qu'il aimoit mieux faire un chorée de *poſuit*, ainſi que Virgile l'a fait dans *genua labant.* Comme j'ai prouvé ailleurs que ce vers de Virgile commence par un procéleumatique, c'eſt-à-dire par quatre brèves, & que cette meſure eſt reçue dans l'eſpece de vers

dont Virgile s'eſt ſervi, je m'en tiens à la propoſition de M. Longrue en faveur du chorée, & je me ſers pour la prouver d'un principe plus ſûr que l'exemple dont il s'autoriſe.

48. *Nudus ire juſſus eſt.*] Il y a *purus* dans quelques éditions. Pithou a trouvé *durus* dans ſon manuſcrit, & il l'a changé en *nudus*. J'ai ſuivi cette derniere correction, parce que le cinquante-quatriéme vers ſemble la demander. *Nudus* a ici le même ſens que *ſpoliatus*, *exutus omnibus*.

51. *Sed tamen, Nymphæ, cavete.*] Cet endroit eſt d'une grande délicateſſe. Rien de plus ingénieux, ni de plus moral, que cette correction du Poëte. Horace nous repréſente l'Amour, qui aiguiſe ſes fleches toujours étincellantes ſur une pierre mouillée de ſang, * *ſemper ardentes acuens ſagittas cote cruentâ.* Qui ne trembleroit à cette image ? Celui-ci prend tout un autre tour. Il ôte à ce Dieu tout ce qui le rend terrible, & ne lui laiſſe que ce qu'il peut avoir d'aimable, ſa beauté. C'eſt cela même, ajoute-t'il, qui doit nous le faire craindre davantage. Cet appas flatteur lui tient lieu de toutes ſes armes, & eſt ſeul capable de cauſer les plus grands ravages. Se ſeroit-on attendu à trouver dans une Piéce du caractere de celle-ci des préſervatifs contre l'Amour ?

53. *Totus eſt armatus idem.*] Les Commentateurs, après Pithou, s'accordent à lire *totus eſt in armis idem*. Cependant j'oſe corriger *armatus*. Eſt-ce un attentat que je commets ? eſt-ce un ſervice que je rends ? Les connoiſſeurs critiques en jugeront. Je viens de dire que le

* *L.* 2, *Od.* 8.

Poëte

Poëte avoit ſur-tout pris la belle cadence de ces vers de quatre meſures ; or la régularité demande que la troiſiéme place ſoit toujours occupée par un chorée. De plus, je crois fort vraiſemblablement que la penſée de ce vers & de celui qui le ſuit étant priſe du quarante-ſeptiéme & du quarante-huitiéme, & les premiers Copiſtes aiant manqué en cet endroit, ceux qui ſont venus après trouvant dans ces premiers Manuſcrits quelques lettres qui avoient rapport à *inermis* du vers quarante-ſeptiéme, ils ont cru bien faire de le répéter ici. Les Editeurs moins ignorans s'étant apperçus qu'*inermis* faiſoit ici un ſens contraire à la penſée du Poëte, ils l'ont retranché pour mettre *in armis*. Nous avons dans les anciens Auteurs quantité d'exemples de pareilles altérations cauſées par la répétition d'un mot pris de quelque ligne précédente. Un Sçavant m'a propoſé un moien qui lui eſt venu pour conſerver *inermis*, ſans mettre de contradiction dans la penſée. Ce moien ſeroit d'expliquer ainſi ces deux vers : *Amor, quando nudus eſt, totus idem eſt, etiam inermis*; « Quand l'Amour eſt nud, il » eſt toujours le même, toujours à craindre, » quoique déſarmé ». J'aurois volontiers ſuivi cette explication, ſi je n'avois remarqué qu'en levant la contradiction, elle laiſſoit un double ſens dans l'expreſſion ; de maniere que le ſens faux ſaute, pour ainſi dire, aux yeux, & qu'on n'apperçoit le véritable qu'à force de réflexion. Or ſi notre Poëte a jamais du éviter l'ambiguité, c'eſt particuliérement en cet endroit-ci, le plus fin peut-être & le mieux manié de toute la Piéce. J'ai trouvé, depuis cette Remarque, que Scriverius avoit propoſé

avant moi la correction que j'ai oſé riſquer. Si c'eſt une heureuſe découverte, je conſens d'en partager la gloire avec lui; pourvu qu'il en partage auſſi le blâme, ſi c'eſt une témérité. Il ajoute qu'on pourroit encore réformer ce vers par la ſimple tranſpoſition d'un mot, en liſant,

Eſt in armis totus idem.

Je ne ſerois pas éloigné de cette correction, qui n'a pas déplu à Saumaiſe. Rivinus croit qu'on peut auſſi lire :

Totus haud inermis idem.

Tout cela fait voir que les Critiques ont jugé comme moi que la meſure réguliere de ce vers ne peut compatir avec la leçon des manuſcrits, & que nous nous accordons dans le ſens que nous donnons à cet endroit.

60. *Cede, virgo Delia.*] Puiſque les jeunes filles qui compoſoient l'aſſemblée étoient chaſtes comme Diane, *compari pudore*, pourquoi prier la Déeſſe de ne s'y point trouver? Le Poëte en apporte deux raiſons : *Ut nemus ſit incruentum*, dit-il, *à ferinis ſtragibus.* Diane aime la chaſſe & le carnage. Ce ſpectacle auroit enſanglanté la Fête, & allarmé de jeunes filles tendres & timides. De plus la bienſéance demandoit que Diane & Vénus, ſi différentes d'inclinations, n'euſſent rien de commun dans leurs divertiſſemens, *ſi deceret virginem.*

62. *A ferinis ſtragibus.*] On trouve *de* dans les Editions. Cette faute eſt venue ſans doute des grandes lignes. Comme *à* ſe trouvoit à la ſuite d'*incruentum*, & que l'éliſion auroit gâté l'économie du vers de ſept meſures & demi, on

a ramené ce *de* favori, & l'on a cru par là remédier au déſordre. J'ai rétabli les vers dans leur partage naturel, & j'ai remis l'*à* en ſa premiere place. *Incruentum à ſtragibus* ſignifie *à ſtragibus vacuum*, *ſtragium immune*, comme l'on dit, *innocens à crimine*, *à ſanguine*.

63. *Ipſa vellet te rogare.*] Ce vers & le ſuivant n'étoient point dans le Manuſcrit de Pithou : mais comme ils ſe trouvent dans celui de Saumaiſe, j'ai cru devoir les conſerver. Quelques Copiſtes les auront apparemment retranchés, parce qu'ils leur paroiſſoient dire la même choſe que les deux vers ſuivans. Mais il s'en faut bien. La traduction fait aſſez ſentir que ces deux dyſtiques renferment deux penſées différentes, dont la derniere rencherit ſur l'autre.

67. *Jam tribus choros videres.*] Vénus n'étoit pas la ſeule en l'honneur de qui l'on faiſoit des veillées. Suétone, Tacite & Pétrone, parlent de celles de la Fortune, de Cérès, & de Priape. Mais les Fêtes de Vénus avoient des cérémonies, qui les diſtinguoient de toutes les autres. Elles ſe célébroient pendant trois nuits conſécutives par pluſieurs troupes de jeunes filles. On dreſſoit des cabinets de verdure, on ſe couronnoit de fleurs, on chantoit des Hymnes en l'honneur de la Déeſſe. Le Poëte eſt le ſeul qui nous ait conſervé tout ce détail. On lit dans quelques éditions faites ſur le manuſcrit de Saumaiſe, *feriatis noctibus*. Le ſens eſt le même : je m'en tiens cependant à l'exemplaire de Pithou, parce que le vers en eſt plus beau & l'expreſſion plus nette.

69. *Congreges inter catervas.*] C'eſt-à-dire, *inter puellas ejuſdem ſocietatis, religionis ejuſ-*

dem, Veneris pariter affeclas. Congreges eſt oppoſé à *ſegreges.* Le premier eſt d'Auſone, & le ſecond de Sénèque & de Prudence. Il faut bien ſe donner de garde de confondre *chori* avec *catervæ.* Les jeunes filles qui aſſiſtoient à la Fête étoient partagées en pluſieurs bandes, *catervæ*; & chaque bande avoit ſes chœurs, *chori.*

73. *Nec Ceres, nec Bacchus abſunt.*] Ces Dieux ne devoient pas y manquer. Le Proverbe dit, *ſine Cerere & Baccho friget Venus.* Lucrèce * appelle Cerès la bonne amie de Bacchus, *Ceres ab Iaccho.* Le Poëte pouvoit encore avoir une raiſon particuliere de parler ici de Cerès, ſi ma conjecture ſur le vers quatre-vingt-uniéme eſt vraie. Vénus eſt appellée la compagne de Bacchus dans une ancienne Hymne Grecque d'Onomacrite, attribuée à Orphée. Il étoit naturel que l'Auteur y ajoutât Apollon, qui lui avoit inſpiré de ſi beaux vers; & il paroît par les ouvrages des Poëtes que ce Dieu eſt en bonne intelligence avec Vénus, d'où vient que Platon l'appelle le diſciple de l'Amour.

75. *Te ſinente, tota nox eſt pervigilanda cantibus.*] Le texte eſt ici étrangement défiguré, & porte:

Deſtinent & tota nox eſt
Pervigila cantibus.

Saumaiſe veut qu'on liſe *de tenente tota nox eſt pervigilanda canticis*; & il explique *de tenente* par *uno tenore*, comme on dit *in* ou *ex continenti.* Mais n'eſt-ce point là expliquer une énigme par une autre? *De tenente* pour ſignifier tout de ſuite, eſt une expreſſion digne de la recherche de Saumaiſe. Elle n'eſt pas ſeu-

* *Lucrece, lib. 4, v. 1170.*

lement obſcure & ſans exemple ; elle eſt encore très-inutile, *tota nox* dit la même choſe, ou la fait ſuffiſamment entendre. Il n'eſt pas non plus néceſſaire de lire *perviglanda*. Je conviens avec ce Critique que les Anciens ont quelquefois écrit *vigla* pour *vigila*. J'ajoute que Lucile a dit *monſtrificable* pour *monſtrificabile*, & que l'on trouve dans Virgile *circlos* pour *circulos*. Mais notre Auteur n'avoit pas beſoin de recourir à ce moien. Les meſures ſont aſſez libres dans ſon petit vers. On verra bientôt un anapeſte à ce premier pié. Or le dactyle n'eſt que l'anapeſte renverſé, & les deux meſures ſont équivalentes pour la quantité. Auſone a auſſi emploié cette licence dans ce vers,

Præcipitem flexus daret ;

& notre Poëte a mis également un dactyle & un anapeſte à la ſeconde meſure. J'ai donc réformé autrement le préſent Dyſtique. Pithou & M. de la Monnoie ont chacun leur part à la correction, qui eſt toute des plus heureuſes. *Te ſinente* vient à merveille après *una res eſt quam rogamus*, & après *ipſa vellet te rogare*. On liſoit *canticis* dans le manuſcrit de Saumaiſe, & *cantibus* dans celui de Pithou. J'ai choiſi l'un de ces deux mots, ſans condamner l'autre.

81. *Juſſit Hybleis tribunal.*] Voici les fleurs du mont Hybla. Il en eſt encore parlé dans les vers ſuivans, & il y eſt fait mention de la campagne d'Etna. Cette montagne & cette campagne ſont en Sicile ; ce qui me feroit croire aſſez vraiſemblablement que ce Poëme eſt l'ouvrage d'une Muſe Sicilienne. On ſçait que Venus étoit particuliérement honorée en

Sicile, que le mont Eryx lui étoit conſacré, & que cette Déeſſe y avoit un temple; d'où vient qu'Horace l'appelle *Erycina*. C'eſt auſſi, je crois, pour cette raiſon que notre Poëte s'eſt déterminé au ſentiment qu'il a pris ſur la naiſſance de Venus. La tradition des Siciliens étoit, au rapport de Servius, que la faulx qui avoit ſervi à la mutilation de Célus tomba en Sicile dans l'endroit où fut bâtie depuis la Ville de Trapani aux pieds du mont Eryx; & que c'eſt de-là que cette Ville a pris ſon nom, qui en Grec ſignifie une faulx. Cette remarque peut encore ſervir à rendre raiſon pourquoi notre Auteur donne place à Cerès dans cette Fête. C'étoit une des Divinités de la Sicile. Le temple qu'elle avoit à Enna n'étoit pas une des moindres curioſités de cette Iſle. *Famam habet ob Cereris templum Enna*, dit Pomponius Méla, livre ſecond, chapitre ſeptiéme. Proſerpine fut enlevée en cet endroit.

83. *Præſes ipſa jura dicet: Adſedebunt Gratiæ.*] Le ſens & la meſure des vers demandent qu'on liſe ainſi, & non pas *præſeps, dicit*, & *adſederunt* qui ſe trouvent dans les Manuſcrits. Doës a le premier propoſé cette correction. Horace ſemble avoir eu en vue les Fêtes dont nous parlons ici. C'eſt dans l'Ode quatriéme du premier livre, où il dit,

Solvitur acris hyems gratâ vice Veris & Favoni....
Jam Cytherea choros ducit Venus, imminente Lunâ;
Junctæque Nymphis Gratiæ decentes
Alterno terram quatiunt pede...
Nunc decet aut viridi nitidum caput impedire myrto;
Aut flore, terræ quem ferunt ſolutæ.

» Le retour du Printems & des Zéphirs fait diſ-

» paroître l'affreuſe Saiſon. Venus recommence » déja ſes danſes au lever de la Lune. Les Nym- » phes & les Graces toutes charmantes ſe tien- » nent par la main, elles danſent & ſautent en » cadence ſur l'herbe. Il eſt tems de couronner » nos têtes de myrte ou des fleurs que la terre » nous prodigue en ouvrant ſon ſein ».

85. *Hybla totos funde flores*, &c.] Ce vers & les trois qui le ſuivent méritent une attention particuliere. Les Manuſcrits ne ſont pas d'accord pour le texte, ni les Critiques pour les corrections. On liſoit dans l'exemplaire de Pithou.

Hibla, totos funde flores;
Quidquid annus adtulit.
Hibla, florum rumpereſte
Quantethne camp.

L'édition faite ſur le Manuſcrit de Saumaiſe repréſente ainſi le texte avec les changemens qu'il y a ajoutés :

Hybla, totos funde flores,
Quantus Ennæ campus eſt.
Hybla, florum ſubde meſſem,
Quotquot annus adtulit.

Pithou a mis dans le texte *annus*, où ſa copie portoit *annis*; & il veut qu'on liſe *Æthnæ* au dernier vers. Lipſe s'accorde avec Saumaiſe à tranſpoſer le ſecond & le quatriéme, & met *prome veſtem* au troiſiéme, où M. de Longrue corrige *rumpe veſtes*. Dans un endroit auſſi embarraſſant que celui-ci, je puis dire que les lumieres de tant de Sçavans m'ont jetté dans un nouvel embarras. Il m'a fallu choiſir, pour former le texte tel que je l'ai préſenté. J'ai

mieux aimé lire *Æthnæ* avec Pithou, qu'*Ennæ* avec Saumaiſe & Lipſe. Le premier de ces deux mots eſt conforme au texte. Il y a plus, la grande Hyble (*Hybla major*) étoit voiſine de la ville d'Etna autrefois *Inveſſa*; & la campagne d'Etna s'étendoit au tour de la ville d'Hybla juſqu'au mont Etna, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace de dix-huit ou vingt milles; au lieu qu'Enna étoit plus éloignée de l'une & de l'autre, dont elle étoit de plus ſéparée par la petite riviere de *Cyamoſorus*, & par les collines de *Galaria*, d'*Argyrium*, de *Tavaca*, & d'*Aſſorus*. *Hybla major* eſt aujourd'hui Paterno, ou peut-être la Motta di Santa Anaſtaſia; *Enna*, Caſtro Giovanné; *Cyamoſorus*, Fiumé di Trahina; *Galaria*, Gagliano; *Argyrium*, San Philippé d'Argiron; *Tavaca*, Tavi; & *Aſſorus*, Aſaro. J'ai changé le *rumpereſte* du texte manuſcrit en *rumpe veſtem*. Il y a peu de différence. M. de Longrue a mis *veſtes* au pluriel. J'ai mieux aimé le ſingulier après Lipſe, pour éviter ces trois conſonances, *flores*, *eſt*, & *veſtes*, qui ſe trouveroient conſécutivement à la fin de trois vers. *Veſtis* ſignifie la même choſe que *calyx*, *folliculus*, *alabaſter*, l'enveloppe qui cache le bouton avant que la fleur ſoit épanouie; & non pas *ſertorum vincula*, comme l'explique M. de Longrue. Enfin il y a *adtulit* dans les Manuſcrits, & il a paſſé dans les éditions. Mais quelle ſi grande quantité de fleurs le Printems pouvoit-il avoir porté à la fin de Mars? A peine les premieres fleurs de l'année avoient-elles paru. Le Poëte ajoute même quelques vers après qu'elles étoient encore toutes gelées de froid, & il avoit dit plus haut que les roſes ne ſortoient pas encore de leur bouton. J'ai donc cru devoir

devoir corriger le texte, & y mettre *parturit* Alors il ſera vrai de dire *totos funde flores*. C'eſt ici une ſaillie noble & Poëtique de l'Auteur. Il lui tarde que la Saiſon ne ſoit pas plus avancée : il voudroit avoir toutes les fleurs de l'année, pour les emploier au triomphe de Venus. Il s'adreſſe aux campagnes de ſon païs les plus riches en fleurs. Il les invite à hâter leur fécondité, & à produire, s'il ſe peut, en ces jours de Fêtes, les plus brillantes fleurs dont elles doivent ſe parer dans les Saiſons ſuivantes. Cette figure ſauve la contradiction, & donne un nouveau luſtre à la Piéce. C'eſt un des endroits où le Poëte a répandu le plus d'aménité.

90. *Et puellæ fontium.*] Je mets ici & au lieu de *vel*, & *fontium* au lieu de *montium*. Le ſens demande ces deux corrections. Le grand vers a empêché de ſonger à la premiere. On peut cependant y ſouffrir *vel*, qui ſe prend quelquefois pour &.

91. *Quæque ſylvas, quæque lucos.*] Quoique je n'ignore pas la diſtinction qu'on peut abſolument mettre entre *ſylva* & *lucus*, j'ai été tenté de corriger *prata* au lieu de *ſylvas*. Mais je me contente de propoſer cette correction, qui feroit ici, ce me ſemble, un aſſez bel effet. Le Poëte n'amene à cette Fête que les Nymphes terreſtres, *ruris hîc erunt puellæ*. Il en fait le dénombrement. Les Ephidryades préſidoient aux fontaines, *puellæ fontium*; les Napées aux prairies, *quæque prata*; les Dryades aux forêts, *quæque lucos*; & les Oréades aux montagnes, *quæque montes incolunt*.

94. *Pueri mater alitis.*] Voici un Anapeſte, où le Poëte auroit dû mettre un Corée. Une

autrefois il a mis un Dactyle. C'eſt la même licence, qui diſgracie également ce vers. On liſoit dans le Manuſcrit de Pithou *alitas* au lieu d'*alitis*.

95. *Juſſit & nudo puellas.*] Pithou a changé *nudo* en *nullo*. Le Poëte réitere la même morale qu'au vers cinquante-un, avec cette différence, qu'il la met ici dans la bouche de Vénus. C'eſt une adreſſe, pour lui donner plus de force.

99. *Cras rigentibus vigentes.*] J'ai fait ſentir dans la traduction le véritable ſens de cet endroit. *Vigentes* eſt pour *vergentes* ou *vegentes* que portent les manuſcrits. M. de Longrue a pris un autre parti. Il entend par *umbras* des nuées pluvieuſes, *nubes imbriferas*. Cette explication eſt bien ſinguliere. D'ailleurs, ces nuées pluvieuſes auroient fort troublé la Féte, & n'auroient guére accommodé les fleurs. Outre le ſens nouveau que j'ai propoſé, j'ai mis *cras* au lieu d'&; ou plutôt j'ai ôté cet &, qui y étoit du moins inutile; & j'ai ramené en ſa place *cras*, qui étoit, je ne ſçais comment, deſcendu au commencement de la ligne ſuivante, c'eſt à-dire au troiſiéme vers. Saumaiſe a mis *ex recentibus* où je mets *cras rigentibus*. Du moins je conſerve *rigentibus*, qui eſt clairement dans les manuſcrits.

101. *Fertiles qui primus æther.*] On liſoit ici *cras is & qui*, ou *cras erit qui*, ou *cras erit quo*. Je conjecture que, par le barbouillage de quelque Copiſte ignorant, on a vu dans les manuſcrits & *is* &, au lieu de *fertiles*; & que d'autres Copiſtes aiant été choqués de trouver ici deux &, en ont tranſporté le premier

au commencement de la ligne précédente, d'où ils ont tiré *cras*, pour le mettre au commencement de celle-ci ; ce qui a produit d'abord *cras is &*, que les Critiques ont changé en *cras erit*. Notre Auteur dit donc *æther, qui primus fertiles nuptias copulavit*, pour marquer que la plus ancienne de toutes les alliances, eſt celle de l'Air avec la Terre, puiſqu'elle a commencé à la naiſſance du Monde ; & il ajoute qu'elle ſe renouvelle tous les ans au Printems, à cauſe des pluies abondantes qui tombent ordinairement en cette Saiſon. Le Poëte a pris de Virgile l'idée de ce mariage, & il ſemble avoir copié ſon modéle trait pour trait. Voici le morceau original tiré du ſecond livre des Géorgiques, vers 325 :

Vere tument terræ, & genitalia ſemina poſcunt.
Tum pater omnipotens fecundis imbribus Æther
Conjugis in gremium lætæ deſcendit, & omnes
Magnus alit magno commiſtus corpore fetus.

Lucrèce avoit dit auparavant, livre premier, vers deux cent cinquante un,

Pereunt imbres, ubi eos pater Æther
In gremium matris Terraï præcipitavit.

Mais notre Poëte a profité de l'embelliſſement que Virgile a donné à la penſée de Lucrèce, en mettant *conjugis* au lieu de *matris*, ce qui eſt plus juſte, & ſoutient mieux l'allégorie.

103. *Ut paternis recrearet*, &c.] C'eſt encore ici qu'il a fallu deviner. On a trouvé dans les manuſcrits

Ut pant totis crearet
Vernis annum nubibus

Saumaiſe a tenté la réforme de cet endroit, en mettant

Ut pater totis crearet
Vernus annum nubibus.

Cette correction a du moins cela de bon, qu'elle s'éloigne peu du texte. Mais *vernus pater* & *totis nubibus* ne s'entendent point, ou ne ſont pas ſupportables. M. de Longrue veut qu'on liſe

Ut pater totum recrearet
Vernis annum nubibus.

Je lui paſſe le ſpondée au premier pied du petit vers; mais le dactyle au troiſiéme pied du grand vers ne peut s'excuſer. Je me ſuis donc enhardi à eſſaier quelque choſe de nouveau; & je l'ai fait, ſelon l'avis de M. de Longrue, *ſolius artis criticæ adminiculo.* La confuſion, qui eſt ſenſible au commencement du premier vers, oblige d'avoir recours à ce moien. Avec la leçon que je propoſe, la verſification devient ſaine, & l'on entre ſans peine dans la penſée de l'Auteur. Il a dit ci-devant *ver renatus orbis eſt.* Il dit ici, *æther paternis nubibus veris annum recreat.* Ces deux expreſſions rentrent dans le méme ſens, & ſe prêtent, pour ainſi dire, la main. *Veris annus* eſt le *vernus annus* de Boëce, & ſignifie *verna tempeſtas*, comme Virgile a dit *frigidus annus*, & Horace *annus hybernus*, pour l'hyver. Cette maniere de parler étoit du goût de notre Poëte, comme il paroît par le vingt-

ſixiéme vers, où il appelle le Printems, *annum purpurantem floribus.*

105. *Maritus imber.*] Je ne puis mieux expliquer cette expreſſion, que par ce vers de Claudien, tiré du ſecond livre ſur l'enlevement de Proſerpine, où il dit, en parlant du Zéphire, *glebas fecundo rore maritat.*

106. *Fluxit almæ conjugis*] Pithou & Saumaiſe m'ont fourni cette correction. Le texte portoit *fluctus alma & conjugis.* M. de Longrue voudroit qu'on lût *miſſus almæ eſt conjugis.* Peut-être que *fuſus* vaudroit mieux que *miſus.* Mais peu importe : toutes ces leçons ont leur mérite. J'ai préféré la plus autoriſée.

107. *Vultque fetus miſtus omnes*, &c.] Le morceau de Virgile que je viens de rapporter, a ſervi de modéle à cette excellente correction, dont la gloire eſt partagée entre Pithou & M. de la Monnoie. On liſoit auparavant,

Ut fletus immiſſus omnes
Aleret magno corpore.

Ce que Saumaiſe a réformé de cette maniere,

Unde fetus miſtus omnes
Aleret magno corpore.

M. de Longrue veut qu'on liſe,

Aleret ut fetus omnes im-
miſtus magno corpore.

Il s'en faut bien que le texte de la Piéce, & les régles du vers coraïque, ſoient auſſi favorables à cette derniere correction qu'aux deux autres. Celle que j'ai ſuivie m'a paru la meil-

leure de toutes. *Alere* eſt un tribraque pour un corée : le tems eſt égal dans les deux meſures, dont l'une eſt la diſſolution de l'autre.

109. *Ipſa venas*, &c.] C'eſt ainſi qu'il faut lire, & non pas *vernas*, comme Pithou l'a trouvé dans ſon manuſcrit. Les dix vers qui ſuivent ſont beaux, la penſée en eſt ſublime & le tour pathétique. Le Poëte vient de dire, que l'Air ſe mélant avec la Terre par les pluies fécondes du Printems, fait éclore toutes les richeſſes de la Nature. Puis par une correction vive & propre de la belle Poëſie, il ajoute que Vénus eſt le principe de la fécondité de tous les étres. J'ai dit dans la Préface, que l'Auteur de ce Poëme avoit devant les yeux la deſcription qu'Ovide a faite des Fêtes de Vénus au commencement du quatriéme livre des Faſtes. C'eſt ſur-tout ici que ma conjecture devient une vérité ſenſible. Ovide dit en parlant de Vénus, v. 91 :

Illa quidem totum digniſſima temperat Orbem ;
Illa tenet nullo regna minora Deo.
Juraque dat cœlo, terræ, natalibus undis ;
Perque ſuos initus continet omne genus.
Illa Deos omnes, longum enumerare, creavit ;
Illa ſatis cauſſas arboribuſque dedit.
Illa rudes animos hominum contraxit in unum ;
Et docuit jungi cum pare quemque ſuâ.
Quid genus omne creat volucrum, niſi blanda voluptas?
Nec coëant volucres, ſi levis abſit Amor...
Vis eadem lato quodcumque ſub æquore vivit
Servat, & innumeris piſcibus implet aquas.

Lucrèce, au commencement de ſon Poëme, parle de Vénus de la même maniere ; & l'on

pourroit croire que c'eſt de lui que les deux autres Poëtes ont emprunté leurs penſées & leurs expreſſions.

110. *Permeante ſpiritu.*] Ce *permeante* eſt des manuſcrits, & je ne vois point de néceſſité de le changer en *permeavit*, comme l'a fait M. de Longrue.

112. *Procreatrix viribus.*] Saumaiſe lit ici *procreatis*, qui ne convient ni au texte ni à la penſée.

115. *Pervium ſui tenorem*, &c.] Cette expreſſion eſt poëtique en même tems & phyſique : mais elle n'eſt pas ſi claire qu'elle le paroît d'abord, & la Latinité n'en eſt pas des plus belles. Je crois que la conſtruction doit ſe réſoudre & s'expliquer ainſi : *Venus imbuit ſeminali tramite pervium ſui tenorem*; c'eſt-à-dire, *ductus ſibi pervios implevit ſerie ſeminum, ſcilicet ad rerum procreationem.* Vénus laiſſe dans les corps qu'elle pénetre, des traces de ſemences propres pour la propagation de chaque eſpéce.

121. *Ipſa Trojanos Penates.*] Ce morceau contient en douze petits vers toute l'Hiſtoire Romaine. Rien n'eſt mieux amené, ni plus fini. L'Univers doit à Venus ſa conſervation ; c'eſt beaucoup dire : l'Empire Romain lui doit ſa naiſſance, ſon accroiſſement, tous les Ordres qui compoſent la République, enfin ſes Céſars & ſes Empereurs; cela eſt infiniment plus intéreſſant & plus flatteur pour Vénus & pour tous les Romains. Je mets dans le texte *Penates* avec Rivinus, au lieu de *nepotes*, qui revient peu de vers après, & qui pourroit bien avoir été répété par les Copiſtes. Je trouve même que *Penates* fait ici un

bel effet. Il marque que les deux Peuples étoient réunis, non seulement par les mêmes loix, mais encore par les mêmes sacrifices.

125. *Moxqu' Marti de sacello*, &c.] Ilie étoit une des Prêtresses de Vesta, c'est ce que signifie *de sacello*. Le Poëte ajoute *pudicam virginem*, non seulement parce qu'elle étoit Vestale, mais encore pour marquer ce que disent les Mythologues, que ce fut pendant son sommeil & par surprise qu'elle eut commerce avec le Dieu Mars. Il étoit de l'intérêt de la Vestale d'établir cette crédulité, pour couvrir sa faute. J'ai été tenté de retrancher encore un *de* de cette Piéce, en lisant ainsi ce distique,

Moxque Marti dat pudicam
E sacello virginem.

Cette transposition pourroit bien être une restitution. Mais je n'ai osé la faire passer dans le texte.

127. *Romuleas.*] Cette leçon est conforme au manuscrit de Pithou, & c'est sans raison que Saumaise lit *Romulumque*. La pénultiéme syllabe de *Romuleas* est ici longue, comme Horace l'a fait deux fois dans *Dædaleus*.

Pindarum quisquis studet æmulari, Iule, ceratis ope Dædaleâ. l. 5. od. 11.
Jam Dædaleo tutior Icaro. l. 3. od. 13.

Car c'est ainsi qu'il faut lire dans ce dernier vers, & non pas *ocior*, pour les raisons que j'ai dites ailleurs. Les Latins ont emploié ces mots avec deux quantités différentes, à l'imitation des Grecs, qui disoient tantôt DAIDALEIOS, HELICÔNEIOS, CUCLÔPE-

IOS, DIÔNEIOS; & tantôt DAIDALEOS, HELICÔNEOS, CUCLÔPEOS, DIÔNEOS. Cette derniere maniere étoit propre des Ioniens, qui ne mettoient qu'une voielle au lieu d'une diphtongue à la pénultiéme de ſemblables noms. Ainſi l'on voit que c'eſt ſans raiſon que Pithou vouloit qu'on écrivit ici *Romulæas* par un *æ*. Notre Poëte attribue ici à Vénus l'enlévement des Sabines. Les Romains prétendoient que Neptune Conſus l'avoit conſeillé à Romulus. Mais un tel conſeil étoit plus du reſſort de Vénus que de Neptune.

129. *Ramnes*] ou *Ramnenſes* étoient les Chevaliers Romains. Acron le dit formellement, & préfere ce ſentiment à l'opinion de ceux qui croioient que c'étoit ſeulement une des Tribus Romaines. *Ramnes, Luceres, Tatienſes Tribus erant, vel ut veriùs, Equites.* Cornélius Népos, plus croiable que le Scholiaſte, réunit ces deux ſentimens. C'eſt dans la vie de Romulus, où il dit; *tres equitum centurias inſtituit, quas à ſuo nomine Ramnenſes, à Tito Tatio Tatienſes, à Lucumone Luceres adpellavit.* C'étoit donc une Centurie ou une eſpece de Tribu de Chevaliers Romains. Le Poëte ſe ſert ici de la dénomination la plus noble pour déſigner tout le corps. Horace l'avoit fait avant lui dans l'Art Poëtique :

Celſi prætereunt auſtera poëmata Ramnes. V. 341.

Ce ſens fait un fort bel effet en cet endroit : car l'Auteur y a ramaſſé en quatre mots toutes les parties de la République, ſçavoir le peuple *Quirites*, les Chevaliers *Ramnes*, le

Sénat *Patres*, enfin les Céſars ou les Empereurs *Cæſares*.

130. *Proque prole poſterâ Romuli.*] La traduction fait aſſez voir en quel ſens j'ai pris ces paroles. J'ai changé *poſterûm* en *poſterâ*, & je crois que le Poëte ne m'en déſavoueroit pas. Ce léger changement, dont on peut abſolument ſe paſſer, rend la conſtruction plus dégagée & plus belle. Saumaiſe corrige *perque prolem poſteram Romuli mater creavit*, &c. où je ne vois ni conſtruction, ni conformité avec le texte.

131. *Patres creavit.*] Je mets *Patres* au lieu de *matrem*, qui paroît dans quelques éditions. Le ſens que je donne à *Patres*, eſt noble & bien marqué. L'on ne voit pas même trop ce que veut ſignifier *Patrem*, que quelques-uns ſubſtituent à *matrem*. Lipſe eſt auteur de cette derniere leçon, où il prétend trouver Auguſte. Mais j'ai réfuté ſuffiſamment cette opinion dans la Préface. J'ai encore changé *crearet* en *creavit*. Le ſens de la phraſe le demande, & Saumaiſe avoit fait cette correction avant moi.

132. *Et nepotes Cæſares.*] Ce *nepotes* ſe rapporte à *ipſa*: c'eſt-à-dire, *nepotes ipſius Veneris*. Les Empereurs Romains, depuis Jules Céſar, étoient deſcendus de Vénus par Enée. C'eſt ainſi qu'Ovide a dit en parlant à l'Amour,

Cæſar, ab Æneâ qui tibi fratre nepos.
Pont. l. 3. el. 3.

Je ne ſçais ſi le *nepotem Cæſarem* eſt des Copiſtes ou des Editeurs. Il pourroit bien s'entendre de l'Empereur actuellement régnant

au tems de la compoſition de cette Piéce. J'aime cependant mieux lire *nepotes Cæſares*, & le rapporter à toute la famille des Céſars. Cela donne plus d'étendue & plus de nobleſſe à la penſée.

135. *Rura fecundat voluptas.*] Cette leçon eſt dans l'exemplaire de Pithou. Saumaiſe y met *Dione*: mais je crois que c'eſt ſans autorité. *Voluptas* eſt ici pour Vénus, comme dans un vers d'Ovide que nous avons rapporté ci-devant.

136. *Rura Venerem ſentiunt.*] Je ne ſçais pourquoi Scriverius veut lire ici *Venerem rura ſentiunt.* L'anapeſte eſt plus ſupportable à la ſeconde meſure de ce vers qu'à la premiere, & de plus je ſuis les manuſcrits & les éditions.

137. *Ipſe Amor*, &c.] Tibulle a dit la même choſe dans la premiere Elégie de ſon ſecond livre. Il y ajoute le fondement de cette ingénieuſe fiction. C'eſt, dit-il, dans les campagnes que l'Amour a commencé à ſe faire ſentir. Il s'eſt eſſaié d'abord ſur les troupeaux. Enſuite il a tourné ſes traits contre les bergers & les bergeres. Enfin perſonne n'a plus été à l'abri de ſes coups.

Ipſe quoque inter agros interque armenta Cupido
Natus & indomitas dicitur inter equas.
Illic indocto primùm ſe exercuit arcu.
Hei mihi! quàm doctas nunc habet ille manus!
Nec pecudes, velut antè, petit; fixiſſe puellas
Geſtit, & audaces perdomuiſſe viros.

139. *Quum parturiret illa.*] Je mets ces mots entre deux virgules, pour faire mieux ſentir la conſtruction de ces deux vers, qui doit

être telle : *quum ipſa Venus Amorem parturiret, ager ſive terra hunc ſuo ſinu excepit.* La ponctuation & l'explication que je ſuis, ſont de Juſte Lipſe.

141. *Ipſe florum delicatis*, &c.] C'eſt encore d'après Lipſe que je corrige *ipſe*, qui doit ſe rapporter à *ager*. *Florum oſculis*, c'eſt-à dire, *floribus ad oſculum porrectis*. L'expreſſion paroît toute gracieuſe, & flatte agréablement l'imagination; cependant je ſuis ſûr qu'un Poëte des beaux Siécles auroit évité de s'en ſervir. Les mêmes fleurs ſeroient nées ſous ſa plume : mais il les auroit préſentées autrement.

146. *Explicant tauri latus.*] Le manuſcrit de Pithou portoit *explicat aonii*, & ce Critique a mis *aedon* au lieu d'*aonii*. On peut dire que la correction ne vaut pas mieux que le texte. Saumaiſe a mis *explicant tauri*, qui s'éloigne un peu des copies originales. J'ai pourtant préféré cette leçon à celle de Juſte Lipſe, qui veut qu'on liſe *agni* Les genets ſont trop forts, pour que des moutons puiſſent repoſer deſſus à leur aiſe. D'ailleurs le Poëte auroit dit la même choſe de deux façons en deux diſtiques conſécutifs, & le *quiſque cætus* ſemble diſtinguer des troupeaux de différente eſpéce. M. Huet a imité cet endroit avec grace, quand il a dit dans ſa ſixiéme Ode,

Explicat longum latus inter altas
Vacca geniſtas.

Cette imitation favoriſe la leçon que je ſuis. Au reſte le vers que j'examine ici, précédoit ces deux autres :

Quiſque tuus quo tenetur
Conjugali fœdere.

Le premier a beſoin de réforme pour remplir ſa meſure. M. de Longrue ajoute *eſt* après *tuus*. Avec tout cela je n'en ſuis pas content. On ne trouve dans toute la Piéce aucun exemple de l'anapeſte dans le grand vers. Saumaiſe change *tuus* en *tutus*. Le changement eſt peu conſidérable, je l'avoue : mais il reſte encore de l'embarras dans la conſtruction de ces deux vers avec le diſtique precédent. Juſte Lipſe a, ce me ſemble, le mieux rencontré de tous. Il voudroit qu'on lût au premier vers *quiſque cœtus continetur*. J'adopte volontiers ſa correction : mais comme ces deux vers cauſent quelque ſorte d'interruption dans un des plus jolis morceaux de cette Piéce, j'ai pris la liberté de les mettre après le diſtique ſuivant, où il me ſemble qu'eſt leur place naturelle. Pithou & Rivinus ont voulu les mettre à la téte de cette ſtrophe. Ainſi nous nous accordons tous trois à les déplacer. Ils les avancent, au lieu que je les recule, & il me paroît que j'ai plus de raiſon.

147. *Subter umbras.*] Telle eſt la leçon des manuſcrits. M. de Longrue l'a changée pour mettre *umbrâ*. Mais je ne ſuis pas plus ſurpris de voir ici *ſubter umbras*, que *ſupra corporibus* dans Lucrèce. J'ai remarqué ailleurs que ces deux prépoſitions ſont du nombre de celles qui gouvernent indifféremment les deux cas. Cicéron a dit *ſubter præcordia*, *ſubter caudam*; & Virgile a dit *ſubter templi teſtudine*.

155. *Adſonat Terei puella.*] Je ſuis perſuadé après Saumaiſe & Scriverius, que c'eſt ainſi

qu'il faut lire, & non pas *adſonant puellæ*. Le Poëte ne parle que de la femme de Térée, comme il eſt évident par les vers cent ſoixante & cent ſoixante-un. Dans le premier elle ſe plaint de la barbare cruauté de ſon mari; & dans le ſecond elle eſt déſignée par le nombre ſingulier *illa*, ce qui ne peut convenir qu'à Progné. Il ne parle même encore après que de Progné changée en hirondelle, *Chelidon*, au lieu que Philomèle ſa ſœur fut changée en roſſignol. *Terei* eſt ici de deux ſyllabes, & forme un ſpondée. C'eſt Pithou qui l'a mis le premier dans le texte, où il y avoit auparavant *aerei*. Il étoit néceſſaire d'en venir à une correction, & l'on ne pouvoit la faire plus heureuſement.

156. *Inter umbram populi.*] Les derniers Copiſtes ou les premiers Editeurs ont cru que ces vers ne faiſant qu'une ligne avec le précédent, l'éliſion du milieu auroit diminué le grand vers d'une ſyllabe; c'eſt pourquoi ils ont rappellé ici *ſubter* du vers cent quarante-ſeptiéme. Nous avons vu ci-deſſus des exemples d'une pareille altération pour la même cauſe. Je ne diſſimulerai point que ce vers & les deux ſuivans ſemblent convenir au roſſignol. L'hirondelle ne ſe plaît point parmi les arbres, & ſon chant n'eſt pas aſſez gracieux pour mériter les éloges qu'on lui donne ici. Mais on doit peu s'arreter à cette difficulté. Les Poëtes ont parlé de Progné & de Philomèle d'une maniere peu uniforme. L'opinion généralement reçue préſentement eſt que Progné fut changée en hirondelle, & Philomèle en roſſignol, & c'eſt le ſentiment de quelques Anciens. Cependant d'autres en

grand nombre ont cru le contraire, entre autres Homere au livre XIX de l'Odyſſée, Ariſtophane & ſon Scholiaſte dans la Comédie des Oiſeaux, Anacréon dans ſa douziéme Ode, & Ovide dans l'Epitre de Sapho à Phaon. Cela forme une double tradition mythologique, & met les Poëtes en droit de choiſir l'une des deux. Virgile a fait plus, car il a ſuivi tantôt l'une & tantôt l'autre. Dans ſa ſixiéme Bucolique, il change Philomèle en hirondelle; & au quatriéme livre de ſes Géorgiques, il en fait un roſſignol. Ce que Virgile a diſtingué dans des ouvrages différens, notre Poëte l'a confondu ici dans la même Piéce. Peut-être mérite-t'il d'être excuſé, peut-être auſſi auroit-il mieux fait de s'en tenir à un des deux partis.

159. *Et neges queri ſororem.*] Je ne ſçai où M. de Longrue a pris *negat*. Les manuſcrits de Pithou & de Saumaiſe portoient *neges*. Le ſens le demande, auſſi bien que *putes* que j'ai mis dans le vers précédent pour les mêmes raiſons.

161. J'ai trouvé tant d'embarras dans les ſix vers qui ſuivent, qu'il ne m'a pas été poſſible d'en démêler le ſens. Les voici tels qu'on les a tirés des Manuſcrits :

Illa canat. Nos tacemus.
Quando ver venit meum?
Quando faciam ut Celidon
Ut taceret deſinam.
Perdidi Muſam tacendo,
Nec me Phœbus reſpicit.

Saumaiſe a cru remédier au mal, en réformant les quatre premiers de cette maniere,

Illa cantat : nos tacemus.
Quando ver venit meum ?
Quando faciam ut Chelidon,
Ut tacere desinam ?

M. de Longrue ne differe de Saumaise que parce qu'il change la ponctuation & ajoute *ego* avant *faciam*. Mais j'avoue qu'avec toutes les lumieres de ces deux Sçavans, je ne vois ici qu'un pur galimatias. Je ne sçais si d'autres plus clairvoyans que moi pourront venir à bout de le débrouiller. En attendant on ne trouvera pas mauvais si j'ose proposer ma conjecture. Je crois que toute la difficulté de cet endroit vient de la transposition de ces deux vers, *quando ver venit meum*, & *nec me Phœbus respicit*, qui ont pris la place l'un de l'autre. Ce qui est constant, c'est qu'en déplaçant mutuellement ces deux vers, & faisant quelques légères corrections que je crois nécessaires, on trouve un sens très-bon & très-suivi, là où il n'en paroissoit point auparavant. On s'en appercevra sans peine par la traduction, & l'on s'en convaincra entierement par les Remarques que je vais ajouter.

Illa cantat, nec tacemus.] Je mets *nec* au lieu de *nos*, qui faisoit un sens faux. Comment le Poëte pouvoit-il dire qu'il se taisoit, dans le tems qu'il faisoit actuellement sa piéce, ou qu'il la faisoit réciter par d'autres ?

162. *Me que Phœbus respicit, quando feci quod Chelidon.*] Progné fut changée en hirondelle, que les Grecs appellent CHELIDON. Le Poëte dit donc que Phèbus le regarde favorablement, & qu'il l'approuve d'avoir chanté comme fait l'hirondelle au retour du Printems. *Nec me Phœbus respicit*, que Saumaise & M. de Longrue

Longrue ont retenu, préſente encore un ſens faux. Le Poëte a chanté, il a fait de ſon mieux, il a réuſſi. Pourquoi Apollon refuſeroit-il de le favoriſer d'un regard? J'ai donc eu raiſon de corriger *meque*: le ſens le demande, & le vers en devient plus régulier. J'ai encore mis *quando feci quod Chelidon*, ſans quoi il n'y a plus de juſteſſe dans la penſée, plus de ſuite dans le raiſonnement. A quoi bon le Poëte diroit-il, *quando faciam ut Chelidon?* Ce ſeroit la même choſe que s'il diſoit, quand ferai-je ce que j'ai déja fait? L'hirondelle ſe taît pendant l'hiver, le renouveau lui rend la voix. C'eſt en quoi l'auteur dit qu'il a imité cet oiſeau.

164. *Ni tacere deſinam.*] Il faut joindre ceci avec les deux vers ſuivans. La traduction le fait aſſez ſentir. L'*ut tacere deſinam* de Saumaiſe & de M. de Longrue n'eſt pas intelligible, ou renferme une contradiction. *Deſinam* eſt ici pour *deſinerem*, ce qui n'eſt pas rare.

165. *Perderem Muſam tacendo.*] Les manuſcrits ont *perdidi*. C'eſt une autre contradiction que j'ai levée. La conſtruction de cet endroit n'eſt pas une de celles qui font le plus d'honneur à notre Poëte, auſſi ſe ſent-elle du ſiécle où il écrivoit. On en verra bien-tôt une toute pareille.

166. *Quando ver venit novum.*] C'eſt le ſecond vers déplacé. Je l'ai rétabli, & j'en ai retranché *meum*, qui n'y pouvoit former aucun ſens raiſonnable.

167. *Amyclas.*] Cette ville étoit en Italie dans le territoire de Fondi, ſur la côte des Auſoniens ou des Aurunces, entre le cap de Circé & la ville de Caïète. Elle ne ſubſiſte plus aujourd'hui; & ſa ſituation devoit être peu éloi-

gnée de Terracine dans la campagne de Rome. Le ſilence ſuperſtitieux * de Pithagore fut funeſte à ſes habitans. Pour éviter les terreurs paniques, les Magiſtrats ordonnerent de n'avertir jamais que l'ennemi venoit. Il vint, & ſurprit la ville. M. de Longrue prend ici *ſilentium* pour la Secte de Pithagore. L'attachement à cette Secte attira encore la ruine de cette ville par un autre endroit. C'étoit un crime chez les Pithagoriciens de tuer les animaux. Les marais voiſins aïant produit une quantité prodigieuſe de ſerpens, les peuples aimerent mieux s'en laiſſer devorer que de les tuer. Cette derniere explication ne ſçauroit, ce me ſemble, convenir au ſens de l'Auteur. Il dit ici *quum tacerent*, de la même maniere qu'il a dit *tacendo* deux vers plus haut. Sans cela la comparaiſon de ſon ſilence avec celui des habitans d'Amycle ne ſeroit pas juſte. Or *tacendo* ne peut figurer en cet endroit la Secte de Pithagore, & il faut le prendre néceſſairement dans ſa ſignification propre & naturelle, comme *tacere* & *tacemus* qui le précedent. Je remarque encore ici une conſtruction de même goût que celle qu'on a vue dans le diſtique précédent. L'une ne vaut pas mieux que l'autre, mais la derniere ſert à juſtifier la premiere. Ici le Poëte dit: *Amyclas perdidit ſilentium, quum tacerent*; après avoir dit *perderem Muſam tacendo, nî tacere deſinam*: Le ſecond membre de ces deux phraſes eſt également inutile & embarraſſant.

* *Scio Amyclas tacendo periiſſe.* Lucil.

FIN DES REMARQUES.

CONJECTURES

SUR LE MÊME POËME,

Par M. le Préſident BOUHIER.

CONJECTURES

SUR LE MÊME POËME,

Par M. le Préſident BOUHIER.

QUAND on lit les divers jugemens que les Sçavans ont porté du *Pervigilium Veneris* (*a*), il eſt difficile de n'être pas étonné de l'extrême oppoſition qui ſe trouve entre eux.

Quelques-uns ont prodigué leurs louanges à ce petit Poëme, & ont extrémement vanté ſes graces & ſon élégance. Un bon connoiſſeur (*b*) entr'autres a donné à ſon Auteur l'épithéte de *ſuaviſſimus, ac delicatiſſimus*. Et ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que le dernier Editeur du *Pervigilium* (*c*), en avouant que *parmi les penſées délicates & ingénieuſes qui y éclatent, on y remarque je ne ſçais quelle affectation d'eſprit qui ſe ſent un peu de la décadence du bon goût*, ne laiſſe pas d'avancer que c'eſt un *chef-d'œuvre*, digne d'être *admiré*. Comme ſi on pouvoit donner ce nom à un Ouvrage où ſe trou-

(*a*) Outre ce qu'on en trouve au-devant des diverſes Editions de ce Poëme, V. Jean-Alb. Fabricius, *Biblioth. Latin. pag.* 688. *Edit. de* 1712. & M. de la Monnoye, *Menagiana, Tom. I. pag.* 15, 16. *Edit. de* 1715.

(*b*) Brouckhuys, *in Tibull. II.* 1. 67.

(*c*) Le P. Sanadon, en ſa Préface ſur ce Poëme.

tems de Néron ; & d'autres, moins favorables encore, le reculent juſqu'au ſiécle de Solin & de Florus, ou même d'un je ne ſçais quel Luxurius, qui vivoit ſous Traſimond, Roi des Vandales.

D'où peut venir une différence ſi énorme dans ces jugemens ? Oſerois-je le dire ? quelque oppoſés qu'ils ſoient entr'eux, ils ſont tous appuyés ſur des raiſons qui paroiſſent plauſibles.

D'un côté l'on ne peut nier, qu'une partie de ce Poëme ne mérite pas à peu près les éloges que des gens ſenſés lui ont donnés. J'eſpere qu'on en ſera encore plus convaincu par ce que j'obſerverai dans la ſuite.

D'ailleurs, on y trouve un endroit qui a eu manifeſtement en vue, ou Jules Céſar lui-même, ou du moins quelqu'un des Empereurs de ſa famille. C'eſt le vers où on lit ces mots : *Et nepotem Cæſarem.* Car il eſt évident, que cela fut adroitement gliſſé par le Poëte, pour cajoler quelqu'un de ces Princes, qui étoient bien aiſes qu'on les crût deſcendus de Vénus. Or le dernier qu'on ait regardé comme tel, eſt ſans doute Néron, de qui Auſone a dit (*h*) :

Æneadum generis qui ſextus, & ultimus heres ;

& c'eſt pour cela que feu M. l'Abbé de Longuerue fixoit, dit-on, l'époque du *Pervigilium* au tems de cet Empereur.

Je ſçais bien que le P. Sanadon a tranché la difficulté en corrigeant, *Et nepotes Cæſares.* Mais ce changement téméraire, fait contre le

(*h*) Auſone, *Carm. VI. De XII. Cæſarib.*

témoignage de tous les Manuſcrits, & ſans néceſſité, eſt d'autant moins recevable, qu'on ne voit pas que les Succeſſeurs de Néron ayent jamais affecté une ſi haute origine.

D'autre part, ſi l'on eſt de bonne foi, on doit reconnoître que la plus grande partie de ce Poëme ſe ſent de la décadence du bon goût, & qu'elle n'a pas le ton des ſiécles où floriſſoit l'Eloquence Romaine. On en a vu ci-deſſus les raiſons, & la choſe ſaute aux yeux; enſorte qu'on peut dire de cet Ouvrage ce qu'Auſone diſoit autrefois de quelques-uns des ſiens, quoique peut-être contre ſa penſée (*i*): *Multa fucatius concinnata, quàm verius; & plus coloris, quàm ſucci habere.*

Cette différence ſenſible de ſtile & de maniere, m'avoit déja donné lieu de penſer, il y a long-tems, que des Copiſtes ignorans avoient confondu & mêlé enſemble deux Poëmes très-différens, quoique compoſés ſur le même ſujet. J'en propoſai alors les raiſons dans deux Lettres à un de mes Amis, qui furent peu après imprimées à mon inſçu (*k*), avec quelques Remarques ſur le *Pervigilium*. Comme ces Lettres ne ſont pas entre les mains de tout le monde, & que d'ailleurs on y inſéra des choſes, ou qui ne ſont pas de moi, ou ſur leſquelles j'ai changé de ſentiment, voici les principaux fondemens de ma conjecture.

Le premier eſt, qu'en ſuppoſant que ce Poëme entier, tel qu'il eſt dans tous les Imprimés, n'eſt qu'une ſeule & même Piéce, on

(*i*) Auſone, *Epiſt. ad Heſperium fil.*

(*k*) Dans les Nouvelles Littéraires, imprimées à Amſterdam, chez du Sauzet, *Tom. XI, p. 366.*

fait

fait tomber l'Auteur dans une grande abſurdité. Car après avoir parlé de la Fête de la troiſiéme nuit, comme paſſée, *Jam tribus choros videres feriatos noctibus*, on lui fait annoncer pour le lendemain le premier jour de cette ſolemnité, qui tomboit au commencement d'Avril: *Cras erit, quo primus Æther*, &c. Or il n'eſt pas vraiſemblable que le Poëte ait fait une faute ſi groſſiere, & je m'étonne qu'on ne s'en ſoit pas apperçu.

Il me ſemble en ſecond lieu que ce vers, *Cras erit, quo primus Æther*, &c. & ceux qui le ſuivent, reſſemblent parfaitement au commencement du Poëme. Car c'eſt à peu près la même maniere d'annoncer la Fête du lendemain; de marquer la naiſſance du Monde au Printems; de faire dreſſer des tentes de verdure; & de célébrer les différens effets de la puiſſance de Vénus. Peut-on préſumer que l'Auteur eût voulu répéter ainſi les mêmes choſes dans une ſi petite Piéce?

A ces conſidérations j'en ajoute une troiſiéme, qui n'eſt peut-être pas indifférente. C'eſt que dans le très-ancien Manuſcrit de Saumaiſe, écrit en lettres majuſcules, & qui eſt encore en notre Ville dans le Cabinet de M. Lantin, Conſeiller au Parlement, on trouve ce titre au devant du Poëme: *Pervigilium Veneris, trochaïco metro. Sunt verò verſus* XXII. D'où peut venir ce nombre, qui convient ſi peu à ce Cantique, ſuivant qu'on le lit aujourd'hui? Ce n'eſt pas ſûrement de l'ignorant Copiſte qui a tranſcrit autrefois ce Manuſcrit, & qui a fait mille fautes énormes. Il y a inſéré bonnement ce qu'il a trouvé dans quelqu'autre copie plus ancienne, où appa-

remment il y avoit un *Pervigilium*, consistant seulement en vingt-deux vers, & qu'on a mêlé depuis avec un autre, à cause de la répétition du vers intercalaire, *Cras amet, qui nunquam amavit*, &c. Car on ne peut guère douter que ce refrain, lequel étoit toujours le même dans ces sortes d'Hymnes, n'ait donné lieu à cette confusion.

Il ne manque donc rien pour en être convaincu, que de trouver dans le *Pervigilium*, tel que les Editeurs nous l'ont donné, deux Hymnes de même espéce, dont l'un soit composé de ce petit nombre de vers, & dont le style simple & élégant, en se distinguant manifestement de l'autre, porte en cela les mar-

PERVIGILIUM PRIMUM.

CRAS amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet;
Et recentibus virentes ducat umbras floribus.
Cras erit, quo primus Æther copulavit nuptias.
Ut pater totis crearet vernus annum nubibus,
In sinum maritus imber fluxit almæ conjugis,
Unde fœtus mixtus omnes aleret magno corpore.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

ques de ſon antiquité. Je ne ſçais ſi je me trompe : mais il me ſemble l'avoir apperçu dans les vers ſuivans, où je ne compte que deux fois le refrain ordinaire, quoiqu'il revienne plus ſouvent. Si l'on voit quelques changemens dans le texte, j'aurai ſoin de marquer à la ſuite les raiſons qui m'ont perſuadé de leur néceſſité. Nous avons ſi peu de Manuſcrits anciens de ces deux Piéces, & le peu qui en reſte eſt ſi étrangement corrompu, qu'on eſt en droit d'y haſarder des conjectures, qu'on ne ſe permettroit pas pour d'autres Ouvrages. Je tâcherai pourtant de n'en admettre aucune que dans les régles de la bonne critique.

CANTIQUE PREMIER.

DE l'aimable Printems c'eſt demain le retour.
Que demain tout Mortel ſe ſoumette à l'Amour.
Peuples, couvrez vos champs de tentes de verdure;
De la mere d'Amour célébrez les attraits.
Chantez ſon fils, dont les bienfaits
Vont reſſuſciter la Nature.
C'eſt lui, qui par de tendres feux
Jadis du Dieu des Airs fixant le cœur volage,
Entre la Terre & lui ſerra les premiers nœuds
D'un hymen, dont l'accord heureux
Doit durer juſqu'au dernier âge.
C'eſt dans cette belle ſaiſon,
Qu'on vit tomber des Cieux la féconde roſée,
Et ſortir le premier gazon
Du ſein de la Terre arroſée.
De l'aimable Printems c'eſt demain le retour.
Que demain tout Mortel ſe ſoumette à l'Amour.

RURA fœcundat voluptas. Rura Venerem ſentiunt.
Ipſe Amor, puer Dionæ, rure natus dicitur;
Hunc ager, quum parturiret, ipſa ſuſcepit ſinu;
Ipſa florum delicatis educavit juſculis.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

IPSA venas atque mentem, permeante ſpiritu,
Intus occultis gubernat procreatrix viribus;
Perque cœlum, perque terras, perque pontum ſubditum,
Pervios ubique rore ſeminali tramites
Imbuit, juſſitque mundum noſſe naſcendi vias.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

IPSA Trojanos Penates in Latinos tranſtulit.
Ipſa Laurentem puellam conjugem nato dedit.
Moxque Marti de ſacello dat pudicam Virginem.

A qui nos prez fleuris doivent-ils leur parure ?
Qui de feuillages verds embellit nos forêts ?
Qui fait germer dans nos guérets
Ce grain, dont les Humains ont fait leur nourriture ?
C'eſt toi, bienfaiſante Vénus,
Qui répands ſur la Terre une douce influence ;
D'où tous ces biens lui ſont venus.
Auſſi de ſa reconnoiſſance
Tu ſentis l'effet à ton tour,
Lorſque tu daignas de l'Amour
Jadis lui confier l'enfance.
Souviens-toi des ſoins qu'elle en prit ;
Comment elle forma ſon lit
De fleurs nouvellement écloſes ;
Et comment elle le nourrit
De ſucs de jaſmins & de roſes.
De l'aimable Printems c'eſt demain le retour.
Que demain tout Mortel ſe ſoumette à l'Amour.

SUR la Terre, & dans les Cieux même ;
Tout eſt ſoumis, Déeſſe, à ton pouvoir ſuprême.
Par d'imperceptibles reſſorts
Ta main porte par tout une ſubtile flamme ;
Qui pénétre dans tous les corps ;
Qui s'inſinue au fonds de l'ame ;
Qui perce l'abîme des mers ;
Qui vole juſqu'au haut des airs ;
Et laiſſant de tes dons une fertile trace,
Donne à tout l'Univers une nouvelle face.
De l'aimable Printems c'eſt demain le retour.
Que demain tout Mortel ſe ſoumette à l'Amour.

C'EST toi, Déeſſe d'Idalie,
Qui des Troyens errans conduiſis les vaiſſeaux
Aux bords rians de l'Italie.
Là, terminant leurs longs travaux,

Romuleas ipſa fecit cum Sabinis nuptias;
Unde Ramnes, & Quirites; proque prole poſterûm
Romuli, Patrem crearet, & nepotem Cæſarem.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

REMARQUES.

ON reconnoît en ces vers, ce me ſemble, cette élégante & majeſtueuſe ſimplicité, qui fait le caractere du Siécle des premiers Céſars, & qui me fait croire que ce pourroit bien être une production de leur tems. Les Connoiſſeurs en décideront. Mais ce ſeroit une peine perdue que de chercher quel en peut être l'Auteur, puiſqu'on ne peut s'en aſſurer par aucun témoignage. Il vaut mieux m'arrêter à juſtifier mes corrections.

Et recentibus, &c.] *Et* eſt dans notre ancien Manuſcrit, & il eſt néceſſaire en cet endroit, de quelque ſentiment qu'on ſoit. Dans le même Manuſcrit on lit *rigentibus*. Mais l'autre leçon me paroît la bonne. Le Poëte, en exhortant les peuples à l'amour, les convie, comme au commencement de l'autre *Pervigilium*, de préparer des tentes de verdure, & d'en couvrir la prairie, qui étoit déja émaillée de fleurs nouvelles. Le P. Sanadon a fait ici des corrections qui défigurent tout ce paſſage. On en peut dire autant de beaucoup d'autres changemens inutiles qu'il a faits en

Aux champs Latins, par un doux hyménée,
Tu fixas le pieux Enée.
Du ſang de ce cher fils, & du Dieu des Combats
Tu fis ſortir l'heureux Romule,
Tige éclatante du grand Jule.
C'eſt toi, qui d'un feu vif échauffant ſes Soldats,
Les portas à ravir les ſévéres Sabines;
Et de ces fiéres héroïnes
Fis naître ces braves Romains,
A qui l'Empire des Humains
Eſt un don de tes mains divines.
De l'aimable Printems c'eſt demain le retour.
Que demain tout Mortel ſe ſoumette à l'Amour.

---

cette Piéce. Il me ſuffit d'obſerver une fois pour toutes, qu'il l'a rendue méconnoiſſable, & qu'il a donné en cela un exemple de la plus audacieuſe & de la moins judicieuſe critique.

Du reſte il eſt bon d'obſerver que quelques Commentateurs, & entr'autres Scriverius, avoient déja bien ſenti que ce vers n'avoit aucune liaiſon avec les précédens : *Inconcinna mihi hæc, & frigida admodum cum præcedentibus & ſequentibus connexio, valdeque à lepore hujus Poëtæ aliena videtur.* Cela confirme merveilleuſement ma penſée, que ces vers doivent être détachés de ceux qui précédent. Mais ils ſe lient très-bien aux ſuivans, qui contiennent la raiſon de l'invitation contenue aux deux premiers.

Cras erit, quo primus Æther, &c.] Je ne m'amuſerai point à réfuter les différentes manieres dont les Commentateurs ont voulu cor-

riger cet endroit. On peut consulter leurs Remarques. Je rapporterai seulement le sentiment de Barthius, qu'on ne s'aviseroit pas de chercher en ses Notes sur les Bucoliques de Nemesianus. Voici donc comme il a voulu corriger ces vers (*l*) :

Cras erit qui primus, Æther, copulavit nuptias;
Ut parens totis crearet vernis annum nubibus
In sinum maritus imber fluxus almæ conjugis,
Ut fœtus immixtus omnes aleret magno corpore.

Cela s'appelle moins corriger, que corrompre & défigurer des passages, où tout est clair & intelligible.

Primus Æther est mis ici élégamment, comme dans Horace (*m*), Quand il a dit : *Quum prorepserunt primis animalia terris* ; & ailleurs (*n*) : *Utinam tellus me prima tulisset.* Et un autre Poëte (*o*) : *Quum prima foret rebus Natura*, &c.

Vernus est employé pour *verno tempore*, avec la même élégance que *nocturnus* pour *noctu* dans Horace (*p*), & dans une infinité d'autres phrases pareilles. Le reste a été suffisamment expliqué par les Commentateurs.

Aleret est ici un mot remarquable, en ce qu'il ne signifie pas seulement nourrir les pro-

(*l*) Barthius, *in Nemesian. Eclog. I.* 35.
(*m*) Horace, *I. Sat. III.* 99.
(*n*) Le même, *II. Sat. II.* 93.
(*o*) Solin, *Pontic. v.* 8. *in Catalect. P. Pithœi, Part.* 2. *p.* 122.
(*p*) Horace, *I. Sat. III.* 117. V. aussi Saumaise, *in Tertullian. de Pall. p.* 245. Muncker, *In Fulgent. Mythol. III.* 6. Perizonius, *in Ælian. Var. Hist. III.* 14. *n.* 5. *&* 6.

ductions de la terre dans ſon ſein ; mais encore les faire croître. Cela prouve l'antiquité de ce Poëme. Car ce n'eſt que chez les Romains du bon Siécle qu'on trouve ce verbe en ce ſens. Cicéron, parlant de Céſar (*q*) : *Serò reſiſtimus ei, quem per annos* x *aluimus contra nos.* Et ailleurs (*r*), au ſujet de Pompée : *Aluerat Cæſarem.* Horace (*ſ*) :

Monte decurrens velut amnis, imbres
Quem ſuper notas aluere ripas.

Paſſage que quelques Critiques ont voulu changer mal à propos.

Il n'y a aucune raiſon non plus de ſubſtituer ici *alere* à *aleret*, comme le vouloit M. de la Monnoye, & après lui le P. Sanadon. Ces ſortes de vers ſouffrent quelquefois l'anapeſte au cinquiéme pied, comme en celui-ci du *Pervigilium : Pueri mater alitis.* J'en pourrois citer beaucoup d'autres exemples.

A la ſuite de ce vers on trouve dans les Imprimés : *Ipſa venas, atque mentem*, &c. Mais à quoi ſe rapporte cet *ipſa ?* Ce ne peut être à la Terre. Car c'eſt elle qui eſt gouvernée ; c'eſt-à dire, rendue féconde par la douce influence des pluies. Elle eſt le principe paſſif ; & c'eſt l'actif dont le Poëte décrit ici les effets. On voit bien qu'il veut parler de Vénus, qui n'a pourtant pas encore été nommée.

Il eſt donc évident, qu'il y a ici quelque choſe de tranſpoſé ; & c'eſt ce qui m'a engagé à y placer les vers, *Rura fœcundat voluptas*, &c. leſquels y viennent très-naturellement.

(*q*) Cicéron, *ad Attic. VII.* 5.
(*r*) Le même, *ibid. VIII.* 8.
(*ſ*) Horace, *IV. Od. II.* 6.

Voluptas & Vénus ſont la même choſe, au rapport d'Athenée (*t*) : τὴν μὲν Ἀφροδίτην, ἡδονήν τινα ὖσαν δαίμονα. Lucrèce (*u*) avoit déja dit : *Æneadum genitrix, hominum divûmque voluptas, Alma Venus.* D'autres (*x*) ont encore employé ce mot dans la même ſignification. Cela confirme la penſée du P. Sanadon ſur le ſens de ce vers d'Ovide (*y*), *Quid genus omne creat volucrum, niſi blanda Voluptas?*

Quelques Critiques veulent qu'on liſe ici : *Venerem rura ſentiunt.* Mais cette tranſpoſition n'eſt pas néceſſaire, puiſqu'il y a quelques exemples d'anapeſtes mis au ſixiéme pied, entr'autres celui-ci de Terentianus (*z*) :

Litteris autem Latinis, Græca quibus eſt formula.

Dans ce qui ſuit, ces mots, *Rure natus dicitur*, peuvent être entendus de deux manieres. La plus communément reçue eſt, que l'Amour naquit à la campagne. En effet les Grammairiens conviennent (*a*) qu'on peut dire, *rure* pour *ruri*; & la Mythologie n'eſt pas contraire à ce ſentiment. Je crois pourtant que notre Poëte a plutôt ſuivi l'opinion de ceux qui ont fait l'Amour fils du Ciel & de la Terre (*b*). C'eſt ce qu'il a voulu dire par *rure natus.* Cela m'a fait changer la ponctuation du vers ſuivant, qui en eſt beaucoup

(*t*) Athenée, *Lib.* 15. *Cap.* 11. *p.* 687.
(*u*) Lucrèce, *I.* 1.
(*x*) Martian Capelle, *p.* 235. & 301. *Edit.* 1599.
(*y*) Ovide, *Faſt. IV.* 99.
(*z*) Terentianus, *inter Gramm. Putſch. pag.* 2390. V. auſſi Prudence, *Cathemerin. IX*, 40, 56.
(*a*) Sanctius, *Minerv. II.* 7. *in fin.* & Perizonius, *ibid. IV.* 6. *n.* 4.
(*b*) V. le Scholiaſte, *in Apoll. Rhod. III.* 26. *&c.*

plus agréable. Et il ne faut point s'arrêter à ces mots : *Puer Dionæ*. Car cette expreſſion peut ſignifier également, que l'Amour eſt à la ſuite & aux ordres de Vénus ; & c'eſt ainque Platon (*c*), en lui donnant une autre mere, ne laiſſe pas de dire, qu'il eſt ἀκόλουθος καὶ ὑπηρέτης τῆς Ἀφροδίτης : *Veneris comes & famulus*. En effet, ſuivant Servius (*d*), les Romains avoient coutume de donner ce nom de *Puer*, non ſeulement à leurs Eſclaves, mais encore à tous ceux qui leur étoient attachés : *Miniſtros, & familiares, ſolemus communiter pueros vocare*. Cette explication, ſi je ne me trompe, donne une toute autre grace à ce paſſage.

Le P. Sanadon eſt le ſeul qui ait tenté d'expliquer le vers ſuivant. *Florum oſculis*, dit-il, eſt la même choſe que *floribus ad oſculum porrectis*. A quoi il ajoute, que *cette expreſſion paroît toute gracieuſe, & flatte agréablement l'imagination*.

Mais il faut que la ſienne fût bien favorablement diſpoſée en faveur de ce Poëme, pour goûter une telle idée. Car quand on pourroit dire, qu'un baiſer de fleurs eſt la même choſe que des fleurs préſentées à baiſer ; qui a jamais oui dire qu'on puiſſe nourrir un enfant, en lui donnant des fleurs à baiſer ? Auſſi ce Pere dans ſa traduction a-t'il tâché de rectifier cela, en diſant : *Elle lui préſenta des fleurs, & forma ſa premiere nourriture de leur ſuc le plus délicieux*. A la bonne heure. Mais le texte ne préſen-

(*c*) Platon, *Conviv. Tom.* 3. *p.* 203. *Edit. H. Steph.* V. auſſi Maxime de Tyr, *Diſſert. VIII. p.* 94. *Edit. Davis.*

(*d*) Servius, *in Virgil. Eclog. VI.* 14.

te point ce ſens. Je crois donc qu'il faut corriger *juſculis* ; & ce léger changement rend à ce paſſage toute ſa clarté & ſon agrément.

Ipſa venas, &c.] On ſent combien ces vers viennent naturellement après les précédens. Notre grand Saumaiſe s'eſt donné inutilement la torture pour corriger les deux premiers, qui n'ont beſoin que du changement propoſé par quelques Critiques, de *procreatis* en *procreatrix*. Arnobe (*e*) a donné la même épithéte à Vénus en ce paſſage : *Regnatoris Populi procreatrix amans ſaltatur Venus*. Le reſte ayant été ſuffiſamment illuſtré par différens paſſages rapportés par les Commentateurs, je me contenterai de citer ces deux-ci, que le Poëte pourroit bien avoir eu en vue. L'un de Lucrèce (*f*), où il dit, en s'adreſſant à la même Déeſſe : *Rerum naturam ſola gubernas*, &c. L'autre de Cicéron (*g*), qui parlant du premier Principe de toutes choſes, l'appelle, *animum, per naturam rerum omnem intentum, & commeantem*. C'eſt le *Spiritus permeans* de notre Poëte. Apulée (*h*) a dit auſſi : *Quum credamus Deum per omnia permeare*. Cette penſée, que Vénus gouverne le Monde, a engagé ceux qui ont fait frapper autrefois des Médailles en l'honneur de quelques Impératrices, comme Sabine, Fauſtine la jeune, Julia Domna, &c. de les repréſenter ſous l'image de la Déeſſe, tenant en ſa main le

(*e*) Arnobe, *Adverſ. Gentes, Lib.* 4, *p.* 151. *Edit.* 1651.
(*f*) Lucrèce, *I*, 21.
(*g*) Cicéron, *De Nat. Deor. I*, 11.
(*h*) Apulée, *De Mundo*.

globe du Monde, que quelques Antiquaires (*i*) ont mal à propos pris pour une pomme, en y ajoutant le titre de VENUS GENETRIX.

Pervium ſui tenorem, &c.] Scriverius a bien jugé que cet endroit étoit très-corrompu. Qu'eſt-ce que *pervius ſui tenor?* Que ſignifient ces mots: *Seminali tramite imbuit?* Dira-t'on que Vénus ſe remplit elle-même de traces de fécondité, elle dont l'emploi au contraire eſt d'en remplir tout le monde? Si l'on eſt de bonne foi, on conviendra que ce vers eſt inintelligible, à moins qu'il ne ſoit rétabli dans ſon ancienne pureté.

Deſtitué de ſecours de la part des Manuſcrits, j'ai eu recours à une conjecture, qui ſans faire trop de violence au texte, lui donne un fort beau ſens, ce me ſemble. Cette roſée féconde de Vénus a fait appeller cette Déeſſe par Anacréon (*k*): δεδροσωμένην Κυθήρην. Voyez auſſi le ſecond *Pervigilium*, *v.* 15. 20. Le reſte n'a pas beſoin de Commentaire.

Trojanos Penates.] J'adopte volontiers cette correction, qui eſt de Rivinus, & qui fait ici un bon effet.

Romuleas ipſa fecit, &c.] C'eſt la leçon de tous les Manuſcrits, & je ne vois pas de raiſon pour s'en écarter. Il eſt bon de voir ici la Remarque du P. Sanadon.

Proque prole poſterûm, &c.] J'ai ſuivi encore ici ſes Manuſcrits, qui ſont uniformes, & ſont un bon ſens. La penſée du Poëte eſt, que pour le bonheur des deſcendans des premiers

(*i*) Jac. Oiſel. *Theſaur. Select. Numiſm. p.* 283, 284.

(*k*) Anacréon, *Od.* 53.

Romains, Vénus a fait naître César du sang de Romulus, & par conséquent du sien propre.

Romuli mater crearet, &c.] Tous les Manuscrits aiant *crearet*, je ne sçais pourquoi les Interprêtes ont lu *creavit*.

La plupart ont aussi substitué *mater* à *matrem*, qui se trouve dans les mêmes Manuscrits, & ont entendu ce mot de la Déesse Vénus. Mais il sentiroit bien la cheville, ce me semble.

Lipse a proposé sur ce mot une conjecture ingénieuse. C'est de lire *patrem*, en l'entendant de Jules-César; & le *nepotem Cæsarem*, d'Auguste. Un Critique (*l*) l'a néanmoins condamnée, sur ce qu'Auguste étoit petit-neveu, & non petit-fils de Jules. Mais la pensée de Lipse peut être défendue par ce vers célébre d'Ovide (*m*):

Cæsar, ab Æneâ qui tibi fratre nepos,

où ce dernier mot est pris pour petit-neveu. D'ailleurs, il n'est pas nécessaire d'entendre par-là César le Dictateur. Je l'entendrois même plutôt d'Auguste, qui fut le premier à qui on donna le titre respectable de *Pater*, non seulement dans les Médailles frappées après sa mort (*n*), mais de son vivant même; témoin ce vers d'Horace (*o*):

Hîc ames dici Pater, atque Princeps.

(*l*) Martius, *Opinion. I*, 19.

(*m*) Ovide, *III. De Pont. III.* 62. *ubi vide Burmann.*

(*n*) V. Spanheim, *De Usu & Præst. Numism. Tom.* 2. *p.* 448. Et Mezzabarba, *p.* 44, 45.

(*o*) Horace, *I. Od. II*, 50.

En ce cas le *Nepos Cæsar* peut être entendu facilement de Caligula, sous lequel en effet je soupçonne qu'a été composé ce petit Poëme.

Quoiqu'il en soit, je m'en tiens à cette leçon, sans m'arrêter à la correction peu vraisemblable du P. Sanadon, qui a corrigé *Patres*. En quoi je doute qu'il soit suivi de personne.

Je passe au second *Pervigilium*, que je crois être d'un tems fort postérieur. Je ne changerai rien au texte, tel qu'il est dans les Imprimés; sauf à proposer mes conjectures, dans les Remarques que je mettrai à la suite.

PERVIGILIUM II.

CRAS amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

Ver novum, ver jam canorum. Vere natus orbis est.

Vere concordant Amores. Vere nubunt alites;

Et nemus comam resolvit de maritis imbribus.

Cras Amorum copulatrix, inter umbras arborum

Implicat casas virentes de flagello myrteo.

Cras Dione jura dicit, fulta sublimi throno.

Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

TUNC cruore de superno, spumeo Pontus globo,

Cœrulas inter catervas, inter & bipedes equos,
Fecit undantem Dionem de maritis imbribus.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

IPSA gemmis purpurantem pingit annum floribus.
Ipſa ſurgentes papillas de Favonî ſpiritu
Urget in notos penates. Ipſa roris lucidi,
Noctis aura quem relinquit, ſpargit humentes aquas.
Lacrymæ micant trementes de caduco pondere.
Gutta præceps orbe parvo ſuſtinet caſus ſuos:
In pudorem florulentæ prodiderunt purpuræ.
Humor ille, quem ſerenis aſtra rorant noctibus,
Mane Virgines papillas ſolvit humenti peplo.
Ipſa juſſit mane ut udæ Virgines nubant roſæ,
Facta Cypris de cruore, deque Amoris oſculis,
Deque gemmis, deque flammis, deque Solis purpuris.
Cras ruborem, qui latebat veſte tectus ignea,
Unico marita nodo non pudebit ſolvere.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

IPSA Nymphas Diva luco juſſit ire myrteo:
It puer comes puellis. Nec tamen credi poteſt,
Eſſe

Esse Amorem feriatum, si sagittas vexerit.
Ite, Nymphæ. Posuit arma. Feriatus est Amor.
Jussus est inermis ire. Nudus ire jussus est,
Neu quid arcu, neu sagittâ, neu quid igne læderet.
Sed tamen, Nymphæ, cavete, quòd Cupido pulcher est.
Totus est inermis idem, quando nudus est Amor.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

Compari Venus pudore mittit ad te Virgines.
Una res est, quam rogamus. Cede, Virgo Delia;
Ut nemus sit incruentum de ferinis stragibus.
Ipsa vellet te rogare, si pudicam flecteret.
Ipsa vellet ut venires, si deceret virginem.
Jam tribus choros videres feriatis noctibus,
Congreges inter catervas, ire per saltus tuos,
Floreas inter coronas, myrteas inter casas.
Nec Ceres, nec Bacchus absunt, nec Poëtarum Deus.
De tenente tota nox est perviglanda canticis.
Regnet in sylvis Dione. Tu recede, Delia.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

Jussit Hyblæis tribunal stare Diva floribus,

Præſes ipſa jura dicet. Adſidebunt Gratiæ.
Hybla, totos funde flores, quantus Ennæ campus eſt.
Hybla, florum ſubde meſſem, quotquot annus attulit.
Ruris heic erunt puellæ, vel puellæ montium,
Quæque ſylvas, quæque lucos, quæque fontes incolunt.
Juſſit omnes adſidere pueri mater alitis.
Juſſit & nudo puellas nîl Amori credere.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

Ecce jam ſuper geniſtas explicant tauri latus;
Quiſque tutus, quo tenetur, conjugali fœdere.
Subter umbras, cum maritis, ecce balantum greges:
Et canoras non tacere Diva juſſit alites.
Jam loquaces ore rauco ſtagna cygni perſtrepunt.
Adſonat Terei puella, ſubter umbram populi;
Ut putes, motus amoris ore dici muſico,
Et neges, queri ſororem de marito barbaro.
Illa cantat; nos tacemus. Quando ver venit meum?
Quando faciam, ut Chelidon, ut tacere deſinam?
Perdidi Muſam tacendo; nec me Phœbus reſpicit.

Sic Amyclas, quum tacerent, perdidit silentium.

Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet. 70

REMARQUES.

Vers 2. *Vere natus orbis est.*] J'approuverois assez la correction d'un Critique (*p*): *Ver natalis orbis est*, si la régle des vers trochaïques permettoit d'y mettre deux spondées de suite. Mais la leçon ordinaire me paroît préférable à la conjecture de quelques Commentateurs, qui lisent: *Ver renatus orbis est.* Car peut-on dire que le Printems est un Monde renaissant?

Vers 4. *De maritis imbribus.*] Si l'on en croit le P. Sanadon, cet usage de la Préposition *De* n'est pas du régne de la pure Latinité; & c'est pour cela qu'il a pris la liberté de la changer presque par-tout. Je m'étonne qu'il soit tombé dans cette mépriſe. Car d'habiles Grammairiens (*q*) ont montré par beaucoup d'exemples, que cette maniere d'employer cette Prépoſition étoit usitée par les meilleurs Auteurs; & que si elle étoit omise dans les autres, c'étoit par une Ellipse très-fréquente dans toutes les Langues. En effet, comme ils le remarquent, Cicéron a dit: *De nugis referti Libri.* Ovide: *De tenero cin-*

(*p*) Mattius, *Opinion. I*, 18.

(*q*) Sanctius, *Minerv. IV.* 6. *p.* 685. *Edit.* 1714. Munckerus, *in Fulgent. Mythol. cap.* 24. Voſſius, *De Conſtruct. cap.* 47.

gite flore caput. Martial : *De flava loculos implere moneta*, &c. Je me ſouviens auſſi d'avoir vu dans la traduction d'Aratus par Cicéron : *Duplici de cardine vertex*, & quelques autres expreſſions ſemblables.

Ce qui choque ici, n'eſt donc pas de voir le *De* emploié de cette maniere, mais de le voir ſi ſouvent répété ſans aucune néceſſité. Répétition très-déſagréable, & qui ſent la chûte du bon goût.

Vers 5. *Cras amorum copulatrix*, &c.] On eſt étonné de voir Vénus faire ici ſentir tous les effets de ſa puiſſance, tandis que ſa naiſſance n'eſt marquée que quelques vers après. Ce renverſement eſt ſi peu naturel, que perſuadé, comme je le ſuis avec les Critiques, que le *Pervigilium* eſt rempli de tranſpoſitions, je ſoupçonne qu'il y en a une ici, & qu'avant ce vers, il faut placer le neuviéme & les deux ſuivans.

Vers 6. *Implicat caſas*, &c.] Il eſt vrai que les Manuſcrits ont *gazas*. Mais je m'étonne que ce mot, qui ne fait ici aucun ſens convenable, ait été préféré par d'habiles gens à *caſas*, qui eſt le mot propre, & dont le Poëte s'eſt encore ſervi au vers 44 ci-après. Quoique le ſecond pied, en ces ſortes de vers, ſoit le plus communement rempli par un ſpondée, on y trouve auſſi aſſez ſouvent un trochée, comme aux vers 4, 9, 16, 17, 20, 21, 26, 29, &c. Ce n'eſt pas la ſeule occaſion où la reſſemblance de *caſa* & de *gaza*, dans la prononciation, a cauſé de la mépriſe. J'en ai vu un autre exemple dans une Epître de Sidonius Apollinaris (r), où parlant de la Cour

(r) Sidon. Apollinaris, *Epiſt. I. 2. in fin.*

du Roi Théodoric, il dit : *Inchoat nocturnas aulica gaza cuſtodias.* C'eſt ainſi qu'on lit dans tous les Manuſcrits comme dans les Imprimés. Cependant il eſt évident qu'il y faut corriger *aulica caſa.* C'eſt ce que nous appellerions *le Corps de Garde du Louvre*; & nous diſons à peu près dans le même ſens *la Maiſon du Roi.*

De flagello myrteo.] Aux paſſages qu'ont cité les Commentateurs, pour nous inſtruire de l'uſage qu'on faiſoit du myrte dans cette Fête, & entr'autres à celui d'Ovide (*f*), où elle eſt ſi agréablement décrite, j'ajouterai ſeulement ceux-ci; l'un d'Horace (*t*), qui nous apprend qu'on y étoit couronné de branches de cet arbriſſeau :

Nunc decet aut viridi nitidum caput impedire myrto.

l'autre de Plutarque (*u*), qui parlant du mois d'Avril, dit : ἐν ᾧ θύουσι τῇ θεᾷ, (c'eſt Vénus) ᾗ τῆς καλάνδαις ἐστεφανωμέναι αἱ γυναῖκες μυρσίνῃ λούονται. Enfin ces vers (*x*) ſur le mois d'Avril, que quelques Sçavans attribuent à Auſone, & que je tâcherai de corriger en paſſant :

Contectam myrto Venerem veneratur Aprilis.
Lumen juris habet, quo nitet alma Ceres.

Ce ſecond vers n'eſt pas intelligible. De ſça-

(*f*) Ovide, *Faſt. IV.* 125. *& ſeq.*
(*t*) Horace, *I, Od. IV.* 9.
(*u*) Plutarque, *Vit. Numæ*, *p.* 72. *Edit.* 1624.
(*x*) Aux Catalectes de P. Pithou, *Part. I*, *p.* 175. Et au Tome VIII des Antiquités Romaines de Gravius, *p.* 58.

vans hommes (*y*) ont corrigé *lumen thuris*. Mais l'encens donne-t'il de la lumiere ? Peut-on dire d'ailleurs que le mois d'Avril a cette lumiere, & que Cérès en tire de l'éclat ? Puiſque quelques Manuſcrits (*z*) ont *ruris*, je ſuis perſuadé qu'il faut lire : *Lumen ruris adeſt, quo nitet*, &c. Le Soleil qui commence alors à ſe faire ſentir, eſt fort convenablement appellé le flambeau de la Campagne, comme il l'eſt auſſi du Ciel. C'eſt ainſi qu'il eſt appellé, *lux aurea mundi*, par un ancien Poëte (*a*). Ce qui ſuit paroît imité de ce vers d'Ovide :

Vere nitent terræ (*b*).

Anacréon avoit dit longtems auparavant en ſa deſcription du Printems (*c*) :

Ἀφελῶς ἔλαμψε τιθὴν.
Τὰ βροτῶν δ' ἔλαμψεν ἔργα.

Et Auſone a dit de même (*d*), en parlant du Printems :

Cuncta vigent, nemus omne viret, nitet auricomum rus.

Voilà préciſément le ſens du vers dont il eſt ici queſtion.

Vers 9. *Spumeo Pontus globo.*] Il faut *ac ſpumeo*, ſuivant la correction de Lipſe, qu'a ſui-

(*y*) V. les Antiquit. Romaines de Grævius, *Tom. VIII. p.* 106.
(*z*) Au même endroit.
(*a*) Catalectes de P. Pithou, *Part. II. p.* 446.
(*b*) Ovide, *Faſtor. IV*, 126. V. auſſi Nic. Heinſius, *in v.* 430. *ibid.*
(*c*) Anacréon, *Od.* 37.
(*d*) Auſone, *Eidyll. De vere primo.*

vie avec raiſon le P. Sanadon. *Spumeus globus* eſt ici la même choſe que *ſpumea unda*, dans un Poëme attribué à Solin (*e*).

Vers 10. *Inter & bipedes equos.*] Ce paſſage confirme ce que nous enſeignent les anciens Grammairiens (*f*), que le Dactyle peut entrer dans les vers Trochaïques, quoique cela ne ſoit pas bien ordinaire. Il nous en reſte encore quelques exemples, comme en ce vers de Prudence (*g*):

Tempus eſt Deo rependi quidquid eſt proprium Dei.

Vers 11. *Fecit*, &c.] Je m'étonne que notre Saumaiſe ait douté que *fecit* pour *procreavit* fût de la bonne Latinité. Ne lit-on pas dans Varron (*h*): *Pullos ſimiles ſui faciunt?*

Undantem vaut ici autant que *ſurgentem*, comme dans ce vers de Virgile (*i*):

Ad cœlum undabat vortex.

Ce que Servius explique par *exundabat*. Car c'eſt ainſi qu'il faut lire.

Ce mot que les Commentateurs ne paroiſſent pas avoir entendu, conduit à la correction des ſuivans, qui conviennent d'autant moins ici, qu'ils ſe trouvent déja quelques vers plus haut. Le P. Sanadon a preſque atteint à la véritable leçon, en corrigeant, *marinis fluctibus*. Mais on trouvera le même ſens

(*e*) Solin, *Inter Catalect. Pith. Part. II, p.* 122.
(*f*) V. les Grammairiens recueillis par Putſchius. *p.* 504. 1819. 2648.
(*g*) Prudence, *Petri Steph. I*, 63.
(*h*) Varron, *De Re Ruſtic. III*, 10.
(*i*) Virgile, *Æneïd. XII*, 674.

dans *de marinis imbribus*. Scaliger (*k*) a déja montré qu'Ennius avoit fait un pareil uſage du mot *imber* : *Ratibuſque fremebat imber Nepruni*. Par où ce grand Critique a juſtifié ſa belle correction de ce vers de Catulle :

Nimirum Oceano ſe oſtendit noctifer imbre.

Il l'auroit pu appuier d'un autre paſſage de Virgile (*l*), où par le mot *imbrem*, le Poëte entend l'eau de la Mer. Sur quoi Servius a fait cette note : *Veteres omnem aquam IMBREM dicebant*. Cela met, ce me ſemble, notre correction hors de doute.

Vers 13. *Ipſa gemmis.*] Il faut *gemmeis*, ſans difficulté, comme d'autres l'ont déja obſervé. Virgile (*m*) a fait pareillement *Aureus* & *Nereus* de deux ſyllabes ; & Auſone (*n*) a fait de quatre le mot *Pythagorei*. Les Poëtes ſont pleins de pareils exemples. Voyez encore ci-après *v.* 21 & 63.

Vers 14. *Ipſa ſurgentes papillas*, &c.] Tous les Critiques s'accordent à entendre ceci de la Roſe. Il eſt vrai que cette métaphore lui convient parfaitement. Mais ne convient-elle qu'à la Roſe ? Et ne pourroit-elle pas être entendue de même de l'Œillet, ou des autres fleurs ſemblables ? Je crois donc que ce vers étoit précédé d'un autre, où il étoit parlé de Roſes ; & c'étoit apparemment le 22, dont il ſera parlé ci-après :

Ipſa juſſit mane ut udæ virgines mubant roſæ.

(*k*) Scaliger, *Not. in Catull. Carm. LXIII*, 7, p. 99. *Edit. Græv.*
(*l*) Virgile, *Æneïd. I*, 127.
(*m*) Le même, *Æneïd. VIII*, 372, & 383.
(*n*) Auſone, *in Profeſſor. Burdegal. Carm. XI.*

Auſſi

Auſſi-bien étoit-il naturel que le Poëte annonçât le prétendu mariage de cette fleur, avant que de parler de ſon épanouiſſement. Cette Piéce eſt ſi fort corrompue dans les Manuſcrits, qu'il ne faut pas s'étonner qu'il y ait des vers tranſpoſés, comme l'avoient déja ſoupçonné P. Pithou (*o*) & Rivinus. Nous en avons déja vu des exemples, & nous en trouverons encore d'autres.

Vers 15. *Urget in notos penates.*] C'eſt la leçon de notre Manuſcrit. Mais elle ne fait aucun ſens ici. Celui de Pithou porte: *In totos.... pentes.* Les Critiques ſe ſont donné la torture pour rétablir cet endroit, mais fort inutilement, ce me ſemble. Je ſuis perſuadé que le Poëte avoit écrit: *Urget in nodos rubentes.* En effet, ſon deſſein a été de marquer le progrès de la Roſe, depuis qu'elle eſt entrée en amour, pour me ſervir de ſon idée, juſqu'à ſon état parfait. Il en peint d'abord le bouton, quand il commence à pouſſer; c'eſt *ſurgens papilla.* Enſuite il nous le repréſente, lorſqu'il rougit; c'eſt *nodus rubens.* Bientôt nous verrons cette fleur entiérement épanouie.

Ce progrès n'eſt pas moins agréablement décrit dans deux Epigrammes anciennes, que notre Manuſcrit a fournies à M. de Saumaiſe, & qui ſe trouvent dans les Remarques des Critiques ſur le *Pervigilium.* Je me ſervirai de cette occaſion pour tâcher de rétablir la lacune qui ſe trouve dans l'une. C'eſt en ce vers:

Prima papillatos ducebat.... Coryn.bos.

Scriverius a propoſé d'y inſérer *nata* ou *ſpicæ*;

(*o*) Pithou & Rivinus, *In Pervigil. v.* 16.

Mais j'aimerois mieux *Virgo*. Car outre que la Roſe, qui commençoit à pouſſer, étoit ainſi appellée par les Romains, comme il paroît par notre *Pervigilium*, & par d'autres témoignages (*p*), il ſemble que l'Auteur de l'Epigramme y ait fait alluſion, quand il a dit :

Lege manè roſam. Citò Virgo ſeneſcit.

Vers 17. *Lacrimæ micant*, &c.] Le retranchement de ces vers, & des quatre ſuivans, que s'eſt permis le P. Sanadon, eſt d'autant moins ſupportable, qu'ils contiennent une peinture vive & ingénieuſe de la roſée & de ſes effets. Il auroit mieux fait d'adopter l'explication qu'en a donné feu M. l'Abbé de Longuerue, laquelle devoit le ſatisfaire.

Vers 19. *In pudorem*, &c.] Ce vers me paroît évidemment hors de ſa place. Car il coupe la deſcription de la roſée, que le Poëte avoit commencée. Il me paroît que ſa véritable place doit être avant le vers 23, où je tâcherai de l'expliquer mieux qu'on n'a fait juſqu'à préſent.

Vers 21. *Virgines papillas.*] Notre Manuſcrit a *virgineas ;* & c'eſt ainſi que je voudrois lire, en faiſant *virgineas* de trois ſyllabes, à cauſe que le Poëte a déja dit ci-deſſus *virgines roſæ.* Columelle, décrivant la Roſe (*q*), a pareillement dit : *Virgineas adoperta genas.*

Vers 22. *Ipſa juſſit*, &c.] Aux raiſons que j'ai alléguées ſur le vers 14, pour montrer que celui-ci étoit déplacé, j'ajoute que le

(*p*) V. auſſi Barthius, *Adverſar. XXIII*, 16.
(*q*) Columelle, *X*, 261.

mot *Ipſa* acheve d'en convaincre. Car à qui ſe rapporte-t'il? A Vénus, dira-t'on. Mais on n'en a point parlé depuis le vers 15, & la mention qu'on en a faite ſe trouve interrompue par une longue deſcription de la roſée & de ſes effets. Ainſi l'on eſt fort étonné de retrouver ici cet *Ipſa*, dont on ne ſent pas le rapport avec ce qui précéde. Mais en changeant ce vers de place, je croïs qu'il lui en faut ſubſtituer deux autres, comme je le ferai voir ſur le vers 25.

Virgines roſæ, eſt une expreſſion que je trouve auſſi emploiée par Apulée (*r*) en ce paſſage: *In quo præter gratas herbulas roſæ Virgines matutino rore fluebant.*

Vers 23. *Facta de Cypris cruore.*] Tous les Manuſcrits ont *Facta prius.* Mais ce dernier mot ne convient ni au ſens, ni à la meſure du vers. D'ailleurs, de quel ſang eſt-il ici queſtion? La Fable nous apprend que c'eſt de celui d'Adonis. C'eſt donc ſans raiſon que quelques Critiques ont corrigé *Cypris*, & ont même inſéré au texte cette correction, qui d'ailleurs ne peut être reçue. Car on doit dire *Cypridis*, ſuivant les Grammairiens (*ſ*). D'ailleurs, ſi le vers précédent n'eſt point tranſpoſé, il faudroit ici dire *factæ.* Spondée qui ne peut y avoir place.

D'autres, qui ont ſenti cette difficulté, ont voulu lire, *Factæ* (ou *fuſæ*) *aprino* (ou *aprugno*) de *cruore.* Mais ils ne perſuaderont jamais que *cruor aprinus* puiſſe ſignifier le ſang d'une perſonne bleſſée par un ſanglier.

(*r*) Apulée, *Metamorph. III. in fin.*
(*ſ*) Voſſius, *De Analog. II, 9.*

Ainſi, ſans m'arrêter aux Manuſcrits, qui ſont en cet endroit entiérement corrompus, je crois que le Poëte avoit écrit, comme il étoit tout naturel : *Factæ Adoneo de cruore*, &c. Je dis *Adoneo*, en le faiſant de trois ſyllabes, ſuivant les exemples rapportés ſur le vers 13. Car *Adonis*, que quelques Critiques ont propoſé pour *Adonidis*, n'eſt pas plus Latin que *Cypris* pour *Cypridis*. Ce mot *Adoneo*, que les Copiſtes n'entendoient pas, a ſans doute cauſé la dépravation de tout ce paſſage.

Mais à quoi *factæ* ſe rapportera-t'il, ſi l'on place ailleurs le vers précédent ? Je m'en ſuis déja expliqué ſur le vers 19, qui doit remplacer le 22, & qui a beſoin auſſi d'une légere correction. Car on ne ſçauroit dire *prodiderunt in pudorem*. De-là quelques Critiques ont corrigé *prodierunt*, & d'autres, *Hinc pudorem*, &c. Pour moi je crois que ce vers doit être rétabli en cette ſorte :

En pudorem florulentæ prodiderunt purpuræ ;
Factæ Adoneo de cruore, &c.

Florulentæ purpuræ eſt une périphraſe qui ſignifie les Roſes, & dont s'eſt pareillement ſervi Fulgence Planciade, comme d'autres l'ont obſervé. *Pudor* eſt ici la même choſe que *rubor*. Un Sçavant (*t*) en a ramaſſé beaucoup d'exemples, & il ſeroit aiſé d'en groſſir le nombre.

Cela ſuppoſé, l'agrément de ce paſſage devient ſenſible. Demain matin, dit le Poëte, la divine roſée fera ſortir ce bouton vermeil du fourreau qui l'enveloppe. Mais je le vois

(*t*) Barthius, *in Stat. Thebaïd. II*, 213.

déja qui commence à s'épanouir. Je le vois qui étale cette pourpre admirable, dont la teinture eſt due au ſang d'Adonis; dont l'éclat eſt augmenté par les baiſers de l'Amour; & qui ſemble compoſée de tout ce que les perles, la flamme, & les rayons même du Soleil ont de plus brillant. Cette jolie penſée ſe développera encore mieux, quand les vers 25 & 26 ſeront rétablis dans leur vraie place.

Vers 24. *Deque Solis purpuris.*] J'ai adopté ici l'heureuſe conjecture de Rivinus, qui a très-bien reconnu qu'il s'agiſſoit ici de l'éclat du Soleil naiſſant, & de la comparaiſon de la Roſe avec l'Aurore vermeille. Cette expreſſion n'eſt pas ſi étrange qu'elle l'a paru au P. Sanadon. *Purpureus*, chez les Romains, ſignifioit tout ce qui eſt éclatant, de quelque couleur qu'il ſoit, comme d'autres l'ont obſervé (*u*). Auſſi *Purpura* ſignifioit l'éclat en général, ſur-tout dans le langage figuré & Poëtique, comme quand Stace a dit (*x*): *Verna purpura*, pour l'éclat du Printems.

Vers 25. *Cras ruborem, qui latebat*, &c.] Il ſeroit ridicule de dire ceci, après avoir repréſenté la Roſe entiérement épanouie. Je ne doute donc pas que ce vers, & le ſuivant, ne doivent marcher à la ſuite du vers 21. Pour que la choſe ſoit plus ſenſible, je vais ranger toute cette tirade, ſuivant que je la crois ſortie des mains de l'Auteur:

Gutta præceps orbe parvo ſuſtinet caſus ſuos.
Humor ille, quem ſerenis aſtra rorant noctibus,

(*u*) V. entr'autres les commentateurs d'Horace, *IV, Od. I*, 10.

(*x*) Stace, *III, Syl. III*, 130.

Mane virgineas papillas ſolvit humenti peplo.
Cras ruborem, qui latebat veſte tectus ignea;
Uvido marita nodo non pudebit ſolvere.
En pudorem florulentæ prodiderunt purpuræ;
Factæ Adonco de cruore, deque Amoris oſculis;
Deque gemmis, deque flammis, deque Solis purpuris.

J'ai corrigé *uvido* pour *unico*, qui ne faiſoit ici aucun ſens raiſonnable. Le mot que j'ai ſubſtitué convient parfaitement à la maniere de notre Poëte, qui parlant de la Roſe & de ſon bouton, dit, *uda roſa*, *humens peplus*.

Je ne parle point de *pudebit* pour *erubeſcet*, que d'autres (*y*) ont déja juſtifié. Si cette façon de parler n'avoit pas été uſitée du tems du Poëte, il lui eût été aiſé de dire : *Uvido nodo maritam non pudebit*, &c.

Au reſte, il eſt difficile de penſer que ce couplet, compoſé de 14 vers, n'ait pas été coupé par la répétition du refrain ordinaire, *Cras amet*, &c. Mais la maniere de le placer eſt trop arbitraire pour rien aſſurer là-deſſus.

Vers 28. *Ipſa Nymphas Diva luco juſſit ire*, &c.] L'uſage d'emploier le Datif au lieu de l'Accuſatif, a été conſtaté par d'habiles gens (*z*), comme étant de la bonne Latinité. On peut encore le juſtifier par ce vers d'un ancien Poëte (*a*), qui pourroit bien être le même que le nôtre :

Ne malignus venulis aſperum ducam ſaporem, &c.

(*y*) M. de la Monnoye, *Menagiana*. T. I, 14. Après Voſſius, *De Analog. III*, 42.

(*z*) V. Muncker, *in Hygin. Fab.* 15. Et Drakenborch, *in Sil. Italic. XV*, 326.

(*a*) Dans Saumaiſe, *in Hiſt. Aug.* p. 44.

Je ne fais cette remarque que parce que le P. Sanadon, s'imaginant qu'il y avoit ici une faute, a corrigé, *lucos myrteos*.

Vers 30. *Si ſagittas vexerit.*] On croit communément que *vehere* pour *ferre* n'étoit pas connu des anciens Romains. Cependant Plaute (*b*) parlant de certains hommes, a dit :

Magni ſunt oneris ; quidquid imponas vehunt.

Il eſt pourtant vrai que cette façon de parler ſemble n'avoir plus été d'uſage dans les Siécles ſuivans. Mais elle étoit reſſuſcitée du tems d'Apulée, qui a dit (*c*) *Totas opes vehunt*, dans le même ſens.

Vers 31. *Poſuit arma.*] Il ne faut rien changer à ce premier mot. On a quelquefois emploié trois breves pour un trochée en ces ſortes de vers ; témoin celui-ci de Prudence (*d*) :

Colla gravibus ambit circulis.

C'eſt auſſi le ſentiment des anciens Grammairiens qui en ont parlé (*e*). Cela me donne lieu de corriger en paſſant ce vers d'un ancien Poëte, qui eſt corrompu dans toutes les Editions (*f*) :

Mulier omnis intra pectus celat ulcus peſtilens.

car la meſure du vers l'exige ainſi. *Ulcus* eſt ici le *Jecur ulceroſum* d'Horace.

(*b*) Plaute, *Moſtellar. Act. III, Sc. II, 95.*
(*c*) Apulée, *Metamorph. III. ſub fin.*
(*d*) Prudence, *Petri Steph. I, 72.*
(*e*) Voyez les anciens Grammairiens recueillis par Putſchius, *p.* 504, 1819, 2648.
(*f*) Floridus, ou plutôt Florus, *in Catalect. Pith. Part. I, p.* 191.

Vers 40. *Totus eſt inermis idem*, &c.] Je ſuis entiérement de l'avis de ceux qui liſent : *Eſt in armis totus idem.*

Vers 42. *Feriatis noctibus.*] J'adopte volontiers la conjecture des Critiques, qui liſent, *feriatos.*

Vers 43. *Congreges inter catervas.*] Ce mot étoit uſité dès le tems d'Apulée (*g*), qui a dit :

Equinis armentis congregem.

Je doute qu'aucun Auteur s'en ſoit ſervi avant lui. Mais il devint aſſez d'uſage dans la ſuite.

Vers 46. *De tenente*, &c.] Il y a bien des années, qu'ayant propoſé à feu M. de la Monnoye de lire ici,

Te ſinente tota nox eſt perviglanda canticis ;

non ſeulement il approuva ma conjecture, mais il l'inféra même quelque tems après dans un de ſes Ouvrages (*h*). J'ai vu avec plaiſir qu'elle avoit été adoptée par le P. Sanadon. Mais je ne voudrois pas qu'il eût changé en *pervigilanda* le *perviglanda*, qui eſt la vraie leçon.

Vers 49. *Juſſit Hyblæis*, &c.] Ce vers & les ſuivans me font aiſément entrer dans la penſée du P. Sanadon, que ce Cantique a été autrefois compoſé pour la Sicile, où cette Fête ſe célébroit ſans doute, comme dans tout le reſte de l'Italie, & peut-être par-tout où il y avoit des Romains.

Vers 51. *Hybla totos*, &c.] Dans notre Ma-

(*g*) Apulée, *Metamorph. VII.*
(*h*) M. de la Monnoye, *Menagian. T. I, p.* 13.

nuſcrit ces deux vers ſe trouvent rangés & écrits en cette ſorte :

Hibla totus fundet quidquid annos adtulit.
Hibla florum ſupereſtem quantus Etnes campus eſt.

On peut conclure de-là avec aſſez de vraiſemblance que le Poëte avoit écrit :

Hybla totos funde flores, quotquot annus adtulit.
Hybla florum ſubde meſſem, quantus Ennæ campus eſt.

Vers 54. *Quæque fontes incolunt.*] Il y a *montes* dans notre Manuſcrit ; & Saumaiſe (*i*) croioit qu'il falloit lire de la ſorte. Mais comme le Poëte a déja parlé des Nymphes des Montagnes au vers précédent, il ſeroit ridicule qu'il en parlât encore en celui-ci, à moins qu'au précédent on ne corrigeât *fontium*, comme l'a propoſé le P. Sanadon.

Vers 59. *Quiſque tutus*, &c.] Je commence par adopter la conjecture du P. Sanadon, qui juge avec raiſon, ce me ſemble, que ce vers doit marcher après le ſuivant. Mais je ne puis goûter le changement de *tutus*, qui eſt dans notre Manuſcrit, en *cætus*.

Il me paroît évident qu'il faut *totus*, en ajoutant *continetur*, comme quelques Critiques l'avoient déja propoſé. Ce *totus* avoit en Latin la même énergie que notre *tout entier*. Terence (*k*) a dit à peu près dans le même ſens :

Cteſipho in amore eſt totus.

Et dans l'autre *Pervigilium* on lit :

Ut pater totis crearet vernus annum nubilus.

(*i*) Saumaiſe, *in Hiſt. Aug. p.* 90.
(*k*) Terence, *Adelph. Act. IV. Sc. II. v.* 50.

On en trouvera mille autres exemples dans les bons Auteurs (*l*). Je me contenterai d'un seul, que je tire d'un ancien Poëte (*m*), pour le corriger à cette occasion. Le voici :

Quum se conceſſo vinxit amore
Jupp'ter, & toto concepit pectore flammas.

On lit mal à propos dans les Imprimés, *conſeſſo amore*, qui ne signifie rien en cet endroit ; & d'ailleurs il est évident qu'il s'agit là des amours de Jupiter & de Junon.

Continetur convient aussi à merveilles ; témoin ce vers d'Ovide (*n*), où parlant de Vénus, il dit :

Perque ſuos initus continet omne genus.

Vers 61. *Et canoras*, &c.] Il me semble qu'il y a ici une nouvelle transposition, & que ce vers doit être placé après le suivant, en cette sorte :

Jam loquaces ore rauco ſtagna cygni perſtrepunt ;
Et canoras non tacere Diva juſſit alites.

Cela a beaucoup plus de grace, si je ne me trompe. D'ailleurs, ce dernier vers semble avoir une liaison nécessaire avec ce qui suit : *Adſonat Terei puella*, &c. Car le verbe *adſonare* signifie répondre ; témoin ce vers d'Ovide (*o*) :

Plangentibus adſonat Echo.

(*l*) Voyez Silius Italic. *I*, 207. Stace, *Thebaïd. X*, 521. & leurs Comment. Gronovius, *Obſervat. I*, 24. *in fin.* &c.
(*m*) Catalect. *Vet. Poët. Edit.* 1595. *p.* 255.
(*n*) Ovide, *Faſt. IV*, 94.
(*o*) Le même, *Metamorph. III*, 507.

Or, il eſt ordinaire aux Oiſeaux de chanter à l'envi les uns des autres, & non de répondre au triſte cri des Cygnes.

J'avois cru autrefois qu'il falloit lire *loquacis*, au lieu de *loquaces*, croiant que le verbe *perſtrepere* ne ſe prenoit que dans un ſens paſſif. Mais j'ai reconnu qu'il s'emploioit auſſi activement. Il y en a deux exemples dans le ſeul Claudien (*p*). Car il a dit en un endroit:

Turba ſalutantum latas ibi perſtrepit ædes.

Et en un autre:

Perſtrepit hinnitu Bætin.

Prudence a dit pareillement (*q*):

Te ſimplices puellulæ
Voce concordes pudicis perſtrepant concentibus.

Vers 66. *Illa cantat, nos tacemus. Quando ver venit meum?*] Toutes les corrections des Critiques n'ont pu encore rendre à ce vers & aux ſuivans un ſens raiſonnable & ſuivi. Le P. Sanadon l'a fort bien vu, & a de plus corrigé fort à propos *novum* au lieu de *meum*, qui convient d'autant moins ici, qu'il eſt précédé de *nos*. Mais ce Pere a d'ailleurs gâté tout ce paſſage par des changemens qui ne ſont pas ſupportables, & qui ſont en même tems ſi peu utiles, qu'il n'a oſé entreprendre la traduction de tous ces vers.

Il ne paroît pas non plus en avoir entendu le ſens. *Comment*, dit-il, *le Poëte pouvoit-il*

(*p*) Claudien, *in Rufin. I*, 214. *De Conſul. Mall. Theod. v.* 285.
(*q*) Prudence, *Cathemer. IX*, 110.

dire qu'il ſe taiſoit, dans le tems qu'il faiſoit actuellement ſa piéce? Il n'eſt pas queſtion du Poëte, mais des aſſiſtans à la Fête, que ce Cantique invite à ſe joindre au Chœur des Prêtres ou des Prêtreſſes de Vénus, & à imiter les chants amoureux du Roſſignol. *Eh quoi!* s'écrie le Chœur, *nous entendrons cet oiſeau chanter ſi mélodieuſement la puiſſance de l'Amour, & nous nous tairons à l'approche de la ſaiſon qui l'inſpire! Que dès demain tout Mortel ſe livre à la tendreſſe*, &c. Il n'y a rien de plus naturel, point de concluſion mieux amenée.

Vers 67. *Quando faciam, ut Chelidon*, &c.] Notre Manuſcrit a *fiam ut Chelidon*. M. de la Monnoye (*r*) croioit que la lettre M finale n'étoit point mangée par la voyelle ſuivante, & en a cité quelques exemples tirés d'Ennius & de Lucrèce. Mais je doute qu'il s'en trouve de poſtérieurs à Virgile. J'adopterois donc plutôt la correction de Saumaiſe: *Quando ego fiam*, &c. ou plutôt je lirois: *Quando fiam ego, ut chelidon*, &c. C'eſt-à-dire, quand commencerai-je à imiter l'hirondelle, qui par ſon babil (car cela ne peut pas s'appeller chant) annonce le retour du Printems: *Ver garrula hirundo indicat*, dit Auſone (*ſ*). Je lirois enſuite: *Et tacere deſinam?* Ceux qui ont cru que le Poëte avoit ici confondu cet oiſeau avec le roſſignol, n'ont pas entendu ce paſſage.

Je crois auſſi que ce Cantique finiſſoit ici, en y joignant ſeulement le refrain ordinaire: *Cras amet*, &c. Car les deux vers ſuivans ſont

(*r*) La Monnoye, *Menagian. Tom. I, p.* 14.

(*ſ*) Auſone, *Inter Catalect. P. Pithœi, Part. I, pag.* 175.

tout-à-fait indignes de cette Piéce, & n'ont aucun rapport à ſon ſujet S'ils y ont été couſus, c'eſt apparemment à cauſe de la reſſemblance de la meſure, qui a trompé quelque Copiſte ignorant.

Après tous ces éclairciſſemens, il ne me reſte plus qu'à repréſenter ce ſecond *Pervigilium*, tel qu'il me paroît avoir été dans l'origine. On en ſentira mieux, ſi je ne me trompe, l'utilité des changemens que j'ai cru devoir y faire.

PERVIGILIUM II.

CRAS amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.
Ver novum, ver jam canorum. Vere natus orbis eſt.
Vere concordant Amores. Vere nubunt alites;
Et nemus comam reſolvit de maritis imbribus.
Tunc cruore de ſuperno, ac ſpumeo Pontus globo,
Cœrulas inter catervas, inter & bipedes equos,
Fecit undantem Dionem de marinis imbribus.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

CRAS amorum copulatrix, inter umbras arborum
Implicat caſas virentes de flagello myrteo.
Cras Dione jura dicit, fulta ſublimi throno.
Ipſa gemmeis purpurantem pingit annum floribus.
Ipſa juſſit mane ut udæ Virgines nubant roſæ.
Ipſa ſurgentes papillas de Favonî ſpiritu
Urget in nodos rubentes. Ipſa roris lucidi,
Noctis aura quem relinquit, ſpargit humentes aquas.
Lacrymæ micant trementes de caduco pondere.

CANTIQUE II.

DE l'aimable Printems c'eſt demain le retour.
Que demain tout Mortel ſe ſoumette à l'Amour.
O jour heureux, qui vis naître le Monde
Tiré du ſein du cahos ténébreux!
Où dans les airs, ſur la terre, & dans l'onde,
Tout de l'hymen ſentit les premiers feux!
Où même encor les oiſeaux amoureux
Chantent les biens, que ce Dieu leur procure!
Où nos boſquets ſe parent de verdure!
Jour, où jadis de l'écume des flots,
Mêlée au ſang du pere de Cybelle,
On vit ſortir la Reine de Paphos;
Et des Amours la Cohorte immortelle
Jointe aux Tritons, folâtrer autour d'elle!
De l'aimable Printems c'eſt demain le retour.
Que demain tout Mortel ſe ſoumette à l'Amour.

QU'A l'exemple de la Déeſſe,
Qui ſçait unir les cœurs, qui préſide à leur choix;
Dans ce beau jour notre jeuneſſe
De rameaux dépouille les bois.
Que de leurs branches verdoyantes,
Et du myrte chéri par la mere d'Amour,
Ici chacun dreſſe des tentes.
C'eſt demain, que Vénus en ces lieux tient ſa cour;
Et ſur un trône de verdure
Doit preſcrire des loix à toute la Nature.
De l'aimable Printems c'eſt demain le retour.
Que demain tout Mortel ſe ſoumette à l'Amour.

DANS nos jardins, dans nos prairies,
Conſidere l'émail des fleurs.

Gutta præceps orbe parvo ſuſtinet caſus ſuos.
Humor ille, quem ſerenis aſtra rorant noctibus,
Manè virgineas papillas ſolvit humenti peplo:
Cras ruborem, qui latebat veſte tectus ignea,
Uvido marita nodo non pudebit ſolvere.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

En pudorem florulentæ prodiderunt purpuræ;
Factæ Adoneo de cruore, deque Amoris oſculis,
Deque gemmis, deque flammis, deque Solis purpuris.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

Ipsa Nymphas Diva luco juſſit ire myrteo.
It puer comes puellis. Nec tamen credi poteſt,

C'eſt

C'eſt Vénus, qui les a nourries,
Et peintes de mille couleurs.
Pas elle, au lever de l'Aurore,
On voit ſur le Roſier éclore
Ce bouton, l'amour des Zéphirs;
Et ſous ſa tunique arroſée
Par la pénétrante roſée,
Groſſir au gré de nos deſirs.
Vois-tu les goutes argentines,
Comme un groupe de perles fines,
S'attacher au bouton naiſſant;
Et par une main inconnue
L'humide liqueur ſoutenue,
Y porter un ſuc nourriſſant?
Vois-tu vers le haut de ſa tige
Zéphire amoureux, qui voltige?
Rien n'eſt égal à ſon ardeur.
A ſa robe verte il s'attache;
Et cherche une entrée en ſon cœur
Sous l'enveloppe, qui le cache.
De l'aimable Printems c'eſt demain le retour.
Que demain tout Mortel ſe ſoumette à l'Amour.

MAIS le jour luit; le beau bouton s'entr'ouvre.
Dieux, que d'appas à mes yeux il découvre!
J'y reconnois le pur ſang d'Adonis,
Dont cette fleur fut jadis humectée.
J'y vois le feu, qu'alluma Prométhée.
J'y vois l'éclat des perles, des rubis,
Et des rayons, dont le Ciel ſe colore,
Quand ſur ſon char il voit briller l'Aurore.
De l'aimable Printems c'eſt demain le retour.
Que demain tout Mortel ſe ſoumette à l'Amour.

NYMPHES des Cités, des Bocages,
Accourez ſous ces verds feuillages.

Esse Amorem feriatum, si sagittas vexerit.
Ite, Nymphæ. Posuit arma. Feriatus est Amor.
Jussus est inermis ire. Nudus ire jussus est,
Neu quid arcu, neu sagittâ, neu quid igne læderet.
Sed tamen, Nymphæ, cavete, quòd Cupido pulcher est.
Est in armis totus idem, quando nudus est Amor.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

COMPARI Venus pudore mittit ad te Virgines.
Una res est, quam rogamus. Cede, Virgo Delia;
Ut nemus sit incruentum de ferinis stragibus.
Ipsa vellet te rogare, si pudicam flecteret.
Ipsa vellet ut venires, si deceret virginem.
Jam tribus choros videres feriatos noctibus,
Congreges inter catervas, ire per saltus tuos,
Floreas inter coronas, myrteas inter casas.
Nec Ceres, nec Bacchus absunt, nec Poëtarum Deus.
Te sinente tota nox est perviglanda canticis.
Regnet in Sylvis Dione. Tu recede, Delia.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

Venez ſeconder les deſirs
De la Déeſſe des Plaiſirs.
Je t'y vois, Amour. Mais arrête.
N'y viens point troubler notre fête;
En y montrant ces traits vainqueurs
Qui font trembler les jeunes cœurs.
Raſſurez-vous, Beaurés crainrives.
Amour, pour calmer vos frayeurs,
Va paroître nud ſur ces rives.
Il n'a ni carquois, ni flambeau.
Mais à quoi ſerviroit de feindre?
Ce Dieu n'en eſt pas moins à craindre.
Plus il eſt nud, plus il eſt beau;
Et ſes plus redoutables armes,
Ce ſont ſa jeuneſſe, & ſes charmes.
De l'aimable Printems c'eſt demain le retour.
Que demain tout Mortel ſe ſoumette à l'Amour.

REINE des Bois, Déeſſe auſtere,
Permets que pendant quelques nuits
Nous habitions ces beaux réduits,
Dont le ſéjour a ſçu te plaire.
Pour en obtenir ton aveu,
Vénus te députe des Belles,
Dont la vertu differe peu
De tes Compagnes immortelles.
Porte ailleurs ton arc & tes traits;
Et ne ſouille point ces forêts
Par le ſang d'innocentes bêtes,
Dont les cris troubleroient nos fêtes.
Ah! ſi nous pouvions eſpérer
Que de ton auguſte préſence
Tu daignaſſes les honorer,
Vénus iroit avec inſtance
Elle-même s'en conjurer.

Jussit Hyblæis tribunal stare Diva floribus.
Præses ipsa jura dicet. Adsidebunt Gratiæ.
Hybla, totos funde flores, quotquot annus adtulit.
Hybla, florum subde messem, quantus Ennæ campus est.
Ruris heic erunt puellæ, vel puellæ montium,
Quæque sylvas, quæque lucos, quæque fontes incolunt.
Jussit omnes adsidere pueri mater alitis.
Jussit & nudo puellas nîl Amori credere.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

Tu nous verrois ſous nos galans portiques,
Entrelacés & de myrte & de fleurs,
Le front couvert de couronnes ruſtiques,
Danſer en rond, chanter à divers chœurs
Tendres chanſons, & gracieux cantiques.
Le Dieu du Vin en fournit de bacchiques.
Même Cérès, & le Dieu des neuf Sœurs
De nos plaiſirs partagent les douceurs.
Mais je te vois baiſſer tes yeux pudiques.
Daigne, il eſt tems, porter tes pas ailleurs,
Chaſte Diane; & pour quelques ſoirées
Laiſſe Vénus regner en ces contrées.
De l'aimable Printems c'eſt demain le retour.
Que demain tout Mortel ſe ſoumette à l'Amour.

UN lit de verd gazon, jonché de fleurs ſans nombre,
Eſt le trône, où Vénus dicte ſes volontés.
Les Graces ſont à ſes côtés,
Et l'aile de l'Amour la couvre de ſon ombre.
Par ſon ordre, attentive aux beſoins des Humains,
Terre, ouvre-nous ton ſein fertile.
Flore, repans à pleines mains
Tes dons ſur ta chere Sicile.
Et vous, ô Nymphes d'alentour,
Abandonnez les bois, les côteaux, & les plaines,
Et les claires eaux des fontaines,
Pour venir rendre hommage à la mere d'Amour,
Et ſubir ſes loix ſouveraines.
Son fils, qui d'un air ingénu
Semble montrer ſon cœur à nu,
De mille & mille amans vous offrira les chaînes.
Sur le choix, qui n'eſt pas aiſé,
Il voudra lever vos ſcrupules.
Mais aux propos du Dieu ruſé
Gardez-vous d'être trop crédules.
De l'aimable Printems c'eſt demain le retour.
Que demain tout Mortel ſe ſoumette à l'Amour.

Ecce jam ſuper geniſtas explicant tauri latus.
Subter umbras, cum maritis, ecce balantum greges.
Quiſque totus continetur conjugali fœdere.
Jam loquaces ore rauco ſtagna cygni perſtrepunt;
Et canoras non tacere Diva juſſit alites.
Adſonat Terei puella ſubter umbram populi:
Ut putes, motus amoris ore dici muſico;
Et neges, queri ſororem de marito barbaro.
Illa cantat; nos tacemus, quando ver venit novum?
Quando fiam ego, ut chelidon, & tacere deſinam?
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

Si l'on veut prendre la peine de comparer cette Piéce avec la précédente, je m'aſſure qu'on y trouvera une différence ſenſible, & qu'on conviendra ſans peine qu'elles ne ſont pas de même main. J'ai d'autant plus lieu de le croire, que le ſçavant homme, qui m'engagea autrefois dans cette diſcuſſion, n'a pas fait difficulté d'adopter depuis (*t*) publiquement ma conjecture, & que beaucoup d'habiles gens m'ont paru penſer de même.

(*t*) Le R. P. Fr. Oudin, en ſa Diſſert. ſur le *Culex* de Virgile, inſérée en la continuation des Mém. de Littérature, *Tom. VII. p.* 312.

DÉJA ſur les herbes naiſſantes
De nos géniſſes bondiſſantes
Hymen adoucit la fierté.
Déja la brebis moins ſévere
Reçoit ſur la verte fougere
Le joug qu'elle avoit rejetté.
Des cygnes amoureux le chant plaintif & tendre
Sur nos étangs ſe fait entendre.
Mais des brillans hôtes des airs
Rien n'égale les doux concerts.
Sur tout par ſes divins ramages
La tendre Philoméle * enchante ces bocages.
Aux chants d'un jeune Amant elle accorde ſa voix;
Et ſemble oublier les outrages
Que l'Amour lui fit autrefois.
Son exemple, amis, nous convie
A goûter les plaiſirs les plus doux de la vie.
De Vénus, de ſon fils reconnoiſſons les droits;
Et chantons des Dieux, dont l'empire
S'étend ſur tout ce qui reſpire.
De l'aimable Printems c'eſt demain le retour.
Que demain tout Mortel ſe ſoumette à l'Amour.

* Pour traduire littéralement, j'aurois dû dire : *La Sœur de Philoméle.* Car le Poëte Latin paroît avoir ſuivi l'opinion de quelques Anciens, qui ont prétendu que ce fut Progné, & non Philoméle, qui fut changée en Roſſignol. Mais j'ai cru que dans une traduction il valoit mieux me conformer au ſentiment commun de nos Poëtes modernes.

Au reſte, je me ſuis bien gardé d'imiter le P. Sanadon, en ce que, contre l'autorité de tous les exemplaires manuſcrits & imprimés du *Pervigilium*, il a pris la liberté de changer la meſure des vers, en les partageant en deux,

l'un de quatre pieds, & l'autre de trois & demi. Je n'ai pas même été peu ſurpris qu'il ait oſé dire en ſa Préface que ces grands vers étoient l'ouvrage des Copiſtes, qui en écrivant avoient réuni deux petites lignes en une, comme ils l'ont fait, dit-il, en pluſieurs autres Piéces.

Cet habile homme n'y a pas penſé, ſans doute. Tous les Anciens qui ont écrit ſur la verſification des Grecs & des Latins, nous apprennent, que les véritables vers Trochaïques (qu'il plaît au P. Sanadon d'appeller *Coraïques*) étoient de ſept pieds & demi, comme ceux dont il s'agit. A l'égard des Grecs (*u*), ils en donnent cet exemple :

Ἐρξίη, πῆ δῆτ' ἄνολβος ἀθροίζεται θρασύς.

Et pour les Latins, voici comme ils en parlent (*x*) : *Trochaïcus, idem ſenarius & quadratus, ſi verus eſt, omnes ſeptem trochæos habet, & ſemipedem, id eſt, unam ſyllabam. Cujus exemplum tale eſt :*

Immerens anus virente ſecta pinus in grago.

Priſcien dit de même (*y*) : *In Trochaïco metro, quod eſt ex ſeptem pedibus, & ſyllaba, &c.* C'eſt l'avis uniforme de tous les anciens Grammairiens (*z*).

Il eſt vrai que Bède (*a*) a prétendu que cette

(*u*) Hephæſtion, *De Metris*, p. 19. & 89. *Edit.* 1721.
(*x*) Diomède, *Inter Grammat. Putſch.* p. 508.
(*y*) Priſcien, *Ibid.* p. 695.
(*z*) Servius, &c. *Ibid.* p. 1819, 2389, 2434, 2573 & 2649.
(*a*) Beda, *Ibid.* p. 2379.

eſpece

eſpece de vers ſe coupoit en deux verſets : *Currit alternis verſiculis, ita ut prior habeat pedes quatuor, poſterior pedes tres & ſyllabam* ; & il l'a juſtifié par cet exemple tiré d'un Cantique de l'Egliſe :

Hymnum dicat turba Fratrum ;
Hymnum cantus perſonet, &c.

Ce que le P. Sanadon a confirmé par l'Hymne du *Pange lingua*, & par quelques autres ; mais qui étant modernes, ne prouvent rien.

Je réponds qu'au Siécle de Bède & de l'Auteur de l'Hymne dont je viens de parler, on obſervoit ſi peu les anciennes régles pour ce genre de vers, qu'on y employoit même pluſieurs Spondées de ſuite, comme l'avoue le même Bède. C'eſt une vérité qui a été reconnue par notre Saumaiſe (*b*), quoiqu'il ſe fût perſuadé que dès le tems d'Aurélien, les faiſeurs de chanſons vulgaires partageoient ces ſortes de vers en deux : *Trivialibus illius temporis Poëtis moris erat integros trochaicos tetrametros catalecticos per medium ſcindere*, &c. En quoi néanmoins je crois qu'il s'eſt trompé.

Car quelle preuve en apporte-t'il ? Il dit ſeulement qu'il a trouvé ces chanſons ainſi écrites dans les Manuſcrits. Mais cela ne fait pas preuve, étant très-naturel de penſer que les Copiſtes en ont uſé de la ſorte, ſoit par ignorance, ſoit pour leur commodité, ſoit par l'habitude où ils étoient de couper ainſi ces ſortes de vers dans les Cantiques de nos Egliſes. Car ces Copiſtes ont été des Moines pour la plupart.

(*b*) Saumaiſe, *In Hiſt. Aug. p.* 350.

Le P. Sanadon cite encore deux Hymnes de Prudence (*c*), qu'il prétend avoir été écrits de la même maniere. Mais ce fait eſt démenti non-ſeulement par toutes les meilleures Editions anciennes & nouvelles, mais encore par deux Manuſcrits des plus anciens qu'il y ait, & qui ſont entre mes mains.

Il auroit pu ſe prévaloir avec plus d'apparence de raiſon de quelques vers trochaïques de Marcian Capelle (*d*), & de Fulgence Planciade (*e*), qui dans les Imprimés ſont partagés en deux. Mais ſi cela eſt ainſi dans les Manuſcrits, je ſuis perſuadé que c'eſt une altération que les Copiſtes ont faite par quelqu'une des raiſons que j'ai marquées. Car il ne me paroît pas qu'on puiſſe répliquer aux témoignages des Maîtres de l'Art, que j'ai rapportés ci-deſſus, & dont quelques-uns étoient contemporains, ou voiſins des tems dans leſquels ont fleuri ces Auteurs.

Pour le P. Sanadon, il eſt aiſé de voir que s'il en a uſé autrement, ç'a été pour autoriſer les changemens qu'il a jugé à propos de faire dans notre *Pervigilium*. Car ſans cela il n'auroit pu lire, *Atque Amoris oſculis*, au lieu de *Deque Amoris oſculis*, & ainſi du reſte. Or je laiſſe à penſer ſi ce motif peut être excuſé.

Reſte à dire un mot ſur l'Auteur de ce ſecond *Pervigilium*, & ſur le tems où il a vécu. Sur quoi la ſeule choſe qu'on puiſſe aſſurer, c'eſt que ce petit Poeme eſt fort poſtérieur au premier.

(*c*) Prudence, *Cathemer. IX. Et Petri Steph. I.*
(*d*) Marcian Capelle, *p. 32. Edit. 1599.*
(*e*) Fulgence Planciade, *Mythol. Lib. I. p. 14. Edit. 1681.*

S'il falloit prendre parti entre les différens ſentimens ſur ſon Auteur, je pancherois aſſez à croire que c'eſt le Poëte Florus, qui vivoit du tems de l'Empereur Hadrien.

Je me fonde ſur deux raiſons. La premiere, que cette Piéce paroît être du même ſtyle que les vers qui ſont attribués dans les Editions (*f*) à un certain Floridus. Or dans notre ancien Manuſcrit, qui contient le *Pervigilium*, on la trouve avec ce titre : *Flori, de qualitate vitæ*; & c'eſt ainſi qu'il faut lire, ſuivant que Saumaiſe l'a fort bien obſervé (*g*), à l'exception que je corrigercis *vitis*, ou *vini*. Car il paroît que c'eſt le ſujet des premiers de ces vers On peut juger de plus, par quelques autres Poëſies du même Florus que nous a conſervés Spartien, en ſa vie d'Hadrien (*h*), qu'il aimoit la meſure des vers Trochaïques, & que c'étoit ſon goût favori.

Ma ſeconde raiſon eſt, qu'il ſe trouve tant de conformité entre les expreſſions les plus ſingulieres de ce ſecond *Pervigilium*, & quelques-unes de celles d'Apulée, qu'il y a lieu de croire que le Poëte étoit contemporain de ce Philoſophe, & peut-être auſſi qu'ils étoient de même païs. Car il faut avouer qu'on ſent en ce petit Poëme le génie & le tour des Africains de ce tems-là. Or on ſçait que le Poëte Florus a vécu dans le Siécle d'Apulée. Et quoiqu'on ne connoiſſe pas préciſément le lieu de ſa naiſſance, il y a lieu de préſumer, par les ouvrages qui nous reſtent de lui, qu'il pourroit bien

(*f*) Dans les Additions au Pétrone de l'Edit. de 1609. *p g.* 87. & ailleurs.

(*g*) Saumaiſe, *In Hiſtor. Auguſt. pag.* 44.

(*h*) Spartien, *In Hadrian. cap.* 16.

être né dans la même Province. Car j'ai peine à croire qu'il ſoit le même que l'Hiſtorien Florus.

Quoiqu'il en ſoit des Auteurs de ces deux Cantiques à l'honneur de Vénus, il me ſuffit d'avoir aſſez bien prouvé, ſi je ne me trompe, qu'ils ne doivent pas être confondus, comme ils l'ont été juſqu'à préſent; & que l'un eſt auſſi digne des bons Siécles de la Langue Latine, que l'autre en paroît éloigné.

REMARQUES
DE
M. DE LA MONNOYE,
SUR LE
PERVIGILIUM VENERIS.

DIVERS Critiques, plus ou moins habiles, ſe ſont exercés à corriger le *Pervigilium Veneris*, Poëme en vers Trochaïques. Pierre Pithou, à qui proprement nous en devons la premiere Edition, puiſque c'eſt ſur la copie qu'il envoya de ces vers à Juſte Lipſe que celui-ci les publia dans le chapitre 5 du 1 liv. de ſes *Electa*, vouloit qu'au lieu de *gazas*, on lût *caſas* au cinquiéme vers; en quoi Lipſe lui applaudit, mais en quoi, avec tout le reſpect que j'ai pour eux, je ne puis être de leur avis. Comme en effet *gazas virentes* eſt une expreſſion fleurie tout à fait du goût de la Piéce; que c'eſt la leçon, & de l'exemplaire de Pithou, & de l'exemplaire de Saumaiſe; que *caſas* y eſt ſubſtitué à *gazas* ſans néceſſité, puiſque

gazas virentes de flagello myrteo

eſt purement une paraphraſe de *myrteas caſas*,

qui ſe trouve plus bas au vers 43 : il me paroît que toutes ces raiſons doivent rendre reſpectable l'ancienne leçon. Il eſt encore bon d'obſerver que *gazas* eſt un Spondée ; & que le mélange alternatif des Trochées avec les Spondées conſtitue la plus réguliere toute enſemble, la plus agréable, & la plus naturelle ſtructure du vers Trochaique. Je ſçais qu'on y joint ſouvent deux Trochées, & qu'on en peut mettre juſqu'à ſept de ſuite, ce pied étant privilégié dans les vers Trochaïques, comme l'Iambe dans l'Iambique ; mais je raiſonne ici par rapport à la meſure ordinaire du vers. Le vingt-cinquiéme vers, qu'un très-ſçavant homme lit ainſi,

Unico marito nodo, &c.

eſt un exemple de cette irrégularité. Il faut lire *marita*, & ſous-entendre *roſa*. Pareille faute eſt au vers 90, ainſi conçu :

Perdidi Muſam tacendo, nec me *Phœbus reſpicit*.

Je ſuis perſuadé qu'il s'eſt fait ici un échange d'*Apollo* avec *Phœbus* ; ſoit que le Copiſte eût en tête le ſecond mot ſynonyme du premier ; ſoit que, peu attentif à l'exacte meſure du vers, il n'ait ſongé en mettant *nec me Phœbus*, qu'à ſauver au Poëte la prétendue dureté de l'éliſion *nec me Apollo*. Le 61 vers,

Unde fetus mixtus omnes aleret magno corpore,

n'eſt pas moins défectueux. *Aleret* en effet, par la raiſon que les deux premieres ſyllabes de ce mot étant breves tiennent lieu d'une longue, doit être là regardé comme un Spondée, & par conſéquent a beſoin de correction. Il n'y auroit pour cela qu'à changer *aleret* en *alere*,

& le premier mot du vers *unde* en *vultque*, de cette ſorte :

Vultque fetus mixtus omnes alere magno corpore.

Reſtitution d'autant plus aiſée à recevoir, que Lipſe, au lieu d'*unde*, vouloit lire *utque*. Le vers 45, ſoit qu'on liſe *de tenente* avec Saumaiſe, ou *detinent te* avec Iſaac Voſſius, fait encore de la peine. Car qu'eſt-ce que *de tenente* ? & quel Auteur Latin ou barbare a jamais, en quelque ſens que ce ſoit, employé cette façon de parler ? A l'égard de *detinent te*, le verbe *detinere* ne pouvant, ce ſemble, de même qu'en ce vers d'Ovide,

Detinuit noſtras numeroſus Horatius aures,

ſignifier ici, qu'*occuper agréablement, arrêter avec plaiſir*, n'y auroit-il pas quelque contradiction, adreſſant la parole à Diane, de dire que Cérès, Bacchus, & Apollon, trois Divinités qu'on prétend lui être oppoſées, l'amuſent agréablement ? Voſſius à la vérité ponctue

Nec Ceres, nec Bacchus abſunt, nec Poëtarum Deus
Detinent te.

Mais s'il lit *Detinent te*, il faut néceſſairement qu'il mette un point après *Poëtarum Deus*, de cette maniere :

Nec Ceres, nec Bacchus abſunt; nec Poëtarum Deus.
Detinent te.

Auquel cas il tombera dans la contradiction. Ou s'il la veut éviter, il faudra qu'il ponctue, & liſe

Nec Ceres, nec Bacchus abſunt : nec Poëtarum Deus
Detinet te. Tota nox eſt, &c.

C'eſt comme cela qu'il m'étoit venu d'abord

en penſée de lire & de ponctuer. J'y trouvois un ſens fort raiſonnable, & un contraſte aſſez joli. Car après avoir dit à Diane : *Le Dieu des Poëtes* (qu'on ſçait être le Dieu des chanſons) *n'a pas de quoi vous arrêter*, on ajoute auſſi-tôt : *Cependant nous devons paſſer toute la nuit à chanter.* Avec tout cela, quoique *Detinet te* me plaiſe beaucoup, j'aime pourtant mieux dire avec M. le P. Bouhier, homme d'une érudition ſupérieure à ſa dignité ;

Te ſinente, tota nox eſt perviglanda canticis.

Ce qui fait un ſens fort naturel, & ſauve l'enjambement de *Poëtarum Deus* au vers ſuivant. Le ſtyle de l'ouvrage au reſte ne mérite nullement qu'on ſe récrie ſur ſon élégance, comme on a fait. L'affectation y eſt ſenſible. Beaucoup de paroles qui ne diſent ſouvent rien, ou peu de choſe ; des conſtructions entortillées ; la prépoſition *de* répétée à tout moment, juſqu'à cauſer du dégoût ; des manieres, les unes trop nouvelles, les autres trop antiques. Les nouvelles y ſautent aux yeux. Je donnerai deux exemples des antiques. *Pudebit* au vers 25 eſt employé perſonnellement. *Marita ruborem non pudebit ſolvere*, pour *non erubeſcet*, à l'imitation de Plaute, qui dans ſa Caſina, ſc. 2 de l'act. 1, a dit *pudeo*. Au vers 89

Quando faciam ut Chelidon, ut tacere deſinam ?

la lettre *m* finale n'eſt point mangée, comme elle ne l'eſt point dans ce vers que Priſcien, liv. 1, cite du 10 des Annales d'Ennius :

Inſignita fere tum millia militum octo.

Ainſi *vomerem* & *corporum* devant des voyelles, ſont des Dactyles dans Lucrece. Ici de même *faciam* devant *ut* tient lieu d'un Spondée, les

deux breves *fa* & *ci* étant comptées pour une longue. Eraſme, au proverbe *Amyclas perdidit ſilentium*, eſt le premier qui ait fait mention de cette piéce attribuée, dit-il, à Catulle dans le manuſcrit qu'il en vit chez Alde Manuce. Comme c'eſt dans une ancienne Bibliothéque de France qu'elle avoit été trouvée, j'ai opinion qu'en 1504, Sannazar, à ſon retour de ce pais-là, pouvoit bien l'en avoir rapportée avec d'autres manuſcrits curieux qu'il y avoit découverts, tels que les fragmens des Halieutiques d'Ovide, les Cynégétiques de Gratius & de Nemeſianus, l'Itinéraire de Rutilius, & peut-être quelques autres. Le ſentiment le mieux fondé eſt que le *Pervigilium* a été fait ſur la fin du troiſiéme Siécle. Saumaiſe en croit l'Auteur contemporain de Solin; & Solin eſt poſtérieur, ſelon lui, d'environ 200 ans à Pline. C'eſt donc une compoſition du moyen âge: Et comme d'un côté ce ſeroit la faire remonter trop haut, que de l'attribuer à Catulle, je dis même à Catulle l'Urbicaire; ce ſeroit d'un autre côté la faire deſcendre trop bas, que de la reculer juſqu'au tems de Luxurius, Poëte Vandale, qui vivoit ſur la fin du cinquiéme Siécle. On a de ma connoiſſance cité quatre exemplaires du *Pervigilium*. Le premier, celui qu'Eraſme vit chez Alde Manuce: le ſecond, celui dont Pierre Pithou envoya une copie à Juſte Lipſe: le troiſiéme, celui que je me ſouviens d'avoir vu dans le célébre manuſcrit donné par Jean Lacurne au docte Saumaiſe, où ſont pluſieurs centons, épigrammes, & autres écrits tant en proſe qu'en vers, entre autres les Poëſies de Luxurius, cru mal à propos Auteur du *Pervigilium*

par quelques-uns qui n'ont pas ſçu, ou qui n'ont pas pris garde, qu'outre la différence extrême de la diction, le *Pervigilium* dans le manuſcrit eſt éloigné de 48 pag. *in-fol.* de l'endroit où commencent les œuvres de Luxurius, ſçavoir, depuis la page 108 juſqu'à la page 156 : le quatriéme, celui que Barthius, 16, Adverſ. 6, dit avoir eu par devers lui, où ce Poëme étoit attribué à Sénéque. Ce qui, pris à la lettre par Scriverius, lui a paru ridicule, mais qui commodément interprété choqueroit un peu moins la vraiſemblance; je veux dire, ſi par *Sénéque* on entendoit Florus, appellé *Lucius Annæus*, & ſouvent même *Seneca* dans les anciens manuſcrits. Je m'en tiens néanmoins à l'époque fixée par Saumaiſe, qui tout perſuadé qu'il étoit que le Poëte Florus, dont il eſt parlé dans la vie d'Hadrien, & l'Hiſtorien Florus, ne ſont qu'un, ne laiſſoit pas d'adjuger le *Pervigilium* à un Auteur beaucoup plus récent.

PERVIGILIUM VENERIS.

Vulgò Catullo attributum, emendatum & notationibus illuſtratum ab illuſtriſſimo Abbate DE LONGUERUE.

CRAS amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.
Ver novum, ver jam canorum, ver renatus orbis eſt.
Vere concordant Amores, vere nubunt alites,
Et nemus comam reſolvit de maritis imbribus.
Cras Amorum copulatrix inter umbras arborum
Implicat caſas virentes de flagello myrteo.
Cras Dione jura dicit, fulta ſublimi throno.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

TUNC liquore de ſuperno, & ſpumeo Pontus globo,
Cœrulas inter catervas, inter & bipedes equos.

Fecit undantem Dionem de maritis imbribus.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique
amavit, cras amet.

Ipsa gemmeis purpurantem pingit annum floribus.
Ipsa turgentes papillas de Favoni spiritu
Urget in thoros tepentes; ipsa roris lucidi
Noctis aura quem relinquit, spargit humentes
aquas,
Et micant lacrymæ trementes de cadivo
pondere.
Gutta præceps orbe parvo sustinet casus suos.
In pudorem florulentæ prodierunt purpuræ.
Humor ille, quem serenis astra rorant noctibus,
Mane virgines papillas solvet humenti peplo.
Ipsa jussit, mane ut udæ virgines nubant rosæ,
Fusæ aprino de cruore, deque Amoris osculis,
Deque gemmis, deque flammis, deque Solis
purpuris.
Cras ruborem, qui latebat veste tectus, igneum
Unico marito, nodo non pudebunt solvere.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique
amavit, cras amet.

Ipsa Nymphas Diva lucum jussit ire myrteum.
It puer comes puellis. Nec tamen credi potest
Esse Amorem feriatum, si sagittas vexerit.

Ite, Nymphæ; posuit arma, feriatus est Amor.
Jussus est inermis ire, purus ire jussus est,
Neu quid arcu, neu sagittâ, neu quid igne læderet.
Sed tamen, Nymphæ, cavete, quòd Cupido pulcher est.
Totus est in armis idem, quando nudus est Amor.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

COMPARI Venus pudore mittit ad te Virgines.
Una res est, quam rogamus. Cede, Virgo Delia;
Ut nemus sit incruentum de ferinis stragibus.
Ipsa vellet ut venires, si deceret virginem.
Jam tribus choros videres feriatos noctibus,
Congreges inter catervas, ire per saltus tuos,
Floreas inter coronas, myrteas inter casas.
Nec Ceres, nec Bacchus absunt, nec Poëtarum Deus.
Detinent se hic. Tota nox est perviglanda canticis.
Regnet in sylvis Dione; tu recede, Delia.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

JUSSIT Hyblæis tribunal stare Diva floribus.

Præſes ipſa jura dicet, adſidebunt Gratiæ.
Hybla, totos funde flores, quicquid annus attulit.
Hybla, florum rumpe reſtes, quantus Ætnæ campus eſt.
Ruris hic erunt puellæ, vel puellæ montium,
Quæque ſylvas, quæque lucos, quæque montes incolunt.
Juſſit omnes adſidere pueri mater alitis.
Juſſit & modo puellas nîl Amori credere.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

Et rigentibus vigentes ducet umbras floribus.
Cras is & qui primus Æther copulavit nuptias
Ut pater totum recrearet vernis annum nubibus,
In ſinum maritus imber miſſus almæ eſt conjugis
Aleret ut fœtus omnes immixſtus magno corpore.
Ipſa venas atque mentem permeavit ſpiritu.
Intus occultis gubernat procreatrix viribus.
Perque cœlum, perque terras, perque pontum ſubditum,
Pervium ſui tenorem ſeminali tramite
Imbuit, juſſitque mundum noſſe naſcendi vias.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

Ipsa Trojanos nepotes in Latinos transtulit.
Ipsa Laurentem puellam conjugem nato dedit;
Moxque Marti de sacello dat pudicam virginem.
Romuleas ipsa fecit cum Sabinis nuptias,
Unde Rhamnes & Quirites, proque prole posterûm
Romuli, Patrem creavit & nepotes Cæsares.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

Rura fœcundat voluptas; Venerem rura sentiunt.
Ipse Amor puer Dionæ rure natus dicitur.
Hunc ager, cum parturiret ipsa, suscepit sinu.
Ipse eum florum educavit delicatis osculis.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

Ecce jam super genistas explicant agni latus.
Quisque tuus est quo tenetur conjugali fœdere.
Subter umbra cum maritis, ecce balantûm gregem:
Et canoros non tacere Diva jussit alites,
Jam loquacis ore rauco stagna cygni perstrepunt;
Adsonant Terei puellæ subter umbram populi,

Ut putes motus amoris ore dici musico,
Et neges queri sororem de marito barbaro.
Illa cantat, nos tacemus, quando ver venit meum.
Quando ego faciam, ut chelidon, ut tacere desinam?
Perdidi Musam tacendo, nec me Phœbus respicit.
Sic Amyclas, cum tacerent, perdidit silentium.
Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.

ANNOTATIONES
In Pervigilium Veneris.

POËMATION istud elegantissimum, primus è tenebris eruit Petrus Pithœus; alii nulli hactenus idem reperire contigit, præterquam Salmasio, qui in librum vetustissimum quidem, sed Pithœano haud multò meliorem incidit, unde pauciſſima menda tolli potuere. Non itaque vetustorum codicum ope, sed solius artis criticæ adminiculo, quibus scatet erroribus poterit repurgari.

Quis fuerit hujusce carminis scriptor ignoratur. Sane juniorem se prodit Catullo, qui sub Julio Cæsare floruit. Jam vero (ut quidam opinantur) imperante Augusto se scripsisse innuit his verbis, *Patrem crearet & nepotem Cæsarem*, Julium scilicet & Augustum: quæ

quæ si post Augusti excessum scripta essent, frigidiora viderentur. Attamen id forsitan plurimi non facile sequentur : nam Augustus non nepos Divi Julii, sed filius dicebatur. Nec quis regerat quod nepos senioris Cæsaris Augustus potuerit dici à Poëta nostro, cum nepos reapse fuerit Juliæ Divi sororis : istud enim in moribus Augustæi ævi non fuit. Idcirco legendum existimo, *nepotes Cæsares*. Ita ut Poëmation illud etiam ad Claudii seu Neronis tempora pertinere possit ; Neronis, inquam, qui postremus Cæsarum fuit, non modo adoptione, sed materno sanguine. Hoc autem in carmine antiquissimo, Poëta, quisquis ille fuerit, affatim prosequitur ritus Pervigilii Veneris, quos alibi apud veteres vix ægrè reperias, si excipias Plautum, qui in Curculione sua, de Pervigiliis Veneris hæc strictim dicit, Act. 1, Scen. 3 :

Quid ? tu Veneri pervigilare te voviſti, Phædrome ?
Nam hoc quidem, ædepol! haud multo poſt luce lucebit.

Et quidem auctore Anonymo nostro, tota nox Veneri sacra, *pervigilanda canticis erat.*

Versus est Trochaïcus, Archilochicus, Tetrameter, Catalecticus, constans octo pedibus, quorum unus, septimus videlicet, una syllaba mutilus est. Ejusdem metri est hymnus sacer,

Pāngĕ, lĭnguă, glōrĭōsī prælĭum cērtāmĭnīs.

Huic par est nostri Poëtæ versus.

Crās ămēt, qūi nunquam ămāvīt ; qūique ămavīt, crās ămēt.

Similes versiculos reperies apud Martianum Capellam, lib. 2 ;

Scāndĕ cœli tēmplă, Virgŏ dignă tāntŏ
fœdĕrē:
Te ſocer ſubire celſa poſcit aſtra Juppiter.

Trochaïcum carmen à Trochæo ſemper incipit, & in Iambum deſinit. In Catalectico vero ſemipes & ſeptimum locum occupat, & ſyllaba longa conſtat. Sextus pes ſemper Trochæus eſt vel Spondæus, & Iambus eſſe nequit. Nam, teſte Priſciano Grammatico, lib. 6, Terentianus invenitur penultimam vocis alterius produxiſſe in Trochaïco, quod eſt ex ſeptem pedibus & ſyllaba (ſeſcuplo vel una vincet alterius ſingulum) ſextus enim pes vult à longa incipere.

Alibi verſus Trochaïcus non tantum Spondæum pro Trochæo, ſed interdum Dactylum, Anapæſtum & Tribrachum recipit, quod & noſter Anonymus ſequitur. Non enim ſemper ille ad accuratam nimium Trochaïci Archilochici carminis normam verſus dirigit; & non nunquam Spondæum Dactylo & Anapæſto, Trochæum Tribracho mutat. Quod ideo ſibi licere veteres exiſtimarunt, quod duæ breves ſyllabæ longam unam exæquent. Hujus carminis artem & leges explicat Terentianus Maurus Grammaticus, exemplumque ſtatuit in verſiculo iſto:

Eſt color Phaſellus iſte quem videtis hoſpites.

1. *Cras amet, qui nunquam amavit; quique amavit, cras amet.*] Primus verſiculus poſt aliquantos repetitus hoc in Poëmatio eſt ejus clauſula. Doctiſſimus vero Grammaticus Servius, in VIII Eclogam Virgilianam, clauſulam id genus intercalarem verſum dici adſeverat.

2. *Ver novum, ver jam canorum, ver renatus orbis est.*] Syllaba *re*, voci *natus* adjungenda est omnino, ut carmen stare queat. Legebat olim Lipsius, *vere natus orbis est*: quod vere natum esse mundum multi è veteribus existimarint, à quibus non recedere videtur noster Anonymus. Verum nisi verbum substantivum *est*, cum his vocibus, *ver novum, ver jam canorum*, componatur, nulla erit constructio, sive dictionum compositio, consummans sententiam, remque perfectam significans. Sensus igitur genuinus hujus versus est: *Jam est ver novum, ver canorum* (ob avium concentum), *ver renatus est orbis.* Verna quippe tempestas nihil est aliud quam orbis renatus. Et quidem, ut asserit Plinius, lib. 16, c. 25, *Flos est pleni veris judicium & anni renascentis: Flos gaudium arborum.* Nam, ut ait S. Basilius in Hexaëmeron, facit ver ut pleræque reviviscant arbores; δένδρων δίνησις πλήθουσις παρέχον τὴν ἀναβίωσιν.

4. *Et nemus comam resolvit de maritis imbribus.*] Verni imbres arborum veluti mariti sunt. Ideo nemus comam resolvit, & quidem *de maritis imbribus*, id est propter maritos imbres. Nam interdum *de* significat *propter*, ut apud Terentium, Eunuchi act. 3, sc. 2: *Ecquid nos amas de fidicinâ hâc?*

7. *Cras Dione jura dicit.*] Dione hîc non mater Veneris est, ut vulgo, sed ipsamet Venus. *Cras*, Calendis Aprilis nempe, quibus Romani Veneralia celebrabant, ut ex veteri Romano Calendario liquet, Aprilem vero Veneri sacrum eleganter more suo canit Ovidius lib. IV Fastorum. Consentit Horatius, Od. XI, lib. IV:

Ut tamen noris quibus advoceris
Gaudiis, Idus tibi sunt agendæ:
Qui dies mensem Veneris marinæ
Findit Aprilem.

Quæ sic explicat Scholiastes vetus. Nam Aprilis Veneri est dicatus à Romulo, quod ab Ænea genus duceret.

V. 9. 10. 11.

Tunc liquore de superno, & spumeo pontus globo;
Cæruleas inter catervas, inter & bipedes equos,
Fecit undantem Dionem de maritis imbribus.]

Tunc id est ineunte Aprili, quo Venerem natam credebant. *Liquore de superno*, de cruore qui ex cœli à Saturno filio, exsectis genitalibus, & in mare è supremo æthere projectis, effusus est. At pontus ex marina spuma seu spumeo globo, *fecit undantem Dionem*, de maritis imbribus; de sanguine scilicet, ex superioribus locis emisso. Unde Tibullus Poëta cultissimus, Eleg. 2. lib. 1, ait:

Nam fuerit quicumque loquax, ex sanguine natam
Is Venerem rapido sentiet esse mari.

Rem eleganter expressit vetustus Poëta, inter Anacreontica:

χαροπὴς ὁτ' ὢν θαλάσσης
δεδροσωμένην Κυθήρην
ἐλόχευε πόντος ἀφρῷ.

Id est cærulei, quando ex maris spuma roscidam venerem peperit. Quin imo Vetustissimi Theologi (inter Græcos saltem) Oceanum & Thetym generationis parentes fece-

runt, ut docet nos Aristoteles, Metaphys. Lib. 1, cap. 3.

Inter & bipedes equos.] Scribe; non, *inter bipedes equos.* Sextus enim pes hujus carminis Iambus esse nequit. Spondæus qui cum Dactylo permutatur, vel Trochæus esse debet. Intĕr ĕt bĭpĕdēs ĕquos. Sextus pes hîc Dactylus pro Spondæo erit, quintus verò Trochæus.

V. 14. *Ipsa turgentes papillas de Favoni spiritu*
Urget in toros tepentes.]

Locus iste in Mss. & editis libris admodum depravatus, sic emendari debet. Et certe Favonium appellat Plinius lib. XVI, c. XXV, genitalem spiritum mundi, à fovendo dictum. Consentit Lucretius, lib. 1 initio:

Nam simul ac species patefacta est verna diei,
Et reserata viget genitabilis aura favoni,
Aeriæ primum volucres te, Diva, (ô Venus), tuumque
Significant initum, perculsæ corda tua vi.

Imo Plinius, capite mox citato, rem totam mirifice dilucidat his verbis: *Flat* (Favonius) *ver inchoans: Catulitionem rustici vocant, gestiente natura* semina accipere, eo que animam inferente omnibus satis.

V. 15. *Ipsa roris lucidi*
Noctis aura quem relinquit, spargit humentes aquas.]

His tribus versiculis, 15, 16, 17, jam à mendis repurgatis, legere potes accuratam miramque roris verni descriptionem.

V. 17. *Et micant lacrymæ tumentes de cadivo pondere.*] *De cadivo pondere*, id est, propter pondus quod impellit lacrymas, seu roris gut-

tas, ut cadant. Vox autem illa *cadivus* reperitur apud Plinium, lib. XV, c. XVI & XVII. At non ſtatim cadunt guttæ roris. Nam *gutta præceps orbe parvo ſuſtinet caſus ſuos*, v. 18; ſuomet, inquam, librata pondere ſuſtinetur. *Et micant lacrimæ*: Secundus pes Dactylus eſt pro Spondæo.

V. 19. *In pudorem florulentæ prodierunt purpuræ.*] *Florulentæ purpuræ* pro *flores purpurei*. *Prodierunt in pudorem; prodire* quidem *in pudorem* dicit Poëta, veluti prodire in lucem. Pudor vero hic ruboris vice eſt. Nam pudor & rubor inter ſe permutantur. Quare autem prodierunt? roris ope. Nam

V. 20. *Humor ille quem ſerenis aſtra rorant noctibus*
Mane virgines papillas ſolvet humenti peplo.]

Mane, id eſt matutinis horis, virgines papillas (nondum apertis hactenus florum calicibus, ſeu alabaſtris) *ſolvet humenti peplo*, è velo ſeu calice madido rore: Dein Poëta, ut oſtendat iſtorum omnium auctorem eſſe Venerem, ſubjicit:

V. 22. *Ipſa* (Diva Venus) *juſſit mane ut udæ virgines nubant roſæ.*] Ut roſæ roſcidæ involucro tegantur quaſi velo, ſeu nubant. Olim quidem virgines velo operiebantur, cum primum nuptui ſive in conjugium tradebantur.

V. 23. *Fuſæ aprino de cruore.*] Sanguine quem aper, feriendo Adonidis femur, detraxit. Nam ex Adonidis ſanguine ortas eſſe roſas plerique è veteribus aſſerunt, & præſertim ſuaviſſimus Poëta Bion Smyrnæus, in Epitaphio Adonidis, his verſiculis:

Δάκρυον ἃ Παφίη πόσον ἐγχέε, ἔσσεν Ἀδωνις
Αἷμα χέε ται ἴ πάντα ποτὶ χθονὶ γίγνεται ἀνθὴ
Αἷμα ῥόδον τίκτει τὰ ἴ δάκρυα τὰν ἀνεμώναν.

Quos verſiculos ſic Latinis carminibus tranſtulit Cl. Tanaquil. Faber:

Tam multis amens lacrymis Venus exſtillabat.
At cruor & lacrymæ faciunt nova germina florum.
Edidit ille roſas, lacrymæ fecere Anemonen.

V. 24. *Deque gemmis, deque flammis, deque Solis purpuris.*] Immo, ut ait Poëta, Roſæ flammeum rutilantem, gemmeumque colorem accipiunt de radiis Solis, qui veluti eſt earum maritus; unde eleganter ſubjicit:

Cras ruborem qui latebat veſte tectus igneum.

V. 25. *Unico marito nodo non pudebunt ſolvere.*] Ruborem, ſeu pudorem qui latebat veſte, calice ſcilicet vel alabaſtro, quaſi involucro tectus, *unico marito* non pudebunt ſolvere, ſicut nuptæ maritis zonam ſolvunt, vel ſolvi patiuntur. Unico quidem marito, ut caſtæ matronæ quæ ſolum maritum experiuntur. Unde Horatius, Carm. Lib. III, Od. XIV, ait:

Unico gaudens mulier marito
Prodeat juſtis operata Divis.

V. 30. *Poſuit arma.*] Tribrachus pro Trochæo, vel potius pōſŭĭt Trochæus eſt, per ſynæreſim, ut apud Virgilium, Æn. 5, v. 432. Gēnvă lăbant.

V. 33 *Neu quid arcu læderet*, &c.] Pari modo Tibullus Amorem ad Ambarvalia feſta

invitans, eum deprecatur ut tantiſper arma deponat, Eleg. 1, lib. 2:

Fælix, qui placidus leniter afflat Amor.
Sancte, veni dapibus feſtis: ſed pone ſagittas,
Et procul ardentes hinc, precor, abde faces.

V. 45. *Detinent ſe hic. Tota nox eſt perviglanda canticis.*] *Detinent ſe hic*, Ceres, Bacchus, Apollo. Legit Pithœus, *de tumente*; Salmaſius, *de tenente*: mendosè uterque. *Tota nox eſt perviglanda*; hæc vera eſt lectio, quam in libro ſuo reperit Salmaſius. Obſervat quidem ille, notis ad cap. 9, triginta Tyrannorum Bollionis, & ad vitam Bonoſi, veteres ſcripſiſſe *vigla*, pro *vigila*. Unde Γίγλαι recentioribus Græcis.

V. 51. *Hybla, florum rumpe reſtes, quantus Ætnæ campus eſt.*] *Reſtes* ſertorum nempe vincula. *Quantus Ætnæ campus eſt.* In toto Ætnæ campo, ſeu Catanæ urbis Siculæ, quæ mutato nomine *Ætna* dicta eſt, quemadmodum docent nos Diodorus Siculus, Bibl. lib. XI, & Strabo lib. VI. Hybla oppidum ſitum fuit in fertiliſſimo & maximoperè florido Catanenſi agro, ſeu Ætnæo.

Verſiculi 59 & 60 adeo corrupti ſunt, & inhoneſtis vulneribus deturpati, ut neque metrum neque ſenſus omnino conſiſtere videatur. Deque eorum reſtitutione deſperarem, niſi mihi ipſe Virgilius facem perferret, Lib. 2, Georg. v. 324 & ſeq.

Vere tument Terræ, & genitalia ſemina poſcunt.
Tum pater omnipotens fecundis imbribus Æther
Conjugis in gremium lætæ deſcendit, & omnes
Magnus alit magno commiſtus corpore fetus.

Ad

Ad hunc Virgilii locum non dubito quin Anonymus noſter alludat hoc loco, quem, uti ſpero, priſtinæ integritati reſtitui.

V. 57. *Et rigentibus vigentes ducet umbras floribus.*
Cras is & qui primus Æther copulavit nuptias,
Ut pater totum recrearet vernis annum nubibus
In ſinum maritus imber fuſus almæ eſt conjugis,
Aleret ut fœtus omnes immixſtus magno corpore.]

Et rigentibus, ob vim frigorum & hyemis nuperrimè tranſactæ. *Vigentes ducet umbras*: Nubes imbriferas, quarum ſumma eſt vis & virtus, ducetque floribus cras is qui primus æther copulavit nuptias, ut pater recrearet vernis annum nubibus [tŏtŭm rĕcrĕārēt] Dactylus pro Spondæo hîc uſurpatur. Nam ſcribo *recrearet* pro crearet. Quando quidem *annum creare vernis nubibus*, purè & latinè dici potuiſſe non arbitror.

In ſinum maritus imber miſſus almæ eſt conjugis. Conjugis, terræ ſcilicet; *aleret ut fœtus omnes immixſtus magno corpore*, Terræ nempe conjugis. *Aleret*, Tribrachus hic uſurpatur pro Trochæo.

V. 62. *Ipſa venas.... permeat* (Venus ſcilicet,)

Perque cœlum, perque terras, &c.

Idem elegantiſſimè canit Lucretius, initio lib. 1:

Denique per maria & fontes fluvioſque rapaces
Frondiferaſque domos avium, campoſque virentes,
Omnibus incutiens blandum per pectora amorem,
Efficis ut cupidè generatim ſecla propagent.

V. 75. *Venerem rura ſentiunt.*] Vĕnĕrēm; Anapæſtus pro ſpondæo, ſicuti v. 80, tŭŭs ēt.

V. 85. *Adſonant Terei puellæ.*] Terei litteræ *e* & *i* in diphthongam coaleſcunt. Puellæ Terei ſunt Progne uxor Terei, & Philomela ſoror Prognes, de quibus abundè Ovidius, Lib. VI Metamorph.

V. 90. *Quando ego faciam* [*ut Chelidon*] *ut tacere deſinam?*] Chelidon ſeu Progne primum tacuit, tutius ultura ſcelus mariti: deinde tacere deſiit. Ovidius:

Diſſimulare nequit crudelia gaudia Progne,
Jamque ſuæ cupiens exiſtere nuntia cladis,
Intus habes quod poſcis, ait:

[Ityn filium quem ille comederat.] Inſuper hirundo ſeu Chelidon, quæ hyeme tota tacuit, vere tacere deſinit, ita ut arguto ejus cantu cuncta perſtrepant.

V. 92. *Sic Amyclas, cum tacerent, perdidit ſilentium.*] Amyclæ oppidum Italiæ, non longe à Cajetâ; cujus incolæ, cum à cæde animalium abſtinerent, & ſerpentes ex vicinis paludibus natos occidere, propter obſervationem Pythagoricorum dogmatum, nefas putarent, ab iiſdem interempti ſunt. Unde natum eſt adagium, *Amyclas perdidit ſilentium.* Silentio enim Schola Pythagorica deſignatur. Legendus Eraſmus in adagiis.

LETTRE

DE M. LE FRANC

A M. L'ABBÉ DESFONTAINES,

SUR LE

PERVIGILIUM VENERIS.

A A.... le premier Juin 1738.

J'Ai lu, Monsieur, depuis quelques jours un Volume imprimé à Amsterdam, chez François Changuion. C'est un Recueil de plusieurs morceaux de Littérature, attribués à un Magistrat d'un mérite distingué. J'ai trouvé dans ce Livre une Dissertation curieuse sur le *Pervigilium Veneris*, ouvrage célèbre qui a exercé tant de sçavans Commentateurs.

Vous avouerai-je que je n'ai jamais été fort prévenu en faveur de ce petit Poëme ? M. le P. Bouhier ne paroit pas l'estimer davantage, du moins quand il le considere tel qu'on le lit dans les anciens Manuscrits, & dans les différentes éditions qu'on en a publiées. Il veut *qu'on reconnoisse que la plus grande partie de ce Poëme se sent de la décadence du bon goût, & qu'elle n'a pas le ton des Siécles où fleurissoit l'éloquence Romaine.*

Le P. Sanadon en porte à peu près le même

jugement, & ne regarde pas moins cet Ouvrage comme un chef-d'œuvre ; ce qui eſt une façon d'admirer aſſez ſinguliere.

Il ne faut que lire avec attention le *Pervigilium*, tel qu'on le tient de la main des Editeurs, pour convenir, ſi on eſt de bonne foi, que c'eſt un aſſemblage mal couſu d'élégance & d'affectation, de délicateſſe & de puérilités, d'images naturelles & de figures outrées. Je demande ſi d'un pareil mélange il en peut réſulter un bon Ouvrage.

Le ſentiment de M. Bouhier, qui croit appercevoir dans le même Poëme deux Hymnes de même eſpéce, dont l'un caractériſé par l'élégance & par la ſimplicité du ſtile, porte en cela les marques du bon Siécle, eſt très-ingénieux, & pourroit ſéduire bien des Lecteurs. Il prouve au moins que ce Magiſtrat démêle aiſément les traits de la véritable Antiquité.

Mais quelques beaux vers, quelques expreſſions heureuſes, quelques traits de génie répandus en petite quantité dans un ouvrage où le mauvais goût domine, ſuffiſent-ils pour faire décider que l'erreur des copiſtes a mêlé & confondu ce qui étoit originairement ſéparé ? Et ne faudroit-il pas des raiſons plus convaincantes, pour attribuer à des Auteurs & à des Siécles différens, ce qui dans tous les Manuſcrits ne forme qu'un ſeul & même ouvrage ?

Il n'eſt que trop ordinaire de voir des beautés de détail noyées dans des défauts ſans nombre, & obſcurcies par des fautes groſſieres de jugement. Quand les Lettres & les Arts ſont arrivés à leur perfection, c'eſt le mélange du

bon & du mauvais qui annonce leur décadence. Les productions inégales, les nouveautés bizarres, ſuites de la corruption du goût, ſuccedent toujours aux chef-d'œuvres qu'il a créés.

Il eſt certain que les deux *Pervigilium* lus dans l'ordre que leur a donné M. le P. Bouhier, ſont deux Poëmes d'un ſtile tout oppoſé, & dont on ſent la différence, pour peu que l'on ſoit verſé dans la lecture des Poëtes-Latins. Reſte à ſçavoir ſi ce ſont deux Piéces diſtinctes & ſéparées. J'aurois bien de la peine à être de cet avis. L'induction que l'on voudroit tirer du nombre des vers énoncé dans l'ancien Manuſcrit de Saumaiſe, prouveroit ſeulement que le copiſte s'eſt trompé. On trouve, dit-on, ce titre au-devant du Poëme : *Pervigilium Veneris Trochaïco metro; ſunt verò verſus XXII.* Pourquoi l'Ecrivain n'auroit-il pas mis un nombre pour un autre? Ceux qui ont copié le *Pervigilium* en étoient bien capables. Jamais ouvrage ancien n'eſt parvenu juſqu'à nous ſi informe & ſi défiguré. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire les Editions où l'on a ſuivi littéralement les Manuſcrits. Ce n'eſt ſouvent qu'un langage barbare & inintelligible, en caracteres Latins; comme dans ce vers, *Tuno quivore deſuper hoc ſpumeo pont de glovo.* Je remarque auſſi qu'il manque un vers dans pluſieurs Editions, & par conſéquent dans les Manuſcrits d'après leſquels elles ont été publiées. C'eſt celui-ci,

Ipſa vellet te rogare, ſi pudicam flecteret,

qui eſt fort joli, & qui joue à merveille avec le ſuivant,

Ipſa vellet ut venires, ſi deceret virginem.

Enfin M. le P. Bouhier fait, pour appuyer ſon ſentiment, ce qu'il reproche avec tant de juſtice au Pere Sanadon, à l'égard d'Horace. Il cherche dans ce vieil Hymne les vers qui lui conviennent, il les arrange à ſon gré; & de cet extrait de fantaiſie, il en forme l'ancien *Pervigilium*.

On pourroit, me ſemble, employer encore contre lui un argument aſſez fort. Je ſuppoſe qu'en effet l'ignorance ou l'inattention des copiſtes ait réuni les deux *Pervigilium* ſous un ſeul & même titre. Cette faute, cauſée par la reſſemblance des titres, aura pu occaſionner l'addition du plus petit Poëme au plus long, ſoit au commencement, ſoit à la fin de l'ouvrage; mais il n'eſt nullement vraiſemblable que les vers ayent été mêlés & confondus.

D'habiles Editeurs ſe ſont apperçus que dans les Manuſcrits, toutes les Piéces de certains Poëtes, tous les Chapitres de certains Ecrivains, les Lettres des Epiſtolaires, n'ont pas conſervé leur ancienne diviſion; que de deux Lettres, de deux Chapitres, de deux Elégies, l'omiſſion du titre ou du nombre n'en fait ſouvent qu'un ſeul morceau, qu'une ſeule & même Piéce. Mais on n'a point remarqué que les phraſes ni les vers ayent été incorporés les uns dans les autres. La matiere ou le ſens indiquent toujours le point de ſéparation.

Je ne ſerois donc pas ſurpris que le *Pervigilium* de M. le P. Bouhier, conſiſtant en vingt-un vers, & non pas en vingt-deux, parce que

l'intercalaire ne doit être compté qu'une fois, ou toutes ſes répétitions doivent l'être, ce qui produiroit vingt-cinq vers; je ne ſerois pas, dis-je, ſurpris que ce *Pervigilium* eût été ajouté par les copiſtes au commencement ou à la fin de l'autre; qu'on l'eût même inſéré au milieu ou ailleurs, à la faveur du refrein *cras amet*, qui auroit donné lieu à cette confuſion.

Mais encore une fois, je ne ſçaurois me perſuader que l'ordre de ces vers ait été dérangé au point, que ſur vingt-un il y en ait quinze de déplacés & de tranſpoſés entr'eux dans tous les Manuſcrits. Si la prétendue reſtitution de M. le P. Bouhier eſt reçue, je ne vois pas pourquoi l'on crieroit tant contre celles du P. Sanadon.

C'eſt à cet eſprit de ſyſtême, à cet amour déraiſonnable de la nouveauté, que nous devons l'arrangement ſingulier du Poëme Séculaire. Cette belle Ode, connue ſous le titre de *Carmen ſæculare pro incolumitate imperii*, n'avoit été compoſée juſqu'à préſent que de dix-neuf ſtrophes de vers Saphiques. Le P. Sanadon l'a fort étendue, & y a joint pluſieurs ſtrophes ramaſſées dans quatre ou cinq Odes différentes. Il l'a diviſée en Prologue, Récits, Epilogue, Chœurs de filles, Chœurs de garçons. C'eſt preſque un Opéra Latin.

Si des Sçavans illuſtres ont ſoupçonné qu'il y avoit de la confuſion & du dérangement dans quelques vers du *Pervigilium*, ils n'ont pas prétendu par-là que ces tranſpoſitions fuſſent fort éloignées entr'elles. Une ligne miſe avant une autre, ſuffit pour défigurer un paſſage. La grande obſcurité du *Pervigilium Veneris* venoit moins du déplacement de quel-

ques mots & de quelques vers, que de l'affreuſe barbarie avec laquelle chaque vers, pour ainſi dire, avoit été eſtropié par les copiſtes.

Je ne parle point des corrections extraordinaires, ni des retranchemens que le P. Sanadon a fait eſſuyer au *Pervigilium*. On y reconnoît la main hardie qui donne une nouvelle forme à tout ce qu'elle touche, la critique audacieuſe qui a refondu Horace. D'ailleurs, ſes traductions ſont élégantes, vives, poëtiques. On lit ſur-tout avec un plaiſir infini celle du *Pervigilium Veneris*.

Ce Poëme ſi défectueux a été honoré de je ne ſçais combien de Commentaires, qu'aſſurément il ne méritoit pas. L'Auteur, quel qu'il ſoit, n'eſt que le plagiaire de Virgile, dont il a copié ſervilement les penſées & les expreſſions. Il ſemble qu'on ait voulu gliſſer là-deſſus. On indique légérement trois ou quatre vers des Géorgiques, en diſant qu'il les a imités. Quelle imitation, quand c'eſt dans la même Langue! Jugez-en, je vous prie. Voici les magnifiques vers, d'où il eſt évident, ſelon moi, que les principaux traits du *Pervigilium* ont été tirés:

Vere tument terræ, & genitalia ſemina poſcunt.
Tum pater omnipotens fœcundis imbribus Æther
Conjugis in gremium lætæ deſcendit, & omnes
Magnus alit, magno commixtus corpore, fœtus.
Avia tum reſonant avibus virgulta canoris,
Et Venerem certis repetunt armenta diebus.
Parturit almus ager, zephyrique tepentibus auris
Laxant arva ſinus: ſuperat tener omnibus humor;
Inque novos ſoles audent ſe gramina tutò

Credere ; nec metuit ſurgentes pampinus auſtros,
Aut actum cœlo magnis aquilonibus imbrem ;
Sed trudit gemmas, & frondes explicat omnes
Non alios primâ creſcentis origine mundi
Illuxiſſe dies, aliumve habuiſſe tenorem
Crediderim ; ver illud erat, ver magnus agebat
Orbis, & hybernis parcebant flatibus Euri,
Cum primæ lucem pecudes hauſere, virûmque
Ferrea progenies duris caput extulit arvis,
Inmiſſæque feræ ſylvis, & ſidera cœlo.

Quelle pompe ! quelle douceur ! quelle hàrmonie ! Il n'eſt pas poſſible de lire ces vers, ſans être ſoi-même pénétré de ce feu divin qu'un grand Poëte communique à ceux qui liſent ſes Ouvrages. Le Lecteur curieux pourra confronter tout ce morceau des Géorgiques avec le *Pervigilium*. Il reconnoîtra du premier coup d'œil que les idées de Virgile ſont répandues dans l'Hymne de Vénus, & qu'elles ont été le moule de ce petit Poëme. C'eſt une deſcription des effets que le Printems produit ſur la Nature. Le Printems eſt la Saiſon de l'Amour ; tout s'anime ; tout ſe reproduit, les hommes, les plantes, les animaux.

Je prens indifféremment les vers du commencement, du milieu, & de la fin, pour ſuivre l'ordre de ceux que j'ai cités des Géorgiques, & pour faire voir que l'Auteur du *Pervigilium* n'eſt qu'un Geai couvert des plumes de Virgile.

Vere concordant amores, vere nubunt alites . . .
Rura Venerem ſentiunt . . .
Ecce jam ſuper geniſtas explicant tauri latus ;
Quiſque tutus quo tuetur conjugali fœdere.
Subter umbras, cum maritis ecce balantum greges ;

Et canoras non tacere Diva juſſit alites ;
Jam loquaces ore rauco ſtagna cygni perſtrepunt . . .

Pervig.

Avia tum reſonant avibus virgulta canoris
Et Venerem certis repetunt armenta diebus.

Virg.

Cras erit quo primus Æther copulavit nuptias.
Ut pater totis crearet vernus annum nubibus.
In ſinum maritus imber fluxit almæ conjugis ,
Unde fœtus mixtus omnes aleret magno corpore.

Pervig.

Tum pater omnipotens fœcundis imbribus Æther
Conjugis in gremium lætæ deſcendit ; & omnes
Magnus alit , magno commixtus corpore , fœtus.

Virg.

Non ſeulement ce ſont les mêmes idées, les mêmes images, mais encore les mêmes mots, les mêmes expreſſions. L'Auteur incônnu n'a fait que changer la meſure.

Ipſa gemmeis purpurantem pingit annum floribus ;
Ipſa ſurgentes papillas de Favoni ſpiritu
Urget in nodos rubentes ; ipſa roris lucidi
Noctis aura quem relinquit , ſpargit humentes aquas.
Lacrimæ micant trementes de caduco pondere.
Gutta præceps orbe parvo ſuſtinet caſus ſuos.

Pervig.

Parturit almus ager , zephyrique tepentibus auris
Laxant arva ſinus ; ſuperat tener omnibus humor ,
Inque novos ſoles audent ſe gramina tutò
Credere ; nec metuit ſurgentes pampinus auſtros . . .
Sed trudit gemmas , & frondes explicat omnes.

Virg.

Ver novum , ver jam canorum , vere natus orbis eſt.

Pervig.

Non alios primâ creſcentis origine mundi
Illuxiſſe dies , aliumve habuiſſe tenorem

Crediderim ; ver illud erat, ver magnus agebat
Orbis . . . Virg.

De pareils larcins ne seroient pas tolérés en François. On connoît l'avis mordant & facétieux de Gilles Boileau, frere du Poëte de ce nom, à Ménage, sur son Eglogue de Christine, dans laquelle cet Etymologiste avoit emploié tant d'expressions, de tours, & de pensées d'une Eglogue de l'Evêque de Vence, qu'on lui démontra qu'il y étoit à peine pour les points & pour les virgules.

Enfin les vers & les idées de Virgile ont reçu de l'Auteur du *Pervigilium* un air d'apprêt, de contrainte, d'emphase, de métaphore, & tous ces faux brillans, qui ne sentent rien moins que la noble & sublime simplicité de l'Auteur des Géorgiques. C'est le mariage du Ciel & de la Terre, du sang de Celus avec l'écume de la Mer, du Zéphyre avec la rosée, de la rosée avec les fleurs, du sang d'Adonis avec les baisers de Vénus. Tout est mariage dans cette Piéce; c'est la figure favorite de l'Auteur. Chacun de ces traits peut être agréable en soi, mais la répétition les rend fastidieux. Virgile n'emploie cette figure qu'une fois, & l'exprime dans trois vers pleins de force, d'élégance, & de Poësie: *Tum Pater omnipotens fœcundis imbribus Æther* . . . . . Il passe rapidement à d'autres images. Les génies féconds prodiguent les pensées, les esprits médiocres les retournent

Je me suis hasardé de traduire les vers de Virgile. Je n'ai pu me refuser à l'espéce d'enthousiasme qu'ils m'ont inspiré.

C'EST l'aimable Printems dont l'heureuse influence
Des corps inanimés échauffe la substance.

C'eſt alors que le Ciel répand tous ſes tréſors :
Ses eaux percent la terre, humectent ſes reſſorts ;
Et ranimant les fruits dont la ſéve eſt tarie,
Pénétrent chaque germe & lui donnent la vie.
Les troupeaux dans les champs, les oiſeaux dans les bois,
De l'inſtinct amoureux ſuivent les douces loix.
Des vapeurs du matin la plaine eſt arroſée :
Le Zéphir ſur les fleurs agite la roſée.
L'horiſon brille aux yeux d'un feu pur & vermeil,
Le gazon s'embellit des regards du Soleil.
Sur ce riche coteau la vigne renaiſſante
Promet à nos deſirs une Automne abondante ;
Et le pampre ne craint pour ſes tendres bourgeons
Ni les torrens du Ciel, ni les froids Aquilons.
Je crois voir commencer le cours du premier âge,
De l'Univers naiſſant le Printems eſt l'image.
Il anima les Cieux, & la Terre & les flots,
Quand l'Univers ſortit des gouffres du Cahos.
Les habitans de l'air, & le peuple de l'onde,
Reſſentirent ſoudain ſa préſence féconde ;
L'homme fut ébloui de ſon propre ſéjour ;
Et le jour qu'il naquit fut au moins un beau jour.

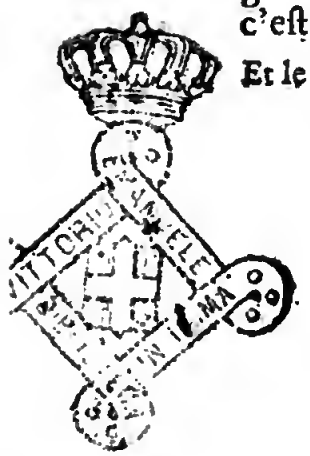
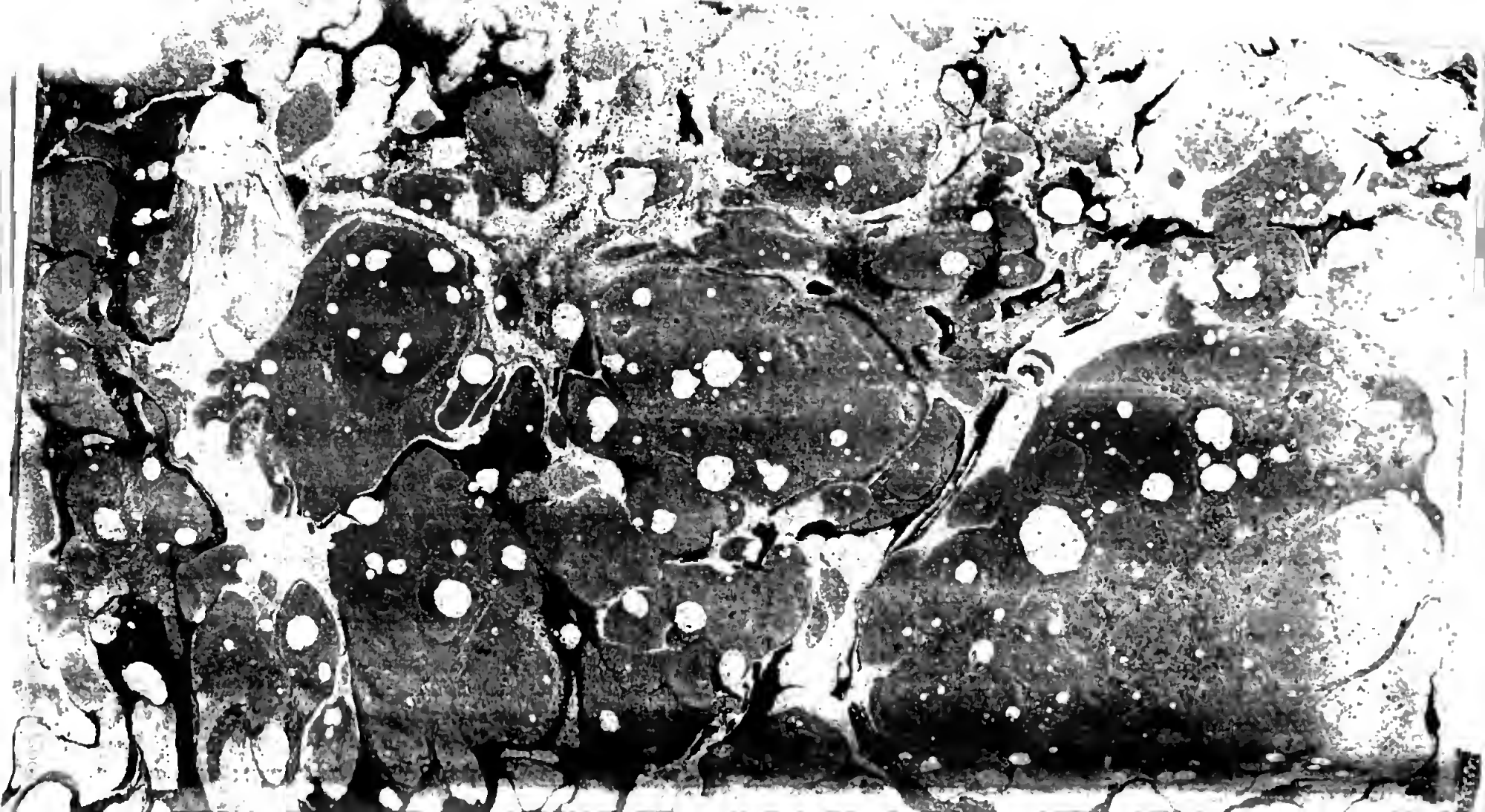
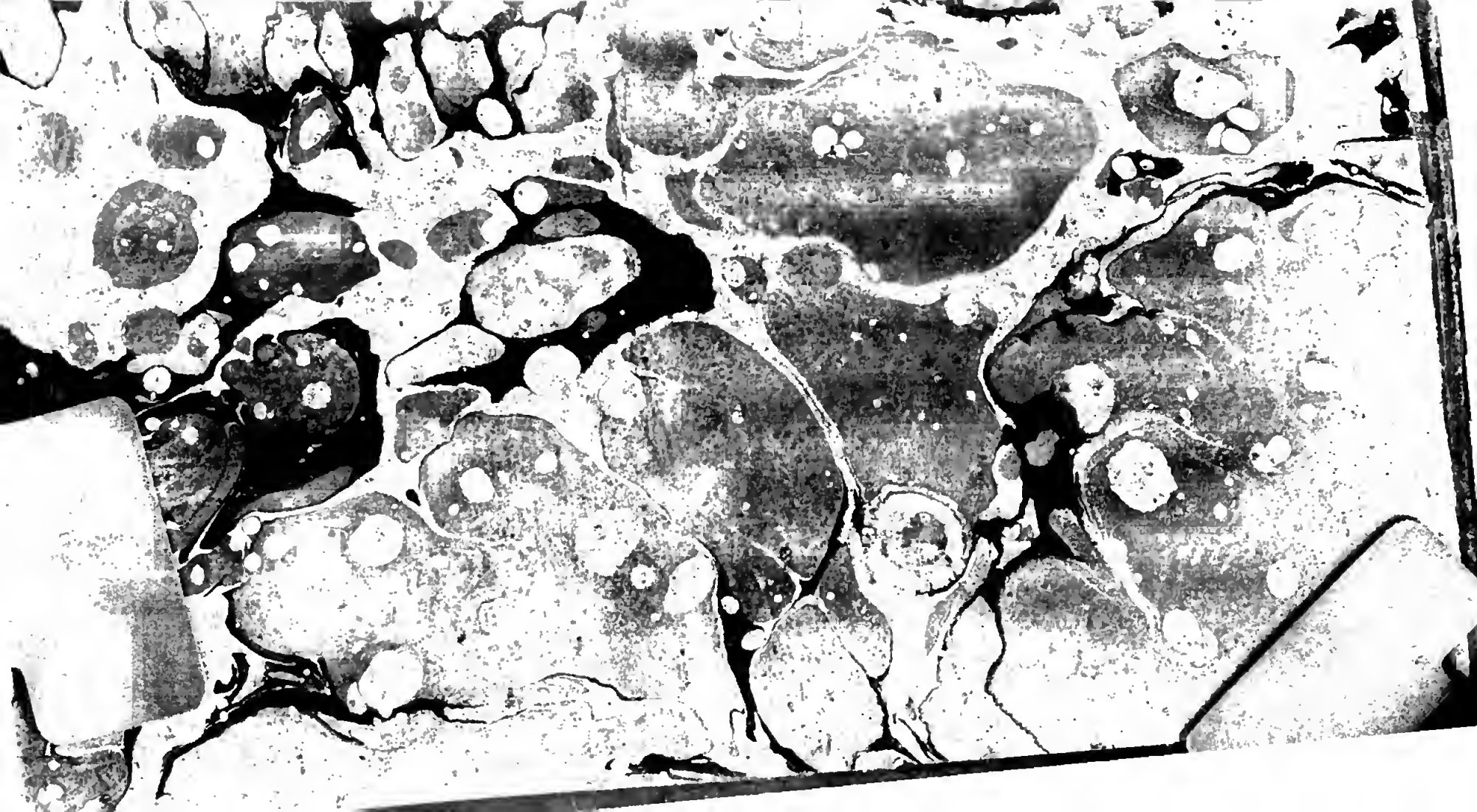
Cette derniere penſée n'eſt pas formellement dans le texte du Poëte Latin ; mais j'ai cru l'appercevoir dans ce vers,

Ferrea progenies duris caput extulit arvis.

Virgile, au milieu de la deſcription la plus riante, a voulu faire ſentir que l'homme naiſſoit pour être malheureux. Tel autre ſe ſeroit appeſanti triſtement ſur cette vérité déſagréable. Virgile ſe contente de l'inſinuer ; & c'eſt ce que j'ai tâché d'imiter dans ce vers,

Et le jour qu'il naquit fut au moins un beau jour.

Fin du ſeptiéme Volume.



MAG 201486